150
Deut

[illegible] von
[illegible]ühmten Gelehrten Th. 1. p. 61 ff.
seinem Leben vid Bas. Lexicon
Theophile u. auch in Viaud.
[illegible]f. Vogt Cat. libr. rar. p. m. 672 sq.

Logen
pars II

LF
VG23.3

LES OEVVRES DV SIEVR THEOPHILE,

Reueuës, corrigees, & augmentees.

SECONDE EDITION.

Viau, Theophile

Ex libris Joannis Adami Kuhn.

363774
7. 3. 39.

A PARIS.

OEVVRES

DV SIEVR

THEOPHILE

Reveuës, corrigées, & augmentées.

SECONDE EDITION.

A PARIS.

TRAICTE'
DE L'IMMORTALITE'
DE L'AME,
OV,
LA MORT DE SOCRATE.

Par Theophile.

PHÆDON.

MOy qui dans la Cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comment le poison
Acheua ses dernieres peines;
Ie t'adiure par les discours
Dont il voulut finir ses iours,
De le voir peint dãs mõ ouurage,
Où i'ay faict aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage,
Dans les atteintes de sa mort.
Quelques Dieux, comme par enuie,
Le voyans si bien raisonner,
Apres l'auoir faict condamner,

Allongerent vn peu sa vie,
Affin que la mort eust loisir
Auparauant que le saisir,
De se peindre plus effroyable,
Et sans cesse luy discourir
De son Arrest impitoyable,
Pour le faire long temps mourir.

Vne aduenture inopinee
Tentant sa resolution,
Laissa sans execution
La sentence desia donnee.
Ce Nauire qui dure tant
Où Thesée mit en partant
Quelques voiles noires & blanches,
Qui rendu mille fois nouueau,
Et changé de toutes ses planches,
Encore est le mesme vaisseau.

D'vne Religion fidelle,
Ce Nauire auec dos presens
Partoit d'Athenes tous les ans,
Pour faire son voyage en Dele:
En l'attente de son retour,
Les Arrests mortels de la Cour
Retenoient leur sanglant tonnerre,
Et ne donnoient iamais la mort
Au plus coulpable de la terre,
Que le vaisseau ne fust au port.

Ce Nauire estoit lors sur l'onde,
Et pendant son eslognement
Socrate sans estonnement
Attendoit à sortir du monde,
Dans ces importunes langueurs,

Encore parmy les rigueurs
De la Iuſtice inexorable,
Il m'eſtoit permis de le voir
Et d'vn confort peu ſecourable
Luy rendre mon dernier deuoir.

Quelques vns que les mœurs & l'âge
Attachoient à ſon amitié,
Par vn meſme effort de pitié,
Luy rendoient meſme teſmoignage,
Tous à l'obiect de ſon ennuy
Eſtoient moins reſolus que luy,
Et conſolez à ſa parole
Le voyant ſec, parmy nos pleurs,
Comme moy venoient à l'eſchole
De bien viure dans les malheurs.

Tous les iours dans cét exercice
Il nous enſeignoit de mourir,
Sans perdre temps à diſcourir
Des cruautez de la Iuſtice.
A la fin quand le iuſte cours
De ſes incomparables iours
Fut acheué par les Eſtoilles;
Le peuple, ſur le bord de l'eau
Reueid blanchir les triſtes voiles,
Et moüiller l'ancre du vaiſſeau.

Le iour venu que la Nature auare
Redemandoit vne choſe ſi rare,
Et que la loy preſſante du Deſtin
Deuoit ſa proye à l'infernal maſtin,
Sans eſpargner non plus cette belle ame,
Que le plus ſot du populaire infame;
Nous reuenons pour la derniere fois

A l'entretien d'vne si docte voix.
Ce cœur diuin se tient tousiours plus ferme,
Lors qu'il se veid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trespas certain
Y fist paroistre vn mouuement humain:
L'Esprit plus fort voyant sa derniere heure,
Et qu'on le presse à changer de demeure,
S'il n'est celeste, ou tout à faict brutal,
Quoy qu'il discoure il craint le coup fatal.
Il falloit bien qu'vne diuine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance:
Vn sens humain n'est iamais assez fort
Pour se resoudre à soustenir la mort.
Luy dans l'obiect de sa fin toute proche,
D'vn front de marbre, & d'vne ame de roche,
Monstroit de l'œil, du geste, & du propos,
Qu'il demeuroit dans vn profond repos,
Et que pour voir des pleurs à son martyre
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrit iamais dans la prison
Qu'vn seul soupir fist honte à sa raison.
A ses genoux sa femme desolee,
Les yeux troublez, affreuse, escheuelee,
Qui ne pouuoit à force de douleurs
Se soulager d'vne goutte de pleurs,
Tenant le fils vnique de Socrate,
Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
De ne laisser aux bords du monument
A tous les siens vn soupir seulement.
Mon cher espoux, Socrate, disoit-elle,
Pourquoy ne m'est cet'heure aussi mortelle?
Helas! apres que le dernier sommeil
T'aura priué des clartez du Soleil,
Dans les horreurs du Cocite effroyable
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable.

Fussions

Fussions nous mesmes en ces lieux pleins d'effroy:
Tu ne verras ny tes amis, ny moy.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte & à la douleur des siens: le vous prie (dit il) ramenez moy cette femme en la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, & tout se reposant,
D'vn esprit graue & d'vn discours plaisãt
Auant se taire il nous fit prendre ennuie
De l'aller suiure au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eut osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangoient, & goustant sans estre diuerty, la douceur de ce soulagement,

Voyez (dit-il) cõme au plus grand malheur
La volupté suit de pres la douleur,
I'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse (disoit il) que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, & qu'il a vn estrange rapport à la douleur qui semble estre son contraire: car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions gouster

de l'vn ſans participer à l'autre, & s'entretouchent tous deux, comme s'ils tenoient à quelque bout. Æſope ſans doute, s'il euſt iamais reſué là deſſus, euſt faict quelque fable de cette meditation. Que Dieu voulant accorder deux choſes ſi ennemies, & n'en faire qu'vne, comme il ne le peut du tout, au moins les auroit il faict ioindre par leurs extremitez, ſi bien que l'vn ſe trouuaſt touſiours à la ſuitte de l'autre, ce qui me vient d'arriuer tout maintenant: car les chaiſnes qui me faiſoiẽt mal aux pieds, n'ont pas eſté ſi toſt laſchees, que i'en ay eu de la ioye, & de l'allegement.

Là deſſus vn des amis nommé Cebes, l'interrompit pour ſçauoir de luy, à quel ſujet il s'eſtoit amuſé à faire des vers en la priſon: car il y en auoit faict depuis peu, ce qui ne luy eſtoit arriué iamais auparauãt. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour ſa curioſité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'vn certain Euenus Poëte qui l'auoit fort prié de s'en enquerir.

Tu reſpondras à Euenus, dit Socrate, que ce que i'en ay faict, n'a eſté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'enuy

uy de luy, ce qui n'eſtoit pas aiſé: mais ſeulement pour me purger l'ame, & pour tirer experience de quelque ſonge qui m'auoit ordonné de faire des chanſons; car vn ſonge qui m'eſt reuenu ſouuent, tantoſt d'vne forme tantoſt d'vne autre, m'a touſiours dit, fay Socrate, fay Socrate, fay des vers.

Moy ſans cognoiſtre l'aduenture
De ces myſteres trop couuers,
Ie voulois voir ſi ma nature
Seroit propre au meſtier des vers.
Lors les Deeſſes des Poëtes,
Auparauant pour moy muettes,
Pouſſerent leurs charmantes voix,
Et paſſans dans ma fantaiſie
Firent vn peu de Poëſie
D'vn peu de fureur que i'auois.

Plus cette viſion reuenoit à moy pour me ſolliciter à ceſt exercice, plus ie me trouuois diſpoſé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere,
Ceux qui vont courir pour le prix
Sont ſuiuis auecques des cris
Iuſqu'à la fin de la carriere.

Cette importune vision,
D'vne pressante affection,
Me commandoit que i'escriuisse,
Et me parloit à tout propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner iamais repos.

Si bien que m'estant resolu de luy obeyr & voulant aussi que mon esprit se rendist net auant que partir du monde, i'ay prins le temps de verifier pendant les festes qui ont retardé l'execution de mon arrest, i'ay commencé mon Poëme par Apollon à qui on faisoit alors des sacrifices.

Et cette influence elle mesme
Qui nous met les vers dans le sein,
Comme ayant formé mon dessein,
A receu mon premier Poëme.

Apres ie me mis à escrire des fables, iugeant qu'vn Poëte doit trauailler en cette matiere plustost qu'en autre discours, & m'en ressouuenant de quelques vnes, ie les ay traitees en l'ordre qu'elles me sont venuës à la memoire, ce sont des fables que i'ay prises d'Æsope: car de

moy,

moy, ie ne me trouue point l'esprit inuentif pour cela, c'est ce que tu as à respondre à Euenus, saluë-le de ma part.

Et de grace conseille luy
Que s'il est sage, il me doit suiure,
Car sans plus c'est dés auiourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.

Qu'il me suiue donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce soir. Simias tout esbahy de cette recommandation: & quoy? Socrate (dit-il) qu'est ce que tu enuoyes là dire à ce Poëte? à ce que ie cognois de luy, ie ne pense pas qu'il te croye. Comment, dit Socrate, n'est il point Philosophe? Simias luy respondit qu'il l'estimoit tel. Il approuuera de là mon conseil (dit Socrate) & luy & tous ceux qui tiennent quelque chose de la bonne Philosophie nõ pas pour cocu qu'il se doiue tuer luy mesme: car on dit qu'il ne le faut pas faire, & sur ces mots, il s'aduança sur les bords de la couchette tout assis, & appuyant ses pieds à terre, il continuë à s'entretenir auec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'vne personne ne se doiue

point donner la mort, & qu'vne Philosophie doiue desirer de suiure celuy qui s'en va mourir?

SOCRATE.

N'auez vous iamais rien appris de cecy en conferant auec Philolaux, qui vous a esté si familier?

SIMIAS.

Rien pour tout d'asseuré, ny de facile.

SOCRATE.

Ny moy non plus (dit Socrate:) car i'en parle par ouyr dire, & ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay ouy, aussi ne sera il point hors de propos, que sur le point de mon depart, ie songe vn peu quel il doit estre, & m'imagine ce que ie dois penser de l'autre seiour: c'est la plus seante, & la plus vtile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin iusqu'à la nuict.

On ne doit point songer ailleurs,

Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs,
De penser tousiours d'où nous sommes.

CEBES.

Et pourquoy (Socrate) n'est-il pas permis de se tuer ? car il est vray que Philolaux & d'autres m'ont dit autresfois qu'il ne le faut pas faire ; mais il ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

SOCRATE.

Il faut que vous m'escoutiez attentiuement, mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouuiez estrange, pourquoy c'est vne chose pure, simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme, que la permission de se tuer, comme luy arriuent toutes autres choses, veu mesme qu'il est meilleur à quelques vns de mourir, que de viure.

Lors que nos destins sont pressez
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offencez

Du Soleil qui nous importune.
Lors qu'on ne veit qu'à la douleur,
Que iamais l'Aſtre du malheur
Ne ſe peut laſſer de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous ſecourir,
Noſtre eſprit taſche à nous deſtruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains eſtrangeres,
Me gueriront elles demain,
Puis qu'auiourd'huy ma propre main,
Peut finir toutes mes miſeres.

Cebes ſouſriant, a, a, Iupiter, dit-il, voila la couſtume des Thebains; cela veritablement (dit Socrate) ſemble bien abſurde, & ſi peut eſtre a-il quelque raiſon, car pour le diſcours de ſes ſecrets qui nous apprend que les hommes ſont dãs cette vie comme en vne priſon, dont il n'eſt permis de ſe ſauuer, c'eſt à mon sés vn diſcours bien-haut, & tres-difficille à comprendre. Toutesfois Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les Dieux ont ſoin de nous.

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes ſont vne des poſſeſ-

ſions

sions dont les Dieux iouyssent.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Considere, Cebes, que si quelqu'vn des esclaues qui sont à toy, se tuoit luy mesme sans ta permission, tu t'en fascherois & le ferois mesme punir apres sa mort.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainsi trouué-ie raisonnable que les hommes ne se tuent point eux-mesmes & qu'ils doiuent attendre de Dieu la necessité de mourir, comme tu vois qu'il me l'impose maintenant, par l'arrest qu'on m'a prononcé.

CEBES.

Il est tres-clair, mais ce que vous disiez vn peu auparauant, que les Philosophes aymét le desir de la mort, n'est point re-

cena

ceuable, si cecy a lieu que Dieu est nostre curateur & que nous sommes en sa possession, il n'y a point d'apparence que les hommes qui sont sages fussent faschez de se laisser gouuerner aux Dieux qui le sont encore plus qu'eux: car l'hõme prudent doit plus craindre en sa propre conduite, & lors qu'il est en sa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouuerner & de le conduire. Mais bien vn fol sans doute trouueroit bon de quitter son maistre, sans considerer qu'il se faut tousiours tenir à ce qui est bon; & celuy qui a bon sens, veut tousiours demeurer où il faict meilleur. Or se departir de la vie, c'est sortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les sages ayment à demeurer, c'est pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret; & les fols seulement se peuuent resiouïyr à la mort.

Socrate ayant ouy cela, print plaisir à la subtilité de Cebes, & se tournant vers nous: Tousiours, dit-il ce Cebes examine tout iusqu'au bout, & ne se laisse point facilement persuader à quique ce soit. Et moy, respondit Simias, ie crois que ce que Cebes nous vient de dire est

quel

quelque choſe: car à quel propos les hõmes qui ſont ſages, voudroient ils laiſſer ceux qu'ils trouuent eſtre plus ſages qu'eux, & les fuyr? Là Cebes diſt à Socrate, c'eſt à vous à qui parle Simias, qui nous abandonnant ſans regret, quittez auſſi ſans remords les Dieux que vous confeſſez vous meſmes eſtre bons & capables de vous gouuerner. Vous auez raisõ, dit Socrate, vous voulez que ie me deffende en iugement. Il eſt vray, reſpondit Simias. C'à dit Socrate, ie m'en vay reſpondre encore plus exactement que ie n'ay faict deuant les Iuges.

Si pour m'enuelopper de mortelles tenebres
I'aimois à me plonger dans les ruiſſeaux funebres
Dont Charon tient le port
Auec la ſeule enuie
De me rendre à la mort,
Pour ſouffrir les regrets d'auoir perdu la vie
Mon deſir ſeroit plein de crime
Et quiconque raiſonne ainſi,
N'a point de cauſe legitime
Qui le faſſe partir d'icy.

Mais ie ſçay qu'eſloignãt le maſſe de terre
Où tant d'aduerſitez m'ont touſiours

fai&

faict la guerre,
Ie seray comme vn Dieu
Et que dans l'autre monde
Ie dois trouuer vn lieu,
Où pour les gens de bien toute douceur a-
bonde.
La les fatales ordonnances
Donnent la ioye & les tourmens:
Les bons prennent les recompenses
Et les mauuais les chastimens.

C'est ce que ie croy vetitablement, mes amis, & d'où ie dois prendre plus d'occasion desperer que de craindre.

Là les hommes sont d'vne race
Presque pareille au sang des Dieux,
C'est où les grands Iuges des Cieux
Feront interiner ma grace.

Pour estre bien asseuré de rencontrer au sortir de cette vie vne societé d'hommes tant excellens, ie ne m'en oserois point vanter, mais d'y trouuer des Dieux tous puissans & tous bons, ie le tiens tout certain, & l'afferme autant que ie puis affermer chose du monde.

C'est pourquoy sans aucun remords
Visitant le païs des morts,

Mon

Mon esprit ioyeux imagine
Qu'il est icy comme estranger,
Et qu'il va d'vn lieu passager
Vers le lieu de son origine.

Voudrois tu bien, dit Simias, t'en aller d'auec nous, auec cette cognoissance, sãs nous en faire part, puis que c'est vn bien qui nous touche à tous aussi bien qu'à toy? Ne pense point t'estre acquité enuers nous d'aucune sorte de deuoir, si tu ne nous apprends cette doctrine, & ne nous persuade point ton opinion.

SOCRATE.

I'y feray tout ce que ie pourray, mais sçachons vn peu plustost ce que Criton nous veut dire: car ie vois qu'il y a desia longtẽps qu'il veut parler à moy. Ie n'ay autre chose à vous dire, respondit Criton, que ce que le bourreau m'a desia dit cent fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eschauffe, & peut empescher l'operatiõ du poison, il s'en est trouué à qui il a fallu reïterer la prise deux ou trois fois pour ce sujet. Laissez-le là, dit Socrate, qu'il face sa

charge

charge, & appreſte du poiſon pour trois ou quatre fois s'il veut. Ie ſçauois bien, dit Criton, que ie ne tirerois autre choſe de vous pour cet aduis, mais le bourreau m'en importune, il y a deſia long temps.

SOCRATE.

Laiſſez-le là. Or mes Iuges, ie m'en vay vous rendre raiſon, pourquoy vn homme qui a conſommé tout ſon âge en l'eſtude de la Philoſophie, doit attendre la mort auec aſſeurance, & qu'il doit eſperer de grands biens au ſortir de ce monde: & voyez mes amis, comme quoy il me ſemble que cela ſe doit entendre.

Celuy qui dans les ſolitudes
De trop d'amour de diſcourir,
S'enſeuelit en ces eſtudes
Semble-t'il pas touſiours mourir:
Perclus des appetits du monde,
Dans la ſtupidité profonde,
Où le tient ſa forte raiſon?
Il a touſiours la mort dans l'ame,
Et ne ſonge que de priſon,
De precipices & de flamme.
Dans le cours de l'age mortel,

Le Philosophe est desia tel,
Qu'vn autre apres l'ame rauie,
Le mal luy passe pour le bien
Et quand il meurt il ne faict rien
Que ce qu'il faict toute sa vie.

Il faudroit donc bien trouuer estrange que les Philosophes qui ne trauaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent faschez de la trouuer,& qu'ils se plaignissent d'auoir en fin obtenu ce qu'ils auoient tant demandé. Simias riant,dist à Socrate,vous me faictes rire & si ie n'en ay point d'enuie : car plusieurs à mon opinion, s'ils auoient ouy cecy,le trouueroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens aduoüeroient infailliblemenr que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut estre sans raison,dit Socrate,s'ils adiousteoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'honneur de mourir, car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoy les Philosophes s'estudiét à mourir, & sont dignes de la mort:

mais

mais laissons ces gens là, & parlons à nous mesmes. Pensons nous que la mort soit quelque chose? sãs doute c'est quelque chose, dit Simias.

SOCRATE.

Est-ce autre chose que la separation de l'ame auec le corps? & si estre mort, ce n'est point auoir le corps à part sans ame & l'ame aussi separee du corps se soustenant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque autre chose? Rien du tout, dit Simias. Socrate: Prenez bien garde, si nous sommes bien d'accord vous & moy en cecy, & vous trouuerez plus aisément ce que vous demandez ? Croyez vous que ce soit à faire au Philosophe de s'estudier aux voluptez, & employer son soing à la desbauche, comme au plaisir des viandes delicates, & des bons vins?

Est ce pour le plaisir infame,
D'engloutir des mets precieux
Et pour des vins delicieux,
Que ie dois trauailler mon ame?

SIMIAS.

Cette volupté est trop lasche pour occuper vn Philosophe.

SOCRA

SOCRATE.

Crois tu que le plaiſir d'aymer
Qui ne vient point dans la penſee,
Sans rendre noſtre ame, inſenſee,
Soit digne de nous animer.

SIMIAS.

Non, ie crois que cette molleſſe eſt indigne d'vn homme de bon ſens, & qu'vn eſprit plus robuſte qu'il ſoit, demeurant long temps en cette frenaiſie, eſt en danger de s'affoiblir, & de ſe mettre en fin hors d'eſperance d'amendement.

SOCRATE.

L'aiſe d'eſtre veſtu de ſoye
De voir l'or & les diamans,
Eſclatter ſur ſes veſtemens
Eſt ce vne veritable ioye?

SIMIAS.

Ny cela encore: car vn Philoſophe ne ſe doit point empeſcher l'eſprit du ſoin de

ces

ces petites choſes, n'y s'en ſeruir qu'en la neceſſité de l'vſage de la vie

SOCRATE.

Vous ſçauez bien que l'eſtude & l'occupation d'vn Philoſophe ne doit point eſtre apres le corps : mais qu'il s'en doit eſloigner pour vacquer ſeulement à la culture de l'eſprit.

SIMIAS.

Il me ſemble ainſi.

SOCRATE.

De là vous voyez comme le Philoſophe plus que nul autre homme, taſche de ſeparer & d'affranchir l'eſprit de la contagion, & du commerce du corps.

SIMIAS.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Et cependant, la pluſpart eſtiment vn homme mort qui n'a point le gouſt des voluptez corporelles.

Ceux que la vanité n'a iamais peu saisir,
Ceux à qui les threſors n'ont iameis fait
d'enuie
Qui ne languiſſent point dans l'amoureux
plaiſir,
Dont le ieu ny le vin n'ont touché le deſir,
On les eſtime morts au milieu de la vie.

SIMIAS.

C'eſt veritablement l'erreur de la pluſpart des hommes.

SOCRATE.

Au reſte, il ne faut point penſer que l'eſprit ſe puiſſe en aucune ſorte aider du corps pour paruenir à la cognoiſſance des choſes: car les ſens corporels ne ſont point entiers ny aſſeurez. La veuë & l'ouye ſont les principaux, & puis que ceux là nous trompent manifeſtement, que faut-il attendre des autres? Il faut donc que l'ame ſe retire à part, & que les yeux fermez & les oreilles cloſes sás aucun diuertiſſement de douleur ny de ioye, elle ſe ramaſſe en ſoy-meſme, laiſſe là le corps à part, & ſans doute en cet eſtat elle ſe diſpoſe à ſentir la verite des

choſes,

choſes ; & à la cognoiſtre. C'eſt où tu vois combien l'eſprit d'vn Philoſophe tient le corps à meſpris, car il fuit de luy & meine ſa vie à part. Encore Simias, ie te veux faire aduiſer de cecy, ce que nous appellons, ou iuſte, ou bon, ou beau, eſt-ce quelque choſe, ou ſi ce n'eſt rien?

SIMIAS.

C'eſt ſans doute quelque choſe.

SOCRATE.

Cela ſe peut-il voir des yeux corporels, non plus que ſanté, grandeur, force, & toute autre eſſence, c'eſt à dire, ce qu'vne choſe eſt, les yeux le voyent-ils? ou quelque autre ſens corporel le peut-il comprendre? Certes nullement : car c'eſt vn effect de la penſee, & de la meditation de l'ame; & pour y venir, il faut ſe porter entierement dans l'imagination, s'eſloigner de tous les objects par où le corps nous peut deſtourner, & reſuer profondement dans l'ame, ſans rien cõmuniquer du diſcours aux facultez du corps qui ne faict que troubler l'eſprit,

& luy mettre des nuees au deuant de la verité. De là, tu vois que les Philosophes se doiuent tenir en leur opinion, & raisonner ainsi entr'eux mesmes. Il est donc clair & facile à trouuer par la voye de nostre propre sens, que tant que nous aurons vn corps, & que nostre ame sera meslee à la cõtagiõ de tãt de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous desirons. Car le corps nous donne des empeschemẽs sans nõbre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture, & quel moyen de venir à la pure cognoissance de la verité au trauers des conuoitises, amours, craintes, esperances & d'vne infinité d'images que les vapeurs dõnent au cerueau, d'air & de fumee? Les guerres & seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité ou par l'alteration du corps; car tout se fait pour l'amour de l'argent, & on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à sõ vsage, & cela ne laisse point à l'esprit la liberté qu'il luy faut pour l'estude de la Philosophie. Vn obiect aimable peut à l'instant destourner l'ame la plus tenduë à son discours.

Qu'vne beauté vienne à paſſer
Deuant les yeux d'vn homme ſage,
L'effort que faict vn beau viſage
Luy diuertira le penſer,
Et luy ſaiſira le courage.

Et telles autre nuees qui s'eſleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'eſprit, & troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la diuinité
Nous donne d'ardeur & de flamme,
Relaſche ſes plus beaux efforts,
Tant que le ſentiment du corps
Participe à celuy de l'ame.
Ce que noſtre eſpoir a de beau,
Eſt renfermé dans le tombeau,
C'eſt où le ſage doit attendre,
L'euenement de ſes deſirs,
Et le comble de ſes plaiſirs,
Que l'Enfer ne luy peut deffendre.

Ainſi la contagion du corps eſtant ſi contraire à la contemplation, il s'enſuiuroit que nous ne pouuons eſtre ſçauans ou que c'eſt apres la mort, & que tant que nous viuõs, à meſure que nous nous tenons

tenons ſeparez du corps, nous faiſons plus de chemin vers cette ſcience que nous attendons parfaicte apres cette vie.

Quittans la maſſe de la chair
Parmy les vers enſeuelie,
Le ſçauoir qui nous eſt ſi cher,
Alors ſuccede à la folie.

C'eſt alors que nous allons recueillir les fruicts de la Philoſophie, & que de nous meſmes, ſans trauail, nous trouuerons la vraye ſageſſe, & la cognoiſſance de ce qui eſt entier, c'eſt à dire du vray, & noſtre ame ſimple & pure, loing de la contagion du corps, & de ſes freneſies, ſe trouue dans vne conuerſation bienheureuſe d'autres eſprits ainſi purs & ſages: autrement pleins d'infection & des groſſieres humeurs que le corps tire de la terre, ſerions-nous dignes de la ſocieté des eſprits purs, qui demeurent là haut?

SIMIAS.

Ceux qui ont enuie d'apprendre, doiuẽt ſans doute ainſi parler & croire. S'il eſt ainſi, dit Socrate, celuy qui s'en va en

l'autre monde où ie vay, doit estre bien aise : car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance, ce qu'il a cherché icy auec tant de soin durant la vie.

Et ne crois point que ie m'estonne,
Pour la contrainte de partir,
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne
Ie beny le Iuge & la Loy,
Cette rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aimera la mort comme moy.

Et cette purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'auec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette & purgee,
Tant qu'elle demeure engagee
Sous la stupidité du corps,
Et languit tousiours asseruie
Aussi bien dans la nuict des morts,
Que dans les clairtez de la vie.
Il luy faut donner des obiects,
Loing des ressentimens abiects
Dont la masse du corps la pique.

Sans

Sans cela le raiſonnement
Dont ſa diuinité s'explique
Ne paroiſt iamais clairement.

Auſſi nette de cette contagion, elle void la verité, & trouue en elle meſme de grandes & pleines matieres de ſe contenter. Le meſtier du Philoſophe, eſt de la rendre telle, il ne trauaille qu'à cela: auſſi eſtant paruenu à ſon deſſein, il faut croire qu'il en a bien de ioye, & que cela eſt incompatible qu'il mette tant de ſoin à rendre ſon ame toute ſeparee du corps, meſme dés le temps de la vie, & qu'il fuſt faſché de la mort où ſon eſprit ne peut eſtre autre choſe que ce qu'il a deſiré qu'il fuſt tant qu'il viuoit, c'eſt à dire parfaictement ſçauant, & libre du commerce du corps, comme il taſchoit à s'en depeſtrer, & dauantage pour ne trouuer point abſurde que les Philoſophes ſe plaiſent dans la mort, conſiderons:

Si pour l'amour d'vne maiſtreſſe,
D'vn amy, d'vn fils, d'vn parent,
Vn violant deſir nous preſſe
De le ſuiure meſme en mourant.

Et iusques dans les bords funestes
D'vn ruisseau qui n'a point de fonds,
Au trauers des feux & des pestes,
Reuoir des Manes vagabonds.
Laissans à nos molles pensées
Pleines d'amour & de pitié,
Rebaiser dans les Elizees,
Les ombres de leur amitié.
Vn Philosophe de qui l'ame
N'a d'amy, de parent, de femme,
Que la sagesse & le sçauoir,
Ne craint point de finir sa vie:
Car c'est ainsi qu'il pense voir
Tout ce dont il auoit enuie.
Et sans doute alors que nos yeux
Laissent leur clarté consumere,
Ils trouuent en des plus beaux lieux,
De plus beaux esclats de lumiere.
Et nostre esprit qui void icy
La verité dans vne nuë,
Apres la mort mieux esclaircy,
La void entiere & toute nuë.

C'est bien donc hors d'apparence qu'vn Philosophe se fasche de mourir, puis qu'il est passionnément amoureux de la vraye sagesse qui ne luy peut arriuer qu'en la mort. De là il s'imagine veritablement

blement que ceux qui aiment tant la vie & ne peuuẽt la perdre qu'auec douleur, ne sont pas Philosophes.

Le sage auec plaisir eschappe à son lien,
Et n'est iamais faſché de renoncer au bien,
Où l'ame se fie;
Et quiconque finit auecques du regret,
N'a iamais entendu le bien heureux secret
De la philosophie.

Celuy qui a du regret à la vie, tesmoigne ouuertement que sa passion estoit moins à l'estude de la sageſſe, qu'au seruice de quelque beauté & à la recherche d'vne vaine gloire, ou à la pourſuitte des richeſſes. Au reſte cette vertu de reſiſter aux afflictions, eſt de ne ſe point laſcher aux voluptez, l'vne deſquelles on appelle courage, & l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux Philoſophes: car dans l'eſprit des autres hommes, ces vertus à les bien entendre, ſont abſurdes, puis qu'il eſt vray qu'ils eſtiment la mort, vn des plus grãds malheurs du monde: s'ils viennent à la ſouffrir conſtamment, & auoir moins d'horreur, il faut que ce ſoit pour la crainte

de plus grands maux: si bien qu'ils sont vaillans de peur, & sans l'apprehension d'vn plus grand mal, ils auroient moins de courage à supporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la sçauroient auoir, car la temperance proprement,

C'est donner la borne aux desirs,
Et parmy les honteux plaisirs,
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame à sa liberté,
Et la sauuer de l'infamie,
Où la presse la volupté.

Cette vertu ne se donna iamais qu'à vn Philosophe: les autres en l'estude de la temperance s'ils s'abstiennent d'vne volupté, c'est pour se rendre plus capables d'vne autre, & ne surmontent iamais vne mauuaise passiõ, qu'apres estre vaincus d'vne pire, aussi ne sont ils iamais tẽperans que par intẽperance. Or prenõs garde icy que nous ne pensions que ce soit la voye de la vertu, que ce changemẽt de voluptez, de craintes ou douleurs l'vn à l'autre, & la moindre à la plus grande, comme vn change de mõ-

noyes

noye:mais que la bonne piece eſt ſeulement celle qui faict changer le reſte, & le mettre en vente:c'eſt à ſçauoir,la ſageſſe & la prudence, pour laquelle & auec laquelle toutes choſes sõt achetees & vẽduës, & que c'eſt auſſi la fortitude ou courage, la temperance & iuſtice;& en ſomme la vraye vertu auec la ſageſſe & la prudence ſans en oſter les voluptez ou craintez,& autre ſorte de paſſiõs qui ſuruiennent; ou ſi ſeparee de la ſageſſe, elle ne vient point à changer en elle meſme, & que telle vertu ne ſoit qu'vne vertu ſeruile,vne ombre, & vne apparence qui n'ait en ſoy rien de ſain ny de vray, & que la pureté & verité de la vertu ſoit en la purification de tout cela, & que la temperance,la iuſtice,fortitude, & ſageſſe ſoit vne ſorte de purification.

Ie crois que les premiers mortels
Meritent preſque des autels
Tant leur ame fut curieuſe
D'obliger la poſterité,
En nous laiſſant la verité,
Sous vn'ombre myſterieuſe.
Leurs preceptes nous ont appris,

Que les lourds & vilains esprits
Dont l'humeur pesante & grossiere,
En viuant ne se purge pas,
Se trouuent apres le trespas
Enseuelis dans la poussiere.
Ces froides horreurs de l'Enfer.
Cette nuict ces vieux licts de fer
Où se vont coucher les furies,
Ce gros chien qui iappe au portal
Ces grandes plaines de voiries
Sont leur eternel hospital.
Mais vn esprit que la vertu
A sçeu piquer de son estude,
Et qui tient dans la seruitude
Le desir du corps abbatu,
Quittant le monde il quitte la misere,
Et prenant au Ciel son quartier,
Au lieu de rencontrer ou Charon, ou Cerbere,
Il ne void que des Dieux en son heureux sentier.

Pour treuuer hors de cette vie vn sejour heureux, il faut estre homme de bien, & n'auoir point l'esprit souillé des vices du monde: ceſt comme on dit, il y en a beaucoup qui portét le Tyrse, mais peu qui soient des Baechus. Par ces Bacchus, i'entends ceux qui ont Philosophé

de

de bõne ſorte, parmy leſquels ie ne pẽſe point eſtre des derniers, ce que ie ſçauray bien toſt, ſi Dieu le permet : car ie n'ay plus guere à l'eſſayer. Voyla mon excuſe, ô Cebes! Pour la conſtance que tu me reproches lors que ie laiſſe ainſi mes amis ſans regret, c'eſt que i'eſpere en trouuer d'autres, où ie vay, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Ie ſçay bien que peu de gens ont cette creance: mais ſi les diſcours que ie vous viens de faire pour ma deffenſe, vous ont mieux perſuadé qu'aux Atheniens, me voila contant & tout va bien. Tout cela, dit Cebes eſt tres-bien diſcouru, tu as traitté toutes ces matieres tres-bien à mon gré : il faut que ie te faſſe vne queſtion, & que ie te mette en diſcours pour ce qui eſt de l'ame particulierement: car pluſieurs doutent qu'elle ſoit immortelle, & quelques vns croyent,

Que l'ame dans vn corps viuant
Qu'vn peu de feu tient allumee,
En la mort n'eſt qu'vn peu de vent,
Qui ſe perd comme vne fumee.
Que ſi tout l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun treſpas,

Ie crois qu'apres cette lumiere
L'ame eſt en ſa perfection,
Et trouue vne condition
Plus heureuſe que la premiere.
Socrate ce que tu promets
Des biens qui durent à iamais,
Dedans le logement celeſte,
Aduiendra comme tu le dis,
S'il eſt vray que noſtre ame reſte
Quand le tombeau tient refroidis,
Soubs vne glace à tous funeſte,
Les organes qu'elle eut iadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouuerons de probable en cette matiere: ie la trouue ſerieuſe, & ne penſe point qu'on puiſſe dire que ie m'amuſe icy en des diſcours qui n'en vallent pas la peine. Conſiderons premierement s'il faut aduoüer que les ames des morts sõt aux Enfers, ou ſi elles n'y ſont point.

On croit de longue main que les eſprits des morts,
Que les ſiecles paſſez ont appellez des ombres,
Apres auoir quitté la deſpoüille du corps,
Occupans dans l'Enfer quelques demeures ſombres,

Et que n'eſtant point aſſeruies
Dans vn treſpas perpetuel,
Par vn changement mutuel
Elles ſont de nouuelles vies,
Et quittant les royaumes vains
Reuiennent dans les corps humains.

Que ſi cela eſt vray que des morts les viuans puiſſent encore renaiſtre, nos ames ſeroient là ſans doute : car elles ne ſçauroient reuenir à la vie, ſi elles n'eſtoient en quelque part. C'eſt donc vne coniecture aſſez ſuffiſante, pour nous faire entendre que nos ames ſont là, s'il eſt vray que les viuans ne puiſſent venir que des morts. Que ſi cela n'eſt point, il nous faudra trouuer vne raiſon, & pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde ſeulement à ce qui eſt des hommes : mais encore de toutes ſortes d'animaux & de plantes, & de toutes les choſes au monde qui s'engendrent; conſiderons s'il n'eſt pas vray que chaque choſe ſe faſſe de ſon contraire, pour tout ce à quoy il eſchet d'auoir vn contraire comme le beau & le laid, le iuſte & l'iniuſte ſont contraires, & mille autres choſes comme cela, ſçauoir s'il eſt ne-

ceſſaire

ceſſaire que ce qui a vn contraire ne puiſſe en aucune choſe eſtre faict que de ſon contraire, par exemple ce qui ſe faict plus grand, il eſt neceſſaire que de ce qu'il eſtoit auparauant, c'eſt à dire d'vne choſe moindre, il ſoit ainſi deuenu plus grand; & de meſme ce qui ſe faict à cett'heure moindre, s'eſt faict ainſi moindre en ſe diminuant de quelque choſe plus grãde: de meſme ce qui ſe faict plus robuſte, c'eſt d'auoir eſté plus foible, ou plus meſchant, d'auoir eſté meilleur, ou plus tardif, d'auoir eſté plus viſte. C'eſt ainſi que nous trouuons que toutes choſes ſe font de leur contraire. Or il ſe trouue vn milieu entre les deux contraires, ce qui eſt la generation, le progrez ou paſſage de l'vn à l'autre, comme entre ces deux contraires plus grand & moindre, le milieu c'eſt l'accroiſſemẽt & le deſcroiſſemẽt: ainſi nous diſons que l'vn diminuë & que l'autre croiſt, comme du froid & du chaud, on dit auſſi, eſchauffer & refroidir, & cela comme tous autres contraires, ſe diſcernent ainſi, & ſe confondent mutuellement. Et combien que le nom des choſes en pluſieurs endroicts

vienne à manquer, tenons en effet que tout se faict de son contraire, & que leur milieu c'est la generation qui passe de l'vn à l'autre. Au reste ce que nous appellons, n'a il point son contraire, comme veiller a pour son contraire dormir, & viure aussi a pour son contraire mourir ? ces deux choses ne se font elles pas l'vne de l'autre, puis qu'elles sont contraires ? Et n'ont elles point deux generations ou progrez, comme elles sont deux pour reuenir de l'vne à l'autre? Ainsi comme le veiller & dormir sont deux contraires, mourir & viure le sont aussi, comme du sommeil se fait la veille, & de la veille le sommeil, ainsi de la vie se faict la mort, & de la mort aussi la vie. (Et puis qu'il est ainsi, & que si necessairement il se fait quelque chose du mort, il faut que ce soit vn viuant nos ames sont sans doute aux Enfers) cõme la generation & progrez du veiller au dormir s'appelle sans dormir, & comme le progrez & generation du dormir au veiller s'appelle s'esueiller, ainsi le progrez de la vie à la mort s'appelle trespasser, & le progrez & la generation de la mort à la vie ne se trou-

uera il point? La Nature seroit elle manque & defectueuse en ce seul point ? Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progrez s'appellera ressuſciter ; ſi bien que des morts viennent les viuans aussi bien que des viuãs ſe fõt les morts. Et de là s'enſuit qu'il faut neceſſairemẽt que les ames des morts ſoient en quelque lieu d'où elles puiſſent reuenir ſans ce rechangement d'vne choſe à l'autre, & ſans ce progrez de generation, par lequel les choſes ſe refont ainſi d'elles meſmes ; & reuiennent dans la nature, comme par vn tour de cercle tout à la fin tomberoit en meſme figure, & rien ne ſe feroit plus cõme ſi toutes les choſes venoient à tomber dans vn profond ſommeil dont elles ne peuſſent ſe releuer iamais. Tu crois bien que toutes choſes ſeroient à la fin reduictes en vn meſme eſtat, & ſans doute.

Ce qu'on dit d'vn Berger amoureux de la Lune,
Dont iamais le ſommeil n'a peu fermer les yeux,

Ce

Ce n'eſt que le diſcours d'vne fable importune,
Et le foible entretien d'vn eſprit odieux.

Que ſi toutes choſes venoient à ſe confondre, & ſe mettre en eſtat de n'eſtre point diſcernees, il arriueroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choſes ſont enſemble,

L'ombre eſteindroit cette lumiere,
Et les Elemens deſmolis
Se trouueroient enſeuelis
Dans la difformité premiere.

Car ſi ce qui eſt en vie, meurt, & qu'eſtant mort il ne puiſſe reſſuſciter, il s'enſuiura que tout finit, & que rien ne peut viure.

Tout ce que le Soleil void naiſtre,
Eſt contraint de laiſſer ſon eſtre
Dans les laqs dvn mortel ſommeil,
Si de là rien ne nous deliure,
Pour reuenir vers le Soleil,
En fin tout ceſſeroit de viure.

Meſme bien que les viuans donnent vie à d'au

à d'autres, si tous sont subiets à perir sans renaistre à la fin, pourroit on voir aussi tout esteint; Ie le crois, dit Cebes, & ne pense point auoir esté surpris pour mettre à cecy, qu'il y a vne resurrection; que des morts il reuient d'autres viuans & que les ames deuiennent apres les corps, & qu'apres cette vie les bons en trouueront vne meilleure, & les meschans vne pire. Cecy me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nostre discipline n'est qu'vne reminiscéce. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde, nous ayons appris ce dont il nous souuient maintenant.

Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'vn desir ardant de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde,
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il veid en autre monde,
Et ne faict que s'entretenir,
Des choses autrefois cognuës,
Que l'ombre d'vn ressouuenir
Auoit encores retenuës.

Ce qui ne se peut, sans que nos ames ayent

ayent eſté ailleurs auparauant que de venir en cette forme humaine.

De là ſe tire vn iugement.
Que noſtre ame a veſcu chez elle,
Loin de ce mortel logement,
Pour monſtrer qu'elle eſt immortelle.

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, dy moy quelles demonſtrations tu as pour nous prouuer ton dire? En voicy vne tresbelle raiſon, reſpond Cebes, que les hommes quand on leur demande quelque choſe, ſi c'eſt quelqu'vn qui les ſçache bien interroger, ils reſpondent à propos & diſent les choſes comme elles ſont; ce qu'ils ne ſçauroient faire s'il n'en y auoit dans leur eſprit quelque certaine ſcience & vne raiſon droicte? & ſi on les applique à la Geometrie en ſes figures & deſcriptions, on verra que nos eſprits ont certaines cognoiſſances deſia acquiſes.

Alors qu'vne diuine flamme
Auec des incogneus reſſorts,
Pouſſe les mouuemens de l'ame
Dedans la maſſe de nos corps,

Des communes intelligences
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Et les sentimens des sciences,
Se communiquent à la cher.

Les raisons que Cebes amena, contenterent Simias, & luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il auoit eu auparauant toute autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'vne reminiscence, il eut toutesfois enuie d'en ouyr parler Socrate en discourant ainsi.

SOCRATE.

Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant, quād la science de quelque chose nous vient de cette façon, il faut aduoüer que c'est vne reminiscence, & voicy comment ie le prends: si quelqu'vn apres auoir veu quelque chose, ou entendu, vient à se ressouuenir, non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose en suitte dont la cognoissance est differente, le ressouuenir de cette chose plus esloignee s'appelle reminiscence, comme par exemple la cognoissance d'vn

homme

homme & d'vn luth ſont de choſes differentes, & lors qu'vn amoureux vient à veoir le luth dont il a veu ioüer ſa maiſtreſſe, il ſe ſouuient auſſi toſt de ſa maiſtreſſe.

Si ie paſſe en vn iardinage
Semé de roſes & de lys,
Il me reſſouuient de Philis,
Qui les a deſſus ſon viſage.
Diane qui luit dans les Cieux
Touſiours ieune, amoureuſe & belle,
Me l'a remet deuant les yeux,
Pource qu'elle eſt chaſte comme elle.
Ie la vois ſi ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me reſſouuient d'elle auſſi,
Pource que l'Vniuers l'adore,
Les Graces dedans vn tableau,
Le petit Amour & ſa flamme;
Bref tout ce que ie voy de beau,
Me l'a faict reuenir dans l'ame.

Ainſi penſant à Cebes, on peut auſſi penſer à Simias, & cela s'appelle reminiſcence: meſme lors qu'il arriue qu'on ſe reſſouuient des choſes que la longueur du temps & la nõchalãce auoiẽt

effacees

effacees de la memoire, & ne se peut il pas faire que voyant vn cheual peint, on viéne à se ressouuenir d'vne personne ? & qu'à voir la peinture de Simias, on se represente aussi Cebes ; & sans doute aussi voyant Simias peint, on se ressouuiét de Cebes; Ainsi voyons nous que la reminiscéce arriue par le moyen de ce qui est approchant & semblable, & par le moyen aussi de ce qui est dissemblable.

Au seul ressouuenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les estoilles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux
Nous fait ressouuenir du cordage & des voiles.

Mais alors qu'on vient à se rememorer d'vne chose par quelque chose qui luy ressemble, il faut sçauoir recognoistre par dessus du defaut en la ressemblance de la chose qui nous reuient au souuenir. Vn peu d'attentiõ icy; disons nous pas qu'il y a quelque chose qui

s'appelle

s'appelle eſgal ; ie n'entends point d'vn bois eſgal à vn autre, ou vne pierre à vne autre, ou autres choſes de meſme : mais i'entẽds quelq̃ choſe hors de tout cela, qui s'appelle l'eſgal, & ceſt eſgal eſt-ce quelque choſe ? Sans doute, reſpond Simias, & des cognoiſſances de l'eſgal nous eſt venuë pour auoir veu des bois & des pierres ou autres choſes eſgalles, nous auons imaginé cet eſgal qui eſt autre choſe que les bois ou pierres, ou autres choſes eſgalles : car ce meſme bois ou pierres ſe disẽt quelquesfois eſgaux, & quelquesfois ineſgaux pour diuers reſpects : mais ce qu'on appelle eſgal ou ineſgal, eſgalité ou ineſgalité, eſt touſiours & ne change point. C'eſt pourquoy les choſes eſgalles & l'eſgalité ne ſont pas meſme choſe, & cependãt de ces choſes eſgalles qui ne ſont point l'eſgal, nous auons tiré la cognoiſſance de l'eſgal. Ainſi ſoit du ſemblable ou du diſſemblable. Alors que par vn obiect vous vous repreſentez quelque autre choſe, ſoit ſemblable ou non ; il ſe faict neceſſairement vne reminiſcence. Or voyons ſi nous procedons enuers les choſes qui ſont dans celles que nous appellons

maintenant eſgalles, bois, pierres & autres choſes, faut-il penſer qu'elles ſoient auſſi eſgalles que l'eſgal meſme? il s'en faut beaucoup. Ne confeſſons nous point qu'vn homme qui void & conſidere attentiuement vne choſe laquelle il deſire eſtre pareille, & tout à fait vne à vne autre choſe qui l'eſt en effect, s'il void que ce qu'il deſire deuiẽne tel, & eſt deffectueux, & qu'il cognoiſſe qu'il differe, & eſt eſloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peut deuenir, il faut que cet homme ait veu & cogneu autresfois la choſe, & la perfection à laquelle il connoiſt que cette autre choſe reſſemble vn peu, où il cognoiſt qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de meſme en ce diſcours de l'eſgal: car il faut que ce que nous appellons eſgal, que nous auons cogneu d'abord par les choſes eſgalles, & qui eſt plus qu'elles, & à la perfection duquel les autres taſchent d'atteindre, il faut que ce ſoit neſſairement quelque choſe que nous auons eu autrefois dans l'eſprit: mais que nous ne l'auons ſçeu cognoiſtre que par quelqu'vn de nos ſens, veuë, ouye, attouchement, ou quelque

que autre ſemblablement. Il faut faire voir,ô Socrate, que ce dont il eſt queſtion s'en va là, & ſe traitte de meſme. Et c'eſt ſans doute de la faculté des ſens que nous entẽdons, que toutes les choſes qui ſont ſouſmiſes au ſens, appetent ce qui eſt eſgal, combien qu'elles ne ſe puiſſent atteindre. Il en eſt ainſi, dit Socrate, car auant que nous commençaſſions à voir, ny ouyr, ou vſer de quelque autre ſens, il falloit bien que nous euſſions la cognoiſſance du vray égal, c'eſt à dire, ce qu'eſt l'égalité, puis que nous luy voulons rapporter tellement les choſes égales ſouſmiſes au ſens, que nous ſçachions iuger qu'elles taſchent à deuenir iuſqu'à ce poinct où eſt l'égal meſme : mais qu'elles demeurent imparfaictes, & n'y peuuent paruenir. Cela, dit Simias, ſuit neceſſairement de ce que nous auons dit cy deſſus. Or dit Socrate,

Auſſi toſt qu'vne creature
Vient a paroiſtre en l'vniuers,
Chacun des ſens de la nature
Trouue ſes obiects deſcouuerts.
Noſtre ame d'abord eſt pourueuë,

Dans vn corps ſans empeſchement
D'ouye, de gouſt, & de veuë,
D'odorat & d'attouchement.

Dés le moment que nous naſquiſmes, nous commençaſmes à voir & ouyr, & d'entrer en la cognoiſſance de tous les autres ſens, & falloit qu'auparauãt nous euſſiõs eu la cognoiſſance de ce qui s'appelle eſgal. Partant il eſt neceſſaire que nous l'ayons compris auant que de naiſtre. Que ſi nous auõs eu cette cognoiſſance deuant noſtre natiuité, il eſt probable que nous l'auions auſſi en la naiſſance, & que nous ſçauions deuant que de naiſtre, & auſſi toſt apres eſtre nais, que c'eſt que l'eſgal plus grãd ou moindre, beau, bon, iuſte, ſain & autres, auſquels nous aſſignõs propremẽt & attribuons vn eſtre veritable, & en interrogeant, & en reſpondant. Si bien qu'il eſt neceſſaire que nous ayõs eu la cognoiſſance de tout cela auant que de naiſtre. Que ſi apres auoir receu des ſciences, nous venons à ne les point oublier, comme nous faiſons, il s'enſuiuroit que nous ſerions nais auec les ſciences, & que durant tout le cours de noſtre

vie,

vie, nous les garderions & ſçaurions tout. Or oubly n'eſt autre choſe que perte de ſçauoir. Que s'il eſt vray qu'eſtans nais nous ayons perdu le ſçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'aide des ſens nous recouurions ce ſçauoir, ce que nous appellons apprendre, ſeroit ce point recouurer noſtre propre ſçauoir qui eſtoit à nous auant que de naiſtre? & ce recouurement ſe peut il point appeller vn reſſouuenir? car il aduient auſſi comme nous auons deſia faict voir, qu'en oyant ou voyant quelque choſe, on ſe remet ſouuent en l'eſprit quelque autre choſe, ſoit ſemblable ou non; à celle qu'on void ou qu'on oyt, ce qui s'appelle ſe reſſouuenir. Ainſi de deux choſes l'vne, ou nous naiſſons ſçauans, & le ſommes toute noſtre vie, ou ce que nous apprenons s'appelle reſſouuenir, & toute la diſcipline n'eſt autre choſe qu'vne reminiſcence, & lequel des deux, Simias, aymes-tu le mieux aduoüer, ou que nous naiſſions ſçauans, ou que nous venions apres à nous reſſouuenir des choſes que nous auons ſceuës autresfois? Ie ne ſçay, reſpond Simias, lequel des deux ie dois

choisir, & nous pourrois-tu bien dire quel en est le meilleur choix à ton aduis ? Comment, dit Socrate, vn homme sçauant ne peut-il point rendre raison de ce qu'il sçait? Il le faut bien, respond Simias. Et te semble-il, Simias, que tous soient capables de rendre raison de ce que nous traittons icy ? Pleust à Dieu, dit Simias.

Mais tout sera finy demain,
Et dés que l'Arrest inhumain
T'aura fait aualler le verre,
Cette matiere va perir,
Car qui peut-on aller querir
En tous les endroicts de la terre,
Qui nous puisse ainsi discourir?

I'ay grand peur que demain il ne se trouue plus personne qui puisse dignement discourir de ce subiect. Socrate. Tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'est mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le sçauent pas, & que tous l'ont sçeu autresfois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit vn ressouuenir, & quand est-ce que nos ames ont receu autres-

fois

fois les sciences? Ce n'est pas apres que nous fusmes nais, mais auparauant. C'est pourquoy, Simias, il faut qu'auparauant de venir en cette forme humaine, que nos ames ayent esté quelque part auec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut estre, ô Socrate, nous ayons receu le sçauoir au propre moment de la naissance. Peut estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës en ce temps là, où est le temps auquel nous les auons perduës, sinon que nous les ayons perduës en les receuant. Ne sçaurois tu trouuer quelque autre tẽps? dit Socrate. Nul que ie sçache, dit Simias, & cette derniere doute que ie te viens de dire, n'est rien du tout. Apres tout, dit Socrate, si ce que nous appellons beau, iuste, & toute autre essence est quelque chose en nostre entendement: & que cela ait esté autresfois en nous, & que reuenant à le rechercher nous l'appreniõs, & la fassions reuenir en l'esprit; il est aussi vray que nostre ame a esté autresfois, mesme auparauant nostre naissance; si bien que comme il est certain que ces choses là, beau, iuste, bon, & autre essence sont

quelque choſe, c'eſt auſſi vne neceſſité que nos ames ayent eſté auant que nous vinſſions ſur la terre. Il eſt aſſez clair, dit Simias, perſonne n'en peut guere douter apres ton diſcours, là deſſus ma curioſité.

Laiſſe mon eſprit en repos,
Et tire de tes vrais propos,
Des conſequences neceſſaires,
Meſme Cebes de qui la foy
Chancelle és choſes les plus claires,
Prend tes raiſons pour vne loy,
Chacun de nous qui les eſcoute,
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout reſolu,
Sans aucun ombrage de doute.

Sçache donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont eſté auant nos corps; mais pource qui eſt de l'aduenir, ſçauoir ſi elles ſont apres la ruine des membres où elles viuent auiourd'huy.

Quand nos corps treſpaſſez d'vne pierre couuers
Changent les os en poudre, & la charongne en vers.

C'eſt

C'eſt dequoy perſonne de nous à mon aduis, ne ſe trouue encore perſuadé. Car il n'eſt point incõpatible qu'elles ayent eſté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie; & que nonobſtãt elles ceſſent en la mort, puis que nous demeurons d'accord, que les ames ont eſté auant que d'entrer dans le corps. Nous auons à demy monſtré qu'elles ſont auſſi apres qu'elles en ſont ſorties; car ſi du viuant s'eſt faict le mort, du mort auſſi ſe doit faire le viuant, & ſi l'eſprit eſt venu pour animer le corps, & qu'il ſoit venu du pays des morts; il faut auſſi que ſortant de cette vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il ſoit là en quelque lieu d'où il puiſſe encores reuenir, & quand il faudra: Mais peut eſtre eſtes-vous dans les craintes des petits enfans.

Il vous ſemble qu'vn peu de vent,
Aupres des lévres ſe leuant,
Parmy ſes tourbillons emporte
La flamme qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte,
En la ſepulture des corps.
Meſme que ſi la douce haleine

De quelque delicat Zephir
Reçoit noſtre dernier ſouſpir,
L'ame paſſe auec moins de peine;
Et que ce petit traict de feu
S'eſuanouyſſant dure vn peu:
Mais ſi d'auanture il arriue,
Que l'eſprit courant aux ſablons,
Qui couure l'infernale riue,
Trouue en chemin des Aquilons,
Sa route eſt diſcontinuee;
D'abord il bronche au monument,
Et ſe diſſipe en vn moment,
Bien plus viſte que la nuee.

Ie ne ſçay ſi parmy vous, il n'y a point quelque eſprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaiſies,

Et pour vous empeſcher de craindre
Les Chimeres d'vne vapeur,
Que l'eſprit troublé de la peur,
Ne ſe peut empeſcher de feindre.
Si la vertu de diſcourir
N'eſt capable de vous guerir,
Il ne faut qu'vne medecine
De breuets & d'enchantemens,
Pour oſter toute la racine
De vos ſots eſpouuentemens.

Mais

Mais apres que tu seras party (dit Cebes) où trouuerons nous vn Medecin qui nous sçache appliquer ces remedes?

Si vous auez bien ce desir,
La Grece vous donne à choisir,
Des Esprits qu'on estime au monde les plus rares,
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Visitez les pays des nations barbares,
Si vous pensez que là se trouuent les meilleurs.
N'espargnez ny soing ny fortune,
Cherchez en terre & sur Neptune,
Les riches cabinets de ses diuins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocite.
Mais quoy qu'vn Estranger vous puisse auoir appris,
Et que son sçauoir vous contente,
Examinez aussi vous mesmes vos esprits
En cette matiere importante,
Et possible que parmy tous,

Quoy que nostre pays se vante,
Il s'en trouuera peu qui vaillent mieux
que vous.

Mais reuenõs à nostre premier propos, & enquerõs nous premieremẽt, queſt ce ce à qui il eſchet cette paſſion, que d'eſtre diſſoult? Et qu'eſt-ce qui doit craindre tel accident ou paſſion, & par quelle partie? Il faut conſiderer apres, qu'eſt-ce que noſtre ame? & ne prendre de ces choſes là, ny crainte, ny eſperance, qu'en faueur de noſtre ame. Il eſt certain que ce qui ſe compoſe & ce qui eſt deſia compoſé entant que compoſé eſt ſubjet naturellement à eſtre diſſoult. Et quand il ſetrouue quelque choſe qui n'eſt point compoſée, c'eſt cela ſeulement qui ſe trouue exempt de ſe veoir diſſoult: Or ce qui enuers les meſmes choſes ſe trouue touſiours de meſme ſorte: cela ſans doute doit eſtre ſimple, & ce qui ne change diuers reſpects compoſez. Reuenons à ces diſcours que nous auons deſia laiſſez. L'eſſence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & par reſponſes, nous a faict l'eſtre veritable de quelque choſe, ſe trouue

touſiours

touſiours de meſme, & ſelon meſmes choſes, comme l'eſgal, le beau, & tout autre eſtre né, demeure touſiours par ſoy-meſme de meſme ſorte, & enuers meſmes choſes, ſans eſtre iamais capable d'aucune ſorte de changement. Car pource qui eſt de mille autres choſes que nous appellons belles, comme cheuaux, hommes, habillemens, & mille autres que nous liſons, ou belles, ou eſgales, & d'autres ſynonimes: à ceux-là ſe trouuent d'vne nature contraire à ſes eſſences: car tout cecy eſt changeãt, & pour sõ reſpect, & pour celuy d'autres choſes, ne ſe trouuãt iamais vn, ny de meſme ſorte, & ſont choſes toutes perceptibles aux ſens corporels: Mais ces eſtres veritables, & touſiours conſtans ne peuuent eſtre apprehendez ny cogneus que par les ſeules facultez de l'entendement. Ainſi il ſera bon que nous poſions deux eſpeces de choſes, vne des viſibles, l'autre des inuiſibles: & que l'inuiſible eſt touſiours de meſme ſorte: le viſible non: nous ſommes ſans plus cõpoſés de deux parties, de l'ame & du corps: Le corps eſt viſible, l'ame ne ſe peut veoir au moins des hommes: no-

ſtre diſcours n'eſt icy que de ce qui touche à la nature humaine, ſelon laquelle veritablement l'ame ne peut eſtre veuë. Le corps eſt de l'eſpece des viſibles, l'ame des inuiſibles. Et nous auons deſia dit, que l'ame ſe voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque choſe, elle eſt trompee, & conſidere tout faulſement.

L'Ame courant apres la verité,
Parmy la nuict de tant d'obſcurité,
Où noſtre chair la tient enueloppee,
Trouue nos yeux à ſon ayde impuiſſans,
Et ſans ſe voir honteuſement trompee,
Ne fuit iamais la conduite des ſens.
L'eſprit ſerré de la mortelle eſcorce
Dans ſes liens n'a point aſſez de force,
Pour bien tenir ſes organes ſubiets,
Et corrompu dans cette maſſe impure,
L'entendement diſcerne les obiects,
Tout au rebours de ſa propre nature.

C'eſt la foibleſſe du corps qui faict ainſi pancher l'ame vers ces choſes que nous diſons ſubjectes à mutations, & qui ne ſe trouue iamais de meſme.

Vn'eau bien claire & d'vn roc deſcoulee,
Ne ſe peut voir à des torrens meſlee,

Sans

Sãs se troubler par des bourbeux destours,
Et nostre esprit tant soit-il pur & sage,
Parmy le sens ne passe son discours,
Sans le corrompre en ce vilain passage.
Mais quand l'esprit se tient de son appuy,
Que tous les sens sont esloignez de luy,
Quand son discours à soy mesme se fie,
Loing des obiects de basse qualité,
Par les sentiers de la Philosophie,
Il va tout droict à l'immortalité.
Son mouuement le porte aux cognoissances
Des vrais obiects des plus simples essences,
Qu'on ne void point subiettes à changer,
C'est où l'esprit de luy mesme se range,
C'est ce qu'il aime & fuit comme estranger,
Ce que nature assubiettit au change.

Cette affection de l'esprit, & cette disposition à se tenir aux choses qui sont touſiours vnes, s'appelle Sapience & Prudence. Sans doute il nous faut aduoüer de là que l'esprit doit necessairement estre rangé en l'espece de ces choses incapables de mutation, & le corps au contraire. Au reste il faut remarquer encore,

Que

Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose,
Le corps par tout obeissant,
Se trouue tousiours agissant,
Ainsi que l'ame le dispose.
Cest honneur de commandement
Est vne glorieuse marque,
Et les rigueurs de Rhadamant,
Et les puissances de la Parque,
Ne mettent point au monument
Ce braue & ceſt heureux Monarque.

Nous pouuons bien iuger d'vne apparence assez claire, que ceſt aduantage de conduire & de commander est quelque chose de diuin, & que ces necessitez d'obeyr & de suiure tiennent du terrestre & du mortel. Ainsi de la suitte de tous nos discours precedens, nous trouuerons que l'ame est tres-semblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible, d'vne seule forme, indissoluble, qui est tousiours de mesme sorte, & en mesme estat, & que le corps au contraire se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel, non intelligible, changeant de forme, subjet à estre dissoult, & qui ne se trouue iamais de mesme

sorte,

ſorte, ny en meſme eſtat. Sçaurois-tu, ô Cebes, amener des raiſons au contraire, & prouuer comme quoy il peut eſtre autremẽt, que ce que nous diſons? Nullement, dit Cebes.

SOCRATE.

Puis donc qu'il eſt ainſi, il s'enſuit donc que le corps eſt vne choſe qui s'en va eſtre bien toſt diſſoulte, & qui apres la ſeparation doit auſſi toſt n'eſtre plus, & que l'ame eſt quelque choſe qui ne ſe peut aucunement diſſoudre, ou quelque choſe bien approchante de ce qui eſt indiſſoluble. Ie le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'apres l'heure ſupreme
Quand l'eſprit s'eſloignant d'vne charongne bleſme,
Nous a laiſsé ſans mouuement,
Le corps demeure encore auant que ſe diſſoudre,
Et que meſme l'effroy du paſle monument
Trauaille aſſez long temps à le reduire en poudre.

Meſme

Meſme quand la fureur d'vn ſort trop inſolent,
Rauit des corps bien ſains par vn coup violent,
Leurs puiſſantes temperatures
Auec vn peu de ſoing ſe conſeruent aſſez,
Et les Ægyptiens font bien des ſepultures,
Qui des ſiecles entiers gardent les treſpaſſez.
Et combien que la chair cede à la pourriture,
Comme eſtant de plus molle & plus freſle nature,
Le corps ne ſe diſſipe pas,
Mais les nerfs & les os durent apres le reſte,
Si bien que tout cela dure apres le treſpas,
Combien que tout cela ne ſoit rien de celeſte.

Cela Cebes, ne te donne-t'il point de doute? Car nous diſons que le corps comme mortel, viſible, eſtoit diſſoluble, & deuoit ſelon l'apparence finir tout auſſi toſt apres le treſpas. Et qu'au contraire l'ame immortelle & inuiſible deuoit ſeulement eſtre indiſſoluble, & s'en alloit ſortãt du corps ſe ſauuer en quelque excellente retraite.

Que

Que noſtre ame toute inuiſible,
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuſe ſe retiroit,
Comme par vn vol inſenſible:
Et viuant apres le treſpas,
Elle auoit au Ciel ſa demeure,
Où les Dieux ne permettent pas,
Que iamais quelque choſe meure.

Quoy? penſerions nous donc qu'elle ſe trompaſt en cette eſperãce,& que pour ne rien voir d'elle apres ſa ſeparation d'auec le corps, il s'enſuiue qu'elle ne ſoit plus? Nullement mes amis. Mais biẽ au contraire,

L'Ame dreſſant ſon vol vers la loge Eternelle,
Moins il ſe peut trouuer de peſanteur en elle,
Mieux elle a deſpoüillé la maſſe de la chair,
Plus viſte elle remonte en ſa diuine ſource,
Et ne peut rien trouuer capable d'empeſcher
Les mouuemẽs heureux de ſa legere courſe.
Apres des vrais obiects où l'œil n'a rien à voir,

Dans

Dans le profond ſoucy d'acquerir du ſçauoir,
Des paſſions du ſang dans le ſang deſpoüillee,
Elle demeure ferme en des pas bien gliſſans
Elle fuit de la chair qu'elle cognoiſt ſoüillee,
Et vit en deffiance auecques tous les ſens.
Ainſi viuant touſiours auec ſoy retiree,
De la contagion de ſon corps ſeparee,
Elle n'emporte rien de ſes mauuaiſes mœurs,
Les deſirs, les amours, la crainte, la folie,
Et tout ce qui prouient des charnelles humeurs,
Demeure dans la chair au mõde enſeuelie,
Pure & nette qu'elle eſt ayant trouué ſon port,
Dans le Ciel où iamais n'a peu venir la mort.
Elle y trouue ſa part de repos & de gloire,
Elle n'a de confort que les Dieux ſeulement,
Et ce que tout mortel eſt obligé de croire,
Cette felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les ſens ont donné des delices,

L'Ame

L'Ame à qui les vertus ont esté des sup-
plices,
Que le soing du sçauoir n'esmeut que par
horreur,
Qui s'est auec le corps estroictement liee,
Et qui de lascheté suiuant le vain erreur,
Faict gloire de se voir à la chair alliee:
Dans les plaisirs trompeurs dont nos sens
abrutis,
Ne peuuent sans effort estre icy diuertis,
Elle est comme assoupie, & languit dans
des charmes,
Sa volupté se rend insensible au remors
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux
larmes.
Ce n'est que le soucy d'abandonner le corps.
Ainsi dans les desirs de la chair enyuree,
Elle n'en est iamais que fort peu deliuree,
Et laissans vn seiour qui luy fut si plai-
sant,
Elle ne void plus rien quittant cette lumie-
re,
Et traine en l'autre monde vn fardeau si
pesant,
Que son vol ne vient point au bout de la
carriere.
Dans le chemin du Ciel où l'esprit veut
aller

Des grossieres humeurs l'arrestent parmy l'air,
Qui souffre à contrecœur ces impures matieres,
Si bien que ces esprits à la mercy des vẽts,
Vagabons sans retraicte autour des cimetieres,
Sont le rebut des morts & l'effroy des viuans.

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tousiours tourmentees, & auec des playes visibles, & des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel, aussi ont elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitee auec tant d'affection & de familiarité.

Leur essence au trespas de cette chair sortie,
De ses lourdes vapeurs emporte vne partie
Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs rangs,
Ainsi son vol rebrousse en la basse contree,
Et parmy les tombeaux ces fantosmes errans
Recherchent dans le corps vne seconde entree.

Que

Que ſi le cours du temps ramenant les ſaiſons,
Redonne à ces eſprits encore des maiſons,
Selon leurs ſentimens ils trouuent des organes,
Ils habitent les corps de diuers animaux,
Alors les ignorans ont la forme des aſnes,
Et reuiennent au iour pour ſouffrir mille maux.
L'vn qui de ſon viuant auoit l'humeur encline
Au vol, à l'iniuſtice au ſang, à la rapine,
Il reuient dans le monde en forme d'eſpreuier,
Il guette dans les airs où fondra ſa furie,
Il ſiffle à la vapeur d'vn charongneux grauier,
Et de ces corps puants qu'on iette à la voyrie,
Ceux qui n'ont faict viuans que boire & que manger,
Dans des corps de pourceaux ſe viennent tous loger,
Et dans la meſme humeur qu'ils ont iadis ſuiuie,
Sans cognoiſtre que c'eſt de ſoucy ny de pleurs,
Faiſans à leur retour vne pareille vie,

Vn bourbier leur plaiſt mieux, qu'vn pré ſemé de fleurs.

Ainſi chacun ſelon le naturel qu'il a retrouué des corps diſpoſez à le receuoir: & les corps des beſtes mourans reçoiuét encore leur vie des hommes qui retiennent les meſmes complexions.

Les vns qui ſans venir à des ſciences claires
Ont exercé viuans des vertus populaires,
Et qui morallement ont eſté bonnes gens,
Qui par bonne couſtume ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont eſté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du ſeruice;
Au retour de la mort ie croy qu'ils ſont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de fourmis,
Qui viuans doucement en la terre où nous ſommes,
Rempliſſent leurs cachots de froment ou de miel,
Ces petits animaux refont de meſmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va iamais au Ciel.

Ce

Ce riche firmament où brillent tant de flammes
Eſt vn chemin ouuert aux bien-heureuſes ames,
Pour paſſer au ſeiour où les Dieux ſont logez,
Nous entrons pour iamais en leur ſaincte alliance
Apres que nos eſprits ont eſté bien purgez,
Et qu'ils ont ſurmonté la chair par la ſcience.

Il faut donc bien philoſopher tout le temps de noſtre vie, pour atteindre à cette pureté qui nous porte au Ciel, & l'eſprit qui ſe voüe de bonne ſorte à la profeſſion d'vn eſtude ſi excellent, ne ſe meſle iamais aux affections corporelles, & ne prend point de part aux ſoucis dont le reſte des hommes ſont ordinairement trauaillez.

Le ſoing d'enrichir ſa famille,
Ne le rend point plus diligent,
Il luy chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamais changeant
Pour la perte de ſon argent,
Ny de ſon fils, ny de ſa fille.

Il ne fut iamais ſuborneur,
Pour briguer la Magiſtrature,
Auſſi l'infamie & l'honneur,
Sont pour luy de meſme nature,
Et la peur & la ſepulture
Ne troublent iamais ſon bon-heur.
C'eſt le ſeul ſçauoir qui l'aſſeure,
Et qui l'empeſche de trembler,
Au moment de la derniere heure:
Car ſon eſprit ſans ſe troubler,
Se void du corps deſaſſembler,
Sçachant bien ſon autre demeure.
Il eſt bien-aiſe de mourir,
Et les ignorans au contraire,
Qui n'ont iamais ſçeu diſcourir,
Alors ne ſçauent plus que faire,
Et loing du iour qui les eſclaire,
Penſent entierement perir.

La raiſon pourquoy les Philoſophes ont à la mort vne aſſeurance que les autres n'ont point, & qu'ils ſçauent bien le lieu de leur retraite, apres eſtre ſortis de cette vie, c'eſt que leur eſprit s'eſtant commis abſolumẽt au ſoing & à la conduitte de la Philoſophie: il a peu à peu cogneu d'elle qu'il eſt attaché dans le corps par des liens bien dangereux, & qui le

retiennent aux mouuemens dont il se veut esleuer à la cognoissance des choses pures. La Philosophie le despestre & desgage de cette contrainte par vn estude continuel, à cela il luy feit entendre que dans la familiarité qu'il a parmy le sang & la chair ; il est à craindre qu'il ne luy naissent des conuoitises, qui l'aydent à se ruiner luy-mesme, & seruent au corps pour corrompre l'ame. Cette consideration que la discipline de la Philosophie luy faict venir insensiblement, l'oblige de se retenir tant qu'il peut de cette conuersion d'estre tousiours en deffiance chez son hoste, comme auec vn estranger, & ne se communiquer iamais aux sẽs par la recherche de quelque science : car il n'y a ny œil, ny oreille qui soit assez fidelle à rapporter quelque obiect à l'entendement. Mais se retirant chez elle, & se cultiuãt toute seule, elle doit venir en fin à la cognoissãce des choses qui ont vn estre veritable, & qui sont d'elles mesmes: cõme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce qu'elle apprend ou considere par l'ayde & par la communication du corps: car se sont choses qui

ne ſont point d'elles meſmes, mais par autruy,& ſenſibles & viſibles,où ce que l'ame comprend de ſoy eſt intelligible & inuiſible. Vn vray Philoſophe iugeant que ſon eſprit doit obeyr à ce deſſein que la Philoſophie faict en luy, & qu'il eſt à propos de ſe fier en elle, & de la croire, il taſche comme elle,luy ordonne de s'affranchir de toutes ſortes de voluptez,conuoitiſes,craintes & douleurs iugeant bien que dans les plaiſirs, dans la crainte,dans la douleur,& la conuoitiſe,outre ces maux ordinaires, comme perte d'argent,ou maladies qui leur sõt attachez,il y a ſans doute vn plus grand mal:c'eſt que dans tout cela l'ame patit & n'y prend pas garde:car alors que l'ame vient à ſe picquer de plaiſir ou de douleur,apres quelque choſe,& qu'elle croit ce faux object des choſes viſibles, quelque choſe de beau, manifeſte, & veritable; ſans doute alors elle eſt bien priſe & bien engagee dans le corps, pource que toute ſorte de volupté ou de douleur eſt maiſtreſſe dans le corps, & ſe prenant à l'ame, elle l'aſſubiettit; & la plongeant dans les ſentimẽs charnels,elle l'oblige à participer à meſmes

mœurs,

mœurs,& à meſme nourriture, la rend incapable de toute pureté, & la faict ſortir du corps toute ſale de ſes taches & de ſes ordures, d'où elle renaiſt encore, comme ſi on l'euſt ſemee & entee dans quelque autre corps bien loing du commerce de ſes eſſences diuines, pures & vniformes, & pour l'amour d'elles, & pour le bon-heur de les conuerſer, que les vrays amateurs de la ſcience s'appliquent à l'eſtude de la vertu, & non point pour les conſiderations qui eſmeuuent les eſprits du populaire à la rechercher. Le Philoſophe cognoiſt aſſez qu'apres que la Philoſophie l'a deſia deliuré des liens du corps, & nettoyé de ſes ordures, il ne luy faut plus retomber dans ce bourbier, ny ſe remettre au trauail d'vn meſme eſtude, comme Penelopé apres ſa toile. Mais penſant au repos de toutes ſes affectiõs, ſuiuant ſa raiſon & ſe tenant ferme en elle s'il s'eſleue en la contemplation de ce qui eſt par deſſus l'opinion,& qui eſt infailliblement vray & diuin, duquel ayant eſté nourry, il croit qu'il luy faut paſſer la vie de meſme, eſperant qu'au ſortir d'icy,il ne faudra iamais de paſſer

vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans cette bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage deslogeant d'icy,
Ne craint point que le vent l'emporte,
Et ne meurt point dans le soucy,
Que son ame demeure morte.

Apres que Socrate eut ainsi acheué son propos, toute la compagnie fut assez long temps sans parler, luy-mesme sembloit repasser dans l'esprit les discours qu'il venoit de faire. Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'est-ce qu'il vous semble, leur dit-il, de ce que nous auons dit? N'auez vous point encor là dessus quelque chose à vous enquerir? Car il y reste encore bien des doutes & des obiections à qui voudroit traicter cela bien pleinement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous, ie ne vous dis mot: mais si c'est sur quelque difficulté de nostre discours,

diſcours, qui vous donne de la peine, dites le hardiment, & repaſſez, s'il vous plaiſt, ce traicté, ſi vous pẽſez voir qu'en quelque endroict on y puiſſe dire quelque choſe de mieux : & ſi vous croyez que ie vous puiſſe ſeruir à cette conference, faiſons enſemble ceſt examen.

SIMIAS.

Pour ne te point mentir, Cebes & moy, il y a deſia lõg tẽps que nous nous entrepouſſons l'vn l'autre, pour te faire parler encore : mais nous craignons de faire vne inciuilité & vne imprudence en l'eſtat de la calamité preſente, où tu es. Socrate riant à eux, vrayement dit-il il me ſeroit bien mal-aiſé de faire croire à d'autres que cet accident ne me donne point de l'affliction, puis que vous ne m'ẽ croyez pas vous meſmes; car il vous sẽble que ie dois eſtre auiourd'huy plus faſcheux & plus triſte que ie n'eſtois au reſte de ma vie.

Vous ay-ie bien donné des ſignes,
Que i'euſſe peur du monument?
Croyez vous que mon ſeneiment,

Vaille moins que celuy des Cignes?
Lors que la mort les vient querir,
Et qu'ils en ſont deſia la proye,
Ils ſont bien aiſes de mourir,
Et ne font que chanter de ioye,

Quelques vns diſẽt que c'eſt de douleur que les Cignes chantent aux approches de la mort: mais ie ne trouue point cela probable, car il n'y a point d'oyſeau qui puiſſe chanter en la moindre incommodité qu'il ait, ny les Roſſignols, ny les Arondelles qu'on feint eſtre encore en la memoire de leur deſeſpoir, ne chantent point qu'au temps de leur ioye, la faim ou le froid les rend muets. Ie croy pour moy que c'eſt d'aiſe que les Cignes chantent, & qu'ayans comme vne inſpiration du Dieu Apollon, à qui ils ſont conſacrez, ils bruſlent du deſir d'approcher de leur maiſtre, & en font des chants de ioye.

I'ay comme eux l'eſpit prophetique,
Et penſe que le dieu des vers,
Ne m'aura pas moins deſcouuers,
Les ſecrets de ſa prognoſtique,
Et qu'vne beſte ne peut pas,
Moins que moy craindre le treſpas.

Ne

Ne craignez donc point de m'interroger ſur ce qu'il vous plaira, & me faire employer ce peu de temps que les Iuges me donnent. Tu parle bien, luy dit Simias. Ie ne craindray point maintenant à te dire, ſur quoy ie doute, & où ie puis trouuer moins à me reſoudre en tout ce diſcours. Or ie ne penſe pas, ny poſſible toy non plus, que la verité s'en puiſſe bien trouuer en cette vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne la vie.
Il eſt bien mal aiſé de contenter l'enuie,
Que nos eſprits ont de ſçauoir,
Au moins ce peu de iours que nous auons au monde
Employons tout noſtre pouuoir,
A diſſiper l'horreur de cette nuict profonde,
Et de ce peu de clarté
Que l'eſtude nous apporte,
Taſchons à ouurir la porte
Qui meine à la verité.

Ce ſeroit donc vne laſcheté, ô Socrate, de t'eſpargner au beſoin que nous auõs icy de toy. Il faut que tu eſpluches &

examine derechef ce traicté, deusses-tu te rendre & defaillir au trauail, afin de nous instruire en cette matiere, & que nous puissions penetrer aussi auant que peut l'entendement de l'homme : car dans vn si profond Ocean, si nous n'y pouuons pas voir toute la facilité que nous y desirons, nous y deuons prendre pour le moins toutes les asseurances que nous y pourrons trouuer.

On a recours à des vaisseaux,
Ne pouuant vser de carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux.

Asseure nous donc le mieux que tu pourras, & nous instruits en toute cette question, afin que ie ne me repente point vn iour, d'auoir perdu cette occasion de m'en esclaircir auecques toy. Il est vray que Cebes & moy auons des difficultez. Et peut estre, dit Socrate auec sujet : commencez à me dire, en quoy vous estes moins satisfaicts. En cet endroict luy dit Simias, où tu as parlé de l'inuisible diuin, & tres-beau, qui se peut ou semble aussi bien dire de

la harmonie d'vn luth bien accordé & bien touché: car on dira que l'harmonie de ces accords parfaicts ſont quelque choſe de diuin, de pur, & d'immortel: & que les cordes & le bois du luth ſont choſes corporelles, compoſees, & terreſtres, & de la nature de ce qui eſt mortel, ſi bien qu'apres auoir rompu les cordes, & caſſé le luth, on prouuera par tes raiſons, que ce qui eſt de celeſte, c'eſt à dire, cette harmonie demeure encore, & ne ſe diſſipe point: car il n'y a nulle imagination que le luth demeure apres les cordes rompuës, & que les cordes qui ſont de ce qui eſt mortel, demeurent auſſi: mais que la harmonie qui eſt de l'immortel & du diuin eſtoit perduë, & auoit ceſſé deſia pluſtoſt auãt que que le luth & les cordes; & que cependant l'harmonie demeuraſt quelque part, & que le bois du luth & les cordes ſe pourriſſoient pluſtoſt que cette harmonie peuſt ſouffrir quelque choſe. Car ie penſe bien, ô Socrate! que tu as pris garde que c'eſt noſtre opinion, pour ce qui eſt de l'ame, qu'elle eſt quelque choſe de tel que cette harmonie, ſentant qu'il y a dans noſtre corps vne certaine

diſpoſition & complexion du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, & telles autres choſes? & que le temperament & conſonance de ces choſes là, c'eſt l'ame qui agit ainſi dans le corps, & faict ſes fonctions lors que ſes temperatures vont bien. Que s'il eſt donc ainſi que noſtre ame ſoit vne harmonie, toutes les fois que les maladies ou les paſſions viẽnent à rompre l'ordre de ſes temperamens, & ruiner ſes organes, pour diuine qu'elle ſoit, il faudra qu'elle periſſe auſſi bien que ces autres harmonies & conſonances de luth ou de bois, & autres que peuuent faire des artiſans, & que le corps & la groſſiere partie de ces choſes là demeurent iuſqu'à tant que le feu ou la pourriture les emporte, ſi bien qu'elles ſont touſiours de plus de duree que l'ame, & les plus ſubtiles parties. Conſidere donc, ie te prie, qu'eſt-ce qu'on reſpondra à qui voudra croire que l'ame eſt vn temperament de la cõpoſition du corps, & qu'en la mort c'eſt elle qui deſloge la premiere, & qui perit pluſtoſt.

La Socraïe ſe print à rire,
Et iettant des traicts allumez,

De

De ſes regards accouſtumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez, nous dit il,
Sont d'vn raiſonnement ſubtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoy donc quand vous m'eſcoutiez,
Sur ces diſcours où vous doutiez,
Auez vous eſté ſans replique?
Quelqu'vn plus eloquent que moy
Deuoit renforcer mes paroles,
Et mieux faire voir comme quoy
L'on diſpute dans nos eſcoles,
Ce diſcours à bien merité
Qu'on apporte vn peu de clarté,
Dans vne ſi craſſe ignorance,
Puis que vrayement ſon apparence
Eſt proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en coute,
Mais auant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que i'eſcoute
Surquoy Cebes veut diſputer,
Afin que mieux ſur chaque choſe,
Partageant noſtre peu de temps,
Sans permettre que ie repoſe,
Ie vous rende tous plus contens,
Aux matieres que ie propoſe.
Ainſi traittant tout poſément,

Nous cognoiſſons bien aiſément,
Si c'eſt l'opinion premiere,
Où la raiſon nous va ranger,
Et s'il eſt beſoing de changer,
Au moins ſuiuons quelque lumiere,
Pour cognoiſtre le danger.

Puis ſe tournant vers Cebes, il le preſſoit de luy propoſer auſſi ſes doutes, comme Simias auoit faict, & luy dit:

A quoy crains-tu de conſentir?
Qu'eſt-ce en fin ſi difficile,
A quoy ton eſprit indocile,
Eſt reſolu de repartir?

Il me ſemble reſpondit Cebes, qu'il en eſt de l'ame, comme de ſon harmonie. Or pour ce qui eſt de ſon eſtre, auãt que de venir dans le corps, ie ne nie point qu'il ne puiſſe eſtre vray, & m'en rapporte fort à la preuue des diſcours que tu nous as faicts, mais qu'elle ſoit apres noſtre mort, c'eſt ce que ie ne croy pas de bon cœur. Et ſi ie ne ſuis pas pourtant de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le corps ny qu'elle ſoit de plus longue duree: car

moy

moy ie penſe que l'ame eſt plus excellente, ſans comparaiſon, que tout cela, & partant voicy comme quoy ie voudrois expoſer la raiſon precedente de Simias ? puis qu'apres vn homme mort on void ce qui eſtoit de moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'aduoüera-t'on point que ce qui eſtoit en luy de plus ferme & de plus durable, demeure auſſi bien & ſubſiſte au meſme moment que le reſte? Mais voyons de quel poids ſera la reſponſe que ie faicts à cela. Il me faut pour m'expliquer vne comparaiſon auſſi bien qu'à Simias Il me ſemble que ce diſcours eſt preſque de meſme, que ſi quelqu'vn diſoit apres la mort d'vn vieux Tiſſeran, que cet homme eſt encore, pource que l'habit qu'il auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit, que puis qu'vn homme doit durer plus qu'vn habillement de toile, il faut que cet habillement demeurant apres la mort du Tiſſeran, le Tiſſeran ſoit auſſi, puis qu'il eſt de plus de duree que ſon habillement. Pour moy, Simias, ie croy que cela eſt foible, & que peu de gens ſe voudroient payer de telles raiſons : car ce Tiſſeran qui aura vſé

pluſieurs habillemens, & en aura tiſſu pluſieurs, il eſt mort apres beaucoup d'habillemens, & ſeulement pluſtoſt qu'vn, & ſi ne s'enſuit nullement pour cela, qu'vn homme ſoit quelque choſe de plus vil & de plus debile qu'vn habillement. On peut cè me ſemble faire la meſme comparaiſon de l'ame au corps, que l'ame eſt veritablement de plus de duree, & le corps moins fort & moins durable : mais que chaque ame conſume pluſieurs corps, meſme en celles qui viuent long-temps: car ſi le corps s'en va & deperit tous les iours, meſme durant la vie, & que l'ame repare touſiours ce qui ſe conſume, & remet ce qui ſe perit ; alors que l'ame perit, c'eſtoit ſon dernier habillement, deuant lequel elle meurt, ayant ſurueſcu à pluſieurs autres, & qu'apres la fin de l'ame le corps qui n'a plus dequoy ſe refaire, eſt contraint de monſtrer l'imbecillité de ſa nature, & pourrit & eſuanouit bientoſt. De tout ce diſcours on ne trouue point que l'ame demeure apres que nous ne ſommes plus: car quand bien on t'accorderoit que nõ ſeulement l'ame eſtoit auant le corps, qu'apres la mort de quel-

quelques-vns, leurs ames reuiendroient encores dans les corps, & qu'il se trouuast des esprits qui vinssent ainsi à quitter & reprendre des corps, comme la nature de l'ame est excellente & puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame en fin lasse de tant de generations, & d'esteindre & de r'allumer tant de vies, pourroit rencontrer vne mort derniere, dont elle ne reuinst iamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse apperceuoir quelle separation de l'ame auec le corps, est celle où l'ame doit perir: que s'il en est ainsi, c'est vne follie d'auoir des confiances en la mort; ne pouuant faire voir que l'ame est immortelle & indissoluble, & selon l'apparence, on tire de là vne necessité que chacun doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son cõgé pour touſiours, & si c'est là cette separation qui la doit acheuer.

PHÆDO.

Ce fust là ce discours où nostre ame attachee,

De ſentimens douteux diuerſement touchee,
Dans vn eſtonnement nous laiſſa tous rauis,
Nous viſmes des raiſons par d'autres renuerſees,
Et deſia bien panchans vers ce dernier aduis,
Nous ne ſçauions à quoy reſoudre nos penſees.
Socrate nous ayant perſuadé ſi bien,
Que nul ſur ſon diſcours ne doutoit plus de rien,
Nos eſprits balancez ſouffroient vne contrainte,
Et de cette diſpute à demy rebutez,
Nous creuſmes que la choſe eſtoit douteuſe en feinte,
O que nos iugemens eſtoient trop hebetez.

Ce n'eſt point ſans ſujet, Phædo, que vous demeuraſtes en ce doute, & en cet eſtonnement : car ſeulement à t'ouyr parler, il m'a prins vne meſme deffiance de perſuaſions de Socrate, & m'eſbahy pourquoy ie commence à me deſdire de ſon opinion veritable. C'a eſté touſiours mon aduis qu'il y a vn grand rapport de l'ame à cette harmonie, & comme ie l'ay touſiours creu auparauant, ton diſcours m'a remis encore plus auant cette creance, ſi bien que i'ay beſoin

beſoin tout à faict d'autres preuues que les premieres, pour cognoiſtre que l'ame ſoit immortelle. Partant ie te coniure de me dire ſi Socrate ſe trouua auſſi eſmeu que les autres pour ſes obiections, s'il eut des raiſons pour bien appuyer ſa doctrine, de quelle façon il ſe priſt à la diſputer, & comme quoy il s'en acquitta.

Vrayement depuis le temps que ie cognois ſa vie,
I'admire de l'ouyr parler ſi ſainement:
Toutesfois la vertu de mon ame eſt rauie,
Ne me ſaiſit iamais de tant d'eſtonnement.
Du trouble de ſon dueil mon ame ſe rappaiſe,
Et le reſſentiment que i'ay de ſon treſpas,
Ne ſçauroit m'empeſcher que ie ne ſois bien aiſe
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.
Les raiſons qu'il tiroit de ſon eſprit fertile,
Contre les mouuemens de nos eſprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.
Sans qu'aucun deſplaiſir luy paruſt au viſage,
Il vid bien comme quoy le faux nous eſmouuoit,

Et d'vn cas complaisant comme estoit son langage,
Il ouyt proposer les doutes qu'on auoit.
Puis à chaque blesseure apportant vn dictame,
Il donna ses raisons auecques tant de poix,
Qu'il fust assez puissant pour affranchir nostre ame,
A qui desia l'erreur auoit donné ses loix.
Comme dans vn combat des troupes estonnees,
Quand l'ennemy vainqueur a dissipé leurs rans,
Ont besoin d'vn bon chef pour estre ramenees,
Et refaire le gros de leurs soldats errans.
Socrate dougement auecques sa conduitte,
De ses mauuais obiects rompant la trahison,
Ramena ses esprits qui s'estoient mis en fuitte,
Et leur fit retrouuer le train de la raison.
Combien que son propos d'vn sens incomparable,
Parust vne merueille au iugement de tous,
Il sembloit toutesfois encor plus admirable,
En cette gaye humeur dont il parloit à nous.
I'estois lors d'aduenture au pied du lict funeste,
Où ses yeux attendoient le somme du trespas,
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,

Et moy ſur ma main droicte en vn ſiege aſſez bas,
Paſſãt deſſus mes yeux sõ regard venerable,
Et ioüant de ſa main auecques mes cheueux,
Il ſembloit à le voir que le Ciel fauorable
En ſon affliction euſt accomply ſes vœux.
Comme chacun de nous à l'eſcouter s'appreſte,
Encore ſur mon poil il repaſſa la main,
Et poſſible (dit-il) en me preſſant la teſte,
Phœdon, ces beaux cheueux ſeront coupez demain,
Ie reſpondis qu'ouy, ne ſçachant pas entendre
Pour quel dueil il vouloit que ie les fiſſe choir,
Ha! dit-il, cher Phœdon, ce ſeroit trop attendre
Si nous auons icy plus pres le deſeſpoir.
Tous deux ſi tu me crois tant que phœdus demeure
Sur l'Orizon dernier dont ie dois voir le cours,
Razons-nous s'il aduient que la raiſon nous meure,
Et monſtrons par ce dueil la mort de nos diſcours,
Comme au pays d'Argos au milieu des batailles,

Les ſoldats font ſerment d'eſtre touſiours ra-
ſez,
Iuſqu'à tant que leur glaiue ait faict les fune-
railles,
D'eux ou des combatans qui leur ſont oppo-
ſez,
Moy ſi i'eſtois Phædon auant que de me
rendre
Au deffy de Simie & de Cebes auſſi,
Ie les mettrois au point de ne s'ozer deffen-
dre,
Ou mon dernier ſouſpir s'acheueroit icy.
Ha ? dis-ie, mon deſſein ſeroit bien ridicu-
le
De me prendre moy ſeul à ces deux forts eſ-
prits,
Ie ſerois temeraire & le puiſſant Hercule
D'vn ſi ſot deſeſpoir ne fuſt iamais repris.
Si tu te vois (dit-il) trop foible d'aduen-
ture
Phædon, prends vn ſecond, Hercule en fit au-
tant,
Demande moy ſecours tant que ce iour me
dure
Ie ſeray l'Iolas auec toy combattant.
Ouy, dis-ie, vous Hercule & moy trop foi-
ble encore,
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,

Et de peur que mon bras vos coups ne des-
honore,
Vous en prendrez tout ſeul la gloire & le
ſoucy.
Apres ces complimens rentrans dans la
matiere,
Il retrama le fil d'vn diſcours ſi fecond,
Que parmy tout le cours de la diſpute entie-
re,
Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'vn ſecond.
Afin que noſtre eſprit plus clairrment
regarde
Dans le vray qui ſouuent ſe couure de l'er-
reur,
Deuant tous (nous dit-il) chers amis prenez
garde,
Que iamais la raiſon ne vous ſoit en hor-
reur.
Chacun deuient ſubiet à cette maladie
Lors que par la raiſon il s'eſt trouué ſeduit,
Et que des faux obiects dans vne ame
eſtourdie,
Au lieu de la lumiere ont faict venir la
nuict.
La meilleure raiſon nous vient en deffian-
ce,
L'ame vne fois trompee a touſiours de la
peur,

Et n'ose apprehender l'obiect de la science,
Quãd celuy qui le donne eſt ſoupçonné trompeur.
Ainſi dans l'amitié que nous auons voüee
A quelqu'vn dont l'humeur ſe forme à nos deſirs,
Noſtre ame auec la ſienne eſtroittement noüee,
Se laiſſe innocẽment ſurprendre à ſes plaiſirs.
Mais l'infidelité qui demeuroit cachee,
En fin ſe deſcouurãt faſche vn hõme de bien,
Et l'ame auec effort d'vn tel ioug deſtachee,
Se deffie touſiours d'vn ſi traiſtre lien.
Meſme apres que pluſieurs ont abuſé noſtre ame,
Que nous auons gliſſé ſouuent au meſme pas,
Et que ceux dont nos cœurs eſtimoient plus la flamme
Ont eu le plus funeſte & le plus feint appas.
Noſtre eſprit rebuté ne croit point des courages,
Capables de donner ny de garder la foy,
Les plus ſacrez ſermens luy laiſſent des ombrages,
Et le font incredule à tout autre qu'à ſoy.
C'eſt pourquoy vn deffaut de la foibleſſe humaine,
Qu'vne infidelité nous doiue ainſi picquer,

Et

Et l'homme de qui l'ame eſt vigoureuſe & ſaine,
Iamais de tels rebuts ne ſe laiſſe choquer.
Il faut vn peu d'addreſſe à bien cueillir des roſes,
Il faut bien du myſtere à gouuerner les gens.
Il faut de l'artifice à diſcerner les choſes,
Que n'ont iamais cogneu tous ces eſprits châgeans.

Or ſi les entendemens foibles qui ſe trouuent ainſi ſubjets à ſe rebuter, auoient vn peu de fineſſe à ſe ſeruir des hommes, ils cognoiſtroient la choſe cõme elle eſt, c'eſt à dire, qu'il ſe trouue peu d'hommes extremement bons ou extrememẽt mauuais, mais il y en a vne infinité de mediocres. Pourquoi, luy dis-ie, me dites vous cela? Tout ainſi, dit il, qu'il en arriue aux choſes petites ou grandes, vois tu pas qu'il n'y a rien de ſi rare que de trouuer vn homme ou vn chien, ou autre choſe bien grande ou bien petite?

Les obiets d'eſtrange meſure,
Sont rares parmy les humains,
Il ſe trouue dans la nature,
Peu de Geans & de Nains.
Bien peu de beauté comme Helene,

Peu

Peu de freres comme Caſtor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de ſages comme Neſtor.
Peu de chiens comme eſtoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon.
Aucun teinct beau comme Iaſynthe,
Rien de ſi clair que le Soleil,
Rien de plus amer que l'Abſynthe,
Rien de plus doux que le ſommeil.
Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de monts comme Pelion,
Et des animaux de la terre,
Peu ſon fiers comme Lion.
Peu de felicitez ſupremes,
Peu d'incomparables malheurs,
Peu de reſſentimens extremes,
De voluptez ou de douleurs.

En fin tu treuueras que les choſes extremes ſont fort rares, & que les mediocres ſont frequentes. Que ſi on venoit à propoſer vn prix à la meſchanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinſſent à l'extremité, & qui ſe trouuaſſent entierement meſchãs.

Si le Ciel eſtoit les tortures,
Dont il punit les forfaictures,

Et qu'il y proposast vn prix,
Comme à des choses legitimes,
Il se trouueroit peu d'esprits,
Qui sçeussent bien faires des crimes.

Est ce pas ton aduis, ô Phædon! Ie luy respondis que ie le croyois ainsi, Tu fais bien me dit il, ce n'est pas pourtant tout vn des raisons & des hommes, pour ce qu'elles ne sont pas ainsi differentes & rares aux extremitez entre elles, comme nous disons des hommes extremement meschans ou bons: mais ie me suis emporté en te suiuãt iusques à ce discours toutesfois voicy où est nostre similitude; en ce que nous auons dit au commencement, qu'il y a vn certain artifice à se seruir des hommes, & à les cognoistre de peur de s'y tromper. Tout de mesme, il y a du mystere à se bien seruir de quelques raisons & à les cognoistre. Sans doute si quelqu'vn vient à prendre vne creance, & apperceuoir vne raison sans s'y estre seruy de l'art des raisons, il est subjet à se tromper, se confondre, & se rebuter, & que apres que cette creance se trouue fausse, & qu'il l'a descouure telle luy-mesme,

comme il peut estre qu'elle sera fausse & peut estre aussi qu'elle ne le sera point, & ce mesconte luy estant arriué plusieurs fois, il ne peut estre qu'il ne se rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cet inconuenient est ordinaire à ceux qui aiment à traiter des raisons cõtradictoires: car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaictemẽt sçauans, & que ce sont eux seulement qui ont descouuert, qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses, ny dãs les raisons, mais que tout est sans dessus dessous pesle mesle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien où il y ait d'arrest pour vn moment, & toute discipline de verité leur semble suspecte & dangereuse.

Comme Euripe en ses eaux mouuantes,
Qu'aucun vaisseau n'osa toucher,
Et qui donnent tant d'espouuantes,
Qu'on fremit à les approcher.

Et n'est-ce pas, ô cher Phædon, vne hõteuse & miserable maladie, qui se trouuant des raisons bonnes & fermes, & bien capable d'appuyer nostre creance,

vn

vn homme vienne à s'en deffier par la deprauation,& le degouſt de ſon eſprit que ſes diſcours ainſi contradictoires ont empieté, & luy ont perſuadé que tout eſt tantoſt vray,& tantoſt faux ; & qu'eſtant deuenu ennemy de toutes les raiſons, il faſſe comme le malade qui imputte l'amertume de ſon gouſt aux viandes,& cettuy-cy ſa foibleſſe & ſon deffaut aux raiſons pour les hayr apres toute ſa vie, & ſe priuer de la verité, & de la cognoiſſance des choſes.

Son ſens gaſté ſe perſuade
Qu'il ne faut plus rien affermer,
Comme l'appetit d'vn malade
Qui ne trouue rien que d'amer.
Cher Phædon, croyons ie te prie,
Que ſouuent l'ame des humains
A bien beſoin d'eſtre guerie,
Et taſchons à nous rendre ſains.
Milles choſes ſont veritables,
Et peuuent par le fondement
De leurs preuues indubitables,
S'appuyer dans l'entendement.
Les deffauts ſont dans nos penſees,
Il ſe trouue peu de mortels,
Dont les ames ſoient bien ſenſees,

Mais taſchons à deuenir tels.
Moy pour auoir cet aduantage,
De mourir ſur vn vray diſcours,
Et vous pour en garder l'vſage
En tout le reſte de vos iours.
Auiourd'huy que ma mort eſt proche,
Et que ie cours à mon repos,
Ie veux eſuiter le reproche,
De diſputer mal à propos.
Que ie hay l'humeur enragee
De ces eſprits contentieux,
Qui geſnent vne ame engagee
Dans les diſcours ambitieux.
Toutes choſes paroiſſent ſombres,
A qui les veut ouyr parler,
Leurs ſubtilitez ſont des ombres,
Et leurs voix du vent & de l'air.
Tout le ſoucy de leur eſtude
N'eſt qu'vne ſotte vanité,
De donner vne incertitude,
Sous couleur d'vne verité.
Laiſſant le vray d'vne choſe,
Ils n'ont que des diſcours menteurs,
Pour rendre ce qui ſe propoſe,
Apparent à leurs auditeurs.
Moy d'vne humeur toute contraire,
Laiſſant libres vos iugemens
Ie ne taſche qu'à ſatisfaire,

Par

Par raiſons à mes ſentimens,
Ennemy d'vn diſcours qui tente,
Et qui ſuborne les eſprits,
C'eſt aſſez que ie me contente,
Car ie n'ay rien plus entrepris.
Cognoiſſant la choſe à mon aiſe,
Ie ſuis quitte de mon deuoir,
S'il aduient que mon ſens vous plaiſe,
C'eſt à vous de le receuoir.

Et voicy mon amy, le profit qui me reuient en diſputant de la ſorte. C'eſt que mon opinion & ce que i'entreprends de prouuer ſe trouuant veritable, il ſera bon de s'y arreſter, ſi ie me trompe en ma creance, & qu'il ſoit faux qu'apres la mort il demeure eucore quelque choſe de nous, au moins ce peu de temps que i'ay auant que de mourir, paſſera auec moins d'ennuy, & pour vous, & pour moy. Et apres toute l'ignorance de ces choſes là ne me peut pas durer beaucoup, car ie n'ay plus gueres à m'en eſclaircir: & voila de quel deſſein ie reuiens, ô Simias! & vous Cebes, tout preſt à diſputer: mais pour vous ſi vous me croyez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quād vous iu-

gerez que ie dis vray, accordez le, sinon niés le, & me repliquez hardiment, & prenez garde pour moy que me trompant moy-mesme, ie ne vous trompe aussi, & me separe d'auec vous, comme la guespe, apres vous auoir laissé mon aiguillon. Reuenons donc à vos obiections, & s'il ne m'en ressouuient pas bien, aidez moy à les repeter. La doute de Simias, si ie ne me trompe, c'est que l'ame, quoy que plus belle, & plus diuine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a auec ces harmonies dont nous auons parlé. Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de duree que le corps: mais il adiousteoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps, laissant en fin le dernier nay finit aussi elle mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame: mais que le corps est subjet à se dissoudre & deperir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux, que c'estoient là leurs doutes: mais dit Socrate, niez vous ce qui a esté dit au traicté precedent, ou si vous en accordez vne partie, & en

niez

niez l'autre? Il y a (luy dirent-ils) des choſes que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiſcence, qu'eſt ce qu'il vous en ſemble? Croyez vous qu'elle eſt? & ſi elle eſt; eſtes vous d'accord auec moy, qu'il en faille tirer vne conſequence neceſſaire, que l'ame a eſté en quelque lieu auparauant que de venir dans le corps? Pour cela, dit Cebes, i'ay pris vn grand plaiſir au diſcours que tu en as faict, & me tiens ferme en cette creance: Et moy, dit Simias, i'en ſuis tout de meſme, & ſerois fort eſtonné s'il eſtoit poſſible qu'on me perſuadaſt le contraire. Si es tu pourtant obligé, hoſte Thebain, à prendre vne autre opinion, ſi tu crois que l'harmonie ſoit quelque choſe de compoſé, & que l'ame ſoit vne harmonie de la temperature, & de la conſtitutiõ du corps: car tu ne ſçaurois aduoüer que cette conſonance compoſee de quelque choſe, ait eſté pluſtoſt que la choſe dont il falloit qu'elle compoſaſt. Tu ne ſçaurois iamais aduoüer cela. Iamais, dit Simias. Et vois tu pas bien cependant que tu es contraint de le con-

fesser, quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps, & qu'elle est vne consonance composee du corps ? ton dire reuient à cecy; qu'elle se faict des choses qui ne sont point. Encore mesme l'harmonie du luth ne peut estre de la sorte, c'est à dire, auant les choses dont elle est composee: car le bois & les cordes, & quelques sons rudes & mal accordans precedent cette douce & parfaicte consonance qui vient apres tout cela, & se perd plustost que le reste. Vois donc, comme quoy ce que tu dis icy reuient fort mal à ce que disois auparauant, & que sur les propos de ces harmonies & de ces concordances, tes discours se trouuent tres-mal d'acord. Tres-mal, dit Simias, si est ce qu'en cette matiere de consonances, il faut sur tout qne les paroles soient bien cõcertees, & qu'elles ne discordent point en propos: le desordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

Dans vne passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'vn Amant est troublé d'vn refus,
Ou qu'vn paste Nocher gemit parmy l'orage,
L'Ame ne peut fournir que des propos cõfus.

N'im-

N'importe qu'vn bouuier en eſcorchant la terre,
Parle auec eloquence à ſes taureaux rebours,
Ny qu'vn braue ſoldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ſes diſcours.
Au lieu de bon diſcours & de voix eloquantes,
On ne peut eſcouter qu'vn diſſolu caquet,
Sur le Mõt Cytherõ où s'en vont les Bacchãtes,
Quand leur Dieu les appelle à ſon vineux banquet.
Mais celuy dont l'eſprit n'eſt iamais en deſordre,
Et que les paſſions laiſſent en ſon repos,
Afin que les Cenſeurs n'ayent point dequoy le mordre,
Il doit auoir le ſoint d'accorder ſes propos.

C'eſt à dire ô Simias ! qu'vn philoſophe doit faire en ſorte que ſes diſcours ſe trouuent de bon accord, les tiens à preſent ſe trouuans tres-deſaccordans, il faut que de deux tu choiſiſſe lequel tu aymes le mieux, ou receuoir la diſcipline de la reminiſcence, ou croire que l'ame eſt vne harmonie. Ie choiſis le premier, dit-il, car ie ne ſçache point qu'on m'ait iamais prouué

suffisamment que l'ame soit comme vne harmonie. Ie ne l'ay iamais veu faire apparoistre que par des choses vray-semblables, & les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordinairement, & en la Geometrie, & en autres choses, mais la preuue de la reminiscence est appuyee (ce me semble) sur des fondemens asseurez: Car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps est autre part, en telle sorte que son essence a le surnom d'vn vray estre, & pour ce poinct là, ie m'en trouue bien persuadé. C'est pourquoy ie ne sçaurois croire ny à personne, ny à moymesme, que l'ame soit cette harmonie. Quoy encore Simias, luy dit Socrate, te semble-t'il qu'vne consonance ou autre composition de quelque sorte qu'elle soit, puisse estre autrement, & auoir d'autres dispositiõs que celles des choses dont elle est faicte, ny patir, ny agir, que ces choses ne patissent & agissent? Ie croy que non, dit Simias.

SOCRATE.

L'harmonie à mon aduis sans sa matie-

re,

re, dont elle eſt compoſee, n'eſt rien du tout.

Tout cela n'eſt qu'vn peu de bois,
Qui de ſoy ne ſçachant rien dire,
Emprunte la vie & la voix,
Et des cordes & de nos doigts,
Et de la façon de la lire.
Mais lors que le bois eſt caſſé,
Tous les ioüeurs les plus habiles,
R'appellans le ſon treſpaſſé
Sur vn inſtrument enfoncé,
Touchent des cordes inutiles.

Il n'y a donc point d'apparence, dit Socrate, que telle conſonance precede, & faſſe ſuiure les choſes dont elle eſt compoſee, mais bien pluſtoſt qu'elle ſuit, en telle ſorte qu'elle ne peut auoir, ny ſon, ny mouuement contraire à ſes parties. Sans doute dit Simias.

SOCRATE.

Et la conſonance n'eſt point conſonance en ſa nature, ſinon entant qu'elle eſt temperee. Simias trouua cecy d'abord vn peu obſcur, & luy diſt, qu'il ne l'entendoit

rendoit point. C'eſt (luy dit Socrate) que la conſonance à meſure qu'elle eſt ou plus ou moins contemperee, qu'elle reçoit ou plus, ou moins, elle eſt, ou plus, ou moins conſonance: comme en vn concert, à meſure qu'il eſt bon ou mauuais, on dit qu'il y a, ou plus, ou moins d'harmonie, ce qui ne ſe peut dire de l'ame entant qu'ame, que pour le reſpect de quelque choſe ou grande ou petite, elle ſoit ou moins, ou plus ame. Prends garde encore à cecy; diſons nous pas de l'ame que l'vne a du ſens & de la vertu, & celle là nous l'appellons bonne, & que l'autre a de la folie & du vice, & nous l'appellõs mauuaiſe? & celuy qui croit les ames eſtre des harmonies, dira t'il en cet endroit, que cette ame a de la vertu, ou que cette autre a du vice; ou ſi au lieu du vice & vertu, il dira que cette ame a de la conſonance, ou de la diſſonance, & que la bonne eſt conſonance, & eſtant vne conſonance elle meſme, elle ait encore des conſonances qu'elle poſſede, & que la mauuaiſe ſoit diſſonance elle meſme, & n'en ait point d'autre en ſoy? Ie n'ay point de quoy repartir

là

là, dit Simias.

SOCRATE.

Tu vois bien que ceux qui croyent que l'ame soit vne harmonie, sçauent respõdre comme cela. Or nous auons desia concedé qu'vne ame n'est ny plus ny moins ame qu'vne autre, & cette concession signifie que l'ame n'est ny plus ny moins, ny a moins de degrez de consonance l'vne que l'autre, & que l'ame qui n'est ny plus ny moins consonance, n'est ny plus ny moins temperee l'vne que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'est ny plus ny moins temperee, peut elle estre participante de la consonance à moins ou plus de degrez, ou plustost esgalement? Ie croy qu'elle y participe esgalement, respond Simias.

SOCRATE.

Par consequent l'ame, puis qu'elle n'est ny plus ny moins ame l'vne que l'autre, elle n'est aussi ny plus ny moins temperee l'vne que l'autre. Estant donc de la sorte, elle n'est pas plus participante à la consonance qu'à la dissonance; si bien

qu'estant

qu'eſtãt telle, vne ame ne ſçauroit auoir plus de vices ny plus de vertus l'vne que l'autre, ſi le vice eſt vne diſſonance, & la vertu vne conſonance. Il me le sẽble, dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raiſon veut que ſi l'ame eſt vne conſonance, elle ſoit incapable de vice, pource que la vraye conſonance entãt qu'elle eſt conſonãce, ne participe iamais à la diſſonãce, & par là on prouue que vne ame ſi elle eſt bien ame, n'eſt point capable d'auoir de vice, & par ces raiſons, on trouue que les ames de toutes ſortes d'animaux, eſtans auſſi bien ames l'vne que l'autre ſont toutes bonnes. Cela ſemble: Il t'a bien dit, & s'enſuiuroit ſi cette propoſition eſtoit vraye que l'ame ſoit vne conſonance. Encore plus Simias, de toutes les choſes qui ſont en l'homme, ne pẽſes-tu point que celle qui tient l'empire c'eſt l'ame? meſme alors qu'elle eſt prudente, & pour obtenir cette maiſtreſſe, faut il qu'elle obeyſſe au corps, ou qu'elle luy reſiſte comme en vne extreme ſoif ou faim, où l'appetit du corps eſt preſsé de boire ou de manger ſouuent, l'ame le retient

&

& l'empeſche d'obeyr à ſon deſir? Il eſt vray, dit Simias.

Souuent que le corps aueuglé
De ſon appetit deſreiglé,
Cherche de contenter ſa rage,
L'eſprit reſiſte à ſes deſirs,
Et pour eſuiter ſon dommage,
Le deſtourne de ſes plaiſirs.
Aupres d'vne eau claire & coulante,
Alors qu'vne ſoif violente,
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'vne maladie
Nous faict bien arreſter vn peu,
Quoy que noſtre appetit nous die:
En chaque paſſion extreme,
L'ame ſe combat elle meſme,
Et quelque forte liaiſon
Que noſtre corps ait auec elle,
Nos ſentimens & la raiſon
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne ſeroit point, ſi l'Ame eſtoit vne harmonie compoſee des temperatures du corps, car en ce cas elle ſeroit obligee de ſuiure ce temperament, comme nous auons dit, & n'agir, ny ne patir qu'auec les choſes dont elle ſeroit compoſee, ſans iamais n'en produi-

re

re qui leur fuſt contraire: où tout au rebours, nous voyons que l'Ame ordinairement contraire au corps, tantoſt le preſſant à des exercices qui luy donnent de la peine contre ſon gré: tantoſt en le forçant par des medecines, tantoſt par des cenſures contre ſes vices, & des admonitions contre les douleurs, craintes & autres paſſions.

Lors que la crainte du danger
Nous a faict paſlir le viſage,
L'Ame afin de nous ſoulager,
Raiſonne auecque le courage,
Et ſemble adreſſer vn langage,
A quelque choſe d'eſtranger.

Voicy vn endroict d'Homere, où Vlyſſe touché de quelque deſplaiſir, exhorte ſon courage par ſa raiſon, & ſemble faire parler vne partie de ſon ame auec l'autre, lors que ſe battant la poitrine, il ſe prend à dire,

Quoy? ma conſtance eſt elle morte?
Où dort auiourd'huy ma valeur?
Arme toy mon courage & porte
Le faix de ce nouueau mal'heur,

Ie t'ay veu vaincre la douleur
D'vne calamité plus forte.

Penſes-tu Simias, qu'Homere ait ainſi parlé, croyãt que l'ame fuſt vne harmonie,& quelque choſe de ſubiect aux paſſions du corps,ou s'il a creu qu'elle fuſt quelque choſe de plus diuin & plus excellent? Il entendoit ſans doute dit Simias, que l'ame eſtoit quelque choſe de plus diuin que l'harmonie.Il n'eſt point donc raiſonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie,car nous ſerions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere, & à nous meſmes. Il eſt vray, dit Simias,me voila content.

En fin auec aſſez de peine,
La nuict faict place à la clarté,
Et la conſonance Thebaine,
Nous laiſſe ſans difficulté.

Te voila donc appaiſé, hoſte Thebain, mais comme quoy appaiſerons nous Cebes?

De quels ſi rares ſentimens
Faut il auoir l'ame animee,

Pour

Pour refuter les argumens
De la ſubtilité Cadmee?

A t'ouyr reſpondre aux obiections de Simias, i'ay bien cognu que tu trouueras le chemin de me contenter, car ie ne penſois pas qu'il fuſt poſſible de tenir contre ſes obiections, & me ſuis tout esbahy de la raiſon que tu as imaginee contre l'harmonie dont il n'a peu ſouſtenir le preſent aſſault, ſi bien que ie m'attends fort à voir le diſcours Cadméen renuerſé auſſi bien que l'autre. Eſpargnez moy, dit Socrate, ne me loüez pas ſi toſt, peut eſtre qu'õ nous enuiera l'explication du reſte, & que ie ne m'acquiteray pas ſi bien du diſcours ſuiuant Dieu y pouruoira, mais nous qui (comme dit Homere) ſommes aux priſes, voyons ſi ce que tu as dit eſt quelque choſe. La ſomme de ce que tu propoſe eſt qu'on te faſſe voir, comme quoy l'ame eſt indiſſoluble & immortelle.

Afin que paſſant chez les morts,
Et quittant la priſon du corps
Où ſon ame eſtoit aſſeruie,
Le Sage ne ſe trompe pas,

En eſperant qu'vne autre vie
Luy doit naiſtre d'autre treſpas.
Tant de voluptez meſpriſees,
Tant de nuicts ſagement vſees,
L'Enfer ſi long temps combatu,
Et tant de ſainctes reſueries,
Pour l'eſtude de la vertu,
Ne ſeroient que des mocqueries.
Ces ſupremes felicitez,
Qui ſuiuent les aduerſitez,
Dont la vie terreſtre abonde,
Seroient vn eſpoir deceuant,
Et les plaiſirs de l'autre monde,
Ne ſe trouueroient que du vent.

De ſorte que le Philoſophe qui auroit ſi bien eſtudié à la ſageſſe toute ſa vie, ſe trouueroit à ſa mort vn vray fol de s'eſtre attendu à des choſes vaines & fauſſes. C'eſt le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il eſt ſubiect, ne cognoiſſant pas encore comme quoy perſonne ne ſe peut aſſeurer de l'immortalité de l'ame; car pour eſtre de plus longue duree, & plus excellente que le corps, & ſemblable à quelque choſe de diuin, comme auſſi pour auoir eſté auant le corps, & auoir cogneu & faict toute ſeule

plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que mesme cette entree qu'elle faict dans ce corps humain, luy est comme vne maladie, par où elle commence à se ruiner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouue que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue aussi sa ruine; & quoy qu'elle ne se loge qu'en vn corps, ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort, car il faut estre fol pour n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçait point parfaictement des raisons qui prouuent l'immortalité. Voila ce que tu dis Cebes. Ie l'ay tout repeté, afin que tu y adiouste, ou que tu en oste encore si bon te semble. Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present que i'y vueille adiouster ny diminuer. Lors Socrate s'arrestant vn peu, & comme appellant ses esprits; ce que tu demande, dit-il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traitter à ce subjet la cause de la generation & de la corruption. A ce propos, ie te raconteray ce qui m'est arriué, & si tu iuge que de ce que ie diray il y ait quelque chose qui

faſſe pour deſcouurir la verité de la queſtion que tu propoſes, tu t'en ſeruiras. Eſcoutes moy,

I'auois en mon ieune aage vn merueilleux deſir,
De voir de l'Vniuers l'admirable ſtructure:
Et mon eſprit touché d'vn iuſte deſplaiſir,
D'ignorer les ſecrets qui ſont dans la nature,
Creut que c'eſtoit l'obiet qu'il me falloit choiſir.
Mon ame auec effort combatoit l'ignorance,
Ie bruſlois d'vn ardeur de deuenir ſçauant,
Et de peu de profit paiſſant mon eſperãce,
Mes ouriositez alloient touſiours auant,
Pour veoir ſi mon eſtude auoit quelque aſſeurance,
Ie croyois que c'eſtoit vn deſſein glorieux,
De ſçauoir comme quoy toutes choſes arriuent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des Cieux,
Pourquoy les animaux çà bas meurent & viuent,

Et

Et ce soing me rendoit tousiours plus curieux.
Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns ie voulois discourir,
Si ce n'est point le feu, la terre, l'air, & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à se pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.

Apres cela i'allois imaginer si du feu, de l'air, ou du sang, nous venoit le sçauoir, ou si c'estoit le cerueau qui nous fournissoit les facultez de l'ouye, de la veuë, & de l'odorat, & que de tels sens se faisoit la memoire & l'opinion; & que de la memoire & de l'opinion mise à repos, se faisoit la science. Ainsi considerant & les corruptions de ces choses là, & les passions qui arriuent autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me vis à considerer ces choses là, si stupide que rien plus. Ie m'en vay vous en apporter vne coniecture suffisante; c'est que cette consideration

ration & cette resuerie m'offusqua tellement qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouueau: mais encore me faisoit elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croyois auec d'autres, auoir tresbien sçeu auparauant comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme, car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os; de mesme qu'en toutes autres choses y mettant ce qu'il leur faut, & les traictant selon que leur nature le requiert, premierement d'vne petite masse s'en faict vne grande, & qu'ainsi d'vn petit homme s'en faict vn grand homme. C'estoit alors mon opinion, te semble-t'il pas qu'elle estoit bonne? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prends garde encore à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien pensé à moy, lors que voyant vn homme ou vn cheual grand aupres d'vn petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie cognoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pource qu'il y en auoit deux dauantage, &

qu'vne

qu'vne meſure de deux coudees eſtoit la moitié plus grande que celle d'vne coudee. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'eſt-ce que tu en iuges ? Ie ſuis veritablement, luy reſpondit Socrate, bien loing de croire que i'entende aucune cauſe de toutes ces choſes là, qui ne me peux pas bien perſuader, encore que lors que quelqu'vn adiouſte vn à vn, ſi c'eſt vn à qui on a adiouſté, ou ceſt autre vn à qui on adiouſte, à cauſe de la conionction de l'vn à l'autre deuient deux : car i'admire comment puis que eſtans ſeparez, l'vn & l'autre n'eſtoient qu'vn; & n'eſtãs point alors deux, pourquoy s'eſtans ioints, ceſte congreſſion qui les faict mettre l'vn apres l'autre, ſoit la cauſe que ils ſoient deux : & ne puis me perſuader non plus, pourquoy ſi quelqu'vn vient à diuiſer vn, cette diuiſion ſoit cauſe qu'il en ſoit deux : car il ſe trouueroit là vne cauſe pour laquelle ce deux ſe faict toute contraire à celle d'auparauant. La premiere cauſe eſtoit, pource que l'vn approchoit de l'autre, & celle cy pource que l'vn ſeſloigne de l'autre, & ne penſe point ſçauoir encore pourquoy vn ſe faict;

ny

ny pour dire en somme pourquoy quelque chose se faict, ou perit, ou est. Ie ne le pense iamais entẽdre par cette voye, mais i'y mesle en vain quelque autre moyen, & ne reçois nullement celuy-là : Mais ayant ouy lire vne fois d'vn liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit, que l'entendement estoit la cause de toutes choses & disposoit de tout:

Que nostre entendement disposoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, & qu'il auoit ouuert
Les abysmes plus creux où demeuroient encloses
Toutes les raretez qui sont dans l'Vniuers.
Aussi tost son aduis arresta ma creãce,
Car c'estoit le meilleur que i'eusse encore veu,
Ie croyois que l'esprit ayant cette puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il auoit peu,
Et que pour voir la cause & la raison plus seure,
Pourquoy dedans le monde vne chose perit,

Pourquoy l'autre n'eſt plus, & celle cy demeure,
Puis que le bien eſtoit le but de noſtre eſprit.
Il falut s'enquerir comment tout deuoit eſtre,
Comme il eſtoit meilleur que cecy ne fuſt point,
Que cette choſe fuſt, que l'autre vint à naiſtre,
Et nous euſſions cogneu les cauſes de tout point.

Car ſi l'entendement ne diſpoſe iamais de la choſe que bien en cognoiſſant comme quoy vne choſe ſeroit bien diſpoſee, on cognoiſt comme quoy elle eſt diſpoſee, & que ainſi vn homme ne deuoit rien conſiderer ny de ſoy, ny des autres que ce qui eſt de plus à propos & de meilleur. Or il eſt neceſſaire que celuy qui ſçait ce qui eſt bon, ſçait auſſi ce qui eſt mauuais, pource que c'eſt vne meſme ſcience. Dans cette penſee, ie me reſiouyſſois d'auoir trouué vn Anaxagoras, vn Maiſtre qui m'appriſt ce que i'auois tant deſiré de ſçauoir, c'eſt à dire, les cauſes des choſes,

ſes. Et que premierement, il me diſt ſi la terre eſtoit ou planiere ou ronde, & qu'apres il m'en euſt apporté la cauſe & la neceſſité, c'eſt à dire, qu'il m'euſt monſtré comme quoy il eſtoit mieux qu'elle fuſt, & pourquoy elle eſtoit telle, ſi bien que s'il me diſoit que la terre eſtoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fiſt entendre qu'il eſtoit meilleur qu'elle fuſt ainſi, & que m'ayant monſtré cela, ie ne ſerois plus en peine de chercher vne autre eſpece de cauſes.

Qu'il apprendroit à mon ſens curieux,
Pour quel ſubiet la terre eſt toute ronde,
Et s'il falloit afin qu'elle fuſt mieux,
Qu'elle ſe tint au beau milieu du monde.
Ie m'attendois qu'il me diroit auſſi,
Pourquoy ſe monſtre & ſe cache la Lune,
Pourquoy le iour penetre iuſqu'icy,
Et ce que peut le Ciel ſur la fortune.
Qu'il me monſtraſt pourquoy tant de flambeaux,
Qui dans le Ciel ſont leurs courſes legeres,
Deuoient paroiſtre, & ſi grands & ſi beaux,
Et nous monſtrer leurs clartez paſſageres.

Ie m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, & qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte, & pour quelle raison il estoit meilleur que cette chose, ou cette autre patist ou agist en cecy ou en cela. Car ie ne pensois pas qu'apres m'auoir dit au commencement que nostre esprit disposoit toutes choses: il n'alloit apres assigner autre cause des choses, sinon la cause d'estre bien; c'est à dire, que chaque chose est ainsi, pour ce que pour estre bien, il faut qu'elle soit ainsi. Si i'estois donc persuadé que nommant particulierement les causes, il assigneroit à chaque chose pour sa cause, ce qui estoit meilleur pour elle, & generalement pour la cause de toutes choses, ie croyois qu'il allegueroit le bien commun.

Animé de cette esperance,
Iurant desia sur mon autheur,
Ie trouuay que ceſt imposteur,
Auoit pis que mon ignorance.
D'vn aueuglement qui tenoit
Ses fantaisies esgarees,
Quelques natures ætherees
Sont les causes qu'il amenoit.

Des

Des essences imaginaires,
L'vne d'air & l'autre de feu,
Bref ie fus honteux d'auoir leu
Des discours si peu necessaires.

Apres auoir leu tout son liure que i'acheuay auec vne grande impatience, ie me repentis d'en auoir pris la peine, car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies, & des choses incroyables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit tout ce que Socrate faict, il le faict par son entendement, & que voulant apres alleguer la cause particuliere de chaque chose que ie fais, il diroit premierement que ie suis maintenant assis icy, pour ce que mon corps est composé d'os & de nerfs, & que les os sont solides, & qu'ils ont vne espace de l'vn à l'autre entre les ioinctures, & que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'ils s'y peuuent estendre & retirer, & qu'ils lient les os auec la peau & la chair où ils sont, si bien que montant les os en leurs conionctions, les nerfs qui tirent & laschent communément, font que i'ay la faculté de plier

chacun de mes membres, & que pour cela, ie ſuis ainſi abbaiſſé dans ce ſiege : ou ſi voulant alleguer la cauſe de la conference que ie fais icy auec vous, il diroit que c'eſtoit la voix, l'air, ou l'ouye, & des mauuaiſes raiſons comme cela, ſans toucher à la cauſe veritable, qui eſt la volonté des Atheniens qui ont trouué bon de me condamner, & moy de ſubir la peine qu'ils m'ont ordonnee.

Et vrayement ces nerfs & ces os,
Dont auiourd'huy la mort s'empare,
S'il ſe fuſt peu bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare,
Mais puis qu'il plaiſt à la Cité,
De me commander que ie meure,
Ie crois que la neceſſité
Veut borner icy ma demeure,
Et i'endure plus doucement,
Vn treſpas qu'vn banniſſement.

Il n'y a donc nulle ſorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choſes-là pour des cauſes: mais ſans doute ſi quelqu'vn dit que ſans les nerfs & les os, ie ne ſçaurois executer ce que i'aurois deſſein de faire, il diroit vray : ce ſeroit pourtant

pourtant vne extreme nonchalance de discours, d'asseurer que ie fais tout à cause de ces choses là, tant que ie le fay par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien, & sans dire que ie le fay auec ces choses, & par l'entendement à dessein de faire, comme quoy il faut que cela soit pour estre bien, & ceux qui ne s'expliquent pas comme cela, ne sçauent pas discerner la vraye cause d'vne chose d'auec ce, sans quoy la cause ne peut point estre cause, & que les ignorans appellẽt fausse cause, en prenant l'vn pour l'autre.

Comme dans vne nuict obscure,
Où nostre veuë est en deffaut,
Et chaque chose est sans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.

C'est pourquoy quelques vns qui veulent que la terre tourne tousiours en rond, disent qu'elle ne bouge iamais de dessous le Ciel. Les autres qui la font comme vne grande Maist de Patissier, tiennent qu'elle est soustenuë de l'air comme d'vn fondement.

Ceux cy croyent la terre vne pesante boule,

Qui sans aucun repos autour de soy se roule,
Mais que tousiours son siege est ferme soubs les Cieux,
Les autres qui la font comme vne grande buye,
Soustiennent d'vn discours qui ne vaut guere mieux,
Que la vague de l'air est le fond qui l'appuye.

Et ne s'enquierent ny les vns ny les autre de la puissance par laquelle elle a esté disposee aux mieux qu'elle le pouuoit estre, & ne pensent qu'elle ait vne vertu & force demonique,

Et ceux cy pour porter cette pesante charge,
Pensoient auoir trouué quelque puissant Atlas,
De qui l'espaule estoit plus vigoureuse & large,
Et que ce grand fardeau ne rendoit pas si las.

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus robuste & plus immortel

Atlas

Atlas,&de plus larges eſpaules qui puiſſent mieux porter tout que l'autre : & ne croyent point que la bien-ſceance & le bon conioignent ny contiennent aucune choſe du monde. Parmy tant d'incertitudes, ie me rendois volontiers diſciple de qui que ce fuſt, qui me voulut enſeigner la vraye cauſe des choſes: Mais puis que ie ne la cognois point,& qu'il m'eſt impoſſible de la trouuer, ny moymeſme ny par autruy, i'ay entrepris vne ſeconde nauigation pour l'aller querir, & tenter vne autre voye pour paruenir à la cognoiſſance de la cauſe. Et veux-tu, ô Cebes! que ie te communique l'inuention dont ie me ſuis aydé? De bon cœur, reſpondit Cebes.

SOCRATE.

Comme ie fus laſsé de conſiderer les choſes ſans rien aduancer,

Mon eſprit rebuté de ce trauail penible,
Pourſuiuant vn deſſein qui n'eſtoit pas poſſible,
Craignit de s'aueugler par vn obiect ſi beau,
Comme quand le Soleil dans l'Ocean arriue.
Nos regards qui tout droit contemplent

ſon flambeau,
Se ſentent esblouyr d'vne clairté irop viſue,
Et l'vnique moyen de le toucher des yeux,
C'eſt de le voir dans l'eau qui le nous monſtre mieux.

Ainſi pour ſauuer mõ eſprit d'vn tel eſblouiſſement, ie creus qu'au lieu de porter mes ſens tout droict, & immediatement à mon ſubiect, ie ferois mieux de le contempler comme en vn miroir, & m'imaginay qu'il falloit recourir aux raisõs, pour cõſiderer la verité par elles Mais peut eſtre que noſtre comparaiſon ne reſpond point à toutes ſes parties: car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choſes dans les raiſons, les regarde pluſtoſt dans des images, que celuy qui les void dans les œuures : car ie crois que cettuy-cy les regarde auſſi bien dans des images que l'autre qui les void dans les raiſons: ſi eſt-ce toutesfois que i'ay prins cette addreſſe, & choiſi mon chemin par là. Voicy comme quoy ie fay, ſuppoſant vne raiſon que ie trouue la plus valable. Ie tiens pour veritable ce qui ſe rapporte le mieux à elle, i'obſerue cela, & touchãt

les

les causes des choses,& touchant autre chose. Et comme i'approuue ce qui est selon la raison que i'ay posee, aussi ie desapprouue & tiens pour faux tout ce que i'en trouue esloigné. Ie te veux mieux expliquer ce que ie te dis,car ie ne pẽse pas que tu l'entẽdes biẽ encore. Non pas beaucoup,dit Cebes.Ie n'ameine icy riẽ dẽ nouueau,dit Socrate,mais seulement ce que i'ay repeté souuent en la dispute precedente. Ie m'en vay donc continuer à te faire voir cette espece de cause que i'ay tant traictee, & reuiens à ce que i'ay si souuent presché. Ie suppose donc qu'il y a quelque chose qui de soy est,beau,bon,& grand,& telles autres choses. Que si tu m'accordes cela, i'espere de te faire voir ce qui est proprement cause, & de trouuer l'immortalité de l'Ame.

CEBES.

Conclus quãd il te plaira.Ie te l'accorde.

SOCRATE.

Mais considere en ce qui s'ensuit, si tu

veux y consentir aussi : car ie pense que s'il a quelque chose de beau outre le beau mesme, que cette chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle, que d'autant qu'elle participe au beau ; & c'est ainsi que i'en dis du reste. Ne crois-tu point que c'est pour cette cause?

CEBES.

Ie le crois.

SOCRATE.

Pour moy ie ne vay point plus auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'vn me demande, pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy diray que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatante, ou la figure belle ou quelque autre chose comme cela: ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie cherche des causes plus auant ie me trouble. Cecy crois-ie bien absolument & sans doute, combien que peut estre sans raison, que rien ne faict vne chose belle que la presence ou la communion du beau ou de quelque façon, & pour quelle raison qu'il arriue, & cela n'oze-ie

pas

pas bien asseurer encore, mais que tout ce qui est beau est beau, à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurément, & appuyé sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurément que toute chose belle est faicte belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison, ce qui est grand est grand par la grandeur, & ce qui est de plus grand est de mesme raison plus grand; & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par la petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approuueras point celuy qui diroit que cet homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cet autre est plus petit que luy de toute la teste: comme si leur grandeur & leur petitesse se deuoit cognoistre & discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grandeur aussi: & ce qui est plus petit n'est aussi plus petit que de la petitesse, & à cause de la petitesse. Tu raisonneras sans doute ainsi, de

peur

peur que ſi tu viens à dire que quelqu'vn eſt plus grand ou plus petit de la teſte, on ne t'objecte que premierement par cette raiſon vne meſme choſe fait le plus grand plus grand, & le plus petit plus petit, apres que de la teſte, dont cecy ſera moindre, cela auſſi qui eſt plus grand en eſt plus grand: & que c'eſt vne choſe monſtrueuſe que ce qui eſt grand, ſoit grand à cauſe de ce qui eſt petit. Ne craindrois-tu pas auſſi de dire que dix ſont plus que huict, à cauſe des deux, pluſtoſt qu'à cauſe de la multitude ou numeralité? & ſemblablement qu'vne meſure de deux coudees eſt plus grande que celle d'vn coude, à cauſe de cette moitié, pluſtoſt qu'à cauſe de la grandeur? c'eſt ce que tu deuois craindre de dire. Et ne craindrois tu point de dire auſſi que ſi vn eſt adiouſté à vn, que ceſt adiouſtement eſt la cauſe qu'il s'en faict deux; & ſi vn ſe diuiſe, cette diuiſion eſt la cauſe qu'ils ſont deux? Mais tu dois crier tout haut, & aſſeurer que tu ne ſçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela ſe faict que par la participation de l'eſſence qui luy eſt propre, à la-

quelle

quelle il participe ; & que tu ne ſçais point autre cauſe pourquoy il faut que ces vns qui doiuent eſtre deux ſoient participans, & comme auſſi tout ce qui doit eſtre mis à vn, doit eſtre participant à l'vnité, & laiſſeras ces adionctions & diuiſions & toutes ces ſubtilitez à des plus ſçauans que toy, pour faire des reſponces pareilles à leur fantaiſie. Mets toy touſiours en deffiance, & craignant, comme on dit, ton ombre meſme, tu te tiendras touſiours ferme en la raiſon que tu auras poſée, & feras tes reſponces de la ſorte : Que ſi quelqu'vn ſe tenant à la meſme raiſon que tu aurois poſee, venoit à te preſſer, tu le laiſſeras là ſans luy reſpondre qu'apres auoir conſideré, ſi ce qui ſuit de cette raiſon s'accorde auec elle ou non. Que ſi tu eſtois obligé à rendre raiſon de la raiſon meſme que tu aurois poſee, il te faudroit recourir à d'autres poſitions, & choiſir celle qui te ſembleroit la meilleure de toutes les precedentes, & ne confondrois iamais comme font les contentieux, & les principes, & ce qui deriue des principes, ſi pour le moins tu voulois trouuer quelque

que choſe de vray : car pour ces contentieux, ils n'ont ny ſoing, ny diſcours qui tende à cela, & ſi ne laiſſent point à faute de ſapience de plaire & trouuer leur conte dans ceſt embroüillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes ! ſi tu es du nombre des Philoſophes, tu feras ie penſe ce que ie dis.

PHÆDO.

Cebes & Simias approuuerent là tout ce que Socrate diſoit.

ECHECRATES.

Ils auoient ſans doute raiſon d'y conſentir, car ie ne penſe pas que ce diſcours ne ſoit maintenant aſſez clair aux plus hebetez.

PHÆDO.

Auſſi n'y eut-il perſonne en la compagnie qui ne le trouuaſt fort aiſé.

ECHECRATES.

Ce n'eſt pas merueille, puis que moy qui n'y eſtois point, le comprends fort bien, & le trouue facile ſeulement à te l'ouyr dire. Mais apres cela, comme quoy eſt ce qu'il pourſuiuit ?

PHÆDO.

Apres que Socrate les eut rangez à ſon opinion, & qu'ils luy eurent accor-

dé

dé que chacune des eſpeces eſt quelque choſe,& que ce qui leur participe prend d'elles ſa denomination, il ſe mit encore à les interroger de cette ſorte.

SOCRATE.

S'il en eſt ainſi que nous auons monſtré, aduoüeras tu point alors que tu dis que Simias eſt plus grand que Socrate, & plus petit que Phædon, que ces deux choſes là ſont en Simias, c'eſt à dire, la grandeur & la petiteſſe?

CEBES.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Et tu confeſſes toutesfois que Simias ſurpaſſe Socrate, non pas en la ſorte que les paroles le diſent, car tu ne crois pas qu'il ait eſté ainſi ordonné par la nature, que Simias entant que Simias ſurpaſſe Socrate : mais à cauſe de la grandeur de ſtature qu'il a, ny que Socrate auſſi ſoit moins que Simias entant qu'il eſt Socrate, mais à raiſon de ſa taille qui eſt petite, au reſpect de celle de Simias.

CEBES.

Ie le crois comme cela.

SOCRATE.

Et semblablement Phædon ne surpasse point Simias, entant que Phædon: mais entant qu'il est de grande stature au pris de Simias qui se trouue de petite taille, au respect de Phædon.

PHÆDON.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Si bien que Simias aura la denomination de petit & de grand: car il est entre les deux, surpassant par sa grandeur la petitesse de l'vn, & cedant par sa petitesse à la grandeur de l'autre.

PHÆDON.

Alors il nous dit en soufriant: il semble que ie vous ay descrit cecy auec trop d'affection, si est-il pourtant de mesme que i'en ay parlé.

CEBES.

Il appert.

SOCRATE.

Ie le dis à dessein de vous faire croire ce que ie crois aussi. Mon opinion est que la grandeur ne veut iamais non seulement estre ensemble & grande & petite, mais aussi que cette grandeur qui est en nous, ne reçoit iamais petitesse & ne veut point estre surmontee:

mais

mais que de deux choſes il en arriue l'vne, ou qu'elle fuit, & ſe retire quand la petiteſſe ſon contraire approche, ou bien qu'elle meurt & finit auſſi toſt que la petiteſſe eſt arriuee: car elle ne peut attendre, ny ſe rendre en receuant la petiteſſe, autre choſe que ce qu'elle eſtoit; comme moy par exemple, qui ay la petiteſſe, tandis que ie ſuis, ſans doute ie ne puis eſtre que petit. Tout de meſme vne choſe grande ne peut eſtre petite, & ce qui eſt de petit en nous, ne peut ny deuenir, ny eſtre grand, ny aucune ſorte de contraires: car vn contraire tant qu'il demeure tel qu'il eſtoit, ne peut iamais deuenir ſon contraire, mais il faut qu'il fuye ou periſſe auſſi toſt que ſon contraire arriue.

CEBES.

C'eſt iuſtement mon opinion.

PHÆDON.

Alors quelqu'vn de la compagnie, (ie ne ſçaurois dire maintenant qui ce fut) comme tout esbahy, ſe print à dire; bons Dieux, ne nous a t'on point accordé dans les diſcours precedens tout le contraire de ce qu'on nous vient de dire icy? car on nous a monſtré que du

moindre se faisoit le plus grand, & du plus grand le moindre, & que sans doute il y auoit vne generation des contraires les vns des autres, & maintenant il semble que vous disiez que cela ne se peut. Socrate aduançant vn peu la teste, escouta cela, & tout à l'instant; tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir retenu cela, mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous disons à cette heure, à ce que nous auons dit auparauant : car alors nous disions que d'vne chose contraire se faisoit vne chose contraire ; & icy nous disons qu'vn contraire ne peut iamais deuenir son contraire, ny touchant ce qui est en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choses qui ont des contraires, & les appellions du nom de contraires? & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toy, dit Socrate, ne te trouues-tu point troublé pour cette obiection?

CEBES.

Nullement.

SOCRATE.

Nous auons donc ſimplement aduoüé qu'vn contraire ne ſe faict iamais de ſon contraire.

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Prends garde ſi tu n'es point auſſi d'accord auec moy en cecy: Appelles tu cela quelque choſe, la chaleur & le froid?

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Mais appelle tu ſimplement le chaud & le froid, neige & feu?

CEBES.

Non vrayement.

SOCRATE.

Tu dis donc que la chaleur eſt quelque autre choſe que le feu, & le froid quelque autre choſe que la neige.

CEBES.

Ie le penſe.

SOCRATE.

Mais tu crois bien auſſi que la neige tant qu'elle eſt neige ne peut point receuoir

ceuoir de chaleur comme nous disions; & qu'elle ne peut estre ensemble, & neige & chaude, mais que la chaleur venant, il faut qu'elle fuye ou qu'elle cesse d'estre, & que le feu tout de mesme, le froid venant, se desrobe ou s'esteigne, & qu'il ne sçauroit estre ensemble & feu & froid.

CEBES.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choses qui non seulement honorent tousiours l'espece de leur nom, mais encore quelque autre chose qui n'est pas à la verité ce qui est de premier, mais qui en a la forme tandis qu'il est, & voicy en quoy tu trouueras peut-estre plus clair ce que ie te dis; non pair, garde tousiours ce nom de non pair: mais n'en a-t'il point aussi d'autre? car c'est ce que ie cherche, sçauoir s'il n'y a point quelque autre chose qui n'est pas à la verité proprement ce qu'est non pair: mais qui cependant auec vn autre nom qu'il a, est obligé aussi de porter tousiours ce nombre non pair, pour ce qu'il est ainsi ordonné par la nature,

qu'il

qu'il ne peut iamais estre abandonné du non pair, comme le nombre de trois que appellons le ternaire, ne te semble t'il point qu'il est tousiourt appellé ternaire & non pair? lequel non pair n'est pas cependant la mesme chose que ternaire: car il est dit aussi bien & de cinq, & de sept, comme de trois, & autre mediete de nombres ou imparité: car chacun de ces nombres là est aussi bien non pair que le ternaire, & n'estant pas cela mesme qu'est non pair, chacun d'eux ne laisse pas d'estre non pair; semblablement & deux, & quatre, & autre ordre de nombre quel qu'il soit, combien qu'il ne soit pas cela mesme qu'est pair, chaque deux pourtant est pair.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Regarde donc icy ce que ie demande, c'est qu'il semble veritablement que non seulement les contraires entr'eux ne se reçoiuent iamais l'vn l'autre: mais aussi que les choses qui sont de telle sorte que n'estans point contraires entr'elles mesmes, cependant pos-

sedent

ſedent touſiours des contraires, ne reçoiuent iamais vne eſpece contraire à l'eſpece qu'elles ont, mais qu'à ſon arriuee elles s'en vont ou periſſent. Ne dirons nous point que trois deffaudrõt pluſtoſt, & patiroient toute autre choſe pluſtoſt que d'eſtre faicts pairs, entant qu'ils ſont trois?

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Si eſt-ce pourtant que la duité n'eſt pas contraire à la trenité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non ſeulement les eſpeces contraires ne ſe reçoiuent iamais entr'elles meſmes: mais qu'outre les eſpeces, il y a des choſes qui ne ſouffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis tres-vray.

SOCRATE.

Veux-tu donc que nous definiſſions, s'il nous eſt poſſible, ces choſes là comme elles ſont?

CEBES.

CEBES.

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses Cebes, ne seront elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seulement l'Idee de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire ?

CEBES.

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'Idee de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

A cela nous disions qu'vne Idee contraire à la forme qui parfaict cela, n'arriue iamais.

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

C'est pourquoy le nombre de trois est exempt d'estre pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

Il s'enſuit donc que la trenité ou nombre de trois eſt neceſſairement non pair.

CEBES.

Ie l'aduouë.

SOCRATE.

Ainſi ce que i'auois pris à definir, à ſçauoir quelles choſes ce ſont qui n'eſtans contraires à rien ne receuoient pas pourtant le contraire, Cela, diſ-ie, eſt de meſme que la ternité, qui n'eſtant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pource qu'il luy apporte touſiours ce qui luy eſt contraire. Tout de meſme en eſt-il du nombre de deux au non pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur, & de beaucoup d'autres choſes comme cela. Vois donc maintenant Cebes, ſi tu ne penſes point qu'il faille definir ainſi, que non ſeulement le contraire ne reçoit point ſon contraire: mais auſſi ce qui apporte quelque choſe de contraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme contraire à ce qui eſt apporté, retiens le donc bien encore: car il n'eſt pas inutile de le redire:

dire : iamais le nombre de cinq ne receura l'eſpece du pair, ny dix qui eſt le double du non pair : car cettuy-cy qui eſt contraire à l'autre ne reçoit pourtant iamais l'eſpece de non pair ; ny au nombre de douze, les ſix moitiez de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny tous autres qui ont comme cela la moitié d'vn nombre, ou qui en ont vne troiſieſme partie, ne reçoiuent iamais la forme du plus grand nombre, car en la receuant ils periroient, & ne ſeroient plus ce tiers ou cette moitié qu'ils eſtoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES.

Fort bien.

SOCRATE.

Derechef, dy moy comme depuis le commencement & me reſpons, non point par ce que i'interroge, mais par autre choſe à mon imitation. Or ie dis outre cette reſponſe aſſeuree que nous auons poſee dés le commencement, rends-moy quelque autre reſponſe auſſi aſſeuree qui ſoit tiree de ce que nous auons dit plus franchement, comme ſi

tu m'interroges de la sorte, dis-moy Socrate, qu'est-ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre cette asseuree & grossiere response, que c'est la chaleur: mais d'vne plus exquise, tiree de nos discours plus recens, ie te diray que c'est le feu. De mesme, si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade? Ie ne te respondray pas la maladie, mais la fieure: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'imparité, mais l'vnité: & comme cela en autres choses, prends garde donc si tu comprend bien mon sens.

CEBES.

Entierement.

SOCRATE.

Respõds moy donc, qu'est-ce qui estant dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'Ame.

SOCRATE.

Et cela, n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut estre autrement.

SOCRA

SOCRATE.

L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a il point quelque chose contraire à la vie ?

CEBES.

S'y a.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE.

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce quelle ameine, comme nous auõs accordé aux discours precedens.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions nous tantost ce qui ne reçoit point l'Idee du pair.

CEBES.

Non pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'est point capable de iustice ou de musique, nous l'appellions iniuste

ou non muſicien, & ſi ce qui n'eſt point capable de la mort, & qui n'en reçoit point, comment l'appellerons-nous? ſans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort, elle eſt donc immortelle.

CEBES.

Il s'enſuit, ſans doute, qu'elle eſt immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort?

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

Auons nous donc faict voir cela aſſez clairement.

CEBES.

Tres-bien & tres-ſuffiſamment.

SOCRATE.

Ne te ſemble-t'il point auſſi, ô Cebes! que ſi le non pair eſtoit exempt de ruine, & de mort, trois le ſeroit auſſi; & ſi ce qui n'eſt point capable de receuoir la chaleur ne periſſoit iamais, que la neige auſſi demeureroit aupres du feu ſans ſe fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de deuenir froid, ne mouroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela, & s'esuanouyroit point: mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité.

SOCRATE.

Par vne pareille necessité pouuõs nous conclure, touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la venuë de la mort: car comme nos discours precedés ont mõstré, elle ne peut point receuoir la mort: & ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non pair ne peut point estre pair, ny le feu froid, ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste quelqu'vn pourra dire, que cõbien que le nõ pair ne deuienne iamais pair, pour l'arriuee du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non pair, disons, le

pair succede à sa place. Et si quelqu'vn nous disoit que le non pair est dissoult, & n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela. A la verité ne sçaurions nous aussi car il n'en est pas du non pair comme de ce qui est indissoluble; & s'il en estoit de mesme, nous trouuerions facilement que pour le pair venant, le non pair, ny les trois ne periroient point, & pourrions tenir le mesme; & du feu & de la chaleur, & de tout le reste. Ne le pourrions nous pas bien à ton aduis?

CEBES

Fort aisément.

SOCRATE.

Mais pour ce qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame outre ce qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé, il faudroit trouuer vne autre raison, mais il n'en est nullement besoin touchant cela, car qu'est-ce qui seroit indissoluble, si ce qui est immortel & d'eternelle duree se pouuoit dissoudre?

Nostre ame deslogeant du corps,
Auecques ses organes mors,
Ne serait que vers & que poudre,

Et

Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt de vers:
Si l'immortel se peut dissoudre,
Les Cieux mesmes seroient dissous,
Et les Dieux mourroient comme nous.

Mais puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible, pourquoy est-ce que l'ame si elle est immortelle, ne seroit elle point aussi incorruptible?

CEBES.

Il s'ensuit necessairement.

SOCRATE.

Ainsi quand la mort nous separe,
Sa fureur prend pour son obiect,
Tout ce que l'homme a de subiect,
A sa possession auare.
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & d'inuisible,
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes,
Logeront heureux chez les Manes.

CEBES.

Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui m'empesche de consentir à tõ opinion: mais si Simias où quelqu'vn de la compagnie a quelque chose à dire, ils n'ont que faire de se taire; car il me semble

qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasion d'ouyr parler de telles choses ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout esclarcy.
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traitte, ou quand escoute
Des discours pareils à ceux-cy.

SIMIAS.

Ie n'ay rien à dire, non plus que toy, ô Cebes! contre les raisons precedentes, toutesfois la grandeur de la chose dont il s'agit, & la foiblesse humaine me dõnẽt assez de deffiances sur ces discours.

SOCRATE.

Tu as raison, Simias, & nos premieres positions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy, ont besoin pourtãt d'estre plus diligemment considerees: que si vous le pouuez vne fois assez cõprendre, vous suiurez cette raison autãt qu'il est possible de le faire, & cela estãt rendu clair, vous n'auez plus rien à demander.

SIMIAS.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Amis si l'ame est eternelle,

Il eſt bien iuſte de ſonger,
Comme quoy nous deuont purger
Tout le mal qui ſe trouue en elle.
Ce myſtere à qui l'a compris,
Eſt bien vtile à nos eſprits,
Et deuant que noſtre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eſchangeons cette demeure,
A quelque plus heureux ſeiour.
Et s'il faut que la pourriture,
Faſſe manger noſtre ame aux vers,
Lors que les membres ſont couuers,
Du fardeau de la ſepulture,
Les mauuais ont le bon deſtin,
Car où ſe trouueroit en fin,
La peine ou le plaiſir de l'homme,
Si quand les corps ſont deſmolis,
L'Ame languit & ſe conſomme
Auec les os enſeuelis?
Mais puis que noſtre eſprit s'eſlongne,
Quand la mort ſaiſit noſtre cher,
Qu'il ne ſe laiſſe point toucher,
Et ne deuient iamais charongne,
Tous ces eſprits pernicieux,
Qui des actes plus vicieux,
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne ſçauroient fuir leurs tourmens,
Et rencontrent milles ſupplices,

Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux sensees,
Dont la prudence & la bonté
Gouuernent à leur volonté,
Les mouuemens & les pensees,
Auec le sçauoir qui les suit,
Elles s'en vont gouster le fruict
De leurs attentes arriuees,
Rien ne les suit que leur sçauoir,
Quand le trespas les a priuees
Du corps qu'elles souloient auoir.
Dés le premier pas de la fuitte,
Qu'elles prennent à leur despart,
L'ame qui porte pour sa part,
La gloire d'estre bien instruite,
Trouue bien de l'auancement
En son heureux commencement,
Mais celles qui n'ont pour partage,
Que l'ignorance & que le mal
Trouuent bien du desauantage
En ce deslogement fatal.
Vn Demon qui durant la vie,
Habite l'esprit d'vn chacun,
Par la loy d'vn destin commun,
Conduit lame qu'il a suiuie,
Et la meine dedans vn lieu,
Où du commandement de Dieu,
Toutes les ames ramassees,

Vont receuoir leur iugement,
Auſſi toſt qu'elles ſont paſſees
Dans leur eternel logement.
Ces demons comme ils ont la charge
De les prendre au ſortir d'icy,
Apres leur iugement auſſi
Leur font voir vne plaine large,
Où l'ame vefue de ſon corps,
Attendant de nouueaux reſſorts,
Long temps errante & vagabonde,
Se traine aux bords des fleuues noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrouſent leurs hideux manoirs.
Leurs fatalitez acheuees,
Elles rompent ce dur ſommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont eſté priuees,
Vn Demon auſſi les conduit,
Hors de cette profonde nuict,
D'où leur iuſte ſort les renuoye,
Et dans ces incognus quartiers
Leur paſſage au lieu d'vne voye,
Trouue de differens ſentiers
Mille deſtours, milles trauerſes
Dans ces lieux s'offrent à leurs pas,
Quoy que Telephe ne creut pas,
Tant de routes, ny ſi diuerſes:
Æſchile qui l'a faict parler,

Entendit qu'il falloit aller
Par vne carriere assez droicte,
Et qui ne se monstroit de rien,
Ny plus large, ny plus estroicte,
Au meschant qu'à l'homme de bien.
Mais ces opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent.
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'vn conducteur
Qui n'ignore pas vne adresse,
Les esprits ne sçauroient passer,
Et parmy la nuict & la presse,
Se verroient tous embarasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours,
Que ces chemins ont des destours,
Et qu'ils sont pleins de precipices;
Si bien qu'vn esprit moderé,
S'estant commis de son bon gré
Au Demon qui le veut conduire,
Trouue son voyage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien du present.
Au contraire vne ame enchaisnee
Des liens de la volupté,
Et d'vn sentiment enchanté,

Parmy la chair contaminee,
Quand la mort finit ſes plaiſirs,
Bruſle encore de vains deſirs,
Dont le ſang l'auoit ehatoüillee,
Et cherche autour des os pourris,
Cette charongne deſpoüillee,
Où ſes vices eſtoient nourris.
A la fin quand de longues geines,
Pires qui flammes & que fers,
La reiettent dans les Enfers,
Pour y continuer des peines,
Le vieux demon qui l'introduit,
Dedans l'empire de la nuict,
La quitte dans ces riues ſombres,
Où tout le temps de ſon erreur,
Ny l'Enfer, ny les autres ombres
Ne la ſouffrent qu'auec horreur.
Chaque eſprit gronde à ſes approches,
Tous les Manes troublent ſa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faicts,
La percent toute de reproches,
Il faut des ſiecles infinis,
Auant que ſes forfaicts punis,
Elle eſchappe de ſa torture,
Et ſort par la neceſſité,
Du grand reſſort de la nature,
Par qui tout eſt reſſuſcité.

Ces vilaines ames apres des longues en-

reurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes cõformes à leurs mauuais sentimens; & les bonnes au contraire, sans estre obligees à l'erreur ni au supplice des autres, iouyssent bié tost apres leur tresPas, d'vne demeure fortunee, capables d'exercer leurs iustes & prudentes volõtez, elles s'en reuont sans doute en des lieux bien-heureux, car se sont les Dieux qui prennent la peine eux-mesmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux, & de bien admirables, & n'est pas si grãde ny telle que disét quelques-vns, au moins à ce que i'en ay appris par d'autres.

SIMIAS.

Cõment me dis-tu cela? pour moy i'ay bié ouy dire beaucoup de choses du globe de la terre, mais nõ pas ce que tu dis en auoir apris de veritable; & ierois bié aise que tu prisses la peine de le racõter.

SOCRATE.

Veritablement il me semble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choses ce sont, & que de trouuer qu'elles sont vrayes, c'est ce qui surpasse sa faculté. Ie ne pense pas aussi moy mesme

y suffi

y ſuffire, & quand bien i'en ſerois parfaictement ſçauant, ma vie ſeroit trop courte pour vn compte ſi long, ie te diray bien pourtant la forme du Globe de la terre, & ces lieux de la ſorte que ie crois qu'ils ſont.

SIMIAS.

Ce ſera bien aſſez.

SOCRATE.

Ie croy que cette maſſe eſt ronde,
Que les Cieux luy ſont à l'entour,
Et que ferme dans ſon ſeiour,
C'eſt ſon propre poids qui la fonde.
Les Cieux qui ſont eſgaux par tout,
La balancent de bout en bout,
Elle meſme en ſoy ſouſtenuë,
Par tout peſante eſgalement,
Se tient ſans s'aider de la nuë,
De ſon contrepoids ſeulement.

Car vne choſe qui eſt ainſi d'eſgale peſanteur, ſi elle eſt miſe au milieu de quelque choſe auſſi eſgale de par tout, elle ne ſçauroit pancher ny d'vn coſté ny d'autre ; & ſe trouuant auecques tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination, & la diſpoſition, d'autruy : C'eſt ce que ie me ſuis premierement perſuadé.

SIMIAS.

SIMIAS.

Auec beaucoup de raiſon.

SOCRATE.

Cette maſſe ainſi ſuſpenduë,
Eſt, comme ie croy ſçauoir,
Et comme il eſt aiſé de voir,
D'vne merueilleuſe eſtenduë.
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenoüilles ſommes mis,
Autour des mareſts & de l'onde,
Entre le Phaſide, & ce lieu
Où les piliers d'vn demy dieu,
Creurent auoir borné le monde.
En pluſieurs endroicts de la ſorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens auſſi,
Pour d'autres mortels qu'elle porte,
Car ſelon la forme & le fais,
Qui de l'au ou de l'air eſpais
Dedans cette grandeur s'eſcoule,
Ses flancs deuiennent enfoncez,
Et fourniſſent des lieux aſſez,
Pour faire peupler cette boule.
Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne faict venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaicte en tous ſes lieux,

Eſt

Eſt aſſiſe dedans des Cieux,
Où tout eſt pur, tout admirable,
Là les aſtres ſont arrangez,
Là les bien-heureux ſont logez,
Là tout eſt pluiſant & durable.
Ce grand Palais de la Nature,
Comme ie crois, s'appelle Aether,
Par ceux à qui i'ay veu traiter
Des ſecrets de cette ſtructure,
Les aſtres apres ces obiects,
Qui demeurans ainſi ſubiects,
Penetrent les airs comme verre,
Et iuſqu'au fonds de l'Vniuers,
Cherchent des chemins entr'ouuers,
Pour paſſer au ſein de la terre.
Nous icy comme dans vn antre,
Vn peu touchez de leurs rayons,
Aſſez imprudemment croyons
Eſtre bien eſloignez du centre:
Nous penſons que noſtre ſeiour,
Eſt au plus haut du large tour,
Qui ceint l'enclos de ceſte maſſe,
Que la terre eſt toute deſſous,
Et que les beſtes auec nous,
N'en habitent que la ſufaſſe.
Ainſi les Tritons & Nerees,
Qui dedans l'abyſme des eaux
Voyent le Ciel & ſes flambeaux,

Au trauers de l'onde azuree,
Imagineroient ſans raiſon,
Que leur moite & baſſe priſon,
Serоit tout au deſſus de l'onde,
Et que les lumieres des Cieux
Ne ſçauroient apparoiſtre mieux,
En quelque autre quartier du monde.
Ils croiroient que dedans Neptune
Les aſtres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer,
Ne loge ny Soleil ny Lune.
Mais s'ils auoient tant ſeulement,
Du deſſus de leur Element
Contemplé le ſiege où nous ſommes,
Leurs erreurs s'eſuanouyroient,
Et leurs regards s'esblouyroient
De la clarté qui luit aux hommes.
Nous icy comme dans des caues,
Trop peſans pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'er,
Demeurons comme des eſclaues,
Nous croyons que les feux luiſant
Au trauers de l'air conduiſans
Tant de lumieres incogneuës,
N'ont autre ſiege que les airs,
Et d'où partent leurs eſclairs,
De là partent auſſi les nuës.
Mais ſi iamais quelque aduenture

Nous eſleuoit d'vn coup de vent,
Pour nous faire voir plus auant
Les merueilles de la nature,
Nous irions iuſqu'où le Soleil
Paroiſt ſi clair & ſi vermeil,
Iuſqu'où ces nuageuſes toiles
N'ont encore iamais monté,
Et dans vn ciel où ſa clarté,
S'accorde auecques les eſtoiles.
Là bien plus haut que le tonnerre,
Dans vn palais ſi glorieux,
Si quelqu'vn abaiſſoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il ſeroit honteux de la voir,
Et rauy du nouueau ſçauoir
De tant de merueilles ſi rares,
Voyant qu'aux prix de tant de bien,
Tous nos threſors ſont moins que rien,
Se mocqueroit bien des auares.
Les poiſſons hors de la cauerne,
Où la bize & les aquilons,
Renuerſans l'onde & les ſablons,
Troublent le Dieu qui la gouuerne,
Hors des creux puants de la mer,
Où tout eſt vilain, tout amer,
Tout rongé de ſel & d'eſcume,
Trouueroient beaux ces lieux icy,
Comme nous les Palais auſſi,

Où la torche du iour s'allume.
Les marbres qui font nos murailles,
Les ioyaux qui parent nos doigts,
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles:
Bref tant de biens de tant de pris,
Où des plus conuoiteux esprits
L'insensé desir se limite,
Ne sont rien en comparaison,
De ce qui luit dans la maison,
Où la troupe des Dieux habite.
Sur ce propos icy ie vous raconteray vne fable tres-belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire intelligence des contrees de cette excellente terre qui est au dessous du Ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien-aises de l'entendre.

SOCRATE.

Qui de ce lumineux Royaume,
Que iamais la nuict ne voila,
Pourroit voir cette terre là,
Il la verroit comme vne Paume,
De qui le dessus est couuert
De iaune, de blanc, ou de vert,
Et mille autres coulours encore,
Comme celle de l'arc d'Iris,

Comme

Comme l'eſmail des prez fleuris,
Et du chariot de l'Aurore.
Tout ce qu'on void dans la peinture
Des pourtraits qui ſe font icy,
Comme tous nos obiects auſſi
Imitent vn peu leur nature,
Nos ſombres & baſſes couleurs
N'approchent point l'eſclat des leurs,
Ny la neige, ny l'eſcarlate,
Ny le iaune du lourd metal,
Qui dedans l'ame du brutal,
Si dangereuſement eſclate.
Mille autres couleurs incogneuës
A la faculté de nos yeux,
Brillent en ces ſublimes lieux,
Au trauers de l'onde & des nuës,
Et le creux d'vn ſeiour ſi beau,
Qui s'emplit de l'air & de l'eau
Que touſiours la nature y verſe,
Luit d'vn eſclat tout differend,
Si bien que cette terre prend
Touſiours quelque couleur diuerſe.
Là ſont peints les fruits & les arbres,
Chaque fleur vaut vn diamant,
Là c'eſt baſtir honteuſement,
Que de faire ſeruir les marbres,
Les eſcarboucles, les rubis,
Et ce qu'vn Roy ſur ſes habits

Peut faire voir de plus superbe,
Se trouue parmy leurs forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouue du sable & de l'herbe.
L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris,
Y viennent si fort à mespris,
Qu'on n'en faict point de la monnoye.
Là toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux
Où nostre terre est asseruie,
Viuent auecques liberté,
Et dans des lieux pleins de santé,
Iouyssent d'vne longue vie.
On void là des plaisans riuages,
Affranchis de la loy du sort,
Et iusqu'où la faim de la mort
N'estendit iamais ses rauages.
On y void des Isles aussi,
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'est point la mer qui les touche,
Elles ont au lieu de rempars,
Vn air serain de toutes pars,
Où iamais Phœbus ne se couche.
Ceux qui dans ce pays de grace,
Occupent ces palais heureux,
Sont plus grands & plus vigoureux,
Que n'est cette mortelle race.

Les Elemens leur ſont plus doux,
L'air leur eſt ce que l'onde à nous,
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de noſtre air infecté,
Vn beau Ciel tout plein de clarté,
Eſt ce que leur poulmon reſpire.
Ils ont l'eſprit & le viſage
Plus aimables que nous n'auons,
Et des choſes que nous ſçauons,
Vn plus grand & meilleur vſage.
Ils ont les ſens en leur vigueur,
Et la deſplaiſante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne trouble pas vn de leurs iours,
Non plus que les faſcheux diſcours
Que font nos ames eſtourdies.
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que le Ciel vaut mieux que l'er,
Tout ce qui faict viure & parler,
Eſt meilleur en ceſt autre monde.
Ainſi de ces heureux humains,
Les eſprits & les corps bien ſains,
Dans leur forte temperature,
Peuuent heureuſement ſçauoir,
Iuſques où s'eſtend le pouuoir,
Et la volonté de nature.
Là ſont tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des Cieux,

Et ces vrais organes des Dieux,
Que les mortels nomment Oracles,
De vrais Temples & des Autels,
A l'entretien des immortels,
Leur donnent vne libre entree,
Et dans ceſt admirable lieu,
Il eſt aiſé de voir vn Dieu,
Comme vn homme en cette contree.
Sans aucun ombrage des nues,
Loing de la nuict & du ſommeil,
On y void & Lune & Soleil,
Et toutes les eſtoilles nuës,
Iamais aucun traict de malheur,
N'y fit venir vne douleur.
Les Dieux ne ſont là que propices,
On ne void point là de priſon,
Ny de peſte, ny de poiſon,
Ny de fers, ny de precipices.
Des canaux de diuerſes ſortes,
Retiennent des eaux là dedans,
D'où ſaillent des ruiſſeaux grondans,
Par les plis de leurs veines tortes.
Ces foſſes en diuers endroicts,
Sont ores larges, ores eſtroits,
Leur emboucheure eſt toute ronde,
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus eſtreſſi,
Ou de la baze plus profonde.

Chacun dans les creux qui le ſerre,
Suiuant vn poids qui va deſſous,
Ces canaux ſe rencontrent tous
Dans le centre de cette terre.
Là mille merueilleux ruiſſeaux
Changent l'vn l'autre de vaiſſeaux,
Ils meſlent mille fois leur courſe,
Et chacun forcé de changer
Laiſſe dans vn gouffre eſtranger,
Ce qu'il a porté de ſa ſource.
Icy des eaux viues & fortes,
Vomiſſant le ſouffre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu,
Laiſſent geler leurs vagues mortes,
Ces fleuues eternels & grands,
Sont l'vn de l'autre differents,
L'vn eſt faſcheux, l'autre facile,
L'vn eſt clair, l'autre eſt vn torrent,
Touſiours parmy la bourbe errant,
Comme faict celuy de Sicile.
Depuis le haut iuſqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre reuerſez,
Ces fleuues ſont tous balancez,
Dans vn profond & large vaſe,
Qui panche indubitablement,
De tous coſtez eſgalement,
De vaſe eſt ce foſſé d'Homere,
De tout ce globe ſe couurant,

Que tous ces fleuues vont ouurant,
Comme le ventre de leur mere.
Ceſte maſſe d'eaux paſſagere
Dans ce vaſe ainſi ſuſpendu,
Ny trop ſerré, ny trop fendu,
N'eſt ny peſante, ny legere,
Cette humeur eſt ſans fondement,
Comme auſſi ſans nul firmament,
Elle s'abaiſſe, elle ſe leue,
Elle s'enfuit, elle reuient,
Elle s'eſlance, & ſe retient
Sans ſe donner iamais de treue.
L'air qui vient dans ſon ouuerture,
Et qui la ſuit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Eſt auſſi de meſme nature,
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il faict en nos poulmons,
Inceſſamment ſouffle & reſpire,
Et pouſſé dans ces flots mouuens,
Il y faict naiſtre de grands vens,
Soit qu'il aille ou qu'il ſe retire.
Ce canal tire ſon haleine,
Lors que nos eaux coulent là bas,
Et la ſouffle quand il eſt las,
Et que ſa caue eſt toute pleine,
Reſſoufflant ce qu'il a puiſé,
Vn grand amas d'eaux diuiſé,

Amplement nos terres abreuue,
Vn de ſes bras faict des mareſts,
Et l'autre arrache des foreſts,
Pour y faire paſſer vn fleuue.
Tous nos ruiſſeaux & nos fontaines
Naiſſent de ce debordement,
Et de là prend ſon fondement,
Le ſiege des vagueuſes plaines,
Ces meſmes eaux en leur retour,
Vers ce vaſte & profond ſeiour,
Du grand vaſe appellé Tartare,
Coulent par les chemins diuers,
De mille gouffres entr'ouuers,
Au ſein de ce canal auare.
Les vns plus promptement ſe rendent
Dans les lieux dont ils ſont venus,
Les autres vn peu retenus,
Plus pareſſeuſement deſcendent,
Repaſſans par mille recoins,
Les vns plus bas, les autres moins,
Ils tombent dans la grande maſſe,
Et voulans replacer leurs eaux,
Ils trouuent tous que leurs vaiſſeaux
Ont leur aſſiette vn peu plus baſſe.
Arriuez qu'ils ſont dans ce gouffre
Où ce fleuue rit, l'autre dore,
Et ceſt autre, d'vn cours plus fort,
Neiette que flamme & que ſouffre,

Et les mornes, & les coulans,
Se vont encore remeſlans,
Dans le large creux de ce ventre.
C'eſt iuſqu'où peut aller leur ſaut,
Car il faudroit tomber d'enhaut,
S'ils vouloient deualer du centre.
Dans ce large eſpace du monde
Quatre grands fleuues principaux,
A l'entour des champs infernaux,
Trainent le vieux cours de leur onde:
Le grand Ocean en eſt vn,
Qui ſous l'empire de Neptun,
Riche de poiſſons & de barques,
Moüille la terre à l'enuiron,
Le ſecond fleuue eſt Acheron,
Qui faict vn grand maretz aux Parques.
Apres ces courſes vagabondes
Vn eſtang nommé comme luy,
Dans ces lieux de ioye & d'ennuy,
Arreſte ſes rapides ondes.
Dans ces obſcurs & triſtes bors,
Quelquesfois les ombres des morts
Vont accomplir leurs deſtinees,
Et noyez que ſont tous leurs maux,
R'animent d'autres animaux,
Dans les lieux dont elles ſont nees.
Vn fleuue de nature eſtrange,
Entre ces deux-là faict ſon cours,

Et tombe en vn lac où touſiours
L'onde bruſle parmy la fange,
On void là dedans s'enflammer
Bien plus d'eau que n'en a la mer,
Auſſi ce fleuue eſt-il plus large,
Il ceint la terre, & va couler
Vers l'Acheron ſans s'y meſler,
Puis au grand canal ſe deſcharge.
A cauſe de l'onde enflammee,
Qui boult dedans ce gros vaiſſeau,
Cette grande chaudiere d'eau,
Eſt Pyriphlegeton nommee.
Du ſoin de ſes fangeux torrens,
Mille petits ruiſſeaux errans
Par des conduites incertaines,
Reglifſent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre ſont
Des ruiſſelets & des fontaines.
Le dernier fleuue eſt le Cocite,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Eſt fier, grondant, impetueux,
Et rien que ſon flot ne l'excite.
Il eſt entre bleu, rouge, & noir,
Comme on void dans ce creux manoir,
La couleur de l'onde ſtigide,
Stix ſur les fleuues coroné,
Sans que Iupiter deſthroné,
Euſt perdu la foudre & l'Ægide.

Comme les Dieux en cette guerre,
Cocyte prend là du secours,
Et passe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille destours roulant
Vers Pyriphlegeton coulant,
Il trouue l'Acheron en teste,
Et sans se mesler à pas vn,
Il se rend dans ce lieu commun,
Qui leur tient sa cauerne preste.
Le grand Conseil de la nature,
L'ayant ainsi bien ordonné,
Ce regne est le lieu destiné,
Où les morts font leur aduanture.
Leur Demon les a là logez,
C'est où les Dieux les ont iugez,
Ce sont là les lieux redoutables,
Consacrez aux droicts de la mort,
Où se donne l'arrest du sort,
Pour les iustes & les coulpables.
Qui ne rend pas bien son seruice,
Au sainct deuoir de la vertu,
Et n'est aussi tout abbatu,
Soubs l'infame empire du vice,
Tous ceux de qui les sombres iours
D'vn fade & mediocre cours,
Ont passé cette vie humaine,
Trouuent vn pareil sort pour eux,

Ny bienheureux, ny malheureux,
Dedans cette commune plaine.
Ils sont mis dans vne charette,
Où le demon leur passager,
Conduisant ce fardeau leger
Au marest d'Acheron s'arreste.
Ils sont là comme tous noyez,
Iusqu'à tant qu'ils soient nettoyez
Des ordures de leurs offences,
Et quelques supplices souffers,
Les Dieux leur vont oster les fers,
Pour leur donner des recompenses.
Les ames de sang enyurees,
Toutes noires de trahison,
Ont le tartare pour prison,
Et n'en sont iamais deliurees.
Là sont mis les tueurs des Roys,
Comme ceux qui iusqu'aux abois,
N'ont aimé que le sacrilege,
Et pour les tirer de ce lieu,
La misericorde de Dieu
N'a point assez de priuilege.
D'autres ames bien criminelles,
Mais pour qui les Dieux moins faschez,
Ne condamnent point leurs pechez,
A des tortures eternelles.
Ceux qu'vn brutal aueuglement,
Prouoque irraisonnablement,

A faſcher le pere & la mere,
Sont dans ceſt eſpoir de guerir,
S'eſtans purgez auant mourir,
Par vne repentence amere.
Vn deſgout des lieux adorables,
Vn meurtre faict mal à propos
Dont l'image oſte le repos,
A l'ame de ces miſerables.
Ce ſont là ces crimes peſans,
Dont les Dieux ne ſe r'appaiſans
Qu'apres vne vengeance rude,
Tiennent les eſprits affligez,
Dedans le Tartare obligez
D'vne effroyable ſeruitude.
Il faut que la Lune accompliſſe
Douze fois au Ciel ſon ſentier,
Et qu'vn an paſſé tout entier
Pour le terme de leur ſupplice,
Le temps arriue qu'vn tourment
Si durable & ſi vehement,
Leur promet vn peu de relaſche,
Le deſtin à demy contant,
Et laſſé de leur nuire tant,
Hors de ces cachots les arrache.
Auant leur deliurance entiere
Sortans de canal commun,
Ils ſont tous renuoyez chacun
Dedans le ſein d'vne riuiere,

Ceux que le meurtre a condamnez,
Au Cocite ſont amenez,
C'eſt autre fleuue plein de flamme,
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leur Pere inſolens,
En ont eut des remors dans l'ame.
Lors ces forçats auec licence,
Suiuans les flots qui les ont pris,
S'en vont viſiter les eſprits,
Dont ils ont bleſſé l'innocence,
Et les trouuans pres des palus
Qui d'vn large & tranquille flus,
Arrouſent vne heureuſe plaine,
Deſireux de s'y reſiouyr,
Les coniurent de les ouyr,
Et d'auoir pitié de leur peine.
Si ces Manes leur font la grace
De les receuoir à merci,
Ils s'en vont auec eux auſſi,
Poſſeder vne heureuſe place,
Et pleins de franchiſe & d'honneur,
Participent à leur bon heur:
Mais tant que leur iuſtice auare,
Leur veut retenir leurs forfaicts,
Sans auoir ny trefue ny paix,
Ils s'en reuont dans le Tartare.
Leur peine ſe rend infinie
Leur douleur ne cuit pas aſſez,

Et tant qu'il plaist aux offencez,
Leur faute n'est iamais punie:
Mais soudain qu'ils sont pardonnez,
Ils vont au rang des fortunes,
Le malheur calme son orage,
L'enfer est las de les punir,
Et chacun perd le souuenir,
D'en auoir receu de l'outrage.
Mais ceux qui d'vne saincte vie
Ont suiuy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A tousiours limité l'enuie,
Sçauans & sans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux là-haut,
Où parmy des grandeurs supremes
Ils nont plus de corps comme icy,
Et francs de tout humain souci,
Ils deuiennent des Dieux eux-mesmes.
A des felicitez si rares
Se doit donner tout nostre soing,
Car ceste gloire de bien loing,
Passe la pompe des Thiares.
Nul sans prudence, & sans bonté,
Encore n'est iamais monté
Dans ce grand palais de lumiere,
Où nostre parfaicte raison,
Doit habiter vne maison
Plus heureuse que la premiere.

PHÆDON.

Il finiſſoit ainſi ſa fable, dans le diſcours de ces beatitudes eternelles, que les eſprits biẽ purgez par la Philoſophie, doiuẽt eſperer, & dõt il ne pouuoit, diſoit-il, exprimer la magnificẽce faute du loiſir & de capacité d'vn hõme, qui ne ſuffit pas au diſcours des choſes ſi merueilleuſes au bout de ſõ cõpte, il dit à Simias.

Toutes ces choſes là, comme ie les ay rangees, ne ſont pas dignes ſans doute qu'vn homme de bon ſens y arreſte entierement ſa creance : toutesfois eſtans certains de l'immorralité de nos ames, nous deuons penſer que leur habitation en l'autre monde ſera quelque choſe d'aprochant à ce que ie vous en ay diſcouru, & ſans l'incertitude ou nous demeurons pendant la vie il me ſemble qu'il eſt à pro pos de ſe perſuader à plus pres ce que i'ay dit & de l'apprendre par cœur, comme les Magiciens font leurs vers : s'il y a du danger qu'on ſe trompe; il y a de la gloire à courre ce hazard, & ie croy qu'vne eſperance bien legitime doit icy ſoulager les incommoditez de ceux qui viuent dans les meſpris du faſte, & de la volupté du corps, & qui

ayans

ayans sçeu trouuer le gouſt des plaiſirs que la ſcience donne, n'ont reſiouy leur eſprit d'autre choſe, & n'empruntent rien d'eſtranger pour l'accommoder, ils ſont parés d'ornemens tous tirez de luy meſme, qui ſont la temperance, la iuſtice, la magnanimité, la liberté, la verité. Parmy toutes ces vertus, le ſage ſe trouue ferme contre les atteintes de la mort, & par tout le temps de ſa vie, ſe trouue auſſi preparé pour ſon deſpart, qu'à l'heure meſme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous, qui eſtes icy, vous deſlogerez ſans doute, & mourrez chacun à voſtre temps: mais pour moy, c'eſt maintenant; comme diroit quelque Tragique, que les Deſtins m'appellent, meſme il eſt deſia temps que ie m'en aille pour me lauer: car auant que de prendre le poiſon, ie me veux nettoyer pour n'incommoder point les femmes, qui s'amuſerõt à lauer ce corps mort. Là deſſus, Criton luy demanda s'il ne vouloit rien commander à perſonne, touchant ſes enfans, ou pour quelque autre choſe, où on luy peuſt faire plaiſir. Ie n'ay rien à vous recommãder, dit il, que ce que ie vous preſche

il

il y a lõg temps, que si vous prenez garde à vous, vous me seruirez de beaucoup, & à vous mesmes, quoy que vous ne m'en vouluſſiez pas icy donner voſtre parole, & que ſi vous ne ſuiuez en toute voſtre vie les traces qui vous ont eſté marquees, par tous les diſcours que nous auõs faictz, aſſeurez-vous que vous n'y haignerez rien, quoy que vous veuillez icy accorder à noſtre conference. Nous y prendrõs garde (luy dit Criton) mais comme quoy veux-tu qu'on t'enſeueliſſe? Comme il vous plaira, dit il, au moins ſi apres vous me pouuez atteindre, & tout ſouſriant, il ſe tourna vers nous, Ie ne ſçaurois, dit-il, perſuader à Criton que c'eſt moy ce Socrate qui diſpute icy, & qui range ainſi mes diſcours: mais il croit que ie ſuis ceſte charongne, qu'il doit voir incontinent, & ſe ſoucie peu de la conſolation que ie vous ay voulu donner, & de l'opinion que i'ay d'eſtre auiourd'huy bien loin de vous, & de paruenir à la condition des bien-heureux. Aſſeurez-en donc Criton, ie vous prie, & ſoyez mes cautions enuers luy, autremẽt qu'il n'a eſté pour moy enuers mes Iuges:

car

car il a respondu que ie comparoistrois en iugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne comparoistray plus pour tout: mais que ie m'en iray. Persuadez-le luy ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voyant bruſler ou enſeuelir mon corps, il ne ſoit pas ſi fol que de me plaindre, comme ſi i'endurois beaucoup; & qu'il ne die point aux funerailles que c'eſt Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre ſoubs la terre. Sçaches auſſi Criton, que ce qui eſt ſi mal dit, ne manque pas ſeulement en cela: mais qu'il nuit auſſi en quelque façon à nos eſprits: mais bien il faut dire que mon corps doit eſtre enſeuely, & de la ſorte qu'il te ſemblera bon. Cela dit, il ſe leua, & paſſa dans vne chambre pour ſe lauer. Criton le ſuiuit, & nous pria de les attendre. Nous eſtions là cependant à nous entretenir ſur les diſcours qui auoient eſté tenus, & à deſplorer noſtre fortune en la perte de cet homme là, qui eſtant noſtre Pere à tous, nous laiſſoit à ſa mort tous orphelins. Apres que Socrate fut laué, on luy

apporta

apporta ſes fils : car il en auoit deux petits, & vn deſia grand, il y vint auſſi des femmes ſes domeſtiques. Socrate leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur commanda de ſe retirer, & à ſes fils auſſi, puis il reuint à nous enuiron l'heure que le Soleil s'alloit coucher: car il auoit eſté là dedans aſſez long temps. Comme il nous fut venu retrouuer tout laué, il s'aſſit, & ſans qu'il euſt preſque loiſir de nous plus rien dire; voicy le bourreau qui arriue, & ſe tenant aupres de Socrate, il luy dit: Ie ne penſe point trouuer en toy l'eſtonnement que i'ay accouſtumé de trouuer aux autres: car ils ſe deſpitent à moy, & me diſent des iniures, lors que faiſant ma charge, par le commandement des Magiſtrats, ie leur viens annoncer qu'il leur faut aualler le poiſon: & i'ay recogneu à te voir icy, que tu auois l'ame grande, & genereuſe, & l'humeur paiſible, que tu es le meilleur homme qui ſoit iamais entré dans ceſte priſon, & ſçay bien que tu ne m'imputeras point ton malheur: mais à ceux qui en ſont la cauſe. Tu cognois

aſſez

assez maintenant la nouuelle que ie t'apporte ; A dieu, & tasche à te preparer à ceste necessité. Apres luy auoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate tournant les yeux sur le bourreau, Adieu, luy dit-il, toy-mesme, ie vay me preparer : Et tout aussi tost, voila, nous dit-il, vn honneste homme, & courtois : car ce n'est pas d'auiourd'huy seulemẽt que ie l'ay cogneu ciuil comme cela, il m'a tousiours fort salué, & m'est venu icy souuent entretenir, ie croy qu'il est homme de bien, voyez comme quoy il me plaint. Courage Criton, faisons ce qu'il nous dit : & si le poison est prest, qu'on me l'apporte, s'il ne l'est pas encore, qu'on le luy face apprester. Quoy ? dit Criton, ie croy que le Soleil n'est point encore couché, & ie sçay que les autres sont encore long-temps à prendre le poison apres qu'on leur a dit : mesme ils ne le boiuent bien souuent qu'apres auoir bien gousté & ioüy de ce qu'ils aiment : ainsi n'as tu point affaire de te haster, car il y a du temps assez. Ceux qui font de la sorte, dit Socrates, ont raison : car

il

il croyoit que cela leur profite à quelque chose. Et moy i'ay raison de ne le point faire, car ie croy que pour retarder ie n'y puis gaigner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie, & mesnager d'vne chose où ie n'ay plus rien. Mais oblige moy ie te prie, & fais ce que ie te dis. Comme Criton eut ouy ceste resolution, il fit signe à vn garçon qui n'estoit pas loin de là. Ce garçon sortist de la chambre, & sans arrester beaucoup il reuint auec celuy qui deuoit donner le poison qu'il apporta tout prest dans la coupe. Socrates le regardant, Et ie te prie, dit-il, toy qui entends cecy, qu'est-ce qu'il faut que ie face autre chose? Que te promener, apres auoir beu iusqu'à tant que tu sentes affoiblir les iambes, apres tu te coucheras: & luy disant cela il luy rendist la coupe. Socrates, veritablement, ô Echecrates, là print fort ioyeusement sans changer de couleur: mais regardant viuement comme il auoit accoustumé, il dit au bourreau: Est-il pas permis d'en respandre vn peu par maniere de sacrifice; Il n'y en a, luy dit l'autre

l'autre, iuſtement que ce qu'il faut : I'ay tout beu : dit Socrates, mais ſi eſt-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort fauorable, & ceſte ſeparation heureuſe, ie les prie de bon cœur : & ainſi ſoit-il. Diſant cela, il porte le verre à la bouche & boit fort gayement. Pluſieurs de la cõpagnie s'eſtoient empeſchez de pleurer iuſques alors : mais le voyant comme il beuuoit, & apres qu'il eut beu il nous fut impoſſible de nous retenir : pour moy ie me laiſſay là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboient à force du regret que i'auois, non pas tant pour luy que pour moy-meſme, & la perte que ie faiſois d'vn tel amy. Criton auſſi auant que de commencer de pleurer s'eſtoit leué ; & Apollodorus qui n'auoit tout le iour fait autre choſe ſe print lors à crier les hauts cris deſplorant la condition de tous ceux qui eſtoient là hormis de Socrates : Vrayement, nous dit Socrates, vous eſtes de braues gens, n'auez vous point de honte ? ie n'auois renuoyé ces femmes pour autre choſe : car ie ſçay que ceſte foibleſſe de ſe plaindre & de pleu-

rer

ver leur eſt ordinaire. Et i'ay ſouuent ouy dire, que c'eſt auec applaudiſſement & ioye qu'il faut s'en aller d'icy. Arreſtez vous donc & prenez patience. Nous rougiſmes tous à ceſte parole, & ne pleuraſmes point dauantage. Deſia tout ſe promenant il ſentit faillir ſes iambes & ſe coucha ſur le dos, car ainſi luy auoit ordonné le bourreau, qui vn peu apres venant à le coucher commença à prendre garde aux pieds de Socrates, & à ſes iambes, & luy preſſant fort le pied luy demanda s'il ne ſentoit rien, Rien du tout dit Socrates: apres il luy ſerra les iambes, & montant touſiours de la main en les ſerrant il nous monſtra qu'elles eſtoient froides & toutes roides: le touchant encore vne fois, il nous diſt, lors que le froid ſera venu au cœur il treſpaſſera. Auſſi toſt le froid le ſaiſit. Iuſques là il ſe deſcouurit, car il s'eſtoit enueloppé d'vne robe, & puis le dernier mot qu'il profera fut: O Criton, dit-il, nous deuons le Coq à Eſculape, payez luy ie vous prie & n'y manquez point, Cela ſe fera, luy dit Criton: mais ne te plaiſt-il point encore quelque choſe? A cela Socrates

ne

ne respondit point : mais ayant demeuré coy tout vn temps il remua vn peu: le bourreau le descouurit : lors Socrates ficha sa veuë & la perdit. Criton luy ferma les yeux & la bouche.

Voila, Echecrates, la fin de nostre amy ; homme sans doute à mon iugement le meilleur, le plus sage & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.

AV ROY,
SVR SON EXIL.
ODE.

CEluy qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les elemens,
Et meut auec les elemens,
La grande masse de la terre.
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere,
Et qui malgré les fleurs de lys,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres ensevelis.
Ce grand Dieu qui fit les abysmes
Dans le centre de l'Vniuers,
Et qui les tient tousiours ouuers
A la punition des crimes:
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouuent vn asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tariſſiez le deluge,
Des maux où vous m'auez ietté.
Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour,

Ne me luit plus qu'auecque peine:
Sur le faiſte affreux d'vn rocher
D'où les ours n'oſent approcher,
Ie conſulte auec des furies,
Qui ne font que ſolliciter
Mes importunes reſueries
A me faire precipiter.
Auiourd'huy parmy des ſauuages
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triſte voix ſe perd en l'air,
Et dedans l'echo des riuages:
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple auecque des cris
Benit le Roy parmy les Ruës,
Icy les accens des courbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que des tombeaux.
I'ay choiſi loing de voſtre Empire
Vn vieux deſert ou des ſerpens
Boiuent les pleurs que ie reſpans,
Et ſouffient l'air que ie reſpire:
Dans l'effroy de mes longs ennuys,
Ie cherche, inſenſé que ie ſuis,
Vne Lyonne en ſa cholere,
Qui me deſchirant par morceaux
Laiſſe mon ſang & ma miſere,
En la bouche des lionceaux.
Iuſtes Cieux qui voyez l'outrage,
Que ie ſouffre peu iuſtement,
Donnez à mon reſſentiment
Moins de mal, ou plus de courage:
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de ſouſpirer à Dieu,
Ie n'ay rien qui me diuertiſſe;
Iob qui fut tant homme de bien

Accuſa le Ciel d'iniuſtice,
Pour vn moindre mal que le mien.
Vous grand Roy ſi ſage & ſi iuſte,
Qu'on ne voit point de Roy pareil,
Suiurez vous le meſme conſeil
Qui fit iadis faillir Auguſte?
Sa faute offence ſes nepueux,
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à ſa gloire:
Meſmes les aſtres auiourd'huy
Font des plaintes à la Memoire,
De ce qu'elle a parlé de luy.
Encore dit-on que ſon ire,
L'auoit bien iuſtement preſſé,
Et qu'Ouide ne fut chaſſé
Que pour auoir oſé meſdire:
Moy dont l'eſprit mieux arreſté,
D'vne ſi ſotte liberté
Ne ſe trouua iamais capable,
Auſſi toſt que ie fus banny,
Ie ſouhaittay d'eſtre coupable,
Pour eſtre iuſtement puny.
Mais iamais la melancolie
Qui trouble ces mauuais eſprits,
N'a fait paroiſtre en mes eſcrits,
Vn pareil excez de folie:
Et ſi depuis le premier iour
Que mon deuoir & mon amour,
M'attacherent à vos ſeruices,
Ie n'ay tout oublié pour eux,
Le Ciel pour chaſtier mes vices
Faſſe vn Enfer plus rigoureux.
Ie n'ay point failly que ie ſçache,
Et ſi i'ay peché contre vous,
Le plus dur exil, eſt trop doux,

Pour punir vn crime si lasche:
Aussi quels lieux ont ce credit,
Où pour vn acte si maudit
Chacun n'ayt droict de me poursuiure:
Quel Monarque est si loing d'icy,
Qui me vueille souffrir de viure,
Si mon Roy ne le veut aussi.
Quoy que mon discours execute,
Que feray-ie à mon mauuais sort:
Qu'appliqueray-ie que la mort,
Au malheur qui me persecute:
Dieu qui se plaist à la pitié.
Et qui d'vn sainct vœu d'amitié
Ioinct vos volontez à la sienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'vne qualité si Chrestienne,
Vous oblige à luy ressembler.
Comme il faict à l'humaine race,
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels,
Moins de iustice, que de grace:
Moy dans le mal qui me poursuit
Ie fais des vœux pour qui me nuit.
Que iamais vne telle foudre,
N'esbranle l'establissement
De ceux qui vous ont faict resoudre,
A signer mon banniſſement.
Vn iour leurs haines appaisees
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort loing de mon malheur,
Trouuera des routtes aisees:
Si la clarté me dure assez,
Pour voir apres ces maux passez,
Vn Ciel plus doux à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera

Aucun

Aucun ſoucy qui l'importune,
Dans les vers qu'elle vous fera.
De la vaine la plus hardie,
Qu'Appollon ait iamais remply,
Et du chant le plus accomply,
De ſa parfaicte melodie,
Deſſus la fueille d'vn papier,
Plus durable que de l'acier,
Ie feray pour vous vne image,
Ou des mots aſſez complaiſans,
Pour bien parler de mon ouurage,
Manqueront à vos courtiſans.
Là ſuiuant vne longue trace
De l'hiſtoire de tous nos Roys,
La Nauarre & les monts de Foix,
S'eſtonnerent de voſtre race:
Là ces vieux pourtraicts effacez
Dans mes poëmes retracez,
Sortiront de vieilles Chroniques,
Et reſſuſcitez dans mes vers,
Ils reuiendront plus magnifiques
En l'eſtime de l'vniuers.
Depuis celuy que la fortune,
Amena ſi pres du Liban,
Et ſous qui l'orgueil du Turban,
Vit fouler le front de la Lune,
Ie feray parler ces Rois morts,
Et renouuellant mes efforts
Dans les Diſcours de voſtre vie,
Ie foray ſi bien mon deuoir,
Que la voix meſme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

AV ROY.

CHer Obiect des yeux & des cœurs,
Grand Roy dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux & d'Auguſte
Vſez moins de voſtre amitié,
Vous perdrez ce titre de Iuſte
Si vous vſez trop de pitié.
Quand vn Roy par tant de proiects
Voit dans l'ame de ſes ſuiects
Son authorité diſſipee;
Quoy que raiſonne le conſeil,
Ie penſe que les coups d'eſpee
Sont vn ſalutaire appareil.
L'honneur d'vn iuſte Potentat,
Eſt de faire qu'en ſon Eſtat
La paix ayt des racines fermes:
Par là ſe doit-il maintenir,
Et demeurer touſiours aux termes
De pardonner & de punir.
Contre ces eſprits inſenſez,
Qui ſe tiennent intereſſez,
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'vn Roy s'expliqut
Que par la bouche des canons.
Les fors brauent les impuiſſans,
Les vaincus ſont obeiſſans,
La iuſtice eſtouffe la rage:
Il les faut rompre ſous le faix:
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
Henry, deſtourne icy tes yeux,

Et

Et regardant ces triſtes lieux
Conſacrez à ta ſepulture,
Conſidere comme ton cœur
Se laſche & contre ſa nature
Reçoit vn ennemy vainqueur.
Toutesfois grand Aſtre des Roys,
Celle qui te print autresfois
Encore impunément te braue,
Ton cœur ne luy reſiſte pas,
Et demeure touſiours eſclaue
De ſes victorieux appas.
Grande Royne en faueur des lys
Auec luy preſque enſeuelis,
N'offencez point ſes funerailles,
Pour l'auoir, à quoy le deſſein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans voſtre ſein?
Merueilleux changement du ſort,
Ce grand Roy que deuant ſa mort
Vous gaignez auecques des larmes,
Eſt-il ſi puiſſant auiourd'huy,
Qu'il vous faille employer des armes
Pour auoir empiré ſur luy?
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn reſpect amoureux
Ait flechy deuant voſtre face,
Il n'eſt point ſi fort abbatu,
Que ſon fils n'y trouue vne place
Où faire luyre ſa vertu.
Nous croyons que ces reuoltez,
A noſtre abord eſpouuantez
Se deffendront mal à la breſche:
Et qui fera comparaiſon
De vingt canons contre vne fleſche,
Dira que nous auons raiſon.

SVR LA PAIX DE L'ANNEE M. DC. XX.

ODE.

LA paix trop long temps deſolee
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire du Mauſolee
Les ieux, les dances, & l'amour.
Au ſeul eſclat de nos eſpees
Les tempeſtes ſont diſſipees,
Tous nos bruits ſont enſeuelis,
Mon Prince a fait ceſſer la guerre,
Et la grace a rendu la terre
Pleine de palmes & de lys.
Noſtre eſtat d'vn triſte viſage
Deſeſperé de ſon ſalut,
Sans le Roy ne treuuoit l'vſage
D'aucun remede qui valut.
Grand Roy que vos vertus ſont grandes,
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos trauaux ont eu de fruict!
Toute la terre en eſt ſemee,
Et la voix de la renommee
N'en ſçauroit faire aſſez de bruict.
Et bien races deſnaturees,
Qu'auez vous plus à murmurer?
Les fureurs ſe ſont retirees,
Le deſordre n'a peu durer.
Vos eſtendars ſont noſtre proye,
Vos flammes ſont nos feux de ioye,
Le Roy triomphe du malheur?
Et iamais on n'a veu Monarque
Qui grauaſt de meilleure marque

Son

Son iugement ny sa valeur.
La trahison confuse & blesme
Ne sçait plus sur quoy rauager
Le Roy a mis tout ce qu'il ayme
Loing de la honte & du danger,
Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'aduenture,
Ont fait voir que sa creature
Estoit aussi celle des Dieux.
Dans nos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang, & plus de larmes
Eussent marqué ses ennemis.
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices:
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffame,
Et seroit faſché que son ame
En eust garde le souuenir.
Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audatieux
Ont en fin acheué le terme
De leurs complots seditieux:
Il suffit que rien n'importune
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le Ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire a laissé l'enuie,
Et que sa grandeur assouuie
Ne troune ny but ny desir.
Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flamme & de fer,
Que vos races ensevelies
Se recachent dedans l'enfer:

Auſſi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltes ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois,
Iurent que le premier rebelle
Sera la victime eternelle
De l'iniure de tous nos Roys.
Eſperer encore des graces,
Et croire en de pareils forfaits,
Que vous, ny vos futures races
Puiſſiez iamais trouuer de paix.
C'eſt doubter que vos felonnies
Ne ſoient proches d'eſtre punies,
C'eſt ne ſçauoir point de priſon,
S'imaginer qu'vn a deux teſtes,
Que le Ciel n'a point de tempeſtes,
Ou qu'il ayme la trahiſon.
Mais ie fauts en mes deffiances,
Noſtre mal vous a fait patir,
Et ie croy que vos conſciences
L'ont fait auec du repentir.
Auriez vous bien la barbarie
De confeſſer que la furie
Vous ait fait venir ſans remors
Au trauers du fer & des flammes,
Où tant de genereuſes ames
Ont accreu le nombre des morts?
Ie dis de quel ſanglant orage
L'enfer ſe deſborda ſur nous,
Et voulus mal à mon courage
De m'auoir fait venir aux coups.
La campagne eſtoit allumee,
L'air gros de bruict & de fumee,
Le Ciel confus de nos debats,
Le iour triſte de noſtre gloire,
Et le ſang fit rougir la Loire

De la honte de vos combats.
C'eſt aſſez fait de funerailles,
On void vn aſſez grand tableau
De cheueux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a ietté dans l'eau;
C'eſt aſſez, le Ciel s'en irrite:
Et de quelque ſi grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'eſt rien de tel que de viure,
Soubs vn Roy tranquile, & de ſuiure
La ſaincte Maieſté des loix.

A VROY,

ESTREINE.

LE deſſein que i'auois de ſaluër le Roy,
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy,
D'vne vieille couſtume aux preſens ordonnee.
Attendoit que le temps recommençaſt l'annee:
Mais mon iuſte deuoir ne s'eſt pû retenir,
Ie trouue que ce iour eſt trop long à venir,
Et ce n'eſt point icy le temps ny la couſtume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelque iour de l'annee où ie reſpire l'air,

C'eſt de ce fils des Dieux de qui ie dois parler,
Mon ame en adorant à ceſt obiect s'arreſte,
Et mon eſprit en faict mon trauail & ma feſte.
Tout ce que la nature a de rare & de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que pût le Ciel pour obliger la terre,
Les plaiſirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roſes, les rochers, les ombres, les ruiſſeaux,
Le murmure des vents, & le bruict des oyſeaux,
Le veſtement d'Iris, & le teint de l'Aurore,
Les attraits de Venus, ny les douceurs de Flore
Tout ce que tous les Dieux ont de cher & de doux,
Grand Prince, ne peut point ſe comparer à vous.
Ceſar aupres de vous perd de renom d'Auguſte,
Mars celuy de Vaillant, Themis celuy de Iuſte;
La vertu n'eut iamais des monumens ſi ſaincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux deſſeins:
C'eſt par où dãs nos cœurs ſon amitié s'imprime,
C'eſt pour l'amour de vous que nous quittõs le cri-
L'exemple de vos mœurs force plus que la loy, (me
Et voſtre ſaincte vie authoriſe ia foy,
Lors que ces grands deſſeins, à qui l'Europe entiere
Pour vn mois d'exercice eſtoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant Heros
Dont le ſein de la terre ait iamais eu les os:
La vertu s'en alloit, mais vous l'auez ſuiuie,
Et retenant de luy la couronne & la vie,
Ils vous pleut d'arreſter auecques vous auſſi
Les belles qualitez qui l'honoroient icy:
Ie croyois l'vniuers perdu dans ceſte perte,
Que la terre apres luy demeureroit deſerte,
Que l'air ſeroit touſiours de tempeſte allumé,
Que le Ciel dans l'enfer ſe verroit abiſmé,
Et que les elemens ſans ordre & ſans lumiere,
Reuiendroient en l'horreur de la maſſe premiere:

Sa

Sa gloire alloit du Pair auec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'eſtoient que des Autels:
Tous les peuples Chreſtiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que luy ne poſſeda ce tiltre:
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux,
Que noſtre fantaſie accorde aux demy-Dieux.
Les plus grands Roys trouuoient du merite à luy plaire,
Tout aymoit ſa faueur, tout craignoit ſa cholere,
Ainſi que ce Soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit ſur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long temps honteuſement oyſiue,
Meditoit d'arracher ſon myrrhe & ſon oliue:
Le bruict de ſes deſſeins par l'Europe voloit,
Chacun de ſes proiects differemment parloit,
Tous les Roys ſes voiſins pendoient ſur la balance,
Eſgallement douteux ou fondroit ſa vaillance;
Son courage rioit, de voir que la terreur
Se meſloit parmy tous dans leur confuſe erreur:
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et ſans vous c'euſt eſté le plus grand Roy du monde:
Que ſans vous ſon treſpas euſt cauſé de malheurs
S'il nous euſt faict verſer & de ſang, & de pleurs.
Mais grace au Roy des Cieux, tout prenoyant & ſage,
Dont vous eſtes icy la plus parfaicte image,
Nous ſommes conſolez, & le meſme cercueil,
Qui renferma ſes os, renferma noſtre dueil:
Les arts, & les plaiſirs, les autels, & les armes,
Ont preſque du regret d'auoir ietté des larmes,
Quel de tous les plus grands, & des plus braues Roys
Aſſeure mieux que vous l'authorité des loix?

Voſtre Empire nous ſçait ſi doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaiſir à vous craindre:
L'ame la plus ſauuage a pour vous de l'amour,
Quel ſi grand Roy n'eſt point ialoux de voſtre Cour
Et les Dieux contemplans voſtre adorable vie,
Si vous n'eſtiez leur fils vous porteroient enuie:
Le Soleil eſt rauy quand ſon œil vous reluit,
Et ne voudroit iamais de repos ny de nuict:
Ses rayons n'aymẽt point à chaſſer le nuage,
Que pour n'eſtre empeſchez de vous voir en viſage.
C'eſt pour l'amour de vous qu'il baſtiſt ſes maiſons
Qu'il rompiſt ces chaos, qu'il changea les ſaiſons,
Qu'il nous fit diſcerner le Ciel d'auecques l'onde,
Et mit le grand eſclat de la lumiere au monde:
Pour vous ſon feu s'occupe à ce metal peſant,
Par tout dedans le Louure à vos yeux reluyſant,
Pour vous ſa fantaiſie en nos vergers errante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et ſçachant que vos yeux ſe plaiſent aux couleurs,
Il vous peint ſon amour dans la face des fleurs:
Que c'eſt aſtre fut gay, quant au riues de Loire,
Il vid les monumens graués pour voſtre gloire,
Sentant que ſon deuoir touchoit voſtre grandeur,
Il n'eſclaira iamais auecques tant d'ardeur,
Et receut comme Encens l'honorable fumee
Que le canon donnoit à voſtre renommee:
Le fleuue de ſon lict alors fit vn cercueil,
Qui de vos ennemis fut le ſanglant accueil,
Et redoubla ſes pas pour conter à Neptune,
Ce que voſtre vertu fit faire à la fortune:
Neptune reſiouy de vos ſuccez heureux,
Rendit de voſtre nom tous ſes flots amoureux,
Et d'vn char empanné fendant ſes routes calmes,
Vint planter ſur ſes bords vne foreſt de palmes,
Et le ciel glorieux d'vn ſi iuſte bon heur,

Auec

Auec affection fit feſte à voſtre honneur:
Mars n'a point faict encor vne ſi belle proye,
Et vante ce iour là, plus que la nuict de Troye,
Voyant voſtre ieuneſſe en nos ſanglants combats,
Dans le ſein du peril rechercher ſes esbats:
Que nous euſmes de peur qu'vn excez de courage
Ne vous miſt au hazard d'vn general naufrage:
Beniſt ſoit ce grand Dieu, qui d'vn ſoin paternel
Garde à voſtre genie vn bon-honneur eternel,
Il a faict vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que voſtre Empire.
Ce ſage & grand eſprit que voſtre ſainct deſir
Pour le ſalut commun nous a daigné choiſir
Ce grand Duc nous fait voir auec trop d'aſſeurance
Que le deſtin du Ciel eſt celuy de la France,
Que vos plus grands deſſeins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'auez qu'vn meſme ſort:
On dict que ce grand Siege où tous les Dieux repoſent,
Et d'vn conſeil ſecret de nos deſſeins diſpoſent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Eſclattent à nos yeux ſi puiſſants & ſi beaux,
Eut autrefois beſoin, qu'vn mortel prit l'audace
De ſe charger du faix de ſa peſante maſſe:
Atlas s'aduantura de ſouſtenir les Cieux,
Autrement la nature eut veu tomber les Dieux:
Ce n'eſt point qu'en effect la celeſte machine
Se trouuaſt quelquesfois proche de ſa ruine,
Ny que iamais vn homme à noſtre ſort pareil,
Ait penetré les airs, ny touché le Soleil:
Ceſte fable au vray ſens que la raiſon luy donne,
Nous enſeigne qu'Atlas eut la trempe ſi bonne,
Et l'eſprit ſi hardy, qu'il oſa s'eſleuer

iuſqu'où

I'uſqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer:
Il ſçauoit les ſecrets d'Iris, & du Tonnerre,
Et comme chaque eſtoille a pouuoir ſur la terre
L'Vniuers le croyoit ſon general appuy,
Et pluſieurs Potentats ſe repoſoient ſur luy,
La nature y reprit vne vertu ſeconde,
Le deſtin luy laiſſa la conduicte du monde,
Et les dieux par plaiſir mirent entre ſes mains
L'ineuitable droict qu'ils ont ſur les humains.
Grand Roy, vous auez faict vn Ciel de voſtre Empire;
Il eut vn bon Atlas, le voſtre n'eſt pas pire,
Et chacun voit aſſez qu'en ſa comparaiſon,
Voſtre amitié s'accorde auecques la raiſon.
Tant que voſtre faueur eſclaire à ſes penſees,
Nes fortunes ne ſont d'aucun dueil menacées:
Quoy que les factieux retrament de nouueau,
Leurs complots en naiſſant trouueront leur tombeau,
Et vous verrez touſiours durer à la Couronne,
La paix, qu'à voſtre eſprit voſtre innocence donne:
Ainſi faſſe le Ciel, & iamais ſon courroux
N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous.

ODE AV PRINCE D'ORANGE.

VN Eſprit laſche & mercenaire,
Qui a vne gloire imaginaire,
Flatte les cœurs ambitieux,
Lors qu'il parle de vos loüanges,
Met les hommes plus vicieux

A la comparaiſon des Anges.
Auſſi bien nuë & ſans appas,
La pauure Muſe noſe pas,
Parmy les pompes où vous eſtes
Faire venir la verité,
Et ſi les bouches des Poëtes
Ne quittent leur ſeuerité,
Elles demeureront muettes.
Prince ie dis ſans me loüer,
Que le ciel m'a voulu doüer
D'vn eſprit que la France eſtime,
Et qui ne fait point mal ſonner
Vne loüange legitime;
Quand il trouue à qui la donner,
Mais le vice à qui tout aſpire,
Maiſtriſe auecque tant d'Empire,
Ceux qui gouuernent l'Vniuers:
Que chez les plus heureux Monarques,
O honte de ce temps peruers!
A peine ay-ie trouué des marques
Qui fuſſent dignes de mes vers,
Et depuis que la Cour aduoüe,
Ces ames de cire & de boüe,
Que tout crime peut employer,
Chacun attend qu'on le corrompe.
Et les grands donnent le loyer
Tant ſeulement à qui les trompe,
Lors que la force du deuoir
Pouſſe mon ame à deceuoir
Quelqu'vn à qui ie fais hommage:
Si quelquefois pour vn mortel,
Ie tire vne immortelle image,
C'eſt afin qu'il ſe rende tel
Qu'il ſe voit peint en mon ouurage.
Mais quand ie penſe à ta valeur,

O que

O que mon ſort a de malheur !
Car meſme de nouueaux Orphees
Ne pourroient en flattant les Dieux
Dire ſi bien, que tes Trophees
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que ie prepare ?
En quel ſi beau marbre de Pare
Dois-ie grauer des monumens,
Qui ſoient fidelles à ta gloire ?
Quels ſi religieux ſermens,
Iurant tes faits à la memoire,
Feront croire que ie ne mens?
L'eſpagne mere de lorgueil,
Ne preparoit voſtre cercueil,
Que de la corde & de la rouë,
Et venoit auec des vaiſſeaux
Qui portoient peintes ſur la prouë,
Des potences & des bourreaux.
Ses trouppes à pleine licence,
Venoient fouler voſtre innocence,
Et l'appareil de ſes efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapiſſez de corps
Manquoient pluſtoſt de cymitiere
Pour le ſepulchre de ſes morts.
Les voſtres que mordit ſa rage,
Mourant diſoient en leurs courages:
O nos terres, ô nos clartez!
Si vous n'eſtes plus aſſeruies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.
O vous que le deſtin d'honneur,
Retira pour noſtre bon-heur:
Belles ames ſoyez appriſes
Que l'horreur de vos corps deſtruicts,

N'a point rompu nos entrepriſes,
Et que nous recueillions les fruicts,
Des peines que vous auez priſes.
Nos ports ſont libres, nos rempars
Sont aſſeurez de toutes parts,
Picorans iuſqu'au bout du monde,
Si nos victorieux nockers:
Trouuent des ennemis ſur l'onde
Ce ſont les vents & les rochers.
Ainſi ta gent victorieuſe,
Deſſus la tombe glorieuſe
Des braues dont tu fais le cheſ:
Maurice vante ta proëſſe,
Et dans les pleurs de ſon meſchef
Verſe des larmes de lieſſe.
Toy ſeul grand Prince és le vainqueur:
Car ſi les tiens monſtrent du cœur,
Tout ce qui les y fait reſoudre
Sont tes yeux, dont le feu reluit
Dans le ſang, & parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flammes de la foudre.
Sans toy qui ne deuoit douter,
Que ce peuple au lieu de gouſter
La douceur d'vn repos durable,
De ſa foible rebellion,
Retomberoit plus miſerable
En la vengeance du Lion?
La liberté qu'on a veu naiſtre
Du grand Mars, dont tu pris ton eſtre,
Apres luy veufue de ſupport,
Si tu n'euſſes eſté ſon frere:
Par quel ſecours que de la mort,
Eſperoit elle ſe deffaire
Des mains d'vn ennemy ſi fort?

Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice
A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir
La liberté n'est pas mortelle.
Mais que pour te deifier,
Il te fallut sacrifier
De sang aux tenebreux Monarques;
Que pour espargner le dernier
Qu'on paye aux riues de la Parque,
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle Parque.
Hercule à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et si le fort l'eust assailly
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute defailly.
Ostende où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur,
Voyant le fort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le malheur,
A creu que le demon d'Espagne
S'entend auec ta valeur.
Les ans qu'on mit pour ses ruynes
Furent les iours dont tes machines,
Regaignerent vn plus beau lieu:
Et c'est ainsi que tes iournees,
Comme on les conte pour vn Dieu,
Valent autant que des annees.
A Nuiport où ton œil charmoit,
La frayeur, & le desarmoit,
On vit Bellone au sang trempee:

Dans le choc se precipiter,
Et par fois qu'elle estoit frappee,
Au lieu de Mars, & Iupiter,
Ne reclamer que ton espee.
Aux coups que le Canon tiroit,
Le Ciel de peur se reriroit,
La mer se veid toute allumee,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'estouffa de la fumee,
La terre se noya de sang.
Parmy la nuict de ces tumultes
Quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout semble perir,
Vint aux coups afin de te suiure
Sans besoin de te secourir:
Car pour ne t'empescher de viure
La Parque auoit voulu mourir.
L'ennemy battu sans retraitte,
N'auoit au bout de sa deffaicte
Que ta Clemence pour support;
Ainsi par fois apres l'orage,
Les nochers ont trouué leur port,
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats,
Où iamais tu ne succombats,
Ie voudrois consacrer mes veilles:
Mais ton esprit trop retenu,
Se fascheroit à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de mes merueilles.
Aussi bien n'est il pas besoin,
Que mon Poëme soit tesmoing
De tes exploicts si manifestes:
Car quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'vn n'a point veu tes gestes

Il en a bien ouy parler.
L'horiſon de la gent ſauuage
N'a point de mont ny de riuage,
Où ne ſoit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperboree
A fait voir à nos mattelots,
Haut eſcrit en letrre doree
Sur le fer de ſes iauelots.
Puis que ſa gloire eſt accomplie,
Grands deſtins ie ne vous ſupplie,
Que de faire continuer
L'honneur où ie le vois paroiſtre
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouuez accroiſtre.
Mais le Ciel que tu dois orner,
Maurice taſche de borner
Le fil ſacré de tes iournees:
Il t'a deſia marqué le lieu
Où tu dois apres cent annees,
Aſſis vn peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les deſtinees.
Les Muſes en m'ouurant les Cieux,
M'ont fait voir que ces demidieux
A qui la terre fait offrande:
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité ſi grande,
Qui ne te peut faire pitié.
Les aſtres, dont la bien-vueillance
Se ſent forcer de ta vaillance,
Sont appreſtez pour t'accueillir:
Deſia leur ſplendeur t'enuironne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir,
Pour t'en donner vne couronne
Qui ne pourra iamais vieillir.

A MON

A MONSIEVR LE DVC DE LVYNES.

ODE.

Escriuains touſiours empeſchez
Apres des matieres indignes,
Coulpables d'autant de pechez,
Que vous auez noircy de lignes,
Ie m'en vay vous apprendre icy,
Quel d'euſt eſtre voſtre ſoucy,
Et deſſus les iuſtes ruynes
De vos ouurages criminels,
Auecques des vers eternels
Peindre l'image de Luynes.
Ie confeſſe qu'en me taiſant
D'vne ſi glorieuſe vie,
Ie m'eſtois rendu complaiſant
Aux iniuſtices de l'enuie,
Et meritois bien que le Roy
En ſuitte du premier effroy,
Dont me fit pallir ſa menace,
M'euſt fait ſentir les cruautez,
Qui n'ont point merité de grace.
A qui plus iuſtement qu'à luy,
Se doiuent nos ſainctes loüanges?
Quel des humains voit auiourd'huy
Sa vertu ſi proche des Anges?
Ceux que le Ciel d'vn iuſte choix
Fait entrer dans l'ame des Roys,
Ils ne ſont plus ce que nous ſommes,
Et ſemblent tenir au milieu
Entre la qualité de Dieu,

Et la condition des hommes.
Vn chacun les doit eſtimer,
Ainſi qu'vn Ange tutelaire,
Ta vertu c'eſt de les aymer,
L'innocent eſt de leur complaire,
Les mouuemens de la bonté
C'eſt proprement leur volonté,
Les ſuiure c'eſt fuyr le vice,
Bien viure c'eſt les imiter,
Et ce qu'on nomme meriter,
C'eſt de mourir pour leur ſeruice.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à noſtre eſtime,
Et que les vices abatus
Tiennent pour vainqueur legitime,
Benits ſoient par tout l'vniuers
Les doctes & les ſages vers,
Où ta gloire ſera ſemée,
Et iamais ne ſoient innocens,
Ceux qui refuſeront l'encens
Aux autels de ta renommee.
Vn nombre d'eſprit furieux
De ta proſperité s'irrite,
Et fait des querelles aux Cieux,
Pour auoir payé ton merite.
Appaiſez vous foibles mutins,
En deſpit de vous les Deſtins
Luy ſeront à iamais propices,
Puis que mon Prince en prend le ſoing,
Sçachez que ſa fortune eſt loing
Du naufrage & des precipices.
Si ſon ame eſtoit ſans appas,
Si ſa valeur eſtoit ſans marques,
Et que ſa vertu ne fuſt pas
Neceſſaire auprez des Monarques,

pourroit au moins de tort
Blasmer son fauorable sort,
Mais toutes nos ingratitudes
S'accorderont à confesser,
Que sa prudence a faict cesser,
La honte de nos seruitudes.
Quand le Ciel parmy nos dangers,
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient iusqu'au bout,
Que l'estat branlant de par tout
Estoit prest à changer de maistre,
Il fist mourir nostre douleur,
Et perdre esperance au malheur
De la faire iamais renaistre.
Ce grand Iour, où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs,
Et qui r'appaisa tant de haines:
Tous nos cœurs sans fard & sans fiel,
Enclinans où l'amour du Ciel
Poussoit vos volontez vnies,
Rauis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à son honneur,
Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senty l'effect,
D'vne si loüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a faict,
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris,
Dont la grandeur estoit foulee,
Quand leur foiblesse auec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison

Que

Que ce grand Dieu r'appelle.
Le remords vous doit bien punir,
Voſtre ame eſt bien peu liberale,
De luy nier le ſouuenir
D'vne grace ſi generale,
Que vos fureurs changent d'obiect,
Auſſi bien cherchant le ſubiect,
De la haine qui vous anime,
Vous ne trouuerez point dequoy,
Sinon que la faueur du Roy
Tienne lieu de honte & de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque iuſte ſuiect de blaſme,
Ne peuuent point luy reprocher
Vn deffaut du corps ny de l'ame;
Pour moy lors que ie penſe à luy,
C'eſt enuie qui pouſſe autruy
De mes ſens bien loing ſe retire,
Tous mes vers vont au compliment,
Et ne ſçauroit trouuer comment
Il ſe faut prendre à la ſatyre.
S'il eſt coulpable, c'eſt d'auoir
Trop de iuſtice, & de vaillance,
D'aymer ſon Prince, & receuoir
Les effects de ſa bien-veillance:
Grand Duc laiſſe courir le fruit,
Et gouſte doucement le fruit,
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui ſont tes ennemis,
Voudroient bien qu'il leur fuſt permis
D'eſtre criminels de la ſorte.
Iamais à leurs funeſtes vœux
Vn Dieu propice ne reſponde:
Iamais ſinon ce que tu veux
Ne puiſſe reüſſir au monde.

Que touſiours de meilleurs ſuccez
Te donnent de nouueaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'en fin les plus enragez
A ta deuotion rangez,
Te viennent payer des offrandes.

A MONSIEVR DE MONTMORENCY.

ODE.

LOrs qu'on veut que les Muſes flattent
Vn homme qu'on eſtime à faux,
Et qu'il faut cacher cent deffaux,
Afin que deux vertus eſclattent:
Nos eſprits d'vn pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers
Font le viſage à toutes choſes;
Et dans le fard de leurs couleurs
Font paſſer de mauuaiſes fleurs
Sous le teinct des lys & des roſes.
Ce vagabond, de qui le bruict
Fut ſi chery des deſtinees,
Et ſi grand que trois milles annees
Ne l'ont point encores deſtruict:
Auecques de ſi bonnes marques
N'euſt foulé la rigueur des Parques,
N'y peuplé le pays Latin,
Si depuis qu'on bruſla la ville
Auguſte n'euſt prié Virgile
De luy faire vn ſi beau deſtin.

Tout de meſme au ſiecle où nous ſommes,
Les richeſſes ont achepté
De noſtre auare laſcheté
La façon de loüer les hommes:
Mais ie ne te conſeille pas,
De preſenter aucun appas,
A tant de plumes hypocrites:
D'autant que la poſterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.
Laiſſe là ces eſprits menteurs,
Sauue ton nom de leurs ouurages,
Les complimens ſont des outrages,
Dedans la bouche des flatteurs:
Moy qui n'ay iamais eu le blaſme
De farder mes vers ny mon ame,
Ie trouueray mille teſmoings
Que tous les cenſeurs me reçoiuent,
Et que les plus entiers me doiuent
La gloire de mentir le moins.
Ceſte grace ſi peu vulgaire
Me donne de la vanité,
Et faict que ſans temerité
Ie prendray le ſoing de te plaire,
Les Dieux aydans à mon deſſein,
Me verſeront dedans le ſein
Vne fureur mieux animee;
Ils m'apprendront des traits nouueaux
Et plus durables & plus beaux,
En faueur de ta renommee.
Mais auſſi toſt que mon deſir,
Qui ne reſpire que la gloire
De trauailler à ta memoire,
Iouyra d'vn ſi doux loiſir,
Mon Aſtre qui ne ſçait reluire,

Que

Que pour me troubler & me nuire,
Cachera ſon mauuais aſpect,
Et ſon influence inhumaine
N'a pas eu pour moy tant de haine,
Qu'elle aura pour toy de reſpect.
Mes affections exaucees
En l'ardeur d'vn ſi beau proiect,
Recouureront pour ton ſuiect
La liberté de mes penſees:
Mes ennuys ſeront eſcartez.
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes loüanges,
Que le Ciel s'il n'en eſt ialoux
Ayant trouué mes vers ſi doux,
Il les fera redire aux Anges.
Ie ſens vne chaleur d'eſprit,
Qui vient perſuader ma plume,
De tracer le plus grand volume
Que François ait iamais eſcrit,
Tout plein de zele & de courage
Ie m'embarque à ce grand ouurage,
Ie ſçay l'Antarctique & le Nort,
I'en rends la carte & les eſtoiles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Auant qu'eſtre aſſeuré du port.
Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me ſuis commis,
Ie prepare à mes ennemis
L'eſperance de mon naufrage.
Mais que les Aſtres irritez
De toutes leurs aduerſitez
Perſecutent mon entrepriſe,
Ie ne cognois point de malheur,
Qu'au ſeul renom de ta valeur
Ie ne vainque, ou ie ne meſpriſe.

A FEV MONSIEVR DE LOSIERES.

ODE.

MOn Dieu que la franchiſe eſt rare,
Qu'on trouue peu d'honneſtes gens!
Que la fortune & ſes regens
Sont pour moy d'vne humeur auare,
LOSIERES, Perſonne que toy,
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me monſtre vn œil fauorable:
Tout ne me faict qu'empeſchement,
Et l'amy le plus ſecourable
Ne m'aſſiſte que laſchement.
Si i'eſtois vn homme de fange,
Ou d'vn eſprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux
Sur le ſuiet d'vne loüange,
Ou qu'on m'euſt veu deſ-obliger
Ceux qui me veulent affliger:
Ie ne ſerois point pardonnable,
I'approuuerois mes ennemis,
Et trouuerois irraiſonnable
Le ſecours que tu m'as promis.
Mais iamais encore l'enuie
D'eſcrire vn Paſquin ne me prit,
Et tout le ſoin de mon eſprit
Ne tend qu'à l'aiſe de ma vie.
I'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame & du plus ſot,
Et me ſauuer dans le ſilence,

Que

Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'vne violence
Ma renommee, & mon repos.
O destin que tes loix sont dures !
L'innocence ne sert de rien:
Que le sort d'vn homme de bien
A de cruelles aduentures !
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont ie ne souffre le courroux,
Pour aucun crime que ie sçache,
Me menace d'vn chastiment,
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.
Il est bien aisé de me nuire,
Car ie ne puis m'assuiettir
Au soucy de me garentir,
Quoy qu'on fasse pour me destruire
Ie sçay bien qu'vn astre puissant,
A tous ses vœux obeyssant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'est plus de depiter
La menace de sa colere,
Que le foudre de Iupiter.
Mais que la flamme du tonnerre
Vienne esclatter à mon trespas,
Et le Ciel fasse sous mes pas,
Creuer la masse de la terre,
Mon esprit sans estonnement
S'appreste à son dernier moment:
Plus ie sens approcher le terme,
Plus ie desire aller au port,
Et tousiours d'vn visage ferme
Ie regarde venir la mort.
Ainsi quoy que ce fier courage
Menace mon foible destin,

Sans eſtre poltron ny mutin,
Ie verray fondre cet orage,
Et coniurer ton amitié,
De n'auoir ny ſoin ny pitié,
Quelque malheur qui m'importune;
Dieu nous bleſſe & nous ſçait guerir:
Et les hommes ny la fortune
Ne nous font viure ny mourir.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE BOQVINGANT.

ODE.

VOus pour qui les rayons du iour
Sont amoureux de cet Empire,
Que Mars redoute & que l'amour
Ne ſçauroit voir qu'il ne ſouſpire
C'eſt bien auecques du ſubiect
Qu'vn grand Roy vous a faict l'obiect
D'vne affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que voſtre genie
Forçaſt leurs inclinations.
Les faueurs que vous meritez
Ont obligé meſme l'enuie
D'accroiſtre vos proſperitez,
En diſant bien de voſtre vie.
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice, & ſans courroux,
Elle ſe produit toute nuë,
Et ſes vains deſirs abatus,

Fai

Fait gloire d'eſtre recogneuë
Pour triomphe de vos vertus.
Perſonne n'eſt faſché du bien
Dont voſtre ſort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous ſert de rien
Qu'à faire du plaiſir au monde.
Ainſi le celeſte flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la maſſe premiere,
N'a iamais eu des enuieux,
Car il n'vſe de ſa lumiere
Que pour en eſclairer nos yeux.
Chaque ſaiſon donne ſes fruicts:
L'Automne nous donne ſes pommes,
L'Hyuer donne ſes longues nuicts,
Pour vn plus grand repos des hommes:
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'ame, & les couleurs
A la fueille qui ſemble morte.
Il donne la vie aux foreſts,
Et l'autre ſaiſon nous apporte,
Ce qui fait iaunir nos guerets.
La terre pour donner ſes biens
Se laiſſe fouiller iuſqu'au centre:
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les threſors du ventre,
L'onde enrichit de cent façons,
Nos vaiſſeaux & nos hameçons,
Et cet element ſi barbare,
Pour ſe faire voir liberal,
Arrache de ſon ſein auare,
L'Ambre, la Perle, & le Coral.
Ce qu'on dict de ce grand threſor
Decoulant de la voix d'Algide,
C'eſtoient vrayement des chaines d'or,

Qui tenoient les esprits en bride,
Cognoissant ces diuins appas
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix & de guerre?
Ce Prince auec tout son bon-heur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust iamais faict Seigneur.
Les Zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les Nauires aux Matelots
Les Matelots à la fortune,
Tout ce que l'Vniuers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre nostre vie aisee;
L'Abeille ne prend point du Ciel
Les doux presens de la rosee,
Que pour nous en donner le miel.
Les rochers, qui sont le tableau
Des sterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur masse dure?
Et les champs les plus impuissans
Nous donnent l'yuoire & l'encens;
Les deserts les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux Roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.
Marquis, tout donne comme vous,
Vous donnez comme celuy mesme,
Dont les animaux sentent tous
La liberalité supresme,
Dieu nous donne par son amour,
Auecques les presens du iour
Les traits mesmes de son visage;
Ce monde ouurage de ses mains,

N'eſt point baſty pour ſon viſage;
Car il l'a faict pour les humains:
Que le Ciel reçoit de plaiſir
Alors qu'il voit ſa creature
Viure dans vn ſi beau deſir,
Et ſi conforme à ſa nature,
Ie voudrois bien vous imiter,
Mais ne pouuant vous preſenter
Ce que la fortune me cache,
Puiſque tout donne en l'Vniuers,
Ie veux que tout le monde ſçache
Que ie vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER
ODE.

PLein de cholere & de raiſon
Contre toy barbare ſaiſon
Ie prepare vne rude guerre
Malgré les loix de l'Vniuers,
Qui de la glace des hyueros
Chaſſent les flammes du tonnerre:
Auiourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy deſerre,
Ie veux que la poſterité
Au rapport de la verieé
Iuge ton crime par ta haine,
Les Dieux qui ſçauent mon malheur
Cognoiſſent qu'il y va du leur,
Et d'vne paſſion humaine,
Participans à ma douleur
Promettent d'alleger ma peine.

La Parque retranchant le cours
De tes Soleils bien que si cours,
Rien que nuict sur toy ne deuide,
Puisse tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de vos brebis
Peut souhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'Ibis,
Comme le souhaittoit Ouide.
Ceres ne voit point sans fureur
Les miseres du Laboureur,
Que ta froidure a fait resoudre
A brusler mesme les forests,
Les champs ne sont que des marests,
L'Esté n'espere plus de moudre
Le reuenu de ses guerests,
Car il n'y trouuera que poudre:
Tous nos arbres sont dépoüillez,
Nos promenoirs sont tous moüillez,
L'esmail de nostre beau parterre
A perdu ses viues couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'vn caterre,
Et l'œil du Ciel noyé de pleurs
Ne sçait plus regarder la terre,
La nasselle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oysifue au port est retenuë,
La torluë & les limaçons,
L'oyseau sur vne branche nuë,
Attend pour dire ses chansons,
Que la fueille soit reuenuë,
Le Heron quand il veut pescher,
Trouuant l'eau toute de rocher,
Se paist du vent & de sa plume,
Il se cache dans les roseaux,

Et contemple au bord des ruisseaux,
La bize contre sa coustume,
Souffler la neige sur les eaux,
Où boüillot autresfois l'escume.
Les poissons dorment asseurez,
D'vn mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de roy tant seulement,
Qui restreins leur moitte element,
Iusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laisses sans mouuement
Enchassez en l'argent de l'onde.
Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux Aeoliens,
Rien n'est resté que let Zephire,
Qui tient les œillets & les lys,
Dans ses poulmons enseuelis,
Et triste en la prison souspire,
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempeste luy deschire.
Auiourd'huy mille matelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffallis d'art & de courage,
En l'auanture de tes eaux.
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que ie descris,
Ne me font point ietter de cris,
Car eusses tu porté l'abysme,
Iusques où nous leuons les yeux,
Et d'vn deberd prodigieux,
Trempé le Ciel iusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre iniurieux,

Hyuer ie loüerois ton crime.
Helas! le gouffre des mal-heurs,
D'où ie puise l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs son origine,
Mon deseſpoir dont tu te ris
C'eſt la douleur de ma Cloris
Qui rend toute la Cour chagrine,
Les Dieux qui tous en ſont marris,
Iurent enſemble ta ruine.
Ce beau corps ne diſpoſe plus
De ſes ſens, dont il eſt perclus
Par la froideur qui les aſſiege:
Eſpargne hyuer tant de beautés
Remets ſa voix en liberté,
Faits que ceſte douleur s'allege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais diſtiler toute la neige.
Qu'elle ne touche de ſi pres
L'ombre noire de tes Cypres,
Car ſi tu menaſſois ſa teſte,
Le laurier que tu tiens ſi cher,
Et que l'eſclair n'oſe toucher,
Seroit ſubiect à la tempeſte,
Et les Dieux luy feroient ſecher
La racine comme le feſte.
Mais ſi ta crainte ou ta pitié,
Veut flechir mon inimitié,
Sois luy plus doux que de couſtume,
Ronge nos vignes de muſcats,
Dont les Muſes font tant de cas,
Mais à la faueur de ma plume,
Dans ſes membres ſi delicats
Ne r'ancine iamais le rume.
Promeine tes froids Aquilons
Par la campagne des Gelons

Greſle

Gresle dessus les monts de Thrace:
Mais si iamais tu reprimas,
La violence des frimas,
Et la dureté de la glace
Sur les plus temperez climats
Le sien tousiours ayt ceste grace.
Sa maison comme le fainct lieu,
Consacré pour le nom d'vn Dieu,
Rien que pluye d'or ne possede,
La neige fonde sur ton toit
Vn sacré nectar qui ne soit
Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Iupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede.
Si tu m'accorde ce bon-heur,
Par cet œil que i'ay fait Seigneur
D'vne ame à l'aymer obstinee,
Ie iure que le Ciel lira,
Ton nom qu'on ensevelira,
Qu'au tombeau de la destinee,
Et par moy ta loüange ira,
Plus loing que la derniere annee.

LE MATIN.

ODE.

L'Aurore sur le front du iour
Seme l'azur, l'or & l'yuoire,
Et le Soleil lassé de boire,
Commence son oblique tour,
Les cheuaux au sortir de l'onde,
De flamme & de clarté couuerts,

La

La bouche & les naſeaux ouuerts,
Ronflent la lumiere du monde.
La Lune fuit deuant nos yeux,
La nuict a retiré ſes voiles,
Peu à peu le front des eſtoilles,
S'vnit à la couleur des Cieux.
Deſia la diligente Auette,
Boit la mariolaine & le thein,
Et reuient riche du butin,
Qu'elle a pris ſur le mont Hymette.
Ie voy le genereux Lion,
Qui ſort de ſa demeure creuſe,
Heriſſant ſa perruque affreuſe,
Qui faict fuir Endimion,
Sa Dame entrant dans les bocages,
Compte les Sangliers qu'elle a pris
Ou deuale chez les eſprits
Errant aux ſombres mareſcages.
Ie voy les Agneaux bondiſſans,
Sur ces blancs qui ne font que naiſtre:
Cloris chantant les meine paiſtre,
Parmy ces coſtaux verdiſſans.
Les oyſeaux d'vn ioyeux ramage,
En chantant ſembient adorer,
La lumiere qui vient dorer,
Leur cabinet & leur plumage.
La charroüe eſcorche la plaine,
Le bouuier qui ſuit les ſeillons,
Preſſe de voix & d'aiguillons,
Le couple des bœufs qui l'entraine.
Alix appreſte ſon fuſeau,
Sa mere qui luy faict la taſche,
Preſſe le chanure qu'elle attache,
A ſa quenoüille de roſeau.
Vne confuſe violence,

Trouble

Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere auec le bruit;
Dissipe l'ombre & le silence.
Alidor cherche à son resueil
L'ombre d'Iris qu'il a baisee,
Et pleure en son ame abusee
La fuitte d'vn si doux sommeil.
Les bestes sont dans leur taniere
Qui tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le sommeil,
Reprend son œuure coustumiere.
Le forgeron est au fourneau
Oy comme le charbon s'alume,
Le fer rouge dessus l'enclume
Estincelle sous le marteau,
Ceste chandelle semble morte,
Le iour la faict esuanouyr,
Le soleil vient nous esblouyr,
Voy qu'il passe au trauers la porte.
Il est iour, leuons nous Philis,
Allons à nostre iardinage,
Voir s'il est comme ton visage,
Semé de roses, & de lys.

LA SOLITVDE.

ODE.

DAns ce val solitaire & sombre,
Le cerf qui brame au bruict de l'eau,
Panchant ses yeux dans vn ruisseau,
S'amuze à regarder son ombre,
De ceste source vne Naiade,

Tous

Tous les ſoirs ouure le portail
De ſa demeure de cryſtal,
Et nous chante vne ſerenade.
Les Nymphes que la chaſſe attire
A l'ombrage de ces foreſts,
Cherchent des cabinets ſecrets,
Loing de l'embuche du Satyre.
Iadis au pied de ce grand cheſne,
Preſque auſſi vieux que le Soleil,
Baccus l'Amour & le Sommeil,
Firent la foſſe de Silene,
Vn froid & tenebreux ſilence,
Dort à l'ombre de ſes ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'vne amoureuſe violence,
L'eſprit plus retenu s'engage,
Au plaiſir de ce doux ſeiour,
Où Philomele nuict & iour,
Renouuelle vn piteub langage.
L'orfraye & le bibou s'y perche,
Icy viuent les loup-garoux,
Iamais la iuſtice en courroux,
Icy de criminels ne cherche.
Icy l'amour faict ſes eſtudes,
Venus y dreſſe des Auiels:
Et les viſites des mortels,
Ne troublent point ces ſolitudes.
Ceſte foreſt n'eſt point profane,
Ce ne fut point ſans la facher,
Qu'Amour y vint iadis cacher,
Le berger qu'enſaignoit Diane.
Amour pouuuoit par innocence,
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme Reyne des foreſt,
Diane auoit ceſte licence,

Cupidon d'vne douce flamme,
Ouurant la nuict de ce valon,
Mist deuant les yeux d'Appollon,
Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.
A l'ombrage de ce bois ſombre,
Hyacinthe ſe retira,
Et depuis le Soleil iura
Qu'il ſeroit ennemy de l'ombre.
Tout aupres le ialoux Boree,
Preſſé d'vn amoureux tourment,
Fut la mort de ce ieune amant,
Encore par luy ſouſpiree.
Saincte foreſt ma confidente,
Ie iure par le Dieu du iour,
Que ie n'auray iamais amour,
Qui ne te ſoit toute euidente.
Mon Ange ira par cet ombrage,
Le Soleil le voyant venir,
Reſſentira du ſouuenir,
L'accez de ſa premiere rage.
Corine ie te prie approche,
Couchons nous ſur ce tapis vert,
Et pour eſtre mieux à couuert,
Entrons au creux de ceſte roche:
Ouure tes yeux ie te ſupplie,
Mille amours loge là dedans,
Et de leurs petits traits ardans,
Ta prunelle eſt toute remplie.
Amour de tes regards ſouſpire,
Et ton eſclaue deuenu,
Se voit luy meſme retenu,
Dans les liens de ſon Empire.
O beauté ſans doute immortelle,
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croyois pas,

Que vous fussiez du tout si belle.
Qui voudroit faire vne peinture,
Qui peust ses traits representer,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais nature.
Tout vn siecle les destinees,
Trauaillerent apres ses yeux,
Et ie croy que pour faire mieux,
Le temps n'a point assez d'annees.
D'vne fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui iettent des feux & des dards,
Dont les Dieux aymeroient la force.
Que ton teint est de bonne grace,
Qu'il est blanc, & qu'il est vermeil,
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vny que de la glace.
Mon Dieu que tes cheueux me plaisent,
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyans beaux comme ils sont,
Ie suis ialoux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre & de roze,
Ton entretient est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant,
Qu'aymer est vne belle chose.
D'vn air plein d'amoureuse flame,
Aux accens de ta douce voix,
Ie voy les fleuues & les bois,
S'embrazer comme a faict mon ame.
Si tu mouilles tes doigts d'yuoire,
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau,
Aymera s'il en oze boire,
Presente luy ta face nuë,
Tes yeux auecques l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront,

Que Venus eſt icy venuë.
Si bien elle ſera depeinte,
Les faunes s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aymeront,
Ne ſçauront deſcouurir la feinte,
Entend ce Dieu qui te conuie,
A paſſer dans ſon element,
Oy qu'il ſouſpire bellement
Sa liberté deſia rauie.
Trouble luy ceſte fantaſie,
Deſtourne toy de ce miroir,
Tu le mettras au deſeſpoir.
Et m'oſteras la ialouſie.
Voy-tu ce tronc & ceſte pierre,
Ie croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient ialoux
De ce myrthe & de ce lierre.
Sus ma Corine? que ie cueille,
Tes baiſers du matin au ſoir,
Voy comme pour nous faire aſſeoir,
Ce myrte a laiſſé choir ſa fueille.
Oy le Pincon & la Linotte,
Sur la branche de ce roſier,
Voy branler leur petit goſier,
Oy comme ils ont changé de notte.
Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oyſeaux
Chanteront vne ſerenade.
Preſte moy ton ſein pour y boire,
Des odeurs qui m'embauſmeront,
Ainſi mes ſens ſe paſmeront,
Dans les lacs de tes bras d'yuoire.
Ie baigneray mes mains folaſtres,
Dans les ondes de tes cheueux,

Et ta beauté prendra les vœux,
De mes œillades idolatres.
Ne crains rien, Cupidon nous garde
Mon petit Ange es tu pas mien,
Halle voy que tu m'aymes bien,
Tu rougis quand ie te regarde.
Dieux que ceſte façon timide,
Eſt puiſſante ſur mes eſprits
Regnauld ne fut pas mieux eſprits,
Par les charmes de ſon Armide.
Ma Corine que ie t'embraſſe,
Perſonne ne nous voit qu'Amour,
Voy que meſme les yeux du iour,
Ne trouuent point icy de place.
Les vents qui ne ſe peuuent taire,
Ne peuuent eſcouter auſſi,
Et ce que nous ferons icy,
Leur eſt vn incogneu myſtere.

ODE.

Vn fier demon qui me menaſſe,
De ſon triſte & funeſte accent,
Contre mon amour innocent,
Gronde la hayne & la diſgrace.
On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languiſſantes,
N'auoient plus ces flammes puiſſantes,
Qui bleſſoient les ames des Dieux.
Nature eſt vrayement bien hardie,
Et le ſort bien faux & malin
D'aſſuiettir le ſang diuin,
A l'effort d'vne maladie,
En deteſtant ſes cruautez,
Quelque peu qui m'en diuertiſſe,

Ie crie contre l'iniuſtice
Que le Ciel fait à ſes beautez.
Depuis ce malheureux meſſage,
Qui m'a priué de tout repos,
La triſteſſe amis dans mes os,
Vn tourment d'amour & de rage.
Malade au lict d'où ie ne ſors,
Ie ſonge que ie vois la Parque,
Et que dans vne meſme barque,
Nous paſſons le fleuue des morts.
Si tu te dueils de mon abſence,
C'eſt vn ſupplice d'amitié,
Qui merite autant de pitié,
Qu'elle a de peine & d'innocence.
Ie mourray ſi tu meurs pour moy,
Autrement ie ſerois bien traiſtre,
Puis que le ſort ne m'a faict naiſtre.
Que pour mourir auecques toy.

SVR VNE TEMPESTE QVI S'ESLEVA COMME IL eſtoit preſt de s'embarquer pour aller en Angleterre.

ODE.

PArmy ces promenoirs ſauuages,
I'oy bruire les vents & les flots,
Attendant que les mattelots,
M'emportent hors de ces riuages,
Icy les rochers blanchiſſans,
Du choc des vagues gemiſſans,

Heriſſent

Heriſſent leurs maſſes cornuës,
Contre la cholere des airs,
Et preſentent leurs teſtes nuës,
A la menace des eſclairs.
I'oy ſans peur l'orage qui gronde,
Eſt fuſt ce l'heure de ma mort,
Ie ſuis preſt à quitter le port,
En dépit du Ciel & de l'onde,
Ie meurs d'ennuy dans ce loiſir:
Car vn impatient deſir,
De reuoir les pompes du Louure,
Trauaille tant mon ſouuenir,
Que ie bruſle d'aller à Douure,
Tant i'ay haſte d'en reuenir,
Dieu de l'onde, vn peu de ſilence:
Vn Dieu fait mal de s'eſmouuoir,
Fais moy paroiſtre ton pouuoir,
A corriger ta violence,
Mais à quoy ſert de te parler,
Eſclaue du vent & de l'air,
Monſtre confus qui de nature,
Vuide de rage & de pitié,
Ne monſtres que par aduanture,
Ta hayne, ny ton amitié?
Nochers qui par vn long vſage,
Voyez les vagues ſans effroy,
Et qui cognoiſſez mieux que moy,
Leur bon & leur mauuais viſage:
Diſtes moy, ce Ciel foudroyant,
Ce flot de tempeſte aboyant,
Les flancs de ces montagnes groſſes,
Sont-ils mortels à nos vaiſſeaux:
Et ſans applanir tant de boſſes,
Pourray-ie bien courir les eaux?
Allons Pilote où la fortune

Pouſſe

Pouſſe mon genereux deſſein,
Ie porte vn Dieu dedans le ſein,
Mille fois plus grand que Neptune:
Amour me force de patir,
Et deut Thetis pour m'engloutir,
Ouurir mieux ces moittes entrailles,
Cloris m'a ſçeu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puiſſent faire dans la mer.
O mon Ange, ô ma deſtinee
Qu'ay-ie fait à cet element,
Qu'il tienne ſi cruellement,
Contre moy ſa rage obſtinee?
Ma Cloris ouure icy tes yeux,
Tire vn de tes regars aux Cieux,
Ils diſſiperont leurs nuages,
Et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rage,
Que pour punir ſa cruauté.
Deſia ces montaignes s'abaiſſent,
Tous les ſentiers ſont aplanis,
Et ſur ces flots ſi bien vnis,
Ie voy des alcions qui naiſſent,
Cloris que ton pouuoir eſt grand,
La fureur de l'onde ſe rend
A la faueur que tu m'as faicte,
Que ie vay paſſer doucement,
Et que la peur de la tempeſte,
Me donne peu de penſement.
L'autre eſt leuee, & le Zephire,
Auec vn mouuement leger,
Enfle la voile, & fait nager,
Le lourd fardeau de la Nauire,
Mais quoy le temps n'eſt plus ſi beau,
La tourmente reuient dans l'eau,

Dieux

Dieux que la mer eſt infidelle,
Chere Cloris ſi ton amour,
N'auoit plus de conſtance qu'elle,
Ie mourrois auant mon retour.

A CLORIS.

ODE.

AVſſi franc d'amour que d'enuie,
Ie viuois loing de vos beautez,
Dans les plus douces libertez,
Que la raiſon donne à la vie:
Mais les regards imperieux,
Qu'amour tire de vos beaux yeux,
M'ont bien faict changer de nature,
Ha! que les violents deſirs,
Que me donna ceſte aduanture,
Furent traiſtres à mes plaiſirs.
Le doux eſclat de ce viſage,
Qui paroiſſoit ſans cruauté,
Et des ruſes d'vne beauté,
Me ſembloit ignorer l'vſage;
Me ſurprit d'vn ſi doux malheur,
Et m'affligea d'vne douleur,
Si plaiſante à ma frenaiſie,
Que deſlors i'aymay ma priſon,
Et deliuray ma fantaiſie,
De l'empire de ma raiſon.
Contre ce coup ineuitable,
Qui me mit l'amour dans le ſein;
Ie ne ſçay prendre aucun deſſein,
Ny facile, ny profitable,
Embraſé d'vn feu qui me ſuit

Par tout où le Soleil me luit,
Ie passe les monts Pyrenees,
Où les neiges que l'œil du iour,
Et les foudres ont espargnees,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces riuages où Neptune,
Fait tant d'escume & tant de bruit,
Et souuent d'vn vaisseau d'estruit,
Faict sacrifice à la fortune,
I'inuoque les ondes & l'air,
Mais au lieu de me consoler,
Le flots grondent à mon martyre,
Mes souspirs vont auec le vent,
Et mon pauure esprit se retire,
Aussi triste qu'auparauant.
Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous ostera l'aueuglement,
De vos charmantes resueries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Ceste effroyable solitude,
Dont le Soleil auec des pleurs,
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font elles à mes douleurs?
Grands deserts, sablons infertiles,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me deuez-vous tenir,
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regads, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces desers,
Bien sensibles à ma memoire!
Philis, que ce bon heur m'est doux
Et que ie trouue de la gloire,
A me ressouuenir de vous!

En fin ie croy que la tempeſte
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimitié des Cieux,
Me laiſſera leuer la teſte,
Apres tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reſeruez,
A ma longue perſeuerance,
Reprocheront à mon ennuy,
D'auoir creu que mon eſperance,
Me quitteroit pluſtoſt que luy.
Au retour de ce long voyage,
La terre en faueur de Philis,
D'œillets, de roſes, & de lys,
Semera par tout mon paſſage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiſte les flambeaux
Dont la voute du Ciel ſe pare,
Iront aux aſtres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare,
A celuy que ie vay querir.
Ce iour ſera filé de ſoye,
Le Soleil par tout où s'iray,
Laiſſera, quand ie paſſeray,
Des ombrages deſſus ma voye,
Les Dieux à mon ſort complaiſans,
Me combleront de leurs preſens,
I'auray tout mon ſaoul d'Ambroſie,
Les Deeſſes me viendront voir,
Au moins ſi voſtre courtoiſie,
Leur veut permettre ce deuoir.
Ceſte triſte nuict acheuee,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil,
Ne preuiennent mon arriuee.
A l'aiſe du premier abord,

Lors

Lors que tous nos destins d'accord,
Permettront que ie vous reuoye,
Si ie n'ay pour me secourir,
Des remedes contre ma ioye,
Ie doi bien craindre de mourir.
Ie sçay qu'à la faueur premiere
Que vos regards me ietteront,
Mes esprits rauis quitteront,
Le doux obiect de la lumiere,
C'est tout vn, i'ayme bien mon sort,
Car les cruautez de la mort,
N'ont point de si cruelle geine,
Que des Roys ne vouluſſent bien,
Se trouuer en la meſme peine,
Pour vn meſme honneur que le mien.
Cloris ma franchiſe eſt perduë,
Mais quand pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame ſe plaindroit de luy,
Toute la force & l'induſtrie,
Que i'oppoſois à la furie,
De mes trauaux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles:
Car mes ſentimens indociles,
En deuiennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma ſouffrance,
Et recommencer mon plaiſir,
S'eſloigne de mon eſperance,
Auſſi bien que de mon deſir,
Les deſtins, & le Ciel luy-meſme,
Qui recognoiſſent comme i'ayme,
Au ſeul obiect de mes douleurs,
Ne me preſentent point leur ayde,
Car ils ſçauent que tout remede,
Eſt plus foible que mes langueurs.

Ie cognois bien que l'œil d'vn Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de loüange,
Qu'amour bruſle de ſes appas,
S'il veut vn iour à ma priere,
Ietter l'eſclat de ſa lumiere,
A l'aduantage de mes vœux,
Faire naiſtre au ſort qui m'irrite,
Plus de bien que ie ne merite,
Et plus d'honneur que ie ne veux.
Tandis que ma flamme, ou ma rage,
Attendoit apres ſa beauté,
Vn faux & criminel ombrage,
Embaraſſe ſa volonté,
Ce feint honneur, ceſte fumee,
Vient eſtonner ſa renommee,
De l'imprudente des mortels,
Cloris perdez ceſte foibleſſe,
Si vous ne viuez en Deeſſe,
Dequoy vous ſeruent mes Autels?
Le plus audacieux courage,
Deuant vous ne fait que trembler,
Qui voit voſtre diuin viſage,
N'eſt plus capable de parler,
Vos yeux gouuernent les penſees,
Des ames les plus inſenſees,
Et les bornent de toutes parts:
Et la plus aigre meſdiſance,
N'eſt qu'honneur, & que complaiſance,
Aux attraits de vos doux regards.
Moy qui ſuis deuenu perfide,
Contre les Dieux que i'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide,
Sinon l'empire de vos loix,
Ie vous croy parfaicte & diuine,

Et

Et mon iugement s'imagine,
Que les faits les plus odieux,
Lors que vous leur donnez licence,
Sont plus iustes que l'innocence,
Et que la saincteté des Dieux.
Mais quand les eaues indiscrettes,
S'amuseroient à discourir,
De nos flammes les plus secrettes,
Elles ne doiuent pas mourir.
O Dieux qui fistes les abysmes,
Pour la punition des crimes,
Ie renonce à vostre pitié,
Et vous appelle à mon supplice,
Si iamais mon ame est complice,
De la fin de nostre amitié.
Chere Cloris ie vous coniure,
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'iniure,
Des faux bruits que vous redoutez,
Comme vous i'en ay des atteintes,
Et mille violentes craintes,
Me persecutent nuict & iour,
Ie croy que les Dieux & les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.
Ie suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins ialoux,
Ne donnent vn langage aux bestes,
Pour leur faire parler de nous,
Vne ombre, vn rocher, vn zephire,
Parlent tout haut de mon martyre,
Et quand les foudres murmurans,
Menacent le peché du monde,
Ie croy que le tonnerre gronde,
Du seruice que ie vous rends.

Mais quoy que le Ciel & la terre,
Troublaſſent nos contentements,
Et nous fiſſent ſouffrir la guerre,
Des Aſtres & des elements,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans vn fleuue de delices,
Noyer les ſeins iniurieux;
Qui priuent nos ieunes annees,
Des douceurs que les deſtinees,
Ne permettent iamais aux vieux.

ODE.

HEureux tandis qu'il eſt viuant,
Celuy qui va touſiours ſuiuant,
Le grand maiſtre de la nature,
Dont il ſe croit la creature,
Il n'enuia iamais autruy,
Quand tous les plus heureux que luy,
Se mocqueroient de ſa miſere.
Le rire & toute la colere.
Celuy-là ne s'eſueille point,
Auſſi toſt que l'Aurore point,
Pour venir des Soucys du monde,
Importuner la terre & l'onde,
Il eſt touſiours plein de loiſir,
La iuſtice eſt tout ſon plaiſir,
Et permettant en ſon enuie,
Les douceurs d'vne ſaincte vie,
Il borne ſon contentement,
Par la raiſon tant ſeulement:
L'eſpoir du gain ne l'importune,

En son esprit est sa fortune,
L'esclat des cabinets dorez,
Où les Princes sont adorez,
Luy plaist moins que la face nuë,
De la campagne ou de la nuë,
La sottise d'vn courtisan,
La fatigue d'vn artisan,
La peine qu'vn amant souspire,
Luy donne esgallement à rire,
Il n'a iamais trop affecté,
Ny les biens, ny la pauureté,
Il n'est ny seruiteur, ny maistre,
Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
Iesus Christ est sa seule Foy,
Tels seront mes amis & moy.

A PHILIS.

STANCES.

HA! Philis que le Ciel me faict mauuais visage,
Tout me fasche & me nuit,
Et reserué l'amour & le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les Astres les plus doux ont coniuré ma perte,
Ie ne sçay plus nul soustien,
La Cour me semble vne maison deserte,
Où ie ne trouue rien.
Les hommes & les Dieux menassent ma fortune:
Mais en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que i'importune,

Ce n'eſt que ta beauté.
Les traits de tes beautés ſont d'aſſez fortes armes
Pour vaincre mon malheur,
Et dans la geſne aſſiſté de tes charmes,
Ie mourray ſans douleur.
Dedans l'extremité de la peine où nous ſommes,
Souſpirant nuict & iour,
Ie feins que c'eſt la diſgrace des hommes,
Mais c'eſt celle d'amour.
Parmy tant de dãgers c'eſt auec peu de crainte,
Que ie prens garde à moy,
En tous mes maux le ſubiect de ma plaintt,
C'eſt d'eſtre abſent de toy.
Pour m'oſter aux plus forts qui me vouleient pourſuiure,
Ie trouue aſſez de lieux:
Mais quel climat m'aſſeurera de viure,
Si ie quitte tes yeux.
Le Soleil meurt pour moy, vne nuict m'enuironne,
Ie penſe que tout dort.
Ie ne voy rien, ie ne parle à perſonne,
N'eſt-ce pas eſtre mort?

STANCES.

QVand i'auray ce contentement,
De te voir ſans empeſchement,
Obiect vnique de mon enuye,
Cher maiſtre de ma volonté,
A quoy voudras tu que i'employe
Les heures de ma liberté?

Ie

Ie ne veux point seruir de nombre,
Suyuant apres toy comme vne ombre:
Dés qu'vn maistre que i'aymois bien
M'eut traitté dans ceste coustume,
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume.
Il est vray qu'vn sort malheureux,
Par vn astre bien tenebreux,
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux touchez de pitié,
Maigré les hommes & l'enuie
Me donnerent ton amitié.
Depuis vn insensible orgueil
De voir mes malheurs au cercueil,
M'a donné tant d'ingratitude,
Que ie ne puis sans deplaisir.
Permettre que la seruitude
Prenne vne heure de mon loisir.

STANCES

QVe mon espoir est foible, & ma raison confuse,
C'est bien hors de propos
Brulant comme ie fais, que mon esprit s'amuse
A chercher du repos,
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur;
Et ie suis en fureur, quand mon discours s'essaye
De ruyner mon malheur,
Car si vn si cher ennuy combat ma violence,
Ie meurs si doucement,

Que pour me secourir ie ferois conscience
De parler seulement.
Philis dans les tourmens que ta rigueur me donne
Quoy que ie meure à tort,
Ie me diray coulpable, afin qu'on te pardonne,
L'iniure de ma mort:
Amour a resolu que ie sois ta victime,
Mais que ta cruauté
A son occasion ne fasse point de crime,
Qu'auecques ta beauté.
Non mon sort est meilleur, Philis veut que ie viue.
Et sans compassion
Ne sçauroit endurer qu'vn déplaisir arriue
A mon affection.
On voit sur son visage animé de sa flame
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble, ou ie vois que son ame
Entend mon amitié.
Ie sçais bien que l'honneur, & les loix de la vie
Combattent son desir,
Et que sa chasteté resiste en mon enuie
Auecques déplaisir,
Son cœur dans cét effort saumant son innocence
Languit pour mon subiect,
Et donne ses soupirs sans doute à mon absence,
Plustost qu'à son obiect.
Vn riual me trauerse, elle qui s'en afflige
Se defferoit de luy,
Mais la condition de ce fascheux, l'oblige
De souffrir auec luy.
Cét amant importun, dont elle est offencée.
Pese son entretien,
Et recognoist assez qu'elle a dans la pensée
Autre feu que le sien.

STAN

STANCES.

MOn esperance refleurit,
Mon mauuais destin perd courage,
Auiourd'huy le Soleil me rit,
Et le Diel me fait bon visage.
Mes maux ont acheué leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contens,
Amour a ramené mon Ange.
Dieux que i'ay si souuent priez
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez,
D'estre si longs à me la rendre.
I'excuse vostre cruauté,
Ie perds le soin de vous desplaire,
Le retour de ceste beauté
A finy toute ma cholere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN, SVR LA MORT de Madame la Ducheſſe de Neuers.

IE vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs
Puis que ceſte Princeſſe eſt digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil ſi legitime;
Pour elle vos regrets prennent vn iuſte cours,
Et de les arreſter, ie croyrois faire vn crime,
Auſſi bien que la mort en arreſtant ſes iours,

Ie ſçay bien que voſtre ame aſſez robuſte & ſaine,
Auecques ſon diſcours a combatu ſa peine,
Et qu'elle a vainement cherché ſa gueriſon,
Y taſcher apres vous on ne le peut ſans blaſme,
Car ie ne penſe pas qu'on trouue en la raiſon,
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans voſtre ame.

Les plus cuiſans malheurs trouuent allegement,
Apres que le deuoir a rendu ſagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature:
Mais lors que mon eſprit ſonge à vous conſoler,
Contre les ſentimens d'vne perte ſi dure,
Plus ie ſuis preparé, moins i'ay dequoy parler.

Tandis que la memoire à vos ſens renouuelle
L'eſclat de la vertu qui reluyſoit en elle,
Vous nourriſſez en vain quelque eſpoir de gue-
rir,
Et quand le ſouuenir d'vne amitié ſi ferme,
Pour guerir voſtre ennuy ſe laiſſera mourir,
Croyez que voſtre vie eſt proche de ſon terme.

Auſſi ceſte Princeſſe eſtant loing de vos yeux,
Le iour de tous vos maux eſt le plus odieux,
La mort de vos langueurs eſt la moins inhumaine,
Quelque part de la terre où vous faciez ſeiour,
Il ne vous reſte plus que des obiects de haine,
Apres auoir perdu l'obiect de voſtre Amour.

De moy, ſi la rigueur d'vn accident ſemblable
M'auoit oſté le fruict d'vn bien ſi deſirable,
Ie croirois que pour moy tout n'auroit que du mal.
Mes pieds ne ſ'oſeroient aſſeurer ſur la terre,
Le iour m'offenceroit, l'air me ſeroit fatal,
Et la plus douce paix me ſeroit vne guerre.

Aigriſſez vous touſiours d'vn chagrin plus re-
cent,

Que

Que voſtre ame en flattant l'ennuy qu'elle reſſent,
Pour ſi chere compagne inceſſamment ſouſpire,
Iamais ſon entretien ne vous ſera rendu,
Et le Ciel reparant vos pertes d'vn Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'auez perdu.

A ELLE MESME.

PVis qu'en cet accident le ſort nous deſoblige,
Ie croy que tout le monde auecques vous s'afflige,
Et ce commun malheur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que ceſte mort a faict naiſtre nos vers,
Dont l'aymable douceur efface ſon iniure.
A voir vos ſentimens eſcrits ſi doucement,
A voir voſtre douleur peinte ſi viuement,
Ie croy qu'en vain la mort de ce butin ſe vante,
Car comme la raiſon m'apprend à diſcourir,
Celle que vous plaignez eſt encore viuante,
Puis qu'elle eſt dans vos vers qui ne ſçauroient mourir.
Vous meſlez dans ce dueil tant d'agreables charmes,
Que c'eſt eſtre inſenſé que luy donner des larmes
Ie la croy bien heureuſe en ſi rare tombeau,
Et regarde ſa gloire auecque tant d'enuie,
Que ſi l'on m'euſt deu faire vn monument ſi beau
Ie mourrois de regret de ne l'auoir ſuyuie.
I'ay creu que la triſteſſe eſtoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'vn iugement ſi faux
La douce reſuerie où l'ennuy nous amuſe,

Mais

Mais vous faictes le dueil auecques tant d'appas
Que i'ayme la rigueur, combien que ie l'accuse,
Et trouue du plaisir à craindre le trespas.

POVR MADAMOISELLE D. M.

STANCES.

IE suis bien ieune encor, & la beauté que i'ayme
Est ieune comme moy.
I'ay souuent desiré de luy parler moy mesme
Pour luy donner ma foy.
I'obey sans contrainte à l'Amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ayt,
Et sans luy resister mon ame s'abandonne,
A tout ce qui luy plaist.
Si pour luy tesmoigner combien ie suis fidelle,
Il me falloit mourir,
Quoy qu'on eust faict la mort mille fois plus cruelle,
L'on m'y verroit courir.
Ie iure mon destin, & le iour qui m'esclaire,
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce Soleil si beau ne faict que me déplaire,
Quand il n'est pas icy.
Lors que l'Aube ensuiuãt la nuit qu'elle a chassee
Espart ses tresses d'or,
Le premier mouuement qui vient à ma pensée
C'est l'Amour d'Alidor.
Ie tasche en m'esueillant à r'appeller les songes
Que i'ay faict en dormant,
Et dans le souuenir de leurs plaisans mensonges
Ie reuoy mon amant.

Mon

Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos,
Ie le voy dans la nuict, & parmy le silence
I'entens ses doux propos.
Tous les secrets d'Amour que le sõmeil exprime,
Mon ame les ressent,
Et le matin ie pense auoir commis vn crime
Dans mon lict innocent,
De honte à mon resueil ie suis toute confuse.
Et d'vn œil tout faſché,
Ie voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuſe
D'auoir faict vn peché
Ie me veux repentir de ceſte double offenſe,
Mais ie ne ſçay comment:
Car mon eſprit troublé me fait vne deffenſe,
Que luy meſme deſment.
Dans mon lict deſolé toute moitte de larmes
Ie prie tous les Dieux,
De mal traiter Morphee, à cauſe que ſes charmes
Ont abusé mes yeux.
Helas! il eſt bien vray que ie ſuis amoureuſe,
Et qu'en mon ſainct Amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureuſe,
Qui ſoit en ceſte Cour.
I'adore vne beauté ſi viue & ſi modeſte,
Qu'elle peut tout rauir,
Et qui ne prend plaiſir d'eſtre toute celeſte,
Qu'afin de me ſeruir,
Il a dedans ſes yeux des pointes & des charmes,
Qu'vn tigre gouſteroit,
Et ſi Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine,
Ne marche de lyon;
Et plus braue qu'Achille ardant à la ruine,

Des pompes d'Ilion,
C'eſt le meilleur eſprit, & le plus beau viſage,
Qu'on ayt encores veu
Et les meilleurs eſprits n'ont point eu d'auantage
Que mon amant n'ayt eu.
La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroiſtre
Fait eſtime du ſien.
Et les mieux accomplis ne le ſçauroient cognoiſtre
Sans en dire du bien,
Hors de luy, la vertu dans l'ame la plus belle,
Eſt comme en vn tombeau,
Et ſes plus grãds eſclats ſont moins qu'vne eſtincelle
Au prix de ce flambeau,
Ie penſe en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et i'aymerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'auoir irrité.
Dieux que le beau Paris eut vne belle proye!
Que c'eſt amant fit bien,
Alors qu'il alluma l'embrazement de Troye,
Pour amortir le ſien.
O mon Alidor, ie ſuis bien moins qu'Heleine,
Digne de t'eſmouuoir:
Mais tu ſçais biẽ auſſi qu'auecques moins de peine,
Tu me pourrois auoir.
Il la fallut prier, mais c'eſt moy quite prie;
Et la comparaiſon
De ſes affections auecque ma furie,
Eſt loing de la raiſon.
L'impreſſion d'honneur, & celle de la honte
Sont hors de mon eſprit.
La chaſteté m'offence, & paroiſt vn vieux conte,
Que ma mere m'apprit,
Iamais fille n'ayma d'vne amitié ſi forte,

Tous

Tous mes plus chers parens,
Depuis que i'ay conçeu l'amour que ie te porte
Me ſont indifferens,
Ils auroient beau ſe plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner.
Car vers eux ie ne ſuis de mon amour auare,
Que pour te la donner.
Reçois ma paſſion, pourueu que ton merite,
N'en ſoit pas offencé.
Et vois que mon eſprit ne te l'auroit eſcrite,
S'il n'eſtoit inſenſé.

STANCES.

MAintenant que Philis eſt morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint,
Eſt dans le ſepulchre auec elle,
Ie croy que l'amour le plus ſaint
N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'eſt mentir trop ſouuent,
Tes propos ne ſont que du vent,
Tes regards ſont tous pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Ie me mocque de tes excuſes,
Et t'ayme moins de la moitié.
Ie te voy touſiours en contrainte,
Il te vient touſiours quelque crainte,
Tu ne trouue iamais loiſir,
Dis pluſtoſt que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaiſir

De chercher ailleurs la fortune.
Ne fais plus semblant de m'aymer,
Et quoy qu'il me soit bien amer
De perdre vne si douce flame,
Si tu n'as point d'amour pour moy,
Ie iure tes yeux & mon ame
De ne songer iamais à toy.
Ie t'allois consacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien.
Sçache vn peu de la renommee,
Comme i'ay sçeu dire du bien,
D'vne autre que i'auois aymee.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers sont de mauuais appas,
Vn roc n'en deuient point passible,
Ce sont de foibles hamçons,
Pour ton naturel insensible,
Que luy promettre des chansons.
Que veux tu plus que ie te donne,
Auiourd'huy que Dieu m'abandonne,
Que le Roy ne me veut pas voir,
Que le iour me luit en cholere,
Que tout mon bien est mon sçauoir,
Dequoy plus te pourrois-ie plaire?
Si mon mauuais sort peut changer,
Ie iure de te partager
Les prosperitez où i'aspire,
Et quand le Ciel me feroit Roy,
Vn present de tout mon Empire,
Te feroit preuue de ma foy.
Mais tu n'as point l'esprit auare,
Et quelque dignité si rare
Qu'vn Dieu mesme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eust dans l'ame,

Tu

Tu le laisserois bien souffrir,
Auant que soulager sa flame.
Quant à moy las de tant brusler,
Et si presse de reculer,
I'ay desesperé de la place,
La nature icy vaut bien peu
Qu'vn front de neige, vn cœur de glace,
Puissent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'Il est vray Cloris que tu m'aymes,
Mais i'entends que tu m'aymes bien,
Ie ne croy point que les Roys mesmes
Ayent vn heur comme le mien,
Que la mort seroit importune,
De venir changer ma fortune
A la felicité des Dieux,
Tout ce qu'on dit de l'ambrosie,
Ne touche point ma fantaisie,
Au prix des graces de tes yeux.
Sur mon ame il m'est impossible
De passer vn iour sans te voir,
Qu'auec vn tourment plus sensible
Qu'vn d'amné n'en sçauroit auoir,
Le sort qui menaça ma vie,
Quand les cruautez de l'enuie
Me firent esloigner du Roy,
M'exposant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de ioye

Qu'il ne m'auoit donné d'effroy.
Que ie me plus dans ma misere,
Que i'aymay mon banniſſement,
Mes ennemis ne valent guere
De me traicter ſi doucement,
Cloris, prions que leur malice
Faſſe bien durer mon ſupplice,
Ie ne veux point partir d'icy,
Quoy que mon innocence endure,
Pourueu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure auſſi.
Ie iure l'Amour & ſa flame.
Que les doux regards de Cloris,
Me font deſia trembler dans l'ame,
Quand on parle de Paris.
Inſenſé ie commence à craindre,
Que mon Prince me va contraindre,
A ſouffrir que ie ſois remis,
Vous qui le miſtes en cholere,
Si vous l'empeſchez de le faire,
Vous n'eſtes plus mes ennemis.
Toy qui ſi viuement pourchaſſes,
Les remedes de mon retour,
Prens bien garde quoy que tu faſſes,
De ne point faſcher mon amour,
Arreſte vn peu, rien ne me preſſe,
Ton ſoin vaut moins que ta pareſſe,
Me bien ſeruir c'eſt m'affliger:
Ie ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance,
A qui taſche de m'obliger.
Il te ſemble que c'eſt vn ſonge,
D'entendre que ie m'ayme icy,
Et que le chagrain qui me ronge,
Vienne d'vn amoureux ſoucy,

Tu penſes que ie ne reſpire,
Que de ſçauoir où va l'Empire,
Que deuient le peuple mutin,
Et quand Rome ſe doit reſoudre,
A faire partir vne foudre,
Qui conſomme le Palatin.
Toutes ces guerres inſenſees,
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne ſont point là les penſees,
Qui s'oppoſent à mon repos.
Quelques maux qu'apportent les armes,
Vn amant verſe peu de larmes,
Pour flechir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Allemagne,
Se noye de ſang ou de vin.
Et combien qu'vn appas funeſte
Me traine aux pompes de la Cour,
Et que tu ſçais bien qu'il me reſte
Vn ſoin d'y retourner vn iour:
Quoy que la fortune appaiſee,
Se rendiſt à mes vœux aiſee,
Auiourd'huy ie ne penſe pas,
Soit il le Roy qui me r'appelle,
Que ie puiſſe m'eſloigner d'elle,
Sans trouuer la mort ſur mes pas.
Mon eſprit eſt forcé de ſuiure
L'aymant de ſon diuin pouuoir,
Et tout ce que t'appelle viure,
C'eſt de luy parler & la voir,
Quand Cloris me faict bon viſage,
Les tempeſtes ſont ſans nuage,
L'air le plus orageux eſt beau,
Ie ris quand le tonnerre gronde.
Et ne croy point que tout le monde

Soit capable de mon tombeau.
La felicité la plus rare,
Qui flatte mon affection,
C'eſt que Cloris n'eſt point auare
De careſſe & de paſſion,
Le bon-heur nous tourne en couſtume,
Nos plaiſirs ſont ſans amertume,
Nous n'auons ny courroux ny fard,
Nos trames ſont toutes de ſoye,
Et la Parque apres tant de ioye,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREVX.

STANCES.

ESloigné de vos yeux où i'ay laiſſé mon ame,
Ie n'ay de ſentiment que celuy du malheur,
Et ſans vn peu d'eſpoir qui luit parmy ma flame,
Mon treſpas eut eſté ma derniere douleur.
Pleuſt au Ciel qu'auiourd'huy la terre euſt quitté l'onde,
Que les raiz du Soleil fuſſent abſent des Cieux,
Que tous les elemens euſſent quitté le monde,
Et que ie n'euſſe pas abandonné vos yeux.
Vn arbre que le vent emporte à ſes racines,
Vne ville qui voit deſmolir ſon rempart,
La faiſte d'vne tour qui tombe en ſes ruines,
N'ont rien de comparable à ce ſanglant deſpart.
Depuis voſtre demon ne ſert plus que de nombre
Mes ſens de ma douleur s'en vont deſia rauis,

Ie

Ie ne ſuis plus viuant, & paſſerois pour ombre,
Sinon que mes ſouſpirs deſcouurent que ie vis.
Mon ame eſt dans les fers, mon ſang eſt dans la
flame.
Iamais mal-heur ne fut à mon mal-heur eſgal,
I'ay des vautours au ſain, i'ay des ſerpens dans
l'ame,
Et vos traicts qui me font encore plus de mal,
Errant depuis deux mois de Prouince en Pro-
uince,
Ie traine auecques moy la Fortune & l'amour,
L'vn oblige mes pas à courtiſer mon Prince,
L'autre oblige mes ſens à vous faire la cour.
Des plus rares beautez en ce faſcheux voyage
Où iadis pour aymer les Dieux fuſſent allez,
M'ont aſſez prodigué les traits de leur viſage:
Mais ce n'eſtoit qu'horreur à mes yeux deſolez.
Par tout où loing de toy la fortune me traine,
Ie iure par tes yeux que tout mon entretien,
N'eſt que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me ſouuient moins de mon nom que du
tien.
En ma condition d'où mille ſoins ne partent,
L'entendement me laiſſe, & tout conſeil me fuit:
Tous autres penſemens de mon ame s'eſcartent,
Au ſouuenir du rien qui ſans ceſſe me ſuit.
Que ta fidelité ſe farme à mon exemple,
Fuy comme moy la preſſe, hay comme moy la Cour:
Ne frequente iamais bal, promenoir, ny temple,
Et que nos deytez ne ſoyent rien que l'Amour.
Tout ſeul dedans ma chambre où i'ay faict ton
Egliſe,
Ton image eſt mon Dieu, mes paſſions ma foy:
Si pour me diuertir Amour veut que ie liſe,
Ce ſont vers que luy meſme a compoſé pour moy.

Dans

Dans le trouble importun des soucis de la guerre
Chacun me voit chagrain: car il semble à me voir,
Que ie faits des projects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'auoir.

STANCES.

I'Ay trop d'honneur d'estre amoureux:
Et voy bien que les plus heureux,
Ont droit de me porter enuie:
Mais quoy que menasse le sort,
Ie puis bien defier la mort,
Puis que vous possedez ma vie.
Les plus deuotieux mortels,
Rendant leur seruice aux Autels,
Qu'on dresse aux deitez supremes,
Ne font bruster que de l'encens,
Et pour vous adorer ie sens,
Que ie me suis bruslé moy-mesme.
Les Roys ont de diuers honneurs,
Leurs esclaues sont des Seigneurs,
Les elemens sont leur partage,
Toute la terre est leur maison,
Moy ie n'ay rien qu'vne prison,
Mais ie l'estime d'auantage.

STANCES.

QVand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps,

Bien

Bien plus blancs que le linge meſme:
Quand tu ſens ma bruſlante main,
Se pourmener deſſus ton ſein,
Tu ſens bien Cloris que ie t'ayme.
Comme vn deuot deuers les cieux,
Mes yeux tournez deuers tes yeux
A genoux aupres de ta couche,
Preſſé de mille ardans deſirs,
Ie laiſſe ſans ouurir ma bouche,
Auec toy dormir mes plaiſirs.
Le ſommeil aiſe de t'auoir
Empeſche tes yeux de me voir,
Et te retient dans ſon empire
Auec ſi peu de liberté,
Que ton eſprit tout arreſté
Ne murmure ny ne reſpire.
La roſe en rendant ſon odeur,
Le Soleil donnant ſon ardeur,
Diane & le char qui la traine,
Vne Naiade dedans l'eau,
Et les Graces dans vn tableau,
Font plus de bruict que ton haleine.
Là ie ſouſpire aupres de toy,
Et conſiderant comme quoy,
Ton œil ſi doucement repoſe,
Ie m'eſcrie: ô Ciel! peux tu bien
Tirer d'vne ſi belle choſe,
Vn ſi cruel mal que le mien.

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la froide horreur de la nuict

Où la triſteſſe me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié,
Que ne faict celuy de ma vie.
Apres que mon ſupreſme iour,
M'aura porté dans le ſejour
Des ames mieux fauorizees,
Mon ame verſera des pleurs,
Qui feront naiſtre mille fleurs
Dans les campagnes Elizees.
Ce doux & ce poignant ſoucy,
Le meſme qui me touche icy,
Reuiura dans mon ame morte,
Et les eſprits qui me verront,
Approchant mon feu iureront,
Qu'ils n'en ont point veu de la ſorte.
Apres moy d'vn amour flatteur
Quelque infidelle ſeruiteur
Surprendra tes deſirs nouices,
Et tu n'as point aſſez de foy,
Pour permettre que mes ſeruices
Te faſſent ſouuenir de moy.
Ie te coniure par tes yeux,
Que i'ayme & que i'honore mieux,
Ny que le Ciel, ny que la terre;
Toſt ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit ſentir,
Quelque pointe de ſon tonnerre.

STANCES.

LA frayeur de la mort eſbranle le plus ferme,
Il eſt bien malaiſé,

Que

Que dans le deſeſpoir, & proche de ſon terme
L'eſprit ſoit appaiſé.
L'ame la plus robuſte, & la mieux preparee
Aux accidens du ſort,
Voyant au pres de ſoy ſa fin toute aſſeuree,
Elle s'eſtonne fort.
Le criminel preſſé de la mortelle crainte
D'vn ſupplice douteux,
Encore auec eſpoir endure la contrainte,
De ſes liens honteux,
Mais quand l'arreſt ſanglant a reſolu ſa peine,
Et qu'il voit le bourreau,
Dont l'impiteuſe main luy detache vne chaine
Et luy met vn cordeau:
Il n'a goutte de ſang qui ne ſoit lors glacee,
Son ame eſt dans les fors;
L'image du gibet luy monte à la penſee,
Et l'effroy des enfers.
L'imagination de cet obiect funeſte
Luy trouble la raiſon,
Et ſans qu'il ait du mal, il a pis que la peſte,
Et pis que le poiſon.
Il iette malgré luy les ſiens dans ſa detreſſe,
Et traine en ſon malheur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la preſſe
Parler de ſa douleur.
Par tout dedans la Greue il voit fendre la terre,
La Seine & l'Acheron,
Chaque rayon de iour eſt vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La conſolation que le preſcheur apporte
Ne luy faict point de bien:
Car le pauure ſe croit vne perſonne morte,
Et n'eſcoute plus rien.

Les sens sont retirez il n'a plus son visage,
Et dans ce changement,
Ce seroit estre fol, de conseruer l'vsage
D'vn peu de iugement.
La nature, de peine & d'horreur abbatuë,
Quitte ce malheureux
Il meurt de mille morts, & le coup qui le tue,
Est le moins rigoureux.

CONSOLATION
A M. D. L.
STANCES.

DOnne vn peu de relasche au dueil qui t'a surpris,
Ne t'oppose iamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'vn corps ne mets point tes esprits
Dedans la sepulture.
La mort dans tes regrets à toy se presentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur & que misere,
Pourquoy donc tasches tu qu'elle t'en fasse autant
Qu'elle à fait à ton Pere?
Quoy que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux iours ne sont point en estat de le suiure
Comme c'estoit à luy la saison de mourir,
C'est la tienne de viure.
Il estoit las d'honneur, de fortune & de iours;
Tes ieunes ans ne font que commencer la vie,
Et si tu vas si tost en acheuer le cours,
Que deuiendra Liuie?
Remets pour l'amour d'elle encore ses apas

Que

Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre,
Et qu'vn si long chagrin ne te mal traicte pas
Pour contenter vn ombre.
Il est vray qu'vn tel mal est fascheux à guerir
Et de quelque vigueur que ton esprit puisse estre
Il te faut souspirer, lors que tu vous perir,
Celuy qui t'a faict naistre.
Encore ses vertus touchoient ton amitié,
Au delà du deuoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuue la pitié,
Pour l'ennuy qui t'afflige.
Ses conseils sçauoient rendre vn Roy victorieux,
Son renom honoroit & la paix & la guerre;
Et ie croy que l'enuie est cause que les Cieux,
L'ont osté de la terre.
Mais aussi quel climat n'en a du desplaisir?
L'Europe à son subiect se plaint contre les Parques,
Autant que si leurs lacs estoient venus saisir
Quelqu'vn de ses Monarques.
Ie voy comme le Ciel pour soulager son dueil
Veut que tout l'vniuers à tes souspirs responde,
Et pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutesfois tous ses cris sont des soings superflus,
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussees?
Vn homme enseuely ne considere plus,
Nos yeux ny nos pensees.
Sçachant qu'il a rẽduce qu'on doit aux Autels,
Tu dois estre asseuree de sa beatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les Immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton Pere en son repos ne trouuera que peine;
Puis qu'il semble estre admis aux plaisirs eternels

Pour te mettre à la geine.
Le mal deuient plus grand lors que nous l'irritons:
Reuient dans les plaiſirs que la ieuneſſe apporte
C'eſt vn grand bien de voir fleurir les reiettons,
Lors que la ſouche eſt morte.
Vn homme de bon ſens ſe mocque des malheurs,
Il plaint eſgallement ſa ſeruante & ſa fille,
Iob ne verſa iamais vne goutte de pleurs
Pour toute ſa famille.
Apres t'eſtre affligé penſe à te reſiouyr
Qui t'a faict la douleur t'a laiſſé les remedes,
Il ne te reſte plus que de ſçauoir iouyr
Des biens que tu poſſedes.
Arreſte donc ces pleurs vainement reſpandus,
Laiſſe en paix ce deſtin que tes douleurs deteſtent
Il faut apres ces biens que nous auons perdus
Sauuer ceux qui nous reſtent.

STANCES.

DAns ce temple, où ma paſſion,
Me meit dedans le cœur les beautez de Madame,
Ie banniſſois l'Amour encore que ſa flame,
Deſtournaſt ma deuotion.
Au lieu de penſer à nos Dieux,
I'adorois vous voyant l'image de Diane,
Et m'eſtimois heureux de deuenir profane,
En me conſacrant à vos yeux.
Ce fut auec de meſmes traits
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchiſe:

Suis

Suis-ie pas glorieux de donner ma franchiſe
A la mercy de ſes attraits?
A ce premier raviſſement
Mon ame triomphe de ſe ſentir bleſſee,
Et l'Autel m'euſt deſpleu d'oſter à ma penſee
L'entretien d'vn ſi doux tourment.
Me deuſt le Ciel faire perir,
Ie meſure ma peine auec mes annees,
Et l'amour ſe faict fort d'oſter aux deſtinees
La puiſſance de me guerir.
Au point que ceſte ardeur m'a mis,
Mon ſuperbe bon-heur ſe mocque de l'enuie,
Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie
Ie me ris de mes ennemis.
Tout ce monde pourſuiuans
Me font perſeuerer auec plus de ioye,
Ce renommé Iaſon n'euſt iamais eu ſa proye,
S'il euſt craint la mer ny les vens.
Soubs l'auſpice de voſtre loy
Il n'eſt point de grandeur que mon eſprit ne braue,
Et le meſme accident qui me fait eſtre eſclaue,
Il me ſemble qu'il m'a faict Roy.

ELEGIE A VNE DAME.

SI voſtre doux accueil n'euſt conſolé ma peine,
Mon ame languiſſoit, ie n'auois plus de veine,

Ma fureur eſteit morte & mes eſprits couuerts
D'vne triſteſſe ſombre auoient quitté les vers.
Ce meſtier eſt penible, & noſtre ſaincte eſtude
Ne cognoiſt que meſpris, ne ſent qu'ingratitude,
Qui de noſtre exercice ayme le doux ſoucy,
Il hayt ſa renommee & ſa fortune auſſi,
Le ſçauoir eſt honteux, depuis que l'ignorance
A verſé ſon venin dans le ſein de la France,
Aujourd'huy l'iniuſtice a vaincu la raiſon,
Les bonnes qualitez ne ſont plus de ſaiſon,
La vertu n'euſt iamais vn ſiecle plus barbare,
Et iamais le bon ſens ne ſe treuua ſi rare,
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laiſſe faire au deſtin ſans ſe meſler de rien;
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde
Ne trouue à ſon plaiſir la nature feconde.
Et que ſon influence encore à pleine mains,
Ne verſe ſes faueurs dans les eſprits humains,
Parmy tãt de fuſeaux la Parque en ſçait retordre
Où la contagion du vice n'a ſçeu mordre,
Et le Ciel en fait naiſtre encore infinité,
Qui retiennent beaucoup de la diuinité,
Les bons entendemens, qui ſans ceſſe trauaillent
Contre l'erreur du peuple, & iamais ne defaillent,
Et qui d'vn ſentiment hardy, graue & profond,
Viuent tout autrement que les autres ne font,
Mais leur diuin genie eſt forcé de ſe feindre,
Et les rend malheureux s'il ne ſe peut contraindre,
La couſtume & le nombre authoriſe les ſots,
Il faut aymer la cour, rire des mauuais mots,
Acoſter vn bruſlal, luy plaire, en faire eſtime:
Lors que cela n'aduient ie penſe faire vn crime
I'en ſuis tout tranſporté, le cœur me bat au ſein,
Ie ne crey plus auoir l'entendement bien ſein,

Et

Et pour m'estre soüillé de ceſt abord funeſte,
Ie croy long temps apres que mon ame a la peſte,
Cependant il faut viure en ce commun malheur,
Laiſſer à part eſprit, & franchiſe & valeur,
Rompre ſon naturel, empriſonner ſon ame,
Et perdre tout plaiſir pour acquerir du blaſme:
L'ignorant qui me iuge vn fantaſque reſueur;
Me demandant des vers croit me faire faueur.
Blaſme ce qu'il n'entend, & ſon ame eſtourdie
Penſe que mon ſçauoir me vient de maladie.
Mais vous à qui le Ciel de ſon plus doux flambeau
Inſpira dans le ſein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'auez point l'erreur qui trouble ces infa-
mes,
Ny l'obſcure fureur de cés beutales ames,
Car l'eſprit plus ſubtil en ſes plus rares vers,
N'a point de mouuemens qui ne vous ſoiét ouuers:
Vous auez vn genie à voir dans les courages.
Et qui cognoiſt aſſez mon ame & mes ouurages,
Or bien que la façon de mes nouueaux eſcrits
Differe du trauail des plus fameux eſprits,
Et qu'ils ne ſuiuent point la trace accouſtumee,
Par ou nos eſcriuains cherchent la renommee:
I'oſe portant pretendre à quelque peu de bruit
Et croy que mon eſprit ne ſera point ſans fruict,
Vous me l'auez promis, & ſur ceſte promeſſe,
Ie fauſſe ma promeſſe aux vierges de Permeſſe
Ie ne veux reclamer ny Muſe, ny Phebus,
Grace à Dieu bien guery de ce groſſier abus,
Pour façonner vn vers que tout re monde eſtime
Voſtre contentement eſt ma derniere lime:
Vous entendez le poid, le ſens, ra liaiſon,
Et n'auez en iugeant pour but que la raiſon;
Auſſi mon ſentiment à voſtre adueu ſe range,
Et ne reçoit d'autruy ny blaſme ny loüange,

Imite qui voudra les merueilles d'autruy.
Malherbe a tres-bien fait, mais il a fait pour luy
Mille petits voleurs l'eſcorchent tout en vie:
Quant à moy ces larcins ne me font point d'enuie:
I'approuue que chacun eſcriue à ſa façon,
I'ayme ſa renommee & non pas ſa leçon,
Ces eſprits mendiants d'vne vaine infertile,
Prennent à tous propos ſa rime ou ſon ſtyle,
Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy ſi beaux
Ioignent l'or & la ſoye, à de vilains lambeaux,
Pour paroiſtre auiourd'huy d'auſſi mauuaiſe grace
Que parut autresfois la corneille d'Horace.
Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis,
Ce liban, ce turban, & ces riuieres mornes,
Ont ſouuent de la peine à retrouuer leurs bornes
Ceſt effort tient leurs ſens dans la confuſion,
Et n'ont iamais vn rais de bonne viſion.
I'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne
Qui cherchent à midy Phebus à la lanterne,
Grattent tant le François qu'ils le deſchirent tout,
Blaſmant tout ce qui n'eſt facile qu'à leur gouſt,
Sont vn mois à cognoiſtre en taſtant la parole,
Lors que l'accent eſt rude ou que la rime eſt mole
Veulent perſuader que ce qu'ils font eſt beau,
Et que leur renommee eſt franche du tombeau,
Sans autre fondement, ſinon que tout leur aage,
S'eſt laiſſé conſommer en vn petit ouurage,
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pource qu'en les faiſant ils ſont deuenus vieux:
De meſme l'Areignee en filant ſon ordure,
Vſe toute ſa vie & ne fait rien qui dure.
Mais cet autre Poëte eſt bien plein de ferueur.
Il eſt bleſmi, tranſi, ſolitaire, reſueur,
La barbe bien peignee, vn œil bruſlant & caue.

Vn front tout renfrongné, tout le visage haue,
Ahane dans son lict, & marmotte tout seul,
Comme vn esprit qu'on oit parler dans vn linceul.
Grimasse par la ruë, & stupide retarde
Ses yeux sur vn obiect sans voir ce qu'il regarde.
Mais desia ce discours m'a porté trop auant.
Ie suis bien pres du port, ma voile a trop de vent
D'vne insensible ardeur peu à peu ie m'esleue,
Commençant vn discours que iamais ie n'acheue,
Ie ne veus point vnir le fil de mon subiect,
Diuersement ie laisse & reprens mon obiect.
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la science,
La reigle me desplait, i'escris confusément,
Iamais vn bon esprit ne faict rien qu'aisément;
Autrefois quand mes vers ont animé la Seine
L'ordre où i'estois contrainct m'a bien faict de la peine,
Ce trauail importun m'a long temps martyré,
Mais en fin grace aux Dieux ie m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage & sans perdre leur ourse
Se sont auanturez à ceste longue course;
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire auec le iugement,
Imaginer beaucoup, & d'vne source pleine,
Puiser tousiours des vers dãs vne mesme veine:
Le dessein se dissipe, ou change de propos,
Quand le stile a gousté tant soit peu le repos,
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie:
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser,
Elle m'a bien seruy, ie la veux caresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flame
Qui de sa ieune ardeur m'eschauffe encor l'ame,
Ie veux faire des vers qui ne soient pas contraints,

Promener mon esprit par des petits dessein,
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise
Mediter à loisir, resuer tout à mon aise,
Employer toute vne heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr comme en songeant la course d'vn ruisseau,
Escrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer vn quatrain sans songer à le faire,
Apres m'estre esgayé par ceste douce erreur,
Ie veux qu'vn grand dessein rechauffe ma fureur,
Qu'vn œuure de dix ans me tienne à la crainte,
De quelque beau Poeme, où vous serez depeinte
Là, si mes volontez ne manquent de pouuoir,
I'auray bien de la peine en ce plaisant deuoir,
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inuenter quelque nouueau langage,
Prendre vn esprit nouueau, penser & dire mieux
Que n'ont iamais pensé les hommes & les Dieux
Si ie paruiens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se mocqueront des ouurages d'Apelle,
Qu'Heleine resuscite elle aussi rougira,
Par tout ou vostre nom dans mon ouurage iras
Tandis que ie remets mon esprit à l'eschole,
Obligé dés long-temps a vous tenir parolle,
Voicy de mes escrits ce que mon souuenir,
Desireux de vous plaire en a peu retenir.

IE pensois au repos, & le celeste feu,
Qui me fournit des vers s'allantissoit vn peu:
Lors que le messager qui m'a rendu ta lettre,
Dans ma premiere ardeur m'est venu tout remettre,
I'ay d'abord a peu pres deuine ton dessein,
Et dé lors que mes yeux ont recogneu ton sein,
Mon sang s'est rechauffé, tes vers m'ot picqué l'ame

Et

Et de leur propre eſclat m'ont iettè de la flame,
Clairac en eſt eſmeu, ſon fleuue en a groſſi,
Et dans ce peu de temps que ie t'eſcris cecy,
D'autant qu'à ta faueur il ſent flatter ſon onde,
Lot s'eſt rendu plus fier que riuiere du monde,
Le desbord inſolent de ſes rapides eaux,
Couurant auec orgueil le faiſte des roſeaux,
Fait taire nos molins, & ſa grandeur farouche
Ne ſçauroit plus ſouffrir qu'vn auiron le touche
Dans l'excés de la ioye où tu le viens rauir,
Ce torrent glorieux ne daigne plus ſeruir:
Ie l'ayme de l'honneur qu'il rend à ta careſſe,
Et luy veut faire parnaux Autels que ie dreſſe,
Reſuant ſur ſon riuage apres tes beaux eſcrits,
Tout à coup dans l'obiect d'vn penſer qui m'apris
Ie diſois en voyant comme ſon flot ſe pouſſes
Ainſi va la fureur d'vn Roy qui ſe courrouce.
Ainſi mes ennemis contre moy furieux,
M'ont rendu ſans ſubiect le ſort iniurieux.
Et ſi loing eſtendu leur orgueilleux rangs,
Qu'à peine ſur les monts ay-ie veu du rauage,
Mon exil ne ſçauroit ou trouuer ſeureté,
Par tout mil accidens choquoient ma liberté.
Quelques deſers affreux, ou des foreſts ſuantes
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes
Ont eſté le ſeiour, ou le plus doucement.
I'ay paſſé quelques iours de mon banniſſement.
Là vrayement l'amitié d'vn Marquis fauorable
Qui n'euſt iamais horreur de mon ſort, deplorable,
Diuertit mes ſoucis, & dans ſon entretien,
Ie trouuay du bon ſens qui conſola mien,
Autrement dans l'ennuy d'vn lieu ſi ſolitaire,
Où l'eſprit ny le corps ne trouuent rien à faire,
Où le plus Philoſophe auecques ſon diſcours
Ne ſçauroit ſans languir auoir paſſé deux iours.

Le chagrin m'euſt ſaiſi dans vne grande chere,
Qui deux fois chaque iour enchantoit ma miſere.
Car ie n'ay ſçeu trouuer de l'humeur dont ie ſuis,
Vn plus preſent remede à chaſſer mes ennuys:
Et ſi comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire paſſer vn iour de douce vie,
Appreſte des bon vins: mais i'en prends point d'autruy,
Car ie ſçay que ton Pere en a de bon chez luy.
Il m'a bien obligé du ſalut qu'il m'enuoye,
Dis luy que ceſt honneur m'a tout comblé de ioye,
Et qu'vn pauure banny ne croyoit pas auoir
Ceſte proſperité que tu m'as faict ſçauoir:
Ainſi t'ayme le Ciel, & iamais la diſgrace,
Ne frappe ton deſtin, ny ce uy de ta race.
Si mon malheur s'appaiſe & qu'il me ſoit permis
De refaire ma vie auecq es mes amis,
Ie verray de quel œil tu verras mon paſſage:
Et que ces vers t'en ſoient vn aſſeuré meſſage:
Poſſible auant qu'vn mois ayt acheué ſon cours
Le Soleil me rendra ſes agreables iours,
Ie croy que ce printemps doit chaſſer mon orage,
Mon mauuais ſort vaincu flattera mon courage
Et perdant tout eſpoir de m'abatre iamais
Tout confus il viendra me demander la paix;
Et quand mon iuſte Roy n'aura plus de cholere
Qui m'a perſecuté taſchera de me plaire,
Lors pour toute vengeance quoy qu'ils ayent taſché.
Ie diray ſans mentir qu'ils ne m'ont point faſché
Et qu'vn exil ſi plein de danger & de blaſme,
Ne m'a point fait changer le viſage ny l'ame.
Ceux auec qui ie vis ſont eſtonnez ſouuent
De me voir en mon mal auſſi gay que deuant:
Et le malheur faſché de ne me voir point triſte,

Ignora

Ignore d'où me vient l'vnmenr qui luy resiste.
C'eſt l'ame dont le Ciel a voulu me munir,
Contre tant d'accidents qui me deuoient venir
Autrement vn tiſſu de tant de longues peines
M'euſt gelé mille fois le ſang dedans les veines,
Mon eſprit dés long-temps fuſt reduit en vapeur
S'il euſt peu conceuoir vne vulgaire peur
Mon ame de frayeur fut elle point faillie,
Lors que Panat me fit ſa brutalle ſaillie!
Que les armes au poing accompagné de deux
Il me fit voir la mort en ſou teint plus hideux?
Ie croyois bien mourir, il le croyoit de meſmes
Mais pour cela le front ne me deuint point bleſme,
Ma voix ne changea point, & ſon fer inhumain
A me voir ſi conſtant luy trembloit à la main,
Encore vn accident auſſi mauuais ou pire,
Me plongea dans le ſein du poiſſonneux Empire,
Au milieu de la nuit, ou le front du Croiſſant,
D'vn petit bout de corne à peine apparoiſſant,
Sembloit ſe retirer & chaſſer les tenebres,
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux ſi funebres,
Lune romp ton ſilence, & pour me dementir,
Reproche moy la peur que tu me vis ſentir,
Que deus-ie deuenir vn iour que le tonnerre,
Preſque deſſous mes pieds vint ballier la terre?
Il bruſla mes voiſins, il me courit de feu
Et ſi pour tout cela ie le cognois bien peu.
Mais vrayement ce diſcours te doit ſembler eſtrãge
Et tu vous que ces vers ſentent trop ma loüange,
Tu m'as mis ſur ce train, ie te veux imiter,
Et comme tu l'as faict i'eſcris pour me flatter.
A Dieu, ne reuiens plus ſoliciter ma veine,
I'ay fait à ce matin ces vers tout d'vn haleine,
Et pour me diuertir au deſir de la Cour,
Depuis peu i'en eſcris d'auiant plus chaſque iour,

Ie finis vn trauail! que ton esprit qui gouste
Les doctes sentiments, trouuera bon sans doute:
Ce sont les saincts discours d'vn fauorey du Ciel,
Qui trouua le poison aussi doux que le miel,
Et qui dans la prison de la Cité d'Athenes
Vein lascher sans regret & sa vie & ses chenes:
Ainsi quand il faudra nous en aller à Dieu
Puissions nous sans regret abandonner ce lieu:
Et voir en attendant que la fortune m'ouure
L'ame de la faueur & le porteil du Louure.

QVand la Diuinité qui formoit ton essence
Veid arriuer le temps au point de ta naissance
Elle choisit au Ciel son plus heureux flambeau,
Et mit dans vn beau corps vn esprit assez beau,
La trempe que tu pris en arriuant au monde
Estoit du feu, de l'air, de la terre & de l'onde,
Immortels Elemens, dont les corps si diuers
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchaisnez par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames,
Triste condition, que le fort plus humain
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain.
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi subiect que tous a ceste loy commune,
D'vn naturel fragile, & qui se vient ranger
A quel point que l'humeur le force de changer
Impatient, ta. dif, iniurieux, affable,
Despiteux, complaisant, malicieux, aymable,
Serf de tes passions, & de commun soucy.
Des vices des mortels, & des vertus aussi:
N'attens point qu'en ton nom honteusement i'escrine,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riue,
Que ie t'appelle Achile, & que tu sois vanté,

Par

Par tant de faux exploits qu'on a iadis chanté:
Ces Poëtes resueurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucun effort laissans mille tesmoins,
Il nous en disent plus, mais en font croire moins:
Car au rapport trompeur d'vn demy Dieu qu'en
nomme,
Ie douteray s'il fut tant seulement vn homme:
Mon esprit plein d'amour, & plein de liberté,
Sans fard & sans respect, t'escris la verité,
Et sans aucun dessein d'offencer ou de plaire,
Ie fais ce que mon sens me conseille de faire,
I'escrirois le Demon qui du train de tes iours,
Si difficilement guidoit le ieune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante,
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante:
I'escrirois mon destin, auant le doux moment,
Que pour te faire cerf le Ciel le fit amant:
Mais nostre ieune temps laisse aussi peu de marque,
Que le vol d'vn oyseau, ou celuy d'vne barque,
Et les traits de ses ans confusement passez
Pesent au souuenir s'ils n'en sont effacez,
Laissant ces tours perdus iusqu'aux premieres for-
ces,
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces:
Mes vers ne discourront que depuis le bon iour
Que tu vins ranger à l'empire d'Amour,
Et fuyuant ta fureur, tu penseras peut estre,
Que des lors seulement tu commenças à naistre
Que tu ne fus viuant, ny d'esprit, ny de corps,
Que depuis qu'vn bel œil te donna mille morts,
Les aymables attraits, dont les yeux d'vne Dame
Firent naistre l'ardeur de ta premiere flamme,
Furent bien tost vainqueurs, & l'amour qui te
prit,

Au lieu de te desplaire obligea ton esprit
Ton naturel ployable à la premiere atteinte,
Souspira son tourment d'vne si douce plaincte,
Et si modestement permit d'estre arrestè,
Qu'il sembla que tes fers estoient ta liberté;
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse
Se trouue pour ton bien de nature amoureuse.
En ce destin les maux que le Ciel a versez,
Dans l'erreur de tes iours sans cesse trauersez,
Ont trouué leur remede, & n'est peine si forte,
Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eut vne fois charmé
Contre tout autre effort tu fus assez armé,
Toute autre passion au prix mousse & legere,
Depuis ne fut en toy que foible & passagere,
Depuis pour viure esclaue au ioug d'vne beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté:
Celle qui gouuernoit ta captiue pensee
Dissimuloit le coup dont elle fut blessee:
La honte, & le deuoir, & ce fascheux honneur,
Ennemis coniurez de tout nostre bon heur,
De contraincte les froideurs despeschoient son ame,
Quand ton obiect pressant solicitoit sa flame,
En ses regards forcez son amour paroissoit,
Et par la resistance heureusement croissoit.
Tes yeux dont la fureur auoit changé l'vsage,
Languissoient estonnez aupres de son visage,
Son visage & le tien plus blanc, frais & vermeil
Que le teint de l'aurore, & le front du Soleil.
Elle estoit à tes yeux plus aggreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut iamais l'Aurore.
Vostre obiect en son sexe esgallement pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit,
Et les traits de ta face auiourd'huy, que l'iniure

Du

Du temps qui change tout à changé ta figure,
Vniquement parfaicte, sont punis d'vn amour,
A qui mille beautez font encores la Cour.
Quelle deuſt eſtre alors, & combien plus priſee
Ta face que le poil n'auoit point deſguiſee,
En ſa ieune vigueur, conforme au ieune obiect
De la premiere beãe à qui tu fus ſubiect.
Tu meritois beaucoup, & ſi l'amour auare,
Euſt fruſtré ton eſpoir, il euſt eſté barbare,
Indigne que iamais à ſon ſacré braſier
Aucun amant portaſt le myrrhe & le roſier.
Mais ce Dieu pour t'oſter tout ſubiet de te plaindre
L'a voulu auec toy de meſmes nœuds eſtraindre,
De mutuelle ardeur ſon eſprit enflamma,
Et rangea ton amour au point qu'elle t'ayma.
D'vn ſemblable deſir vous taſchiez à vous plaire,
Ce que l'vn deſſeignoit l'autre le vouloit faire:
Vous liſez dans vos fronts ce que vos cœurs diſoient,
Et de meſmes propos vos ames diuiſoient:
Alors qu'impatient en ta flamme exceſſiue
Tu blaſmois le refus de ſon amour craintiue,
Son cœur plus que le tien de martyre ſouffroit,
Te refuſant du corps ce que l'ame t'offroit,
Ta qualité de marque, aucunement eſtrange,
A ſon ſang populaire & tiré de la fange,
Nyoit à ſon eſprit les bien-heureux accords,
Qui ioignent ſous l'hymen deux eſprits & deux corps,
Et ce titre d'eſpoux, honteux aux ames fortes,
Que par deſpit du Ciel & de l'amour tu gouſtes,
Duiſoit mal à ton aage, & pour vous allier,
Il euſt fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquesfois en riant tu m'as compté la feſte.
Que pour voſtre nopçage l'on penſoit toute preſte

Lors

Lors que ſa parente ridicule, eſperoit,
Qu'vn accord entre vous ferme demeureroit,
Elle qui ſeulement d'Amour fut inſenſee,
Ne s'entreteint iamais de ſi folle penſee:
Mais contre le deſtin auec toy ſe plaignoit,
Qu'à vos deſirs eſgaux le rang ne ſe ioignoit.
Il eſt vray qu'en l'effort de ceſte aage extreme,
Tu pouuois oublier & ta race & toy-meſme,
Et l'amant qui troublé de tel empeſchement,
Se deſtourne d'aymer, ayme trop laſchement.
Mais tu ſçauois qu'amour meurt en la iouyſſance
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence.
Qu'en des baiſers permis ceſte vertu s'endort,
Et que le lict d'Hymen eſt le lict de ſa mort.

DEſia trop longuement la pareſſe me flatte,
Et ie ſens qu'à la fin elle deuient ingratte,
I'ay donné trop de temps à mon propre plaiſir,
Pour trop de liberté i'ay manqué le loiſir,
Ie veux effrontement auecques mon ſalaire,
Nourrir à tes depens le ſoucy de me plaire.
Ie ne puis eſtre eſclaue & viure en te ſeruant,
Comme vn Maiſtre d'hoſtel, Secretaire, ou ſuiuant
Telle condition veut vne humeur ſeruile,
Et pour me captiuer elle eſt vn peu trop vile,
Mais puis que le deſtin à traby mon eſprit,
Et que loing du Perou la fortune me prit,
Ie dois aymer mon ioug, m'y rendre volontaire
Et dedans la contrainčte obeyr & me taire:
C'eſt d'vn iuſte deuoir ſurmonter la raiſon,
Et trouuer la franchiſe au fonds d'vne priſon.
Or ie ſuis bien-heureux ſoubs ton obeyſſance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy-ſe laſſeroit en fin,
D'auoir ſi librement vn ſerf ſi libertin,

Le ſoing de te ſeruir c'eſt ce qui moins m'afflige.
Et l'honneur de te voir eſt ce qui plus m'oblige:
Ton entretien eſt doux, aggreable, & ſçauant,
Aux plus doctes diſcours qu'on peut mettre en auant.
Tes regards ſont courtois, ter propos amiables,
Ton humeur aggreable, & tes mœurs ſociables,
Tes charges, tes maiſons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les priſe rien.
Eſtime ton merite il vaut mieux que le Gange,
Tes richeſſes au prix ſont de terre & de fange,
Cela n'a point d'eſclat aupres de ta valeur.
Et mon poëme auſſi n'emprunte rien du leur:
La race, la grandeur, l'argent la renommee,
Aux iugemens bien clairs n'eſt qu'ombre & que fumee:
C'eſt vn luſtre pipeur, qui s'eſcoule, & qui fuit
Auec l'entendement du brutal qui le ſuit.
Ie ſçay que la nature a voulu que tu prinſſes:
Et le ſang, & le nom d'vne race de Princes:
Mais quand bien les grands Roys, dont ce nom eſt fameux,
T'auroient laiſſé bien riche, & floriſſant comme eux,
Si d'vn eſprit commun le Ciel t'auoit fait naiſtre,
Ie ſerois bien marry de t'auoir eu pour maiſtre,
Qu'vn homme ſans eſprit eſt rude & deſplaiſant,
Et que le tourdis ſots eſt faſcheux & peſant:
Vn ſage a leur deſir ſans contrainčte ne plie,
Et iamais ſans regret d'vn tel nœud ne ſe lie:
Vn ſot il eſt cruel, ingrat, imperieux,
Tantoſt on le voit morne, & tantoſt furieux,
Oblige ſans ſubiect, mal à propos offence,
Et qui ne faict iamais du bien quand il y penſe,
Son eſprit ignorant ne peut rien eſtimer,

Il

Il n'a nulle raiſon, il ne ſçait rien aymer:
Or il veut qu'on le tance, & tantoſt qu'on le loüe.
Tantoſt il fait du bruit, & tantoſt il ſe ioüe,
Il ne ſçait qui le faſche, ou qui luy fait plaiſir,
Et luy meſme en ſon cœur n'entend point ſon deſir.
Mais d'vn orgueil farouche, & d'vne ame inſolente,
Il force tout deuoir, toutes loix violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il eſt,
Qu'vne choſe ſoit bien que quand elle luy plaiſt:
Eſtre ſçauant chez luy, c'eſt vne honte, vn crime,
Il croit que c'eſt tout vn qu'vn charme ou qu'vne rime.
Si Dieu m'auoit iamais à tel maiſtre donné,
Ie pourrois bien iurer que ie ſerois damné,
Et croy que mes deſtins auroyent moins le cholere,
De m'auoir attaché des fers d'vne galere,
Bourelle comme ceux que tu voyois ramer,
Quand vn ſi beau deſſein te porta ſur la mer.
Neptune eſt effroyable, il tempeſte, il eſcume,
Sa fureur iuſqu'au Ciel vomit ſon amertume,
Trahit les plus heureux, & leur faict vn cercueil
Tantoſt d'vn banc de ſable, & tantoſt d'vn eſcueil.
Ses abois ſont horreur, & meſme en la bonace,
Par vn ſilence affreux ce trompeur nous menace.
Il a deuant tes yeux faict bleſmir les rochers,
Obſcurcy le Soleil, & fendu les rochers:
De ſes flots il faict naiſtre & mourir le tonnerre,
Et de ſon bruit hydeux gemir toute la terre:
L'image de la mort paſſe au trauers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots:
Ces frayeurs ne t'ont point esbranlé le courage,
On t'a veu touſiours ferme au plus fort de l'orage,
D'vn iugement robuſte au milieu du danger,
Tenir indifferent vn ſepulchre eſtranger,

Et

Et les lasches accens d'vne voix estonnee,
Ne t'ont point faict gemir comme faisoit Aenee,
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit,
Tout d'hors qu'il estoit, le cœur luy deffaillit,
Il eut peur de la mort, & se remit en l'ame,
Ses compagnons bruslez dans la Troyenne flame:
Enuia leur destin, & d'vn esprit heureux,
Pour estre hors du peril, le nomma bien-heureux
Se fust voulu rebattre auec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de suruiure aux cendres de sa ville,
Et de n'auoir l'honneur que ses os fussent mis,
Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis,
Iamais tes sentimens n'auront tant de malaise,
Quelque part de la terre où le Soleil te laisse.
Tu tiens esgallement & propice, & fatal,
Ou la terre estrangere, ou le pays natal.
Ha! que i'ay du regret de n'auoir veu le monde,
Par où ta ieune ardeur te promena sur l'onde,
I'escrirois en beaux vers le climat, & le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Ie serois glorieux d'auoir pris ton image,
A qui les mieux vantez viendroient faire vn hommage,
Tu me dois accorder deux heures de loisir,
Pour contenter icy mon curieux desir.
Me faire vn long recit de toutes les trauerses,
Que t'ont faict tant de mers & de terres diuerses,
Ie sçauray iusques où la ligne tu passas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,
Et ce combat naual, où ton ardeur trop prompte,
Fit rougir tous les tiens de cholere & de honte,
I'ignore ces hazards, tu me diras que c'est,
Tu me diras comment vn naufrage se faict,
Le sanglant desespoir dont le vaincu se ronge,
Et les dangers hydeux ou le soldat se plonge,

L'estat

L'eſtat qu'vn homme libre apres que le deſtin,
Au comite cruel l'a donné pour butin,
Auec combien d'horreur il ſe range à la chaine,
Et force l'innocence à receuoir la peine.
A voir tous ces obiects d'horreur & de pitié
Ie croy qu'on en deuient plus dur de la moitié,
C'eſt ce qui rend ainſi le marinier farouche,
Du mal de ſon prochain moins eſmeu qu'vne ſouche:
Et ſur nos paſſions noſtre deſir vainqueur,
En fin diſpoſe à tout & les yeux, & le cœur,
Vne lente couſtume auec le temps emporte,
De noſtre naturel l'affection plus forte:
Mais ta douce nature, & ton cœur ſeulement,
De ces contagions n'eſt touché nullement.
Tu reuins tout cour cortois, ſi bien qu'en apparëce,
Tu n'auois point paſſé les riuages de France.
Entre tes qualitez ceſte douceur d'eſprit,
Qui ſi facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout, vn grand qui s'humilie,
Faict vn tong fort aiſé dont le plus fier ſe lie.
Il ne faut qu'vn ſouſris, il ne te faut qu'vn mot,
Affin d'enſorceller & le ſage, & le ſot.
Ceux là de leur grandeur comme ie penſe abuſent,
Qui leur ſalut au moindre inſolemment refuſent,
Dans vne vanité qui les tient tous contrains,
Ne voyans ce qu'ils ſont, qu'en l'eſclat de leurs trains.
Se trouuent eſtonnez perdant leur bonne mine,
Si leur ſuitte ordinaire auec eux ne chemine:
Pour monſtrer leur pouuoir d'vn accent irrité,
Parlent à leurs ſuiuants auec authorité.
Il eſt bien raiſonnable icy que ie te die,
Que ton eſprit bien ſain n'a point leur maladie:
L'Aſtre qui te fit naiſtre euita ce malheur,

L'Aſtre

Et suiuit vn destin bien different du leur:
Ne crois point que ie mente à dessein de te plaire,
C'est ce que ie n'ay point accoustumé de faire.
Ie fais le plus souuent mes discours trop hardis,
Et pource qu'on me croit on hayt ce que ie dis,
Bien-heureux auiourd'huy, que te voulant de-
peindre,
Ie ne suis obligé de faillir ou de feindre:
Pour toy seul mon humeur qui suit la verité,
Trouue de l'aduantage en sa seuerité.
Vne iuste amitié m'excite le courage
D'vne incroyable ardeur en ce dernier ouurage:
Mon esprit glorieux s'attache à cét obiect,
Et tire vanité d'vn si rare subiect.
Ta vertu me rauit, & fait que mon poëme
Seruant à ton plaisir m'obligera moy-mesme,
Or pour le grand dessein où i'engage mes vers,
Il faut que tes destins me soient mieux descouuerts
Que i'entre dans ton ame, & que de là ie tire
La matiere du liure où ie te veux descrire:
Mon trauail sera long, & depuis ton berceau,
Possible durera iusques à mon tombeau.
Au rapport de mes vers, n'espere pas qu'on croye
Que tu sois descendu du fugitif de Troye:
Car mes inuentions sans prendre rien d'autruy,
Te feront bien sortir d'aussi bon lieu que luy.
Il fut vn vagabond, & quoy qu'on le renomme,
Ie ne sçay s'il posa les fondemens de Rome:
Le conte de sa vie est fort vieux & diuers,
Virgile par luy mesme a desmenty ses vers,
Il le depeint deuot, & le confesse traistre
Vers l'amour que leurs Dieux recognoissent pour
maistre.
Mais mon dessein n'est pas d'examiner icy
Les deffauts du Troyen, ny du Poëte aussi.

Pleuſt à Dieu que des miens nos eſcriuains ſe taiſent,
Et qu'à leur gout tardif mes ardeurs ne deſplaiſent;
Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourueu que mõ trauail ſoit au gré de nous deux:
Si mes eſprits laſſez perdent iamais haleine,
Ton aggreable accueil r'animera ma veine:
En me louant vn peu tu me feras plaiſir,
Et me reſchaufferas d'vn plus ardant deſir.
Vn regard de meſpris me rebutte & me laſſe,
Et mon ſang le plus chaud en deuiẽt tout de glace,
Donne moy du repos, & ne viens point choiſir
A mes conceptions les lieux ny le loiſir.
Ores i'ayme la ville, ores la ſolitude,
Tantoſt la promenade, & tantoſt mon eſtude:
Bref ſi tu me tiens pour vn faſcheux rimeur,
Tu ſouffriras vn peu de ma mauuaiſe humeur.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis reſoudre, excuſe moy de grace,
Eſcriuant pour autruy ie me ſens tout de glace,
Ie t'ay promis chez toy des vers pour vn amant,
Qui ſe veut faire ayder à plaindre ſon tourment,
Mais pour luy ſatisfaire, & bien plaindre ſa flame,
Ie voudrois parauant auoir cogneu ſon ame,
Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tout diuers,
Qu'il faut à chaque eſprit vne ſorte de vers,
Et que pour bien ranger le diſcours & l'eſtude,
En matiere d'amour ie ſuis vn peu trop rude:

Il faudroit comme Ouide auoir eſté picqué?
On eſcrit ayſement ce qu'on a pratiqué.
Et ie te iure icy ſans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche?
Ie n'entend point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer:
Ceſte diuinité des Dieux meſme adoree,
Ces traits d'or & de plomb, ceſte trouſſe dorée,
Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayement vn myſtere où ie ne penſe pas.
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'vn hõme de bon ſens ne croit point receuables,
Et iamais mon eſprit ne trouuera bien ſain
Celuy-là qui ſe plaiſt d'vn fantoſme ſi vain,
Qui ſe laiſſe emporter à des confus menſonges,
Et vient meſme en veillant s'embaraſſer de ſonges.
Le vulgaire qui n'eſt qu'erreur, qu'illuſion,
Meſme des plus ſçauants: mais non pas des plus ſages
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquesfois on a veu prophetiſer des beſtes,
Les arbres de Dodonne eſtoient auſſi Prophetes.
Ces comptes ſont faſcheux à des eſprits hardis,
Qui ſentent autrement qu'on ne faiſoit iadis,
Sur ce propos vn iour i'eſpere de t'eſcrire,
Et prendre vn doux loiſir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuſer,
Et me laiſſer ainſi libre à te refuſer,
Me permettre touſiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille,
Penſe tu quand i'aurois employé tout vn iour,
A bien imaginer des paſſions d'Amour,

Que mes conceptions seruient bien exprimees
En paroles de choix, bien mises, bien rimees:
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est malaisé d'escrire pour autruy.
Apres qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine,
Ie sçay bien que possible il loüeroit ma veine;
Vrayement ces vers sont beaux, ils sont doux & coulants,
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents;
I'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore;
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux:
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube, & le Soleil,
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn ocean de larmes.
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abiure,
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIERE.

QVi que tu sois de grace escoute ma satyre,
Si quelque humeur ioyeuse autre part ne t'attire,
Ayme ma hardiesse, & ne t'offence point,
De mes vers, dont l'aigreur vtilement te point;
Toy que les Elemens ont faict d'air & de bouë,
Ordinaire subiect où le malheur se iouë.

Sçache

Sçache que ton filet que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne le point flatter d'vne diuine essence,
Voy la condition de ta sale naissance,
Que tiré tout sanglant de ton premier seiour,
Tu vois en gemissant la lumiere du iour,
Ta bouche n'est qu'aux cris & à la faim ouuerte,
Ta pauure chair naissante est toute descouuerte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
Et moins qu'vn sens brutal sçait le mal & le bien.
A grand peine deux ans t'enseignent vn langage,
Et des pieds & des mains te font trouuer vsage,
Heureux au prix de toy les animaux des champs,
Ils sont les moins hays, comme les moins meschans.
L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschappe,
Et ne craint point les airs que de sõ aisle il frappe:
Les poissons en naissant commencent à nager,
Et le poulet esclos chante, & cherche à manger.
Nature douce mere à ces brutales races,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces;
Leur vie est moins subiecte aux fascheux accidens
Qui trauaillent la tienne au dehors & dedans:
La beste ne sent point peste, guerre, ou famine,
Le remors d'vn forfaict en son corps ne la mine:
Elle ignore le mal pour en auoir la peur,
Ne cognoist point l'effroy de l'Acheron trompeur.
Elle a la teste basse, & les yeux contre terre,
Plus près de son repos, & plus loing du tonnerre:
L'ombre des trespassez n'aigrit son souuenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir:
Elle conte sans bruit & loing de toute enuie

Le terme dont nature à limité ſa vie,
Donne la nuict paiſible aux charmes du ſommeil,
Et tous les iours s'eſgaye aux clartez du Soleil,
Franche de paſſions, & de tant de trauerſes,
Qu'on voit au changemẽt de nos humeurs diuerſes.
Ce que veut mon Caprice, à ta raiſon deſplaiſt,
Ce que tu trouues beau, mon œil le trouue laid:
Vn meſme train de vie au plus conſtant n'agree,
La prophane nous faſche autant que la ſacree.
Ceux qui dans les bourbiers des vices empeſchez
Ne ſuiuent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont triſtes bien ſouuent, & ne leur eſt poſſible,
De conſommer vne heure en volupté paiſible.
Le plus libre du monde eſt eſclaue à ſon tour,
Scauuent le plus barbare eſt ſubiect à l'amour:
Et le plus patient que le Soleil eſclaire
Se trouue quelquesfois emporté de cholere.
Comme Saturne laiſſe & prend vne ſaiſon;
Noſtre eſprit abandonne & reçoit la raiſon,
Ie ne ſçay quelle humeur nos volontez maiſtriſe,
Et de nos paſſions eſt la certaine criſe:
Ce qui ſert auiourd'huy nous doit nuire demain
On ne tient le bon-heur iamais que d'vne main:
Le deſtin inconſtant ſans y penſer oblige,
Et nous faiſant du bruit ſouuent il nous afflige:
Les riches plus contans ne ſe ſçauroient guarir
De la crainte de perdre & du ſoin d'acquerir.
Noſtre deſir changeant ſuit la courſe de l'aage,
Tel eſt graue & peſant qui fut iadis volage,
Et ſa maſſe caduque eſclaue du repos
N'ayme plus qu'à reſuer, hait le ioyeux propos:
Vne ſalle vieilleſſe en deſplaiſir confite;
Qui touſiours ſe chagrigne, & touſiours ſe deſpite,
Voit tout à contre-cœur, & ſes membres caſſez
Se rongent de regret de ſes plaiſirs paſſez,

Veut

Veut trainer noſtre enfance à la fin de la vie,
De meſme ſang boüillant veut eſtouffer l'enuie,
Vn vieil Pere reſueur aux nerfs tous refroidis,
Sans plus ſe ſouuenir quel il eſtoit iadis,
Alors que l'impuiſſance eſteint ſa conuoitiſe
Veut que noſtre bon ſens reuere ſa ſottiſe,
Que le ſang genereux eſtouffe ſa vigueur,
Et qu'vn eſprit bien né ſe plaiſe à la rigueur.
Il nous veut attacher nos paſſions humaines,
Que ſon malade eſprit ne iuge pas bien ſaines,
Soit par rebellion, ou bien par vn erreur,
Ces repreneurs faſcheux me ſont tous en horreur,
I'approuue qu'vn chacun ſuiue en tout la nature
Son Empire eſt plaiſant, & ſa loy n'eſt pas dure:
Ne ſuiuant que ſon train iuſqu'au dernier momẽt
Meſmes dans les malheurs on paſſe heureuſement.
Iamais mon iugement ne trouuera blaſmable
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouue aymable,
Qui dans l'eſtat mortel tient tout indifferent,
Auſſi bien meſme fin à l'Acheron nous rend.
La barque de Charon à tous ineuitable,
Non plus que le meſchant n'eſpargne l'equitable,
Iniuſte Nautonnier helas! pourquoy ſers tu
Auec meſme auiron le vice & la vertu?
Celuy qui dans les biens a mis toute ſa ioye,
Et dont l'eſprit auare apres l'argent aboye,
Ou qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses nauires iamais ne puiſſent abyſmer:
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne priſe,
Et qu'vn vif aiguillon de vanité maiſtriſe,
Soit touſiours bien paré, meſure tous ſes pas,
S'imagine en ſoy-meſme eſtre ce qu'il n'eſt pas,
Qu'il faſſe veoir vn ſceptre à ſon ame aueuglee,
Et ſon ambition ne ſoit iamais reiglee:
Ceſtuy-cy veut pourſuiure vn vain tiltre de vẽt,

Qui pour nous maintenir nous perd le plus souuent;
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin seuere,
Qu'vne sotte coustume ignorammẽt reuere:
De sa condition ie prise le bon-heur.
Et trouue qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.
Vn esprit enragé qui voudroit voir en guerre,
Pour son contentement & le Ciel & la terre,
Ne respire brutal que la flame & le fer,
Et qui croit que son ombre estonnera l'enfer,
Qu'il employe au carnage, & la force, & les charmes,
Et sõ corps nuict & iour ne soit vestu que d'armes:
Vne sauuage humeur, qui dans l'horreur des bois
Des chiens auec le cor anime les abois.
Son dessein innocent heureusement poursuiue,
Et la tranquillité de ceste peine oysiue:
Qu'il trauaille sans cesse à brosser les forests,
Et iamais le butin n'eschappe de ses rets.
Celuy d'vne beauté d'inéuitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine, & tasche à prolonger
Les soucis qui te vont si doucement ronger,
Qu'il perde rarement l'obiect de ce visage,
Ne destourne iamais son cœur de ceste image,
Ne se souuienne plus du ieu, ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'apres celuy d'amour:
N'ayme rien que ce ioug, & tousiours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble iamais d'aucun soupçon ialoux,
Se mocque des acquests d'vn impuissant espoux,
Qu'il se trouue allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesans dont sa rigueur le presse,
Sauue les mouuemens de ses affections
Ne tasche de brider iamais ses passions.
Si tu veux resister, l'amour te sera pire,

Et

Et la rebellion eſtendra ſon empire:
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que noſtre entendement ne peut pas meſurer:
C'eſt vn fieureux tourment, qui trauaillant noſtre ame,
Luy donne des accez & de glace & de flame,
S'attache à nos eſprits comme la fieure au corps,
Iuſqu'à ce que l'humeur en ſoit toute dehors,
Contre ſes longs efforts la reſiſtence eſt vaine
Qui ne peut l'euiter il doit aymer ſa peine,
L'eſclaue patient n'eſt qu'à demy dompté,
Il veut à ſa contrainɛte vnir ſa volonté.
Le ſanglier enragé, qui d'vne dent poinɛtuë
Dans ſon goſier ſanglant mort l'eſpieu qui le tuë
Se nuit pour ſe deffendre, & d'vn aueugle effort
Se trauaille luy meſme, & ſe donne la mort.
Ainſi l'homme ſouuent, s'obſtine à ſe deſtruire
Et de ſa propre main il prend peine à ſe nuire.
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux
Entrant en la lumiere eſt nay moins vicieux,
Lors que plus ſon Genie aux vertus le conuie,
Il force ſa nature, & fait toute autre vie,
Imitateur d'autruy ne ſuit plus ſes humeurs,
S'eſgare pour plaiſir du train des bonnes mœurs
S'il eſt n'ay liberal, au diſcours d'vn auare
Il taſchera d'eſteindre vne vertu ſi rare;
Si ſon eſprit eſt haut, il le veut faire bas,
S'il eſt propre à l'eſtude, il parle des combats.
Ie croy que les deſtins ne font venir perſonne
En l'eſtre des mortels qui n'ayt l'ame aſſez bonne,
Mais on la vient corrompre, & le celeſte feu
Qui luit à la raiſon ne nous dure que peu:
Car l'imitation rompt noſtre bonne trame,
Et touſiours chez autruy fait demeurer noſtre ame.
Ie penſe que chacun auroit aſſez d'eſprit,

A qui ne ſçait farder, ny le cœur, ny la face,
L'impertinence meſme a ſouuent bonne grace.
Qui ſuiura ſon genie, & gardera ſa foy,
Pour viure bien-heureux, il viura comme moy.

SATYRE SECONDE.

Cognoiſ-tu ce faſcheux, qui contre la fortune
Aboye impudemment comme vn chien à la Lune?
Et qui voudroit ce ſemble en deſtourner le cours
Par l'importunité d'vn outrageux diſcours:
D'vne ſotte malice en ſon ame ils s'afflige,
Quand la faueur du roy ſes fauoris oblige.
Vn homme, dont le nom eſt à peine cogneu,
D'vn pays eſtranger nouuellement venu,
Que la fortune aueugle en promenant ſa roüe,
Tira ſans y penſer d'vne ornicre de boüe
Malgré toute l'enuie au deſſus du malheur,
D'vn credit inſolent gourmande la valeur:
Et nous le permettons, & le François endure
Qu'à ſes propres deſpens ceſte grandeur luy dure.
Nos Princes autresfois eſtoient bien plus hardis.
Où ſe chache auiourd'huy la vertu de iadis?
Apprends malicieux comme tu ſcais mal viure,
Qu'vne fortune eſt d'or & que l'autre eſt de cuyure,
Que le ſort a des loix qu'on ne ſcauroit forcer,
Que ſon compas eſt droict, qu'on ne le peut fauſſer.

Nous

Nous venons tous du Ciel pour posseder la terre,
La faueur s'ouure aux vns, aux autres se reserre:
Vne necessité que le Ciel establit,
Des honore les vns, les autres establit:
Vn ignoble souuent de riches biens herite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite,
Pour trouuer le meilleur, il faudroit bien choisir:
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loysir,
Encor si chaque infame estoit marqué d'vn signe,
Qui de toutes vertus le fist trouuer indigne,
Les Roys qui soubs les Dieux disposent du bon heur,
Enrichiroient tousiours le merite & l'honneur:
Que si l'ame des Dieux est la mesme iustice,
Si ce qui leur desplaist porte le nom de vice,
Les Roys qui sont leurs fils & Lieutenans icy,
Peuuent iuger des bons, & des mauuais aussi.
Et sans flatter mon Roy ie trouue bien estrange
Qu'vn vulgaire ignorant & tiré de la fange,
Contre sa maiesté se monstre iniurieux
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moy ie repute vne faueur bien mise
Enuers le plus chetif que le Roy fauorise,
Quoy que tousiours biẽ pauure, & tousiours dedaigné
Sur mon esprit l'enuie encor n'ait rien gaigné:
Qu'vn homme de trois iours, de soye, & d'or se couure,
Du bruit de sa carrosse importune le Louure,
Qu'vn estranger heureux se mocque des François
Qu'il ait mille suiuans, pourueu que ie n'en sois,
Ie leur fais ce souhait en mon humeur hardie,
Ie ne crains point faillir, quoy que ma Muse die:
Ma liberté dit tout sans toutesfois nommer
Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blasmer,
Aussi n'attends iamais que ie te face rire
D'vn vers, que sans danger ie ne sçaurois escrire.

Ceux

Ceux-là ſont fols vrayemẽt qui vẽdẽt vn bon mot
De cent coups de baſton que fait donner vn ſot,
Eſclaues imprudens de leur humeur mauuaiſe,
Ne ſçauent mediter vn vers qu'il ne deſplaiſe,
Des paſquins contre aucuns ie ne compoſeray,
Et ne ſçaurois ſouffrir des iniures auſſi,
Le Dieu des vers m'inſpire vne modeſte flame,
Qui n'eſt propre à donner ny receuoir du blaſme:
Ie hay la mediſance & ne puis conſentir
De gaigner auec peine vn triſte repentir,
Chatiũ qui voit mes vers, s'il a les yeux d'vn hõme
Cognoiſtra ſon portraict combien qu'on ne le nõme
Qui ne lict ma ſatyre, il n'en n'eſt pas tancé,
Pluſieurs s'en faſcheront à qui ie n'ay penſé.
Qui hait trop la laideur de ſon vilain viſage,
Il ne deuroit iamais en regarder l'image:
Qui craint d'eſtre repris, il n'a qu'à ſe cacher
Et de là mon deſſein n'eſt plus de le faſcher.

ELEGIE.

CHere Phillis, i'ay bien peur que tu meure:
Dans ce deſert ſi triſte où tu demeures:
Helas! quel ſort te peut là retenir?
A quoy ſe peut ton ame entretenir?
Ta fantaſie eſt-elle point paſſee?
L'aurois tu bien encor en la penſee:
Te ſouuient il de la Cour ny de moy?
Et de m'auoir iadis donné ta foy,
S'il t'en ſouuient Phillis ie te coniure
Par tous les droicts d'amour & de nature,
Fais moy l'honneur de t'aſſeurer auſſi
Que ie languis de mon premier ſoucy.

Si

Si tu ſçauois à quel point de folie
M'a faict venir cette melancholie,
Si tu ſçauois à quoy ie ſuis reduict:
En quel trauail mon ame eſt iour & nuict,
Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
Ta ialouſie ou ton impatience:
Tu m'aymerois, & ſçachant mes ennuis,
Tu me plaindrois en l'eſtat où ie ſuis;
Paſle, deſfait, & ſec comme vne idole,
Changé d'humeur, de face, de parole:
Touſiours ie reſue en mon affliction,
Sans nul deſir de conſolation;
Ie ne veux point que perſonne s'employe
A r'animer mon eſprit ny ma ioye:
Car ſans ſe faire vn peu de trahiſon,
Ie ne ſçaurois chercher ma guariſon.
Puis qu'il eſt vray que i'ay cet aduantage,
Que mon ſeruice a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aymables amans
Mon ſeul obiect touche tes ſentimens:
Ie ſerois bien d'vn naturel barbare,
Bien moins cruel qu'vn Scythe, qu'vn Tartare,
Si ie n'aymois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du iour.
Le Ciel enuoye vn traict de ſon tonnerre,
Et ſoubs mes pieds faſſe creuer la terre:
Dés le moment qu'vn ſort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux;
Helas comment trouueray-ie en ma vie
Quelque ſubiect qui m'endonnaſt enuie;
Quelle beauté me ſçauroit obliger
A diuertir ma flame, ou la changer,
Dedans la tienne ou loge ma fortune,
Venus a mis ſes trois Graces en vne
Amour luy meſme auec tous ſes attraits,

Comme

Comme il eſt peint dans les plus beaux pourtraits
Rapporte à peine vne petite trace
Du vif eſclat qui reluit dans ta face:
Et tes beaux yeux, où s'eſt lié mon ſort,
Touchent les cœurs d'vn mouuement ſi fort,
Que ſi le Ciel d'vne pareille flame
Nous inſpiroit ſa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'vne inuincible foy
Obeyroient à la diuine loy.
Ton front paroit, comme aupres de la nuë,
Paroiſt au ciel Diane toute nuë,
Plus vny qu'elle, & qu'on ne voit gaſté
D'aucune tache empreinte en ſa beauté,
Vn teint vermeil, & frais comme l'Aurore,
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Sur ton viſage a ſemé tant d'appas,
Qu'il faut t'aymer, ou bien ne te voir pas.
Amour ſçachant de quels traicts eſt pourueuë
Ceſte beauté, s'eſt faict oſter la veuë:
Il n'oſe point hazarder ſes eſprits
A la mercy du charme qui m'a pris:
Et tel qu'il eſt, imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir eſclaue,
O cher tiran des hommes & des Dieux,
Aueugle toy de grace encore mieux,
Demeure ainſi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte:
Tu ne ſçaurois regarder vn moment
De ſes beautez l'ombre tant ſeulement,
Sans t'embraſer, ſans trouuer la ruyne
De ton Empire en leur flame diuine.
Que ſi l'effort de ton cœur indompté
De ſes appas ſçauoit ta liberté,
Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force & ta nature:

Car le bon-heur d'aymer en ſi bon lieu,
Paſſe la gloire & le repos d'vn Dieu.
Que penſes tu que le ſoleil eſt ayſe,
Lors qu'vn rayon de ſa clarté la baiſe?
Lors que Phillis regarde ſon flambeau
D'vn air ioyeux, le iour en eſt plus beau:
Et quand Phillis luy faict mauuais viſage,
Le iour eſt triſte & chargé de nuage:
L'air glorieux de former ſes ſouſpirs
Entre en ſa bouche auecques des zephirs
Tous embauſmez des roſes de l'Aurore
Et tous couuerts des richeſſes de Flore,
Zephir doux vent, doux createur des lys,
S'il te ſouuient encore de Phillis,
Ranime-là, fais tant qu'elle reuienne
Pour te baiſer, & me laiſſe la mienne.
Mais les diſcours qu'on nous a faict de toy,
En mon eſprit n'ont iamais eu de foy:
Ton feint amour, tes fauſſes aduantures
Ne ſont que vent, & que vaines figures:
Mais il eſt vray que ie ſuis bien atteinct,
Et que mon mal ne ſçauroit eſtre feinct.
Que pleuſt aux Dieux que le diſcours des fables,
Trouuaſt en moy ſes effects veritables,
Et que le ſort me vouluſt transformer
En quelque obiect qui ne ſceuſt rien aymer:
Que ie mouruſſe, ou qu'il me fuſt poſſible
De deuenir vne choſe inſenſible,
Vn vent, vne ombre vne fleur, vn rocher,
Qu'aucun deſir ne peuſt iamais toucher,
O vous amans qui n'eſtes plus en vie,
Eſprits heureux qui n'eſtes plus en vie,
Là bas noyant vos maux en vos erreurs,
Vous trouuez bien plus douces vos fureurs.
Triſtes forçats qui rempliſſez ce gouffre,

Souffrez

Souffrez vous bien les peines que ie ſouffre?
Par les ſubiects des eternelles nuicts.
Eſtes vous bien auſſi morts que ie ſuis?
O mon fidelle & mon triſte Genie,
Quand tu verras ma trame deſunie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiere où paſſent tous les morts;
Volle au deſert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure,
Que la rigueur de mon iniuſte ſort
Conſent en fin de me donner la mort,
Tu la verras peut eſtre vn peu touchee
Et de ma mort aucunement faſchee,
Va donc Genie, il eſt temps de partir
Vois que mon ame eſt preſte de ſortir.
Mais mon Genie arreſte toy, ie reſue,
C'eſte douleur me donne vn peu de treſue,
I'entends Phillis, ſon viſage me rit,
Le ſouuenir de ſes yeux me guerit,
Comm'ent mourir; non reprenons courage,
Vn teinct plus vif remonte en mon viſage,
Ma force eſteinte eſt preſte à s'animer,
Et tout mon ſang vient à ſe r'allumer.
Amour m'eſmeut, ie ne ſuis plus ſi bleſme,
Phillis m'ayma que i'eſtois tout de meſme:
Car ie ſçay bien qu'encore elle verroit
En mes regards des traits qu'elle aymeroit.
Que ſi l'excez de ma douceur fatale
Rend quelquefois ce corps hydeux & pasle,
Cela, Phillis deuroit plus animer
Ce beau deſir qui te pouſſe à m'aymer:
Mon mal me rend ainſi deſagreable,
Pour trop aymer ie deuiens moins aymable,
Ton œil me rend, ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'aproche, ou tire du tombeau.

En fin guery d'vne amitié funeſte,
A mon eſprit deſormais il ne reſte
Qu'vn ſentiment de iuſte deplaiſir,
D'auoir l'anguy d'vn ſi mauuais deſir,
Bien malheureux d'auoir dans la penſee
Le ſouuenir de ma fureur paſſee,
Qui fut honteuſe, & dont ie m'en repens,
Doreſnauant plus ſage à mes depens:
Que ſi iamais mon iugement s'oublie,
Iuſqu'à r'entrer en ſemblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Puniſſez moy ſi vous auez des mains,
Si vous auez pouuoir ſur la tempeſte,
Ne la pouſſez ailleurs que ſur ma teſte,
Et vous beaux yeux plus aymez que le iour,
Qui rempliſſez tous mes eſprits d'Amour,
Pour penitence octroyez moy de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface,
Que ie prenne en vos diuins appas
D'vn laſche crime vn glorieux treſpas:
Et quand mon ame en vos liens captiue
Pour mieux ſouffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir eſté ſi ſot,
Et ſans le bien de vous ſeruir pluſtoſt,
Chaque moment reproche à mon courage
Le deshonneur de mon premier ſeruage.
Faictes le donc beaux yeux, ie le conſens:
Mais ie demande vn mal que ie reſſens:
Ie ſuis deſia dans ce ſupplice meſme
Preſt de mourir depuis que ie vous ayme,
Le ſouuenir d'auoir porté des fers,
Si malheureux me tient dans les enfers.

A chaque fois que ce bel œil m'enuoye
Ses doux regards pleins d'honneur & de ioye,
Où Venus rit, où ſes petits Amours
Paſſent le temps à ſe baizer touſiours,
Les vains ſouſpirs d'vne contrainćte flame,
Me font ainſi diſcourir en mon ame.
Pauure abuſé que i'eus mauuais conſeil,
Que i'ay bien pris la nuict pour le Soleil:
Que mon eſprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouua bien docile,
Que ie fus lourd, que ie fus inſenſé,
Mon iugement en eſt tout offenſé:
Les faux attraits à qui ie fais hommage
Qu'ont ils d'eſgal à ce diuin viſage?
Ce n'eſt qu'horreur au pris de ta beauté,
A qui ie viens donner ma liberté.
Dieux que l'amour eſtoit bien en cholere,
De m'obliger au ſoucy de luy plaire,
Que mes deſtins ſont bien mes ennemis,
Qui m'ont trahy de me l'auoir permis.
Vous qui m'oſtez ceſte mauuaiſe enuie,
Qui banniſſez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cet infame lien,
Gardez qu'amour ne me ſoit plus contraire,
Que mon deſtin ne ſoit mon aduerſaire.
Dites aux Dieux, vous qui les gouuernez
Et leur eſprit en vos yeux retenez,
Que ſi mon ame eſt encore capable
D'vn autre Amour ſi laſche & ſi coulpable,
Ils n'auront point de tonnerre ſi fort,
Qui ne me donne vne trop douce mort.
Mais où l'a Amour trouueroit il des armes?
Qu'elle beauté luy fournira des charmes,
Pour degager encore mes eſprits

Dès beaux liens où ie demeure prîs?
Autre que vous n'a rien que ie desire,
Vous estes seule au monde que i'admire:
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'vn Paradis ne me plairoit pas mieux.
Que si mes vœux rendoient iamais possible
Qu'à vos regards mon ame fust visible,
Vous y verrez les plus beaux mouuemens
Qu'amour iamais fist naistre à des amans,
Vous y verriez la douce frenaisie
Dont vous auez ma volonté saisie,
Mille pensers à vos yeux incogneus
D'vn grand respect iusqu'icy retenus:
Vous y verriez vn cœur sans artifice,
Se presentant luy-mesme en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux,
Si vous croyez qu'il fist bien l'amoureux.
Il est trop vray, ma peine est assez claire,
Et c'est en vain que ie la pense taire.
Qui ne cogneist à mes yeux languissans,
A mes souspirs sans cesse renaissans,
Qu'vne fureur secrette me deuore,
Que ie n'ay sçeu vous descouurir encore?
Bien que pressé de ne la plus celer,
Aupres de vous ie ne sçaurois parler.
Ce que ie voy reluire en ce visage
Me fait faillir la voix & le courage:
Mais si ie puis iamais me r'asseurer,
Ou si ie puis en fin moins souspirer,
Ie parleray, ie vous diray ma peine,
Qu'autre que moy iugeroit inhumaine:
Mais que ie sens plus douce mille fois,
Que ie ne croy la fortune des Roys.

AVssi souuent qu'amour faict penser à mon ame
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma Dame.
Combien c'est de l'honneur d'aymer en si bon lieu,
Ie m'estime aussi grãd & plus heureux qu'vn Dieu,
Amaranthe, Phylis, Caliste, Pasithee,
Ie hay ceste molesse à vos noms affectee,
Ces titres qu'on vous faict auecques tant d'appas
Tesmoignent qu'en effect vos yeux n'en auoiẽt pas.
Au sentiment diuin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie,
Quelque soucy qui m'ait enuelopé l'esprit,
En l'oyant proferer, ce beau nom me guerit,
Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchee
Par des charmes secrets d'vne vertu cachee:
Ie la nomme tousiours ie ne m'en puis tenir,
Ie n'ay dedans le cœur autre ressouuenir.
Ie ne cognois plus rien, ie ne voy plus personne,
Pleust à Dieu qu'elle sçeust le mal qu'elle me donne
Qu'vn bon Ange voulust examiner mes sens.
Et qu'il luy rapportast au vray ce que ie sens,
Qu'amour eust prins le soing de dire à ceste belle,
Si ie suis vn moment sans soupsirer pour elle:
Si mes desirs luy font aucune trahison,
Si ie pensay iamais à rompre ma prison.
Ie iure par l'eselat de ce diuin visage,
Que ie serois marry de deuenir si sage.
En l'estat où ie suis aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque & m'est iniurieux.
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir,
Touché du sentiment de ce commun deuoir,
A m'oster ceste Amour employeroit sa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma hayne:

En

En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit,
Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que ie perisse.
Honorez mes fureurs, vantez ma lascheté,
Mespriſé deuant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que ie pleure, aymez que ie souſpire,
Et vous m'obligerez de plus que d'vn Empire.
Mais non, reprochez moy ma honteuſe douleur,
Dictes combien l'amour m'apporte de malheur,
Que pour vn faux plaiſir ie perds ma renommee,
Que mes eſprits n'ont plus leur force accouſtumee,
Que ie deuiens faſcheux, ſans courage, & brutal:
Bref que pour cet amour tout m'eſt rendu fatal.
Faictes le pour tuer l'ardeur qui me conſume,
Car ie cognois qu'ainſi ma flamme ſe r'alume,
Plus on preſſe mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes deſirs en ſont mille fois plus ardans.
A l'abord d'vn cenſeur ie ſens que mon martyre,
De depit & d'horreur dans mes os ſe retire.
Amour ne faict alors que renforcer ſes traicts,
Et donne à ma maiſtreſſe encores plus d'attraits.
Ainſi ie trouue bon que chacun me cenſure,
Afin que mon tourment dauantage me dure.
Pour conſeruer mon mal ie fais ce que ie puis,
Et me croyant heureux ſans doute ie le ſuis:
Ie ne recherche point de Dieux, ny de fortune,
Ce qu'ils ſont au deſſous, ou par deſſus la Lune,
Pour le bien des mortels: tout m'eſt indifferent,
Excepté le plaiſir que ma peine me rend.
Ie croy que mon ſeruage eſt digne de loüange,
Ie croy que ma maiſtreſſe eſt belle comme vn Ange,
Qu'elle merite bien d'auoir lié ma foy,
S'il eſt vray que ſon ame ait de l'amour pour moy

Elle

Elle me l'a iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur auecque le langage.
Ie suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Ie suis trop nonchalant d'vn bien si precieux.
Ie ne deurois iamais esloigner ce visage,
Qu'apres que de mes sens i'auray perdu l'vsage,
Aussi bien mes esprits loin de ses doux regards,
N'ont que melancholie, & mal de toutes parts.
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretien qui resiouyt mon ame,
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins auant mourir, l'honneur de la reuoir:
Quelque necessité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand malheur que iamais m'en arriue,
Ie me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez fasse venir ma mort
Si tandis ie souffrois le coup des destinees,
I'aurois bien du regret à mes ieunes annees,
Mon ombre ne feroit qu'iniurier les Dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de vos yeux.

ELEGIE.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Ie n'en puis plus, ta disgrace me tuë:
Croy que ie t'ayme, & que pour te fascher,
I'ay ton plaisir & mon repos trop cher,
Que si ie viens iamais à te desplaire,
Ie ne veux point que le Soleil m'esclaire,
Et si les Dieux ont si peu de pitié

Que

Que de m'oſter vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre,
Pour me bannir du Ciel & de la terre.
Hier preſſé bien fort de ma douleur,
En ſouſpirant mon innocent malheur,
Ie ſuppliois Liſandre de te dire,
Que ton courroux au deſeſpoir me tire,
Et ſi bien toſt il ne s'en va ceſſer,
Tu n'auras plus à qui te courroucer:
Car mon eſprit conſommé de ta hayne
Ne peut ſouffrir dauantage de peine.
Sans plus de mal, ie cognois bien pourquoy,
Ton doux regard s'eſt deſtourné de moy,
Et que ma faute eſt aſſez pardonnable,
Ou tu rendras ton amitié coulpable,
Toy donc de grace, auant que te venger,
Que ton amour, ou mon crime eſt leger,
Que i'ay du droict aſſez pour me deffendre.
Si tu ne prens plaiſir de me reprendre:
Car en tel cas ie me veux accuſer,
Et mon pardon moy-meſme refuſer,
Ie diray tout pour flatter ta colere,
I'ay ſi tu veux aſſaſſiné mon pere,
Meſdit des Dieux, empoiſonné l'Autel,
I'ay plus failly que ne peut vn mortel:
Mais ſi iamais tu me donnois licence
De te preſſer à bien voir mon offence,
Ie iugerois que ie ſuis trop puny,
Pour vn moment de ta grace banny.
Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
Comment crois-tu mon Ange que ie viue?
Ce qui me plaiſt de tous coſtez me fuit,
En toutes parts tout me choque & me nuit,
Ie ne voy rien que des obiects funebres,
Comme mes yeux, mon ame eſt en tenebres:

Mon

Mon ame porte vn veſtement de dueil,
Tous mes eſprits ſont comme vn cercueil:
Lors ma memoire eſt toute enſeuelie,
Mon iugement ſuit ma melancholie:
Tantoſt ie prens le ſoir pour le matin,
Tantoſt ie prends le Grec pour le Latin:
Soit vers, ou proſe à quoy que ie trauaille
Ie ne puis rien imaginer qui vaille,
Prends en pitié, redonne la clarté
A mon eſprit, rends luy la liberté.
Que me veux tu? ie confeſſe mon crime,
I'ay merité que le foudre m'abyſme,
Puis qu'il te plaiſt ie t'ay manqué de foy,
Ie me repens, & ie ne ſçay pourquoy.
Il eſt bien vray qu'aux yeux du populaire
Ce que i'ay fait paroiſtra temeraire,
Et me traictant comme vn eſprit abiect,
Ce long courroux ſemble auoir du ſubiect.
Mais ſi tu veux conſiderer encore
Ce que ie ſuis, à quel point ie t'honore,
A quel degré mon amitié s'eſtent,
Ce ſouuenir ne t'enuoyera pas tant,
Ie ne veux point m'ayder de mon merite,
Pour excuſer ma faute qui t'irrite,
Ny maudiant vn eſtranger appuy
Deuoir ma paix à la fureur d'autruy:
Il ne faut point qu'autre que moy te trace
Honteuſement vn retour à ta grace:
Si c'eſt Liſandre à qui ie dois ce bien,
Mon repentir ne m'a ſeruy de rien,
Si c'eſt luy ſeul pour qui tu me pardonnes
C'eſt deſormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laiſſer à ſa mercy,
De me ſauuer & de me perdre auſſi.
Mais s'il te reſte encore quelque flame,

Des

Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame.
Si tu n'as point perdu ceste bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Ie suis certain que tu seras bien aise,
Qu'autre que toy ton cœur ne me rapaise:
Et ie serois marry qu'autre que nous,
Eust iamais sceu ma faute, & ton courroux.
Tu me diras que ta hayne estoit feinte,
Qu'en ce depit mon ame estoit contrainte.
Que tu voulois esprouuer seulement,
Si ton courroux me pressoit mollement;
Si le refus de ta douce caresse,
M'obligeroit à changer de maistresse:
Lors par le Ciel, par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux ie iureray que non,
Que l'amitié de tous les Roys du monde,
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers:
Ne me sçauroient arracher le courage,
Ce bel esprit & ce diuin visage.
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aises d'vn beau iour,
Comme vn printemps tout l'Vniuers recree.
Ainsi l'esclat de ta beauté m'agree,
L'eau de la Seine arrestera son flux,
Le temps mourra, le Ciel ne sera plus,
Et l'Vniuers aura changé de face,
Auparauant que cett' humeur me passe.

ODE.

L'Infidelité me deplaist
Et mon amour iuge qu'elle est

Le plus noir crime de la terre.
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers eſclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La Deeſſe qui fait aymer,
Des flots de l'inconſtante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or Venus ſi ton doux flambeau
Fuſt venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il euſt eſté plus beau.
Ce qu'vn hyuer a fait mourir,
Vn Printemps le fait refleurir,
Le Deſtin change toute choſe,
Mon amitié tant ſeulement,
Vos beaux lys & vos belles roſes
Dureront eternellement.

ODE.

EN fin mon amitié ſe laſſe,
Ie ſuis forcé de me guerir,
L'amour qui me faiſoit perir
Tous les iours peu à peu ſe paſſe.
I'ay r'appellé mon iugement,
I'ay fait vœu d'aymer ſagement,
Ie rougis de ma ſeruitude,
Et proteſte deuant les Dieux
Que ie hay ton ingratitude
Plus que ie n'ay chery tes yeux.
Ie n'ay plus le ſoing de te plaire,
Mes charmes ſont eſuanouis,
Deſormais ie me reſiouis
De ta haine & de ta cholere.

Ceſte

Ceſte laſcheté d'endurer
Ne me ſçauroit guere durer:
Ie veux eſtre exempt de ſouffrance
Auſſi bien que toy de pitié
Et viure auec l'indifference
Dont tu traictes ton amitié.
Iamais douleur inſuportable
Iuſques à mon mal n'empira:
Iamais eſprit ne ſouſpira
D'vn trauail ſi peu profitable:
Ie vis trop amoureuſement,
Ie ſers trop malheureuſement,
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me faict ſentir,
Et me deffend de rien pretendre
Que la honte & le repentir.
O mes Dieux, ô mon influence,
Regardez la peine ou ie ſuis:
Sans faire vn crime ie ne puis
Eſperer vne recompenſe,
O Dieux qui gouuernez nos cœurs,
Si vous n'eſtes des Dieux mocqueurs:
Ou des Dieux ſans miſericorde,
Remettez moy dans ma maiſon;
Ou faictes en fin qu'on m'accorde
Ou la mort, ou la gueriſon.

ODE.

IE n'ay repos ny nuict ny iour,
Ie bruſle, ie me meurs d'amour,
Tout me nuit, perſonne ne m'ayde,
Le mal m'oſte le iugement,

Et plus ie cherche de remede,
Moins ie trouue d'allegement.
Ie ſuis deſeſperé, i'enrage,
Qui me veut conſoler m'outrage,
Si ie penſe à ma gueriſon
Ie tremble de ceſte eſperance,
Ie me faſche de ma priſon,
Et ne crains que ma deliurance.
Orgueilleuſe & belle qu'elle eſt
Elle me tue, elle me plaiſt,
Ses faueurs qui me ſont ſi cheres,
Quelquesfois flattent mon tourment,
Quelquesfois elle a des choleres
Qui me pouſſent au monument,
Mes amoureuſes fantaſies,
Mes paſſions, mes frenaiſies,
Qu'ay-ie plus encore à ſouffrir?
Dieux, Deſtins, Amour, ma Maiſtreſſe,
Ne dois-ie iamais ny guerir,
Ny mourir du trait qui me bleſſe?
Mais ſuis-ie point dans vn tombeau?
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame Iris la rauie.
Encor voudrois-ie que le ſort,
Me fiſt auoir plus d'vne vie,
Afin d'auoir plus d'vne mort.
Pleuſt aux Dieux qui me firent naiſtre,
Qu'ils euſſent retenu mon eſtre
Dans le froid repos du ſommeil,
Que ce corps n'euſt iamais eu d'ame,
Et que l'amour ou le Soleil
Ne m'euſſent point donné leur flame.
Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'eſt fatal,
Tous les Aſtres me ſont funeſtes,

I'ay beau recourir aux autels,
Ie sens que pour moy les celestes,
Sont foibles comme les mortels.
O Destins tirez moy de peine,
Dittes moy si ceste inhumaine
Consent à mon affliction;
Ie beniray son iniustice,
Et n'auray d'autre passion,
Que de courir à mon supplice.
Las! ie ne sçay ce que ie veux,
Mon ame est contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Ie cherche mon contentement,
Et quand i'ay du mal i'apprehende,
Qu'il finisse trop promptement.

ODE.

Dis moy Thirsis sans vanité,
Remarques tu que la beauté,
Qui tient ton esprit & ta vie,
Ayt pour toy quelque peu d'amour!
Cognois tu bien qu'elle ayt enuie
De te le tesmoigner vn iour?
Elle est si parfaite & si belle,
Que sans blasme d'estre cruelle,
Elle peut destourner ses yeux
Deux mortels, & de leurs offrandes,
Et mesme refuser aux Dieux,
L'amitié que tu luy demandes.
Mais faut-il auſſi aduoüer,
Que tout ce qu'on sçauroit loüer
En tes perfections abonde,

Et qu'elle se doit estimer
La premiere beauté du monde,
Pource que tu la veux aymer.
S'il est vray qu'vne mesme flame
Vous ayt mis des desirs dans l'ame,
Ie te loüe d'estre amoureux,
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,
Et de te croire bien heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.
Que ton amour eut de profit,
Du monstre que le Roy defit,
Tout le monde alloit à la guerre,
Et chacun s'estonnant de voir
Le plus braue homme de la terre
Si paresseux à ce deuoir.
Ie deuois paslissant de honte:
Il n'a qu'vne valeur trop prompte,
Mais ce courage est endormy,
C'est en vain que l'honneur le presse.
Il hayt trop peu cet ennemy,
Et cherit trop ceste maistresse.

ODE.

VN corbeau deuant moy croasse,
Vne ombre offusque mes regards,
Deux bellettes, & deux renards,
Trauersent l'endroit où ie passe:
Les pieds faillent à mon cheual,
Mon laquay tombe du haut mal,
I'entends craqueter le tonnerre,
Vn esprit se presente à moy,

I'oy

I'oy Charon qui m'appelle à soy,
Ie voy le centre de la terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Vn bœuf grauit sur vn clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Vn aspic s'accouple d'vne ourse,
Sur le haut d'vne vieille tour,
Vn serpent dechire vn vautour,
Le feu bruste dedans la glace
Le Soleil est deuenu noir
Ie voy la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorty de sa place.

SONNET.

SI i'estois dans vn bois poursuiuy d'vn lion
Si i'estois à la mer au fort de la tempeste,
Si les Dieux irritez vouloient presser ma teste
Du faix du mont Olympe & du mont Pelion.
Si ie voyois le iour que veit Deucalion,
Où la mort ne cuida laisser homme ny beste,
Si pour me deuorer ie voyois toute preste
La rage des flambeaux qui bruloient Ilion.
Ie verrois ces dangers auecques moins d'ennuy
Que les maux violents que ie souffre auiourd'huy,
Pour vn mauuais regard que m'a donné mon Ange,
Ie voy desia sur moy mille foudres pleuuoir,
De la mort de son fils Dieu contre moy se venge
Depuis que ma Philis se fasche de me voir.

SONNET.

LEs Parques ont le teint plus gay que mon visage,
Ie croy que les damnez sont plus heureux que moy:
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy,
Des peines que ie sens n'a iamais eu l'vsage.
Les iours les plus serains pour moy sont pleins d'orage.
Les obiects les plus beaux pour moy sont pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roy,
Mon esprit insensé croit souffrir vn outrage.
Ton iniuste mespris m'a faict ceste douleur,
Depuis incessamment ie resue à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie,
Voyez si mon malheur s'obstine à me punir,
Ie pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

SONNET.

QVi que tu sois bien grand & bien-heureux sans doute,
Puis que Deheins en parle, & qu'il t'estime tant
Voy la troupe des Sœurs, qui se dispose toute,
A courre auecques toy sur l'Empire flotant.
Thetis ne frappera ta nef qu'en la flattant,
Tu choisira les vents, & la celeste voute,
De tous ses feux ioyeux sur ton chef esclattant,
Caressera tes yeux, & guidera ta route.
Quelque terre incogneuë où tu viendras à bord,
Ces vers cognus par tout seront ton passeport:
Mais non ne les prens pas auecque toy dans l'onde,
Le Soleil qui ne vit iamais rien de si beau,

Enchan

Enchanté parmy nous s'amuſeroit dans leau,
Et d'vne longue nuict aueugleroit le monde.

SONNET.

TOn orgueil peut durer au plus deux ou trois ans
Apres ceſte beauté ne ſera plus ſi viue,
Tu verras que ta flame alors ſera tardiue,
Et que tu deuiendras l'obiect des meſdiſans,
Tu ſeras le refus de tous les courtiſans?
Les plus ſots laiſſeront ta paſſion oyſiue,
Et tes deſirs honteux d'vne amitié laſciue
Tenteront vn valet à force de preſens,
Tu chercheras à qui te donner pour maiſtreſſe;
On craindra ton abord, on fuira ta careſſe;
Vn chacun de par tout te donnera congé,
Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
Lors tu ſeras punie, & ie ſeray vengé.

SONNET.

VOS rigueurs me preſſoiēt d'vne douleur ſi forte
Que ſi voſtre preſent receu ſi cherement,
Encor vn iour ou deux euſt tardé ſeulement,
Vous n'euſſiez obligé qu'vne perſonne morte.
Iamais eſprit ne fut trauaillé de la ſorte,
Tout ce que ie faiſois aigriſſoit mon tourment,
Et pour me ſecourir i'eſſayois vainement,

Tout

Tout ce que la raiſon aux plus ſages apporte,
En fin ayant baizé dans ce don precieux
La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
I'ay repris ma ſanté plus qu'à demy rauie,
Cloris vous eſtes bien maiſtreſſe de mon ſort
Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
Vous auez bien pouuoir de me donner la mort.

SONNET.

DEpuis qu'on ma donné licence d'eſperer,
Ie me trouue obligé d'aymer ma ſeruitude
Ie n'accuſeray plus Cloris d'ingratitude,
Puis qu'elle me permet l'honneur de l'adorer,
Ie croy qu'apres cela tout me doit proſperer,
Que mon amour ſera franc de ſolicitude;
Et que le ſort humain n'a point dinquietude,
Dont mes felicitez ſe puiſſent alterer.
I'eſpere deſormais de viure ſans enuie,
Parmy tous les plaiſirs que peut donner la vie,
Ie voy mes plus grands maux entierement gueris.
Mon ame mocque toy des feux que tu ſouſpires,
I'eſpere des threſors, i'eſpere des Empires,
Et ſi n'eſpere rien que de ſeruir Cloris.

SONNET.

ME dois-ie taire encor Amour, quelle apparence
Iamais eſprit ne fut forcé comme le mien:
Il faut ou denoüer, ou rompre ce lien,

Et d'vn dernier effort tenter ma diliurance,
Trop de diſcretion nuit à mon eſperance:
En fin ie veux ſçauoir, ou mon mal, où mon bien
Et quitter ce reſpect qui ne ſert plus de rien,
Que d'vn ſot exercice à ma perſeuerance.
Mon amour ne veut plus ſeruir ſi laſchement,
Elle oſtera bien toſt ce foible empeſchement,
Rien plus ne me ſçauroit obliger à me taire.
Phillis, ſe rit d'vn mal qu'elle me voit celer,
Et me iuge vn enfant qui ne ſçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne ſçaurois parler.

SONNET.

L'Autre iour inſpiré d'vne diuine flame,
I'entray dedãs vn temple, où tout religieux,
Examinant de prés mes actes vitieux,
Vn repentir profond fait ſouſpirer mon ame.
Tandis qu'à mon ſecours tous les Dieux ie reclame,
Ie voy venir Phillis : quand i'apperceus ſes yeux
Ie m'eſcriay tout haut, Ce ſont icy mes Dieux,
Ce temple & cét autel appartient à ma Dame.
Les Dieux iniuriez de ce crime d'Amour
Conſpirent par vangeance à me rauir le iour;
Mais que ſans plus tarder leur flame me confonde,
O mort, quand tu voudras ie ſuis preſt à partir;
Car ie ſuis aſſeuré que ie mourray martir,
Pour auoir adoré le plus bel œil du monde.

SONNET.

SI quelquesfois Amour permet que ie respire,
Et que pour vn moment i'écoute ma raison,
Mon esprit aussi tost pense à ma guarison,
Taschant de m'affranchir de ce fascheux Empire.
Il est vray que mon mal ne peut deuenir pire,
Qu'vn esclaue seroit honteux de ma prison,
Et que les plus damnez à ma comparaison
Trouueroient iustement des matieres pour rire.
Cloris d'vn œil riant, & d'vn cœur sans remords,
Me tient dans les tourmens pires que mille morts,
Sans espoir que iamais sa cruauté s'amende.
Helas! apres auoir à mes douleurs songé:
Ie voudrois me resoudre à demander congé:
Mais i'ay peur d'obtenir le don que ie demande.

SONNET.

QVelque si doux espoir où ma raison s'appuye,
Vn mal si decouuert ne se sçauroit cacher:
I'emporte mal heureux? quelque part où ie fuye,
Vn trait qu'aucun secours ne me peut arracher.
Il vient dans vn desert mes larmes épancher,
Où la terre languit où le Soleil s'ennuye,
Et d'vn torrent de pleurs qu'on ne peut estancher
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye.
Parmy ces tristes lieux trainant mes longs regrets

Ie

Ie me promene seul dans l'horreur des forests,
Où le funeste orfraye, & le hibou se perchent,
Là le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les viuans me cherchent,
Où le flambeau du iour n'osa iamais venir.

SONNET.

IE passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'auoisine,
Où des arbres puants formillent d'Escurieux
Où tout le reuenu n'est qu'vn peu de resine.
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,
Où la sterilité faict mourir la lesine,
Où tous les Elemens sont mal voulus des Cieux.
Où le Soleil contrainct de plaire aux destinees,
Pour estendre mes maux alonge ses iournees,
Et me faict plus durer le temps de la moitié:
Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere
A destourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET.

COurtisãs qui passez vos iours dans les delices
Qui n'esloignez iamais la demeure des Roys
Qui ne sçauez que c'est de la rigueur des loix,

Vous

Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices:
Si vous trouuez mauuais qu'au fort de mes supplices,
Les soupirs & les pleurs m'eschappent quelquefois
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois,
Qui de mon desespoir vont estre les complices.
Vous verrez que mes maux sont sans cõparaison
Et que i'inuoque en vain le temps & la raison
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne:
Ie sens de tous costez mon espoir assailly;
Pourquoy veux-ie esperer aussi qu'on me pardonne
On ne pardonne point à qui n'a point failly.

SONNET.

ESprits qui cognoissez le cours de la nature
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future.
Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté?
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté?
Dictes moy qui de vous entend mon aduenture?
Ange qui que tu sois, vueille songer à moy:
Et lors que tu seras de garde aupres du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere,
Arreste moy le cours de son inimitié,
Et dis luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

VOus dont l'ame diuine aſpire aux choſes ſainctes
Et que le Ciel a faict l'obiect de ſon amour:
Verſerez vous des pleurs, & ferez vous des plainctes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laiſſerez lê iour?
Les coulpables eſprits ont touſiours mille craintes
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux ſeiour,
Et leurs yeux criminels auecques des contrainctes,
Approchent de l'eſclat de la celeſte Cour,
Mais voſtre eſpoux, qui ſceut parfaictement bien viure.
S'eſt pleu dans les aſſauts que le treſpas nous liure
Il eſt dedans le Ciel, où vous irez auſſi,
Il eſt où vos penſers inceſſamment ſeiournent:
Pourquoy donc voulez vous que ſes eſprits retournent,
Ils ſont plus auec vous que s'ils eſtoient icy.

EPIGRAMME.

CEſte femme fait comme Troye
De braues gens ſans aucun fruict
Furent dix ans à ceſte proye,
Vn cheual ny fut qu'vne nuict.

EPIGRAMME.

IE doute que ce fils prospere,
Mars & l'Amour en sont ialoux,
Pource qu'il est beau comme vous,
Et courageux comme son Pere.

EPIGRAMME.

GRace à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande:
Ie suis Poëte & Caporal,
O Dieux que ma fortune est grande!
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que ie pose!
Le sentiment de ce bon-heur
Faict que iamais ie ne repose:
Si ie couche sur le paué,
Ie n'en suis que plustost leué
Parmy les troupes de la guerre,
Ie n'ay point vn repos en l'air:
Car mon lict ne sçauroit branler
Que par vn branlement de terre.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis resoudre, excuse moy de grace,
Escriuant pour autruy ie me sens tout de glace,
Ie te promis chez toy des vers pour vn amant,
Qui se veut faire ayder à plaindre son tourment:
Mais pour luy satisfaire & biẽ pleindre sa flame,
Ie voudrois parauant auoir cogneu son ame,

Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tout diuers,
Qu'il faut à chaque eſprit vne ſorte de vers,
Et que pour bien renger le diſcours & l'eſtude,
En matiere d'amour ie ſuis vn peu trop rude:
Il faudroit comme Ouide auoir eſté picqué,
On eſcrit aizément ce qu'on a praticqué,
Et ie te iure icy ſans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche,
Ie n'entends point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer:
Ceſte diuinité des dieux meſme adoree,
Ces traits d'or & de plomb, ceſte trouſſe doree,
Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayement vn myſtere où ie ne penſe pas.
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'vn hõme de bon ſens ne croit point receuables,
Et iamais mon eſprit ne trouuera bien ſain
Celuy là qui ſe plaiſt d'vn fantoſme ſi vain,
Qui ſe laiſſe emporter à des confus menſonges,
Et vient meſme en veillant s'embaraſſer de ſonges,
Le vulgaire qui n'eſt qu'erreur, qu'illuſion,
Trouue du ſens caché dans la confuſion,
Meſmes des plus ſçauans: mais nõ pas des plus ſages,
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient auec les Dieux.
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquesfois on a veu prophetiſer des beſtes,
Les arbres de Dodonne eſtoient auſſi Prophetes.
Ces comptes ſont faſcheux à des eſprits hardis,
Qui ſentent autrement qu'on ne faiſoit iadis.
Sur ce propos vn iour i'eſpere de t'eſcrire,
Et prendre vn doux loiſir pour nous donner à rire.
Cependant ie te prie encore m'excuſer,
Et me laiſſer ainſi libre à te refuſer,
Me permettre touſiours de te fermer l'oreille.

Quand

Quand tu prieras d'vne faueur pareille,
Penses tu quand i'aurois employé tout vn ieur
A bien imaginer des passions d'Amour,
Que mes conceptions seroient bien exprimees
En paroles de choix, bien miſes, bien rimees,
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il eſt malaiſé d'eſcrire pour autruy:
Apres qu'à ſon plaiſir i'aurois donné ma peine,
Ie ſçay bien que possible il loüeroit ma veine,
Vrayement ces vers ſon beaux ils ſont doux & coulants,
Mais pour ma paſſion ils ſont vn peu trop lents;
I'euſſe bien deſiré que vous euſſiez encore
Mieux loüé ſa beauté, car vrayement ie l'honore,
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de ſon bel eſprit ſeul obiect de mes vœux:
Tant ſeulement ſix vers encor ie vous ſupplie:
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que ſon front fuſt aux autres pareil,
Que ie la fiſſe enſemble & l'Aube, & le Soleil
Que i'eſcriue comment ſes regards ſont des armes,
Comme ils verſe pour elle vn ocean de larmes.
Ces termes eſgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au ſens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus; quand à moy ie l'abiure,
Et ne recognoi rien pour tout que ma nature.

SVR LE BALLET DV ROY.

LE FORGERON POVR LE ROY.

IE ne ſuis point induſtrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,

Dont

Dont les ſubtilitez nuiſibles
Pour vn chef-d'œuure de ſon art,
Deſſoubs des filets inuiſibles
Firent voir qu'il eſtoit cornard.
Cet infame aux creux Aetneans
Deſſin les tombeaux des Geans,
Enyuré de ſouffre & de flamme,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & ſa femme
Faiſoient des forgerons pour luy.
Ie ſuis vn Forgeron nouueau,
Qui ſans enclume & ſans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du ſeul regard de mes yeux,
Fait partir vn eſclair qui vole,
Plus puiſſant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humains
Subiuguez des traits de mes mains
Ont fait eſmerueiller l'Europe,
Et Vulcan auouë aiſement
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer ſi rudement.
Le dard qu'amour me fait forger,
Sans deplaiſir & ſans danger
Penetre au fond de la penſee,
Et la Dame qu'il veut toucher
En eſt ſi doucement bleſſee,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux,
Fatales qu'elles ſont à tous,
Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans vn Ciel ſi loing de la terre,
Que le ſoing de les eſuiter.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE LVYNE.

APOLLON EN THESSALIE.

ESloigné du celeſte Empire,
Et du ſiege de la clarté,
N'attendez point que ie ſouſpire:
Car les faueurs du Roy dont ie ſuis arreſté,
Font que mon deſtin n'eſt pas pire,
Et que i'ay plus l'honneur, & plus de liberté.
Au rauiſſement qui me reſte
Parmy ces agreables lieux,
Ie croy que la maiſon celeſte
Ne ſe doit point nommer la demeure des Dieux,
Pour moy ie la iuge funeſte,
Et ce nouueau ſeiour me plaiſt mille fois mieux.
Ce Prince à les vertus parfaictes,
Ses appas ont gaigné ma foy:
Iupiter faict bien les tempeſtes,
Et quoy que les mortels tremblent deſſous ſa loy,
On ne celebre point ſes feſtes
Auec tant de reſpect qu'on ſert ce ieune Roy.
A voir comme quoy tout ſuccede
A ſes deſſeins aduantureux,
Et qu'on ne ſçait point de remede
Pour ceux que ſa colere a rendu malheureux:
Sa faueur à qui la poſſede,
Rend le ſort à ſon gré propice ou rigoureux.

VN

VN BERGER PROPHETE.

IE vis dans ces lieux innocens,
Où les esprits les plus puissans
Quittant leurs grandeurs souueraines,
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruict de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Ie preside à mes aduentures :
Et comme si quelqu'vn des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Ie comprends les choses futures.
I'ay veu quand des esprits mutins
Sollicitoient nos bons destins
A quitter le soin de la France.
Et deuiné que leur mal-heur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Ie voy qu'vn ieune Potentat
Bornera bien tost son Estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur sans estre vain
Pourra voir auecques desdain
Les caresses de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

MOy de qui les rayons font les traits du tonnerre,
Et de qui l'Vniuers adore les Autels :

Moy

Moy dont les plus grands Dieux redouteroient la guerre,
Puis-ie sans deshonneur me prendre à des mortels?
I'attaque malgré moy leur orgueilleuse enuie,
Leur audace a vaincu ma nature & le sort
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,
Est auiourd'huy forcé à leur donner la mort.
I'affranchis mes Autels de ces fascheux obstacles
Et foulant ces brigands que mes traicts vont punir,
Chacun doresnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.
C'est moy qui penetrant la dureté des arbres
Arrache de leur cœur vne sçauante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduicte des Roys.
C'est moy dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fais ressuscitер les fruicts ensevelis,
Ie donne la duree & la couleur aux choses,
Et fais viure l'esclat de la blancheur des lys.
Si peu que ie m'absente, vn manteau de tenebres,
Tient d'vne froide horreur Ciel & terre couuerts,
Les vergers les plus beaux sõt des obiects funebres,
Et quand mon œil est clos tout meurt en l'Vniuers.

BALET.

Venus aux Reynes.

LOrs que ie sortis de la mer
Moins couuerte d'eau que de flames

La

La beauté qui me fait aymer
Me destina Reyne des ames,
Et me dist que ie cederois
A vos yeux qu'elle a fait mes Roys.
Le Soleil monstrant son flambeau,
Par Cythere & par Amanthonte,
Lors qu'il eut veu le mien si beau,
Il faillit à mourir de honte:
Mais vous emportez auiourd'huy,
L'auantage que i'eus sur luy.
L'estonnement qu'il l'eust aux Cieux,
Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le ressens deuant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde:
Astres des esprits bien-heureux,
Dont mes amours sont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaictes,
Belles Reynes sont-elles pas
Aux mesmes places où vous estes?
Ie sçay que veritablement
Vostre Cour est leur element.
Les bords de Cypre où mon Autel
Autresfois en si belle estime
M'auoit rendu chasque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont deserts à cause de vous,
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma seruitude,
Lassez d'vn si mauuais seiour
En ont faict vne solitude,
Et rendent à vos maiestez.
Mon Empire & leurs libertez.
Leur cœur desgouté de mes loix,

Auſſi bien que de mon viſage,
Demande à captiuer des Roys
Quelque plus glorieux ſeruage:
Vous ſeules auez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautez ſont qu'auec raiſon
Ces Princes m'ont eſté rebelles,
Craignez la meſme trahiſon,
Quand vous ne ſerez plus ſi belles:
Mais ſi c'eſt par là ſeulement,
Ils ſont ſerfs eternellement.

LES NAVTONNIERS.

LEs amours plus mignars à nos rames ſe lient,
Les Tritons à l'enuy nous viennent careſſer,
Les vents ſont moderez, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons paſſer.
Auec noſtre deſſein va le cours des eſtoilles,
L'orage ne fait point bleſmir nos matelots,
Et iamais Alcion ſans regarder nos voiles
Ne commit ſa nichee à la mercy des flots.
Noſtre Ocean eſt doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage ſont moins riches que luy,
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate,
Ny d'vn calme trop long ne reſſentit l'ennuy
Soubs vn climat heureux, loing du bruit du Tonnerre,
Nous paſſions à loiſir nos iours delicieux,
Et là iamais noſtre œil ne deſira la Terre,
Ny ſans quelque deſdain ne regarda les Cieux.
Aggreables beautez pour qui l'amour ſouſpire,
Eſprouuez auec nous vn ſi ioyeux deſtin,

Et

Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamais chargé d'vn si rare butin.

LES PRINCES DE CYPRE.

LEs lieux que nous auons laissez
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre,
Le degouſt de la paix, ny la peur de la guerre
Iamais ne les a menacez.
Mars arriuant à la contree,
Que noſtre eſloignement conuertit en deſers,
Hait le fer & la flamme, & veut que les baiſers
Faſſent l'honneur de ſon entree.
Cypre ne ſe peut eſtimer,
Ses riuages feconds que Neptune enuironne,
Sont au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y eſt ſans malice:
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié
Là iamais vn eſprit qui manque de pitié
Ne ſçauroit manquer de ſupplice.
Les plaiſirs y ſont en vigueur;
La loy de l'Hymenee aux deſirs aſſeruie
Dans le contentement de noſtre douce vie
Ne meſla iamais ſa rigueur.
Comme les Dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaiſt nous nous rendons eſprits;
Et pour vne beauté qui n'a que du meſpris,
Iamais noſtre ame ne ſouſpire.
Ce qu'amour faict deſſoubs les eaux,
Eſt vne loy pour nous que le Ciel meſme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne

A l'innocence des oyſeaux.

Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & de rayons du iour,
Les zephirs & les eaux parlent touſiours d'amour
Aux Nymphes de ces belles riues.
Noſtre Ciel eſt touſiours ſerain,
Noſtre ioyeux deſtin n'eſt iamais en diſgrace,
Et chez nous le Soleil ne void aucune trace
Du ſiecle de fer ny d'airain.
Nous n'oyons point le bruit des Syrthes,
Le plus freſle vaiſſeau ſe mocque des rochers,
Trouue le vent facile, & conduit les nochers
Iuſqu'à l'ombrage de nos myrthes.
Nous ne voyons iamais pleuuoir,
Si ce n'eſt des rubis eſchappez à l'aurore,
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore
Daignent à peine receuoir.
Noſtre ſort aux Dieux admirable,
Lors qu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu ſon eſtime, & s'eſt rendu ialoux
Du voſtre encor plus deſirable.
Aux pieds de voſtre Maieſté,
Nos grandeurs meſpriſant leur premiere puiſſance
Mettent au ſeul honneur de voſtre obeyſſance,
Tout l'eſpoir qui leur eſt reſté.
Au nombre des ſubiets de France,
Auiourd'huy bien-heureux nous nous venons ranger,
Et noſtre maſque oſté de ce front eſtranger
Nous oſtera la difference.

LE plus aymable iour qu'ayt iamais eu le monde,
Le plus rithe printemps que le Soleil ait veu,
Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourueu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.

Ce

Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleurs d'or dont l'aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

QVi voudra penser à des Empires;
Et auecques des vœux mutins,
S'obstine contre ses destins,
Qui tousiours luy deuiennent pires;
Moy ie demande seulement
Du plus sacré vœu de mon ame,
Qu'il plaise aux Dieux & à Madame,
Que ie bruſle eternellement.

MOn frere ie me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien:
I'ay perdu ceſt humeur prophane.
On me souffre au coucher du Roy,
Et Phœbus tous les iours chez moy
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les destins,
Ie fay tous les iours des festins;
On me va tapisser ma chambre,
Tous mes iours sons des Mardy-gras,
Et ie ne bois point d'hypocras
S'il n'eſt faict auecques de l'ambre.

LARISSA.

ANcillabar in ædibus Romani ciuis conseruo Græco adolescente quem infœlix marium fides à libertate patria in exoticam seruitutem egerat:

nam quibus indiciis natura ſignat in fronte,aut genus,aut educationem,nobilitatem ſtirpis ingenuus iuuenis liberali prorſus vultu præ ſe ferebat, & quã ingenuis occupationibus ætatem incepiſſet, tota vitæ ſuæ ratione mõſtrabat: tam enim à ſeruilibus muniis erat alienus , vt ſi quando veru depromeret, dixiſſes tenere lanceam , ſi geſtandum eſſet onus , leuioribus impar erat , & viginti pondo vltra milliarium non valebat. Enitebatur tamen ad omnia & difficillimis obſequiis facilem ſe præbebat,animúmque docilem generis oblitum ſui ſeueritati ſortis obediẽtem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ ſeruitutis iugum, & breui poſtquam ſeruire cœpit,mollis & delicati corporis vires duriori victu, aſperiori cultu languidæ marceſcunt labore & vigiliis quibus non aſſueuerant minuuntur & deficiunt. Aurei capilli puta calamiſtris olim diſcriminati tunc ſordidis & intricatis nodis impexi negligebantur:frontis niueæ venuſtas ad rugas,& ſqualorẽ prope deformata, oculi languidi,genæ diductæ, manus calloſæ, macies per vniuerſa membra horridu-

lum

lum,& eneruē ad extremā pene tabem perduxerant:animus autē in tanta ruina corporis si qua spirabat aura,singultus erat,&suspiria.Dolebā ego vicē afflicti,& de Fortunæ tam sæua varietate commiseratione illius mœsta conquerebat: tū si quando se dederat occasio hortabar ærumnosū,& sæpissime fletibus meis,lachrimosum aut solabar,aut adiuuabam, tum quæ illius erant officia præripiebam, & anxiè defungebar, imo quęcumque domi curāda erant ipsa penè sola peragebā.Neque verò illius demum obire munera, ac laboribus meis otium illi comparare, sed proprio seruitio vltroneum eius mancipium facta socium colere, & demereri conata sum. Enimuero, quantumuis nouæ conditionis fato demissa facies aliquid habebat sublimioris genij, & quālibet nubilo oculorū lumine fulgebat quiddam lucidioris humili, & obscuro meo sideri iure veluti aliquo dominaotis. Eminebat itaque ex vultu planè nobili nescio quid in nos imperij, quod meus animus haud inuitus sequebatur: intellexit tamen benè natus iuuenis quantum deberet humanitati meæ,

& quoties beneficiũ accepit puduit non potuisse referre, gratiasque verecũdus egit iis verbis quibus solet vrbanitas aulica trucioribus animis suppalpari: vt erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus, os amabile, & planè diuinissimi vultus formosa & luculenta maceria breui de misericordia ęrumnarum in amorem eius lapsa sum. Primò quidem inoffensum antea pectus leuiter cœpit sauciari, necdum penitus admissus Cupido in ipso mentis aditu nascentibus flammis militabat; sensit animus orientem oculis ignem, & hoste gauisus suo vltrò se illi permisit.

Ad lenocinantem huiusmodi fabulam progrediens Larissa omnium aures ad sedulam attentionem erexerat: sed duarum præcipuè virginum. Illæ autẽ inaduersione simulata, ne sermoni castis animis refugiendo inuericundiùs interesse viderentur, faciem ab ore narrantis auerterant, ac iugiter oscitantes, tum conniuentibus oculis, nutantéque capite molliter in somnum tota corporis specie fluere videbantur, vi quietis desiderium ementitæ, tuto silentio indulgerent secretæ libidini, ac lasciui sermonis

grati

gratissimè blandientes illecebras mentibus prorsus experrectis; & vigilantissimis auribus hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in conspectum loquentis curiosa lumina, sed velut improuisa & obtutu vago in somni recentis imaginibus errantia subinde recondidit. Altera spontaneo lapsu de sede sua commota, tanquam è cubili sub diluculum excitata: Hem! (ait) num illucescit rubor? tamen in parum confirmata fronte vero pudore fictæ verecundiæ latebras indicauit. Risimus, & tantillum in punicâtibus virginum malis intuitu morati commentum apparuisse prodidimus. Desierat tamen à sermone Larissa, ac negans verba se vlterius habituram, quæ cuiuspiam supercilium neue per speciem irritarent, veterem nescioquam de Carmenta historiam minabatur, quum Philæsus interceptæ narrationis impatiens: Et hæc (inquit) ô Larissa; soporem tentant haud dubiè, quò tui Græculi libidinosam imaginem in somnis amplexari queant: tum impetu iuuenili rugosæ vetulæ marcidas genas exosculatus: Et per tuam te Venerem obtestor (ait)

noli tam grauiter nobis irasci: ac diutissimè de raucido collo pendulus bellulus puer impetrauit vt pergeret, puellis vero cætera se quàm pudicissimè posset absoluturum. Anus pollicita est iussitque propius assiderent sibi : Licet (inquit) iuuenibus quotidie semel insanire. Tum his verbis tanquã data venia moribus improbis,& quiduis audiẽdi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt se proximè Lariſſæ, quæ suas expectatissimas omnibus voces sic recepit.

Sensim illapsus amor,ac de tenui principio velut in ardente segete factus validior, breui sibi per vniuersam animam viam fecit. Iam ex illo in suis primordiis oblectante fallaci cupidine sæuior nescio quis Deus, & de triumpho captiuæ mentis ferocior, nos imperium exercere cœpit, deque hospite primo fœliciter in oculis & innocuè diuersanti sensimus incendiarium, qui tepidum venis sanguinem, & exustis voret ossibus medullas. Nihil hic contrà, pudor! quàm gemere aut lachrimari potuit, ac quicquid de misera Lariſſa placeat Tyranno grauius

statuere,

statuere, neue ipsa voluntas ausit reluctari. Quid id est, aut quomodo dicendum haud satis scio, sponte ne an per vim subeatur amoris iugum qui iudicē? quæ subinde querelis illum atque in eodem labore mentis votis etiam prosequuta sim. O pestem, dixi, quoties sapere voluit meus furor, & humani generis pestem! cur tibi tantum de me licuit? tum repente de contumeliis in preces versa: Parce inquam, ô potentissime Deorum Domine, insania mea est quæ te criminatur, ac si quid est in hoc corde reliquum sani, Paphium & Idalium venerata quæso Glisonem meū mihi conciliato, & quicquid ego vnquā in te patraui sceleris, feruido passerum & columbarum sanguine roseis in altaribus tuis diluetur. At verò consternatis animis, ad vltimum lethali vulnere properantibus, non iam cibus non somnus ad leuamen placuerunt, mentem quæ nostram impotentissima rabie seruolo mancipatam nulla ratio liberauit. Et formosior inde meus Glisō (hoc enim erat puero nomen) & gratior loquentis sermo videri cœpit, oculisque in oras clarius nitescen-

tibus illecebræ nouæ voluptatis accedebant: nam vbi lenta dierum medicina luctus acerbitatem mitigauit, atque animus assuetudine malorum obduruit ad dolores. enituit vultus pristino splendori restitutus tanta pulchritudine, vt Venerem referre potuisset eam quam Appelles dicitur effinxisse. Interim mihi tacito vulnere pereunti toto corpore langueſcunt vires; & quantum ad speciem formosi iuuenis noui decoris additum, tantum decessum meæ formæ illa ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem est in tormentis amantium, acerbius, quæ me incenderat flamma, iam adultior premebatur misero metu, quumque prouectæ libidinis ferociores essent impetus quam vt vlterius cohiberi possent, minus tamen audax erat tenellus, & amorum inexpertus animus, quàm vt pudoris mei pretium tanto repulsæ periculo auderet temerariæ voci committere. Itaq; desperandũ fuit, quippe in tabeſcẽte corpore moriens anima suam sibi sepulturã foderat ni misericordia fatorũ meus amator cõclamatæ propemodum vitæ meæ salutis viam aperuisset: nam vbi pertinaci

ci morbo labefactari vidit eam, cui plurimum debere se voluit, indoles generosi genij haud potuit mœrorem inhibere, imo ne lachrymis quidem pepercit, sed recentis sui casus memor, solatiis humanitatis meæ rependit officiosam vicem.

Dies erat, quem à Venere nominamus. Illo die ferè sub vesperam de reliquiis herilis mensæ cibum sumpturi simul accumbimus. Gliso iampridem à fastidio veteris tristitiæ liberior, cœnam haud ita parcam cœnabat lubens, meque obtutu gemino oculis eius affixam, ac tridua inedia labilem ad cibum idẽtidem solicitauit. Quicquid ille de me aut cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris inuitamenta, & insanam mentem multa spe ad cupidinem adiuuabant. Quicquid ego de suis affectibus cogitasse, sui mihi videbantur oculi promittere, ac postquam amandi rabies altius in præcordiis efferbuit, aut pereundum erat, aut tandem experiundum etiam euentu dubio quorsum effrenis audaciæ primi conatus euaderent. Igitur postero die cœpit pudorem pueri solicitare, & secreti occasionem nacta

adorta

adorta ſum in meo lectulo meridiantem: ibi in lachrymas vberius effuſa, Gliſo, inquam, aut tua baſia, aut mea funera liceat erogare, hos oculos, & hos quos amplexor poplites obteſtor, miſerere tua cauſa pereuntis. Arriſit ſerenus amatoris vultus, & primis efflagitationibus ſtatim annuit. Quid plura? rapuit in cubile non recuſantem, & repentino caſu turbatam ad latus ſuum applicuit, longiſſimiſque baſiis periculoſo gaudio deficientem animauit. O diem nunquam redituræ voluptatis! nos deinceps liberè clandeſtinis amoribus indulſimus. Vos dum per ætatem licet, viuite, & fœliciter ductæ iuuentutis dulcia flamina ad canos perducite, vt recordatione grata exacta gaudia velut repetentes querulæ ſenectutis otioſa tædia ſolamini.

FIN.

OEVVRES DV SIEVR Theophile.

SECONDE PARTIE.

A LYON,

AV LECTEVR.

CEVX qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que i'ay besoin de me monstrer publiquement, si ie veux qu'on sçache que ie suis au monde. Ie ne produit point icy l'impression d'vn trauail si petit & si desaduantageux à ma memoire, afin qu'on le voye: mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que ie viue. Et que le Roy souffre que ie sois à la Cour. Il semble que ie fasse vn' imprudence de me plaindre de mon malheur, dautant que cest le diuulguer: I'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'vn à le sçauoir: mais il ne se trouue plus personne à qui ie ne doiue satisfaction de ma vie, dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Ie crains que mon

silence ne face mon Crime : car si ie ne repousse la Calomnie, il semble que ma conscience ne l'oze desaduoüer. On a suborné des Imprimeurs pour mettre au iour en mon nom des Vers sales & profanes, qui n'ont rien de mon style, ny de mon humeur: I'ay voulu que la Iustice en sceut l'autheur pour le punir : Mais les Libraires n'en cognoissent à ce qu'ils disent, ny le nom, ny le visage, & se trouuent eux mesmes en la peine d'estre chastiez pour ceste imposteur : Les Iuges les ont voulu traiter auec toute la seuerité que mon bon droict leur a demandee : mais le pouuoir que i'ay eu de me vanger m'en a osté l'enuie. Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal : mais pour en euiter, i'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abuzé de mon nom, que pour l'vtilité de la vente de leurs Liures. Et me suis contenté d'en faire supprimer les Exemplaires auec la deffence de les r'imprimer. Le soin que i'ay pris en cela pour ma protection, est vn tesmoignage assez euident, que ie ne suis pas cause de ma disgrace, & que ie ne la merite point. Ie voudrois bien que les Censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la

Iusti

Iustice qui font foy de ceste verité. Mais tout ce qui fait à ma iustification, est contre leur dessein, leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me cognoissent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont a tout reprendre faict qu'ils craignent plus l'amandement d'vn homme, qu'ils ne haissent sa desbauche. Ceste promptitude de rechercher les mauuaises actions d'autruy, & ceste nonchalance à recognoistre les bonnes, est vne fausse preud'hommie, & vne superstition malicieuse qui tient plus de l'hypocrisie que du vray zele. On fouffre toutes sortes de desordres, & de blasphemes en la personne de qui que ce soit : mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs qui sons des gens presque incognus, & de la lie du monde ont voulu persuader leur imposture à de saincts personnages de qui ie veux euiter la haine, & pour l'estime que ie fais de leur vertu, & pour le respect que ie doibs à leur credit, & i'espere que l'Enuie trauaillera inutilement à seduire la charité de ces Prelats qui cognoissent trop bien le visage de l'erreur, & sçauent que toutes les mesdisances sont suspectes de fausseté : il est vray que des plus grands & des mieux sensez de la

Cour, pource qu'ils ſçauent ma vie, en ont parlé fauorablement. Ie les nommerois en les remerciant. Mais dans le deſ-honneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoiſſent, il n'y a pas iuſqu'à des Bourgeoiſes, que ie ſçay viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fuſſent vne deuotion de maudire mon nom, & de perſecuter ma vie. L'eſprit malin qui ſouffle la calomnie à mes enuieux, les porte contre moy, au ſoupçon de quelques crimes où le ſens commun ne peut conſentir. Ie parlerois plus clairement pour ma deffence : Mais la reuerence publique & ma propre diſcretion me commandent d'eſtouffer ces iniures, & de cacher à la curioſité des eſprits foibles la confuſion de quelques accuſateurs de peur que ce ne fut vn' inſtruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blaſmer vn peché incognu, c'eſt qu'on l'enſeigne. Et les ames qui ſont aiſees à ſe desbaucher trouuent là des occaſions à ſe peruertir, il me ſuffit de me ſauuer de leur malice, & de leur faire entendre que ſi les efforts de leur animoſité leur ſuccedent iuſqu'à ma ruine, il me reſtera touſiours vne conſolation du remors qui leur en eſt ineuitable : car ie ſçay bien que le deſ-

ſein

ſein de leur perſecution n'eſt pas tant de me ſacrifier à la pieté qu'à leur ambition : le peu d'eſtime qu'on fait de mes Eſcrits, & les meſdiſances contre vne reputation de ſi peu d'importance, ſont des outrages qui ne me nuyſent guere, & qui ne m'affligent pas auſſi beaucoup. Mais cett' enuie enragee qui ne me laiſſe point de fondement pour ma fortune, ny de ſeureté pour ma vie me pique veritablement, & me met aux termes d'eſclater contre mes ennemis, s'ils me font voir ma perte manifeſte, ie me ſoucieray fort peu du peril qui la pourroit aduancer. Il y a deſia long temps que ma pareſſe, & ma timidité laiſſent impunément courir ſur moy leur iniuſtice, ils ont pris à taſche de pouſſer mes infortunes iuſqu'au bout & me font voir preſque à la veille de me bannir moy meſme pour trouuer vne liberté à mon reſſentimẽt, ie ne demãde plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre, qu'ils en ont paſſé à m'iniurier: ie ne ſuis point vn faiſeur de libelles, & n'offençay iamais perſonne du moindre trait de plume, & ie croy que ſelon les hommes, i'ay la conſcience droite, & l'eſprit traitable : ſi bien que ie ſuis à deuiner encore, ce qui m'a peu ſuſciter vne ſi violente, & ſi longue haine : il eſt vray que la couſtume du ſiecle eſt

contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuersation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes & estudiees, ma façon de viure est toute differente. Ceste mignardise de complimens communs, & ces reuerences inutiles qui sont auiourd'huy la plus grande partie du discours & des actions des hommes: ce sont des superfluitez, où ie ne m'amuse point, & combien qu'elles soient receuës, & comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur: ie ne suis pas capable de m'y assuietir. En vn mot, ma societé n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de viure sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui ozent viure librement auecques moy, & qui se peut aduanturer de me cognoistre, ne se sçauroit deffendre de m'aymer, i'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy, peu de gens ont ce malheur. Mais ie ne trouue que moy qui se sente obligé des censures des autres: ce n'est peut estre pas tant de la docilité de mon esprit & de la facilité de mes mœurs que par vne coustume d'estre repris: car les moindres, ou de condition, ou de merite ont ceste permission sans me fascher, ceste patience de souffrir tant de reprimendes, me

donne

donne bien l'importunité d'en receuoir ſouuent d'iniuſtes, mais i'en tire auſſi l'aduantage de recognoiſtre beaucoup de choſes qu'on blaſme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaiſies, que ie preſente auiourd'huy, moins pour l'ambition d'accroiſtre mon honneur, que par la neceſſité de la ſauuer, eſt vne matiere aſſez ample aux Critiques: mais puis que ce n'eſt pas vn crime que de faire des mauuais vers, Ie ſuis deſia tout conſolé de la honte des miens. Si Dieu me faiſoit iamais la grace de traitter des matieres Saincts, comme mon employ ſeroit plus digne mon trauail ſeroit plus ſoigneux, & quoy que me puiſſe auiourd'huy reüſſir de fauorable pour vn ouurage ſi peu eſtudié, ie ne m'en flatteray pas beaucoup, car ie ſçay bien qu'vn iour ie me repentiray de ce loiſir que ie deuois donner à quelque choſe de meilleur, & d'vne raiſon plus meure, conſiderant les folies de ma ieuneſſe, Ie ſeray bien ayſe d'auoir mal trauaillé en vn ouurage ſuperflu, & de m'eſtre mal acquité d'vne occupation nuiſible.

OEVVRES de Theophile.

PREMIERE IOVRNEE.

CHAPITRE I.

L'ELEGANCE ordinaire de nos Escriuains est à plus pres selon ces termes. L'AVRORE toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient, les Estoilles esbloüies d'vne plus viue clarté, laissoient effacer leur blancheur, & deuenoiét peu à peu de la couleur du Ciel, les bestes de la queste reuenoient aux bois, & les hommes à leur trauail, le silence faisoit place au bruit, & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de Liures, fait esclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que

le

le sens y soit naturel & facile, le langage expres, & signifiant, les affeteries ne sont que mollesse, & qu'artifice qui ne se trouue iamais sans effort, & sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens, se doiuent dire des ornements qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne, Demosthene & Virgile, n'ont point escript en nostre temps & nous ne sçaurions escrire en leur siecle, leurs liures quand il les firent estoient nouueaux, & nous en faisons tous les iours de vieux. L'inuocation des Muses à l'exemple de ces Payens est profane pour nous & ridicule. RONSARD pour la vigueur de l'esprit, & la nuë imagination à mille choses cõparables à la magnificẽce des anciens Grecs & Latins, & a mieux reüssi à leur ressẽbler qu'alors qu'il les a voulu traduire, & qu'il a pris plaisir à les cõtrefaire, cõme en ce Cytherean, Patarean, par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre incogneu pour paroistre docte, & qu'il affecte vne fausse reputation de nouueau, & hardy Escriuain. Dans ces termes estrangers, il

n'est

n'eſt point intelligible pour François. Ces extrauagances ne font que deſgouſter les ſçauans, & eſtourdir les foibles. On appelle ceſte façon d'vſurper des termes obſcurs & impropres, les vns barbarie, & rudeſſe d'eſprit, les autres Pedãterie & ſuffiſãce. Pour moy ie croy que c'eſt vn reſpect & vne paſſion que Ronſard auoit pour ces anciens à trouuer excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Ie ſçay qu'vn Prelat hõme de bien eſt imitable à tout le mõde. Il faut eſtre chaſte, cõme luy charitable, & ſçauãt qui peut, mais vn courtiſan pour imiter ſa vertu n'a que faire de prẽdre, ny le viure, ny les habillemens à ſa ſorte, il faut comme Homere faire bien vne deſcription: mais non point par ſes termes, ny par ſes Epithetes, il faut eſcrire comme il a eſcrit, mais non pas ce qu'il a eſcrit. Ceſt vne deuotion loüable, & digne d'vne belle ame, que d'inuoquer au commencement d'vne œuure des puiſſances ſouueraines: mais les Chreſtiens n'ont que faire d'Apollon ny des Muſes, & nos Vers d'aujourd'huy, qui ne ſe chantent point ſur la Lire, ne ſe doiuẽt

point nõmer Liriques, non plus que les autres heroïques, puis que nous ne sõmes plus au temps des Heros, & toutes ces singeries ne sõt ny du plaisir ny du profit d'vn bon entẽdement. Il est vray que le desgoust de ces superfluitez nous a fait naistre vn autre vice, car les esprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dãs le mestier des Poëtes, de la discretiõ qu'ils ont euë d'euiter les extrémes redictes, desia rabattuës, par tãt de siecles, se sõt trouuez dãs vne grãde sterilité, & n'estãs pas d'eux mesme assez vigoureux, ou assez adroits pour se seruir des obiects qui se presentent à l'imagination, ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la Poësie que matiere de prose, & se sont persuadez que les figures n'en estoient point, & qu'vne metaphore estoit vne extrauagance, mais cõme i'auois dit il estoit iour. Or ces digressions me plaisent, ie me laisse aller à ma fantaisie, & quelque pensée qui se presente, ie n'en destourne point la plume, le fais icy vne conuersation diuerse & interrompuë, & non pas des leçons exactes, ny des oraisons auec ordre, ie ne suis ny assez docte, ny assez ambitieux

pour

pour l'entreprendre. Mon liure ne pretend point d'obliger le Lecteur, car son dessein n'est pas de lire pour m'obliger, & puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il me soit permis de luy déplaire.

CHAPITRE II.

CE iour là, comme le Ciel fut serain, mon esprit se trouua gay, la disposition de l'air se cõmunique à mõ humeur, quelque discours qui s'oppose à ceste necessité, le tẽperament du corps force les mouuemẽs de l'ame. Quand il pleut, ie suis assoupy & presque chagrin, lors qu'il fait beau, ie trouue toute sorte d'obiects plus agreables; Les arbres, les bastimens, les riuieres, les elements paroissent plus beaux dãs la serenité, que dans l'orage, ie cognoy qu'au changement du Climat mes inclinations s'alterent, si c'est vn défaut il est de la nature, & non pas de mon naturel. Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, ie me le-

nay

uay,& m'approchant du lict de Sidias, comme ie tirois son rideau il s'eueilla en sursaut, *Per Deũ atq; hominũ fidem*, me dit-il, laissez moy dormir, i'ay passé la moitié de la nuict apres ceste *intrigo de modalibus*,& ce forgeron que vous oyez la bas a continué ceste sonnerie depuis deux heures apres minuit, Clitipho n'a sceu reposer non plus que moy; il ne fait que sortir de vostre chambre, & s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement; Aussi-tost que ie fus habillé ie passay dans la chambre de Clitipho, qui d'abord s'escria vers moy: Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans vne affliction si recente vous ne fustes banny que d'hier, & vous voilà desia guery de ceste peine, c'est auoir les sentiments bien farouches ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy dis-je; ny le corps, ny l'ame, ne me dõne point de douleur, ie me porte Dieu mercy assés bien de l'vn & de l'autre, si les bannissemens faisoient effort à quelqu'vn des sẽs tu me verrois atteint de tout les desplaisirs dont la nature, & la raison sont capables: ie ne resiste point par Philosophie aux atteintes du malheur, car c'est

accroistre

accroiſtre ſon iniure,& tout le combat que le diſcours fait contre la triſteſſe, la rengrege ſans doute & la prolonge: ſi ie m'apperceuois que i'euſſe du mal tu me verrois bien toſt ſouſpirer : mais ie ne ſçaurois prendre l'apparence pour l'effect ny la menace pour le coup. Ceſte diſgrace n'eſt que paroles qui ne sõt que vent. On m'a chaſſé de la Cour où ie n'auois que faire, ſi on me preſſe encore à ſortir de France,quelque part de l'Europe ou ie vueille aller, mon nom m'y a fait des cognoiſſances.Ie me ſçais facilement accommoder à toute diuerſité de viures & d'habillements,les Climats & les hommes me ſont indifferents : i'ay l'eſprit & le corps à la fatigue. Mais touſiours ſerez vous eſtrãger & receu dans la ſocieté des autres auec moins de familiarité & d'honneur.Celuy dis-ie qui priſe moins la faueur des hommes & l'aduantage de la fortune que ſa propre vertu, ſe trouue peu empeſché de ces incõmoditez ordinaires. Si eſt-ce,diſoit Clitipho,que ce ſera vn exil,& vn honneſte homme ne doit pas eſtre indifferent à l'infamie:ſi i'ay merité la mienne, luy dis-ie,ie ſerois iniuſte

ſte de m'é plaindre, & ſi ie n'en ſuis pas coulpable, ie ſuis aſſez ſage pour la meſpriſer, ne croy point que la ioye qui me reſte en cet accident, ſoit d'aucũ eſtourdiſſement, ie cognois bien que ie ſuis ſorty de Paris, que le Roy le veut, que mes ennemis en ſont aiſes, que ie pers la preſence de mes amis, & qu'en ſuitte leur affection ne me demeurera guere, car ils ſont hommes & courtiſans, à cela voicy mõ remede. Ie ne taſcheray point de reuenir à la Cour: mais à m'en paſſer, & au lieu de rentrer dans la grace du Roy, ie penſeray à m'oſter de ſa memoire, ie m'efforceray d'oublier mes amis, car s'ils ſont fideles, ils me le pardonneront, & s'ils ne m'aiment guere i'auray le plaiſir d'auoir preuenu leur infidelité, & ſeray bien ayſe, d'autant que ie les ayme de me rendre coulpable pour les ſauuer de ce blaſme. Il me ſẽble que c'eſt faire des amitiez de bonne ſorte, il faut auoir de la paſſion non ſeulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes: mais auſſi pour toute ſorte de belles choſes, I'ayme vn beau iour, des fontaines claires, l'aſpect des montaignes, l'eſtenduë d'vne grande plaine,

de belles foreſts, l'Ocean, ſes vagues, ſon calme, ſes riuages: l'ayme encore tout ce qui touche plus particulierement les ſens, la Muſique, les fleurs, les beaux habits, la chaſſe, les beaux cheuaux, les bõnes odeurs, la bonne chere: mais à tout cela mon deſir ne s'attache que pour ſe plaire, & non point pour ſe trauailler, lors que l'vn ou l'autre de ces diuertiſſements occupẽt entierement vne ame, cela paſſe d'affection en fureur & brutalité; la paſſion la plus forte que ie puiſſe auoir ne m'engage iamais au point de ne la pouuoir quitter dans vn iour, ſi i'ayme, c'eſt autant que ie ſuis aymé, & cõme la Nature, ny la Fortune ne m'õt pas donné beaucoup de parties à plaire, ceſte paſſion ne m'a iamais gueres continué ny ſon plaiſir ny ſa peine. Ie me tiens plus aſprement à l'eſtude & à la bonne chere qu'à tout le reſte. Les liures m'ont laſſé quelquesfois: mais ils ne m'ont iamais eſtourdy, & le vin m'a ſouuent reſiouy: mais iamais enyuré, la desbauche des femmes & du vin faillit à m'épieter au ſortir des eſcoles: car mon eſprit vn peu precipité auoit franchy la ſubiection des precepteurs, lors que

mes

mes mœurs auoient encore beſoin de diſcipline. Mes compagnons auoient plus d'aage que moy: mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que ceſte premiere licence qu'elle trouua apres les contraintes de l'eſtude. Là ie m'allois plonger dans le vice qui s'ouuroit aſſez fauorablement à mes ieunes fantaiſies: les empeſchements de ma Fortune deſtournerent mon inclination, & les trauerſes de ma vie ne donnerent pas le loiſir à la volupté de me perdre, depuis inſenſiblement mes deſirs les plus libertins ſe ſont attiedis auecques le ſang, & leur violence s'eſuanoüiſſant tous les iours auecques l'aage me promet doreſnauant vne tranquilité bien aſſeurée, ie n'ayme plus tant ny les feſtins ny les balets, & me porte aux voluptez les plus ſecrettes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias à qui le moindre bruit interrompoit le ſommeil nous chanta tout haut ce Vers de Virgile,

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dict Clitiphon, auoir tres-bien

rencon

rencontré, C'eſt le plus orgueilleux Pedan qui ſoit en ſon meſtier, nous allaſmes à luy & le trouuaſmes encore dans ſon lict: *Nunquid* (nous dit-il) *excepiſtis quem in tranſuerſum parietem vobis vibraui verſum, potuitne opportunius laudari*, fort bien, luy dit Clitiphon: mais habillez-vous donc & nous allons vn peu promener dans ce iardin attendant à deſieuner. Sydias reſpondit qu'il s'abilleroit, & deſieuneroit quand nous voudrions: mais qu'il ne ſe promeneroit point, & que *non poterat ſatis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiuſmodi ſine conſilio pro ridiculis habebãtur*, & en ſuitte de cela il nous eſtourdit de ſon Latin: mais nous ſortiſmes de là Clitiphon & moy pour aller voir ce iardin que l'hoſte entretenoit aſſez curieuſement.

CHAP. III.

DAbord Clitiphon faillit à paſmer de l'odeur des Rozes que nous trou

trouuaſmes en abondance des l'entree du iardin, & ſe portant la main au viſage le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou ſix pas fort viſte pour s'oſter d'aupres du rozier, ie croyois que c'eſtoit vne feinte, ou quelque fantaiſie delicate d'vn eſprit foible, iuſqu'à ce que l'ayant veu paſle & preſque deffaillant, ie cogneus que c'eſtoit vne tache en ſon naturel, cõme il ſe trouue en des choſes ſemblables, quelques ames ombrageuſes en beaucoup d'obiects, il y en a qui ſont malades à voir des ceriſes, d'autres pour regarder du vin. Ie n'ay Dieu mercy aucune de ces mignardiſes en mon appetit, cõme auſſi ie me trouue touſiours auec antipathie & horreur aux ſerpens, aux rats, aux vers, & à toute ſorte de ſaleté & de pourriture. Ie ne repaſſerois point par là, dit Clitiphon, d'euſſe-ie ſauter ſes palliſſades, ſuis ie pas malheureux d'vne ſi ſotte debilité de cerueau, il n'y a point de poiſon pour moy comme celuy-là, i'ayme bien les œillets, les violettes, ie ſouffre toute ſorte de parfums, mais ſi i'approche des rozes, tous mes ſentimens me quittẽt à coup, ceſte fleur, luy dis-ie, c'eſt l'halei-

ne

ne de voſtre mauuais Ange qui vous enſorcelle, & vous donne des conuulſions d'vn Demoniaque, les yeux vous ont torné, vous auez grincé les dents & ouuert les leures, auec des grimaſſes toutes pareilles à celles de la fille Obſedee que ie vis dernierement. Ie n'ay point d'autre diable que ceſte odeur là, dit Clitiphon, mais ſi vous m'aymés faictes moy le conte de ceſt' aduanture: car on dit qu'elle fut plaiſante, ie ne m'en ſuis pas bien ozé reſiouyr de peur qu'elle ne fut fauſſe, & puis que vous auez la reputation d'eſtre exactement veritable iuſques aux moindres choſes, apprenez moy cõment tout s'eſt paſſé, afin que ie m'oſe aſſeurer de le biẽ ſçauoir. Voicy, luy dis-ie, tout ce qui en eſt. Le bruit de ceſt accident alarmoit desia tout le pays, & les plus incredules ſe laiſſoient vaincre au rapport d'vne infinité de gens de bien, qui croyoiẽt auoir veu veritablement des effects par deſſus les forces de la nature en la perſonne de ceſte fille la. Ie me trouuay par occaſion dãs la ville, où deſia long tẽps auparauant elle faiſoit ſon ieu, & comme on me tient d'vn naturel à ne croire

pas

pas facilement les impossibilitez, deux de mes amis pour conuaincre les doutes que i'auois la dessus, me presserent de l'aller voir auec promesse de se desabuser si au sortir de là, ie ne me trouuois de leur opinion, elle estoit logée assez pres des murailles de la ville dans vne meschante maison où vn Prestre la venoit exorcizer reglement deux fois la sepmaine. Vne femme fort vieille & deux petits enfans estoient inseparablement aupres d'elle, ce qui me donna la premiere coniecture de la tromperie : car d'abord que ie vis dans sa chambre que le sexe & l'aage le plus foible & le plus timide viuoient en seureté aupres de ce diable, ie iugeay qu'il n'estoit pas des plus mauuais. Apres auoir heurté assez fort, vn vieillard qui nous ouurit la porte, nous dit que la patiente auoit besoin d'vn peu de repos, à cause d'vn trauail extraordinaire que luy auoit fait le mauuais esprit vn peu auparauant, mais que reuenant deux heures de là nous pourrions contenter nos curiositez, ie cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loisir de preparer ses

conte

contenãces surnaturelles, & sans m'arrester à son aduertissement, ie montay promptement dans la chambre où estoit la fille auec sa compagnie de la vieille & des petits enfans: la regardant fixement à la veuë, ie la trouuay surprise, & remarquay facilemẽt qu'elle contraignoit son visage & commençoit à estudier sa posture. A ceste feinte vn peu grossiere, ie ne me sceus tenir de rire, ce que la vieille trouua tres-mauuais, & me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le mesme chastiment de ce pauure corps, ie luy dis que ie riois d'autre chose, & que nous n'estions point de gens incapable de persuasion pour tout ce où nous trouuions quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peut faire foy d'vne chose si incroyable. Cependant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher la veuë, & nous dire presque hors d'haleine qu'elle sentoit là des incredules, & que cela luy alloit bien faire du mal: Insensiblement, la voila dans le transport, elle iette à terre vne quenoüille qu'elle tenoit, & passant

d'où nous estions dans vne autre chambre, elle se iette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat, des conuulsions d'Epileptique, se traine sur le ventre, se roule soubs des licts, saute à des feneſtres, & se veut precipiter sans l'empeschement des petits enfans deuãt qui elle s'arreſtoit, court en grondant quelques mots de Latin mal prononcé, ie luy parlay Latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible, mais ie ne vis iamais aucune apparẽce qu'elle l'entẽdit, ie luy dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien, mais à tout cela ce diable ne trouua iamais à respondre vn son articulé, pour du Gascon elle ne manqua point d'iniures à me repartir : car elle estoit du pays, & le Prestre venu, son Latin trouua de l'intelligence auecques luy, elle entendoit ses interrogations, & luy ses respõses, en vn mot, selõ les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, auec effroy de plusieurs des assistans, dont ie ne pouuois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues, & qu'il n'auoit point voyagé, & combien

bien qu'à chaque fois la Demoniaque eut des boutades à me ſauter aux yeux, ie ne laiſſay pas d'attendre la fin de ſon accés, ſçachant bien qu'à moins de ſe trãsformer en quelque choſe de plus fort & de plus farouche qu'vne fille, quelque diable que ce fuſt, ne pouuoit me nuire que malaiſement, ceſte reſolution bien aiſee que ie teſmoignay en vn accident que tout le monde croyoit ſi dangereux, fut cauſe que l'abus ne demeura pas long temps caché: car les iuſtes ſoupçons que donna cét euenement, permirent à la curioſité de pluſieurs d'examiner ce myſtere de plus pres, & comme les eſprits ſe deliuroiẽt peu à peu de ceſte ſuperſtitieuſe credulité, les deffiances croiſſoiẽt de plus en plus, iuſqu'à ce que le temps leur produiſit vn teſmoignage qui oſta tout à faict l'incertitude: car apres auoir eſté traictee par vn bon Medecin, il ſe trouua que ſon mal n'eſtoit qu'vn peu de melancholie, & beaucoup de feinte. Finiſsãt ainſi ce conte, i'étroüis du bruit qui ſe faiſoit au logis, & me tournãt vers la porte où nous auiõs paſſé, voicy venir Sydias tout en desordre, sãs colet & sãs

chappeau, vn peu ſanglant au viſage, nous coniurant par tous les deuoirs de la ſocieté humaine, de luy ayder à tirer raiſon d'vn affront qui luy venoit d'eſtre fait auec la plus grande iniuſtice du monde, que tous les anciens bien entendus eſtoient pour luy, & la plus part des Modernes, & qu'eſt-ce, dit Clitiphon. Cét ignorant, dit-il, n'a iamais ſçeu les voix de Porphire: *O quam dura res eſt cum inſipiente rem habere.* Mais quelle eſt donc voſtre querelle, il m'a voulu ſouſtenir que *odor in pomo non erat accidens*, & que vous importe-il, luy dis-ie, que ce ſoit accident ou ſubſtance, autant dit Sydias, qu'il m'importe d'eſtre ſçauãt ou ignorant, d'eſtre homme ou beſte, nous riſmes de ſa conſequence bien q'uelle fut des ordinaires de ſon diſcours, & le ramenaſmes au logis pour accorder leur different.

CHAPITRE IV.

L'Hoſte & ſes domeſtiques eſtoient empeſchez à retenir l'autre, qui eſtoit

eſtoit en vne cholere furieuſe, de ce que Sydias luy auoit donné vn dementy, c'eſtoit vn ieune homme nouuellement ſorty des Eſcholes, qui s'en alloit porter les armes en Holande, fort chatouilleux ſur le point d'honneur, & qui ne vouloit reſolument receuoir aucune condition que du duel, il eſtoit pour dire le vray offencé : car le Pedan luy auoit ſanglé le viſage d'vne ceinture qu'il portoit ordinairement, & les meurtriſſures que les boucles luy auoiẽt faictes paroiſſoient bien fort, ſi biẽ que nous euſmes beaucoup de peine à le faire conſentir de remettre ſon affaire entre nos mains, & d'auoir eſgard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres, auec qui tous les aduantages qu'il ſe pouuoit promettre, ne luy ſçauroient donner que peu de reputation, & que nous le porterions à luy demander pardon du dementy ; Sydias nia que ce fut vn demanty, & qu'il ſçauoit mieux le reſpect qu'il deuoit à Pallas pour traicter ſi outrageuſement ſon nourriſſon, qu'il n'auoit dit autre choſe ſinon qu'il eſtoit faux, que *odor in pomo* fut autre choſe qu'accident, & qu'il eſtoit reſolu

de mourir sur ceste opinion, il falut mettre dans les conditions de l'accord que le soldat auouëroit ceste verité, ce qu'il fit tres-facilement, disant qu'il ne croyoit pas que son honneur dependit de la frenesie d'vn Philosophe, ceste façon de parler faillit à rebroüiller tout: car le Pedan se piqua de nouueau par ceſt' iniure, & reprit tout haut que les Philosophes n'estoiét point frenetiques, *frenesis enim, inquit ille, est alienatio quadam mentis & furor animi ratione destituti*, & que *Philosophorum studium in excolenda potissimum ratione versabatur*, là dessus nous leur imposames silence, & ordonnasmes que Sydias s'excuseroit du dementir, & que l'autre tiendroit *odor in pomo* pour accident, cela conclu nous les fismes embrasser & boire ensemble. On nous auoit apresté à desjeuner en vne salle basse, où il y auoit desja des Alemans & des Italiens qui mãgeoient à diuers escots, les Alemans estoient à la main droicte; & les Italiés à la gauche, & nostre table estoit au milieu attẽdant qu'on nous apportast à desjeuner, nous acheuions Clitiphon & moy de rapaiser la fougue de nostre nouueau soldat,

qui

qui ne ſe pouuoit pas bien ſatisfaire ſur certains reſtes du procedé, & meditoit encore vne maniere d'eſclairciſſement, Sydias qui n'y penſoit plus pour tout, s'approche de la table de ces Alemans, &comme il eſtoit fort eſtourdy,& touſiours curieux ſans deſſein, ayant conſideré leurs viſages& leurs habillemens, il leur fait vn petit ſoubſ-ris, & les ſaluant de la teſte ſans oſter ſon chapeau, *Quantum*, dit-il, *ex vultu & ex amictu licet conjcere,ego vos exoticos puto*, Ces Meſſieurs du Septentrion qui d'vne grauité froide & nonchalante, rebutent d'abord les plus eſchauffez ne daignerent pas ſeulement reſpondre le moindre ſigne à la demande du Pedan,qui n'imputant ce ſilence qu'à la ſtupidité de la nation, continuë à leur dire, *Nuper ni fallor appuliſtis ad noſtrum littus, adhuc enim vobis veſtes ſunt indigenæ*, à ceſte ſeconde attaque ils ſe regardent leurs habits les vns les autres, & ſe parlans en leur langue ils reietterent quelques regards de trauers ſur noſtre Pedan, qui cogneut bien que ce n'eſtoit pas là ſa conuerſation, & ſe deſtournant à la main gauche vn peu refroidy de ce

premier rebut, comme il estoit à contempler ces Italiens, à peine eut-il loisir d'ouurir la bouche pour les saluer que ces Messieurs se leuent, & d'vne ciuilité extra-ordinaire auec des reuerances profondes, le coniurerent de prẽdre part à leur petit repas. *Deus bone* [s'escria Sydias] *quam varia sunt hominum ingenia, tot capita, tot sensus, tot populi, tot mores, tot ciuitates, tot iura, Noi altri,* luy dirent-ils, *Reuerendissimo signore non parliamo Latino, basta à no de saper, il vulgare ma vos signoria pille vn seggio & fara colatione con i suoi seruitori,* Sydias à qui la cognoissance du Latin & du François donnoiẽt assez d'intelligence pour l'Italien, Messieurs, leur dit-il, vous estes bien plus honnestes gens que ces gros Messieurs là, mais vous ne faictes pas si bõne chere, comment pouuez vous manger des salades si bon matin? *Herba enim nisi post rorem frigidiores sunt & planè sub meridiem apponendæ*, & faut que le Soleil ait passé par dessus; nous le faisons, dirent-ils, pour nous remettre l'appetit: car nous fismes hier desbauche, & la teste nous en fait encore vn peu de mal, *Optimè*, dit Sydias, *Contraria contrariis curantur*

rantur & cum dicto, il s'en reuient à nous qui eſtions deſia en train de deſ-jeuner Clitiphon ſe fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sydias la ſanté de ſon Antagoniſte, *Ex animo*, dit-il, ie feray raiſon, & tout ſur le chãp ſe faict donner le plus grand verre, & le beut plein iuſques aux bords, les Alemens voyans ceſte action ſi franche, ſe repentirent de la mauuaiſe opinion qu'ils auoient euë de ſon eſprit, & auec des regards plus familiers luy vouloiẽt faire entendre qu'ils euſſẽt eſtébiẽ aiſes de faire cognoiſſance auecques luy, meſme l'vn deux le verre à la main, les yeux touſiours fichez ſur Sydias pour prendre occaſion d'eſtre veu de luy, & touſſant pour ſe faire apperceuoir, comme Sydias ſe fut vn peu deſtourné, il ſe leue & boit à ſes bonnes graces, le Pedan qui n'eſtoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, & par là s'introduiſant en leur ſocieté, nous vouloit perſuader Clitiphon & moy de ioindre noſtre eſcot au leur : Car pour luy c'eſtoit vn fort beuueur, Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au poſſible, n'en ſçauroit porter vne peinte ſans

eſtre incommodé, non plus que ce ieune Eſcolier. I'eſtois entre les deux, & ne ſuis pas des plus foibles à la deſbauche. Mais ie n'ayme que celle où ie ne ſuis pas contraint. Tous ces Meſſieurs du Pays-bas ont tant de regles & de ceremonies à s'enyurer, que la diſcipline m'en rebute autãt que l'excés, ie me laiſſe facilement aller à mon appetit, mais les ſemonces d'autruy ne me perſuadẽt guere, & le mal eſt qu'eſtãt vne fois engagé à la table, le vin pipe inſenſiblement, & les alterations du corps vous mettent l'eſprit hors de gamme, ſi bien que les reſolutions qu'on faiſoit de ſe retenir de boire, s'oublient en beuuant, & chacun ſe pique d'abatre ſon compagnon. Ces debordemens font vn grand changement & vn grand tumulte en noſtre diſpoſition: mais ils ne ſont pas ſi dãgereux à la ſanté qu'on les croit, à les continuer on y ſuccombe mais à ſi laiſſer quelquefois ſurprendre on s'en trouue mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'enyurer vne fois le mois deſtourne d'autres maladies. Il eſt vray que c'en eſt vne & plus à fuir à cauſe qu'elle eſt honteuſe,

& que la raiſon y patit. Ceux qui cherchent leur ſanté par ceſte voye, ſont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur Maiſtreſſe. Nous laiſſaſmes donc le Pedan embarqué auec les Alemans, & nous en alaſmes pour voir ſur le port vn Nauire qui eſtoit fraichement arriué des Topinanbours, où ie voulois m'enquerir des nouuelles d'vn de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce temps-la.

CHAPITRE V.

COmme nous allions vers la porte du quay, nous rencontraſmes au deſtour d'vne petite ruë le Sainct Sacrement que le Preſtre apportoit à vn malade, nous fuſmes aſſez ſurpris à ceſte ceremonie : car nous eſtions Huguenots & Clitiphon & moy : mais luy ſur tout auec vne opiniaſtreté inuincible, ce qu'il teſmoigna tres-mal à propos en ceſte rencontre : car tout le monde ſe mettant à genoux en

l'honneur de ce sacré Mystere, ie me rangeay contre vne maison nuë teste, & vn peu encliné par vne reuerence que ie croyois deuoir à la coustume receuë,& à la religion du Prince [Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me receuoir au giron de son Eglise] Clitiphon voulut insolemment passer par la ruë où tout le monde estoit prosterné,sans s'humilier d'aucune apparéce de salut,vn homme du peuple,comme souuent ces gens la par vn aueuglement de zele, se laissent plus esmouuoir à la cholere qu'à la pitié,saute à la teste de Clitiphõ,luy iette son chapeau par terre, & en suitte se prend à crier au Caluiniste, toute la ruë se souleue,& sans la faueur d'vn vieil homme de robe longue, qui se trouua là inopinement, on l'eut sans doute lapidé, ce bon homme fit semblant de se saisir de la perſonne de Clitiphon pour le mettre en prison,& en respondit sur sa vie. pour appaiser les plus seditieux,qui cõmençoient à le trainer vers la maison de ville, où estoient les prisons de ceste ville la. Clitiphon parmy tout ce dãger auoit de la peine à se repẽtir de sa

faute:

faute: mais le bon homme qui s'estoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, se monstra si sage qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon perseueroit tousiours, seulement il le pria deux ou trois fois de se contraindre vn peu deuant ce peuple, pour n'estre pas occasion de nous faire tous assommer. Car nous estions enuironnez desia de plus de deux cens personnes, qui ne nous quitterent point iusqu'à ce que ce bon vieillard l'eut cõduit chez le Magistrat, & s'estant obligé de poursuiure la punition d'vn crime si scandaleux, il laissa tous ces mutins dans la ruë, & se r'enferma auec nous chez le Magistrat, qui pour l'amour de nostre Introducteur nous reçeut fauorablement. Ayant ouy le subiect de nostre visite, il nous ordonna de passer trois ou quatre heures dans son logis, attendant qu'il eust loisir de r'appaiser l'émotion populaire. Prenant pour ceſt effect sa robe Magistrale, il sort auec le vieil bon homme pour trauailler à nostre paix, & no⁹ met dans vne chambre où sa femme & vne sienne sœur tres-belle fille vindrent

drent pour nous entretenir, en attendãt le retour du Maiſtre du logis. Ceſte femme offrit à Clitiphon des habits à changer, car les ſiens eſtoient en deſordre, nous la remerciaſmes de ceſte courtoiſie, & priſmes vn Lacquais pour aller querir vn deſabiller pour Clitiphon à l'Hoſtelerie, elle ſe deſroba vn peu de nous pour dire tout bellemẽt à ſon Lacquais qu'il aduertit à noſtre logis que nous n'y diſnerions pas, nous fiſmes ſemblant de ne le pas ouyr, voyant bien que nous ne pouuions pas nous en deffendre, puis que nous auions long-temps à nous cacher là dedans. Ceſte importunité nous eſtoit ineuitable, car toute la ceremonie & les honneſtetez qu'on fait à refuſer vne choſe neceſſaire, tiẽnẽt quelque choſe d'vne hypocriſie qui dement la ciuilité & qui efface tout le compliment, apres qu'elle nous eut faict aſſeoir dãs des ſieges tres beaux, car tout eſclatoit la dedans & ſentoit sõ bien, elle prit plaiſir à m'ouyr raconter noſtre aduanture, & ne ſe pouuoit tenir de me ſoubs-rire de la punition de Clitiphon, qui ne s'attendoit guere à nos diſcours : car il tournoit

ſes

ſes yeux de fois à autre ſur ceſte fille, qui auoit veritablement dequoy amuſer la veuë d'vn honneſte homme : mais il y auoit parmy les attraicts de ſon viſage vne froideur de modeſtie & de chaſteté ſi bien peinte, qu'elle obligeoit à aymer beaucoup, mais à ne guere eſperer, i'y auois pris garde à la deſrobée auſſi bien que mon compagnon: & i'ay ce bon-heur que dés le premier pas que mon eſprit veut faire vers quelque paſſion, vne petite eſtincelle de iugement s'ingere à me donner conſeil, & me deſtourne ordinairement d'vn deſſein où ie voy de la difficulté à pourſuiure vn plaiſir, & de l'incertitude à l'atteindre. La Maiſtreſſe du logis apres nous auoir mis en diſcours auecques ſa ſœur, s'en alla pour diſpoſer ſes gens à nous faire chere, comme on nous la fit tres-bonne. Auſſi-toſt qu'elle fut ſortie, Clitiphon ſe tourna vers l'autre. Et ſe mettans la deſſus à cageoler, ils ſe piquent tous deux de rencontres, & du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy ie n'ay ſçeu iamais encore accommoder la rudeſſe de mon eſprit. Ce qui interrompit ceſte premiere con-

uerſation fut le retour du Lacquais qui amenoit le valet de la chãbre de Clitiphon auec ſon deſabiller, & nous dit qu'vn honneſte homme de ceſte Hotelerie nommé Monſieur Sydias auoit beu tout deuant luy à noſtre ſanté, & luy auoit donné vn billet pour nous apporter, que ie prins, & voulois differer à le lire deuant ceſte Damoiſelle, ſçachant bien que i'y trouuerois des impertinences à ſon ordinaire, Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occaſiõ de faire quelque commencement d'vne confidence auec elle le luy preſenta pour le voir, ce qu'elle m'ayant remis, ie me vis obligé de le lire, il eſtoit moitié Latin moitié François, comme tous ſes diſcours, & voicy ce que c'eſtoit, *A quo me vobis ſocij chariſſimi, miſera mea ſors eripit, ingreſſus ſum periculoſiſſimum mare, atque ideo quæſo vos*, Meſſieurs mes bons amis, de prier Dieu qui luy plaiſe auoir pitié de mon ame : car ie vois bien que nous ſommes tous perdus, *Iam mihi cernuntur tripidis delubra moueri ſedibus, atque adeo vnà Euruſque, Notuſque ruunt, & iam exonerata nauis, & quicquid veſtium*

& mercium fuit in mare proiectum vix nudos nos ferè sustinet. Il me va souuenir que nous l'auions laissé en train de boire, & demande au Laquais en quelle posture il l'auoit trouué qui se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez cognoistre, que ce Pedan estoit en desordre, Clitiphon le presse de nous dire en quel estat il l'auoit laissé, le garçon nous dit ingenuement, qu'ils estoient quatre ou cinq qui croyent aller faire naufrage, comme s'ils eussent esté dans vn Nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maison par les fenestres, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il falloit ietter dans la mer, & que parmy ceste espouuante, ils ne laissoient pas de boire par interualles, de se coucher, de pisser deuant tout le monde, & de vomir les vns sur les autres, à quoy la Damoiselle tournant la teste nous obligea de l'entretenir d'autres choses. Clitiphon alloit reprendre sa pointe quand voicy le Magistrat reuenu de la ville, auec de bonnes nouuelles pour nous, il nous dit qu'il auoit assoupy ce tumulte, mais que pour la liberté de sortir nous ne

pouuions

pouuions l'auoir qu'apres diſner, que luy meſme nous vouloit ramener à noſtre logis, Clitiphon commença lors à ſe repentir de ſa faute, pour la peine que de ſi honneſtes gens auoient priſe à la reparer, ce Magiſtrat eſtoit vn peu ceremonieux : car il paſſoit deſia midy, & le diſner commençoit à deuenir froid, qu'ils eſtoient encore à l'entrée de la chambre où l'on auoit ſeruy, diſputant la porte, & comme nous eſtiõs venus ſur le ſeüil, ils ſe retirerent tout à coup, & ſe conſiderans l'vn l'autre. Allons donc, Monſieur, Monſieur ie n'ay garde, ce ſera apres vous, Ieſus Monſieur que dictes vous ? i'aymerois mieux mourir, Mõſieur ie ne ſçaurois pas vous repartir, mais ie ſçaurois bien me tenir icy tout auiourd'huy, Mõſieur ie ne ſçay pas beaucoup de ciuilité, mais ie ne l'ignore pas iuſqu'à ce point là, Monſieur en vn mot ie veux eſtre obey ceans, le Charbonier fut Maiſtre dans ſon logis : i'eſtois vn peu à part baiſſant la veuë de honte, & hauſſant les eſpaules en me mocquant, & en ſouffrant beaucoup de leur honneſtetez fort à contre-temps, à la fin

voyant

voyant que cela tiroit de longue, & que les viandes se gastoient, ie fis signe à Clitiphon qu'il se laissast vaincre, il defera cela à mon impatience, & passant le premier ne se peust empescher de dire encore, Monsieur, i'ayme mieux estre sot qu'importun, puis qu'il vous plaist que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez, ie passay aussi à la faueur de ses complimens, & d'abord que ie fus dans la chambre, ie quittay mon manteau, me fis donner à lauer aupres du buffet pour esuiter la ceremonie, & par la, les obliger à n'en point faire, ce qui me reüssit, Clitiphon laua auec les femmes ceste Maistresse luy donnoit tousiours dans la veuë, & comme nous fusmes à table, il ne se pouuoit tenir de la regarder auec vne passion si apparente, qu'il estoit aisé à tout le monde de s'en aperceuoir, & que la fille & luy en rougirent deux ou trois fois, pour moy ie ne m'amusois qu'à manger du bon appetit, & disois à nostre Hoste en passãt quelque mot de sa bõne chere: car tout y estoit delicat, & fort bien appresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere qu'õ fait, on se traicte ce me sem-

ble

ble auec plus de plaiſir,& les tables des grands Seigneurs ſont odieuſes, en ce qu'on paſſe preſque le repas ſans dire mot, leurs ordinaires qui pourroient paſſer pour feſtins,ſi on auoit la licence de les gouſter,ſont touſiours affamez pour moy à cauſe de la cerimonie: car i'y trouue de ſi grandes contraintes, & tant de degouſts, qu'au ſortir de la table, il me ſemble que ie viens de diſner dans ces Chaſteaux enchantez, où les viandes n'auoient qu'illuſion, par où la foibleſſe de la veuë trompe les dents & l'eſtomach. Autrefois la bonne chere a eſté le plaiſir des honneſtes gens,Homere introduit preſque tous ces Heros grands mangeurs & grands beuueurs, & la raiſon y eſt naturelle, Car vne compoſition robuſte comme elle diſſipe beaucoup d'eſprits,elle a beſoin de beaucoup d'alimens pour la reparer, pour moy ſi peu d'apetit que ma ſanté me donne, ie l'employe aſſez ſenſiblement, & ſuis bien aiſe qu'on ne me preſſe point au repas. Ce Magiſtrat me fit ceſte complaiſance, car comme Clitiphon s'amuſe à reſuer ſur le viſage de ceſte

nou

nouuelle Maiſtreſſe, l'Hoſte & moy parmy les deuis & les ragouſts. Nous fuſmes à table iuſqu'à trois heures apres midy. De là, il nous falut retirer à noſtre logis, ce que nous fiſmes vn peu pluſtoſt ſans doubte que noſtre Amoureux n'euſt voulu.

CHAP. VI.

IE Eſtois en vne grande impatience de ſçauoir à quoy en eſtoit la conference de nos beuueurs, & auſſi toſt que ie fus dans l'Hoſtelerie, i'entray dans la ſalle où nous auions desieuné, pour voir s'ils eſtoient encore à la deſbauche. Mais ie les trouuay l'vn endormy le nez ſur ſon aſſiette, l'autre renuerſé ſur le banc, Sydias couché tout plat ſur les carreaux, la moitié des eſcuelles à terre, preſque vn muid de vin ou vomy ou renuerſé, vne muſique des ronflemens, vne odeur de Tobac, des chandelles allumees comme deuant des morts, bref tout m'aparoiſſoit

paroiſſoit d'vn viſage ſi eſtranger, que ſi ie ne me fuſſe retiré de là, ie m'allois imaginer de n'eſtre plus en France, tant cela tenoit des cerameſſes du Pays bas : i'allois pour faire rire Clitiphon de ce ſpectacle, car d'abord que nous fuſmes de retour de chez le Magiſtrat, il s'eſtoit enfermé dãs vne chambre, où ie vins à heurter aſſez fort, auant qu'il voulut reſpõdre, à la fin me recognoiſſant à la voix il m'ouurit la porte, & plia, comme i'entrois, vn papier, qu'il mit à la deſrobee dans ſa pochette : mais non pas ſi finement que ie n'y prinſſe garde, ſans luy faire pourtant cognoiſtre que ie l'auois aperçeu: car ie ſuis homme de peu de curioſité, & laiſſe touſiours mes amis dãs leur ſecret, d'autãt que ie ne crois pas qu'aucune amitié puiſſe iamais adiuſter vne confidence au point de n'auoir quelque choſe de reſerué, les gens de bien qui viennent à s'aymer parfaictement, ne ſe doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le ſecret peut donner de la ialouſie à ſon amy : mais il ne laiſſe pas de ſe trouuer bien ſouuent des choſes particulieres, que le reſpect & la

de l'amitié ne veut pas que l'on cõmunique, ie ne m'offenceray iamais que mõ amy dãs ſes affaires domeſtiques, ne me faſſe point ſon confident, il peut ouurir & fermer toute ſorte de lettres deuant moy, ſans que ie l'eſpie ſeulement d'vn regard, mais s'il auoit vn deſſein ou de mariage, ou de voyage, ſans me le faire ſçauoir, ie ne croirois plus eſtre en ſes bonnes graces, & luy rendrois la pareille de ſes deffiances. L'affaire de Clitiphon n'eſtoit point de ceſt importance la, ie me doubtois bien à plus pres que ce pouuoit eſtre, voyant dans ſon viſage qu'il eſtoit en peine de ſa feinte, ſoit qu'il ſe ſentit rougir, ou qu'il euſt aperçeu que ie l'auois deſcouuert, ſi biẽ qu'il ne me le fit pas long: car apres m'auoir dit la premiere fois qu'il eſtoit là à faire vn calcul de quelques petites deſpenſes pour venir à certains cõptes qu'il alla controuuer, il vid que ie fis sẽblant de croire trop facilemẽt pour en croire rien du tout, & me diſpoſant à luy donner le loiſir de faire ſes ſupputations, i'alois ſortir qu'il me pria d'arreſter pour me dire au vray ce qui l'amuſoit là,

à condition que ie ne m'en mocquerois point, ce que luy ayant promis, il tire de ſa pochette quelques moitiez de vers & de proſes, d'où il vouloit r'aſſembler vn preſent pour ceſte Maiſtreſſe. Eſt-il bien vray, luy dis-ie, que vous ſoyez pris ? ſeriez vous ſi fol que d'eſtre Amoureux ? ie ne le ſuis pas, dit-il, au point qu'il paroiſt pout eſtre à ma contenance : mais à la verité ceſte fantaiſie me paſſe fort agreablement dans l'eſprit, & ceſte reſuerie commence à me deſrober le gouſt des obiects que ie trouuois auparauant les plus aimables, ie ne ſçaurois me ſouuenir d'elle qu'auec vn peu d'emotion, & pour ſi peu de temps que l'ay veuë, i'ay toute ceſte idee ſi bien imprimee dans le cœur, qu'il n'y a point de traict ſi caché dans ſon viſage, ou de mouuemens ſi diuers en ſes regards, qui ne ſoient preſens à mon imagination, ceſte taille, ceſte parole, ce rire, ceſte façon de cheminer, ie le vois mieux que ie ne faiſois tantoſt : car mes yeux l'ont mis bien fidelement dans mon ame, & mon ame la remet inceſſamment deuant mes yeux. Ceux qui ſe ſont imaginez d'auoir parlé à des

diuinitez corporelles ; ſongeoient ſans doute à leur Maiſtreſſe : car on ne voit en abſence rien ſi clairement que cela. A ce petit diſcours qu'il me pouſſa precipitement, & qu'il monſtroit bien partir du profond du cœur, il me ſembla voir vn homme qui commence à s'eſtendre, & baille du premier accez de ſa fiebure, & iugeay bien qu'à la fin il faudroit que ceſte maladie print ſon cours, ie ne laſſay pas de luy repreſenter que c'eſtoit là le commencement d'vn deſſein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, & qu'on ſe deuoit donner le loyſir d'examiner vn peu ceſte entrepriſe, tout ce qui nous ſurprent pour nous engager, ne ſe porte que bien rarement à noſtre aduantage. Ceſte aduanture luy dis ie ſi inopinee, n'eſt peut eſtre pas de voſtre bon genie, voyez que deſia vous commencez à vous en treuuer mal, la melancolie vous ſaiſit, les ſouſpirs vous eſchappent, vous ne mangez plus qu'auec degouſt, vous n'auez plus vn ſommeil qu'interrompu, ny des ſonges qu'auec des vapeurs mal digerees, qui ne vous repreſentent que precipices, & que vi-

sions d'espouuentemens : ne laissez pas gaigner le mal plus auant, coupez luy la racine tandis qu'elle est encore foible, aussi bien possible trauaillerez vous à ceste recherche inutilement ; ce sera, peut estre, quelque esprit capricieux, sur qui vous ne pourrez poser aucũ fondement de vostre poursuite, ou quelque humeur deffiante que vous ne pourrez iamais asseurer de la verité de vostre affection, ou quelque naturel delicat & superbe, à qui ny la vertu, ny la passion ne sçauroit iamais rendre agreable, & qui ne se trouuant honoré que de soy mesme, se desoblige de l'amitié & du respect qu'on luy veut rendre. Peut estre cõme à sa mine elle est assez froide, & semble auoir du iugement, elle souffrira bien que vous la seruiez, & ne se faisant au fonds que rire de vostre mal, vous laissera vieillir sans recompẽse. Mon amy vous courez danger de tous ces inconueniens là. Au reste ie ne suis pas si peu complaisant à la passiõ de mes amis, que si i'auois la liberté de demeurer en ceste Ville, ie ne fusse biẽ ayse de vous y tenir compagnie : car ie voy que cecy s'en va rompre vostre

voyage,

voyage, & que vous n'eſtes pas preſt à partir d'icy demain. Là commençant à me reſpondre par vn ſerment, il me proteſte qu'il ſeroit à Tours ſi toſt que moy, & que dans trois iours il prendroit la poſte pour me rateindre, qu'il me ſupplioit de luy donner ce temps-là, & de pardonner ceſte neceſſité à la foibleſſe de ſon eſprit, qui s'eſtoit veritablement laiſſé prendre, & ne ſe ſentoit pas capable de ſe deliurer ſi promptement. Cependant puis que vous me donnez vne ſorte de congé en ceſte desbauche, pluſtoſt comme vne approbation à ce diuertiſſement de mon ame, acheuez ie vous ſupplie l'obligation que ie vous ay de m'approuuer en ma freneſie; & pour la faire mieux reüſſir, puis que les vers ne vous couſtét rien, & que tout le monde, & moy particulierement les eſtiment tant, donnez moy vn Quatrain de voſtre façon qui luy touche quelque choſe de mon affection, & de ſa beauté: Et comment, luy dis-ie, voudriez vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant voſtre Maiſtreſſe, & vous farder le viſage pour luy plaire. Cela eſt en-

core plus estrange d'auoir des imaginations empruntees pour luy discourir, & sçachez, ie vous prie que les pensees d'vn autre ne se rapportent iamais si bien à nos sentimẽs, & qu'il faut estre Amoureux pour les sçauoir dire. Pour exprimer vostre fantaisie, il faudroit que vostre Maistresse me parut aussi belle qu'elle vous semble: Les plus excellens traicts de la Poësie sont à bien peindre vne naifueté: Vous ferez mieux cela auec vn souspir que ie ne sçaurois auec tout l'artifice. Le plus nõchalamẽt que vous luy pourrez escrire, & auec plus de desordre luy persuadera mieux que vous auez l'esprit diuerty, Et que l'amour ne vous laisse pas la liberté du discours, si bien qu'autant de fautes que vous ferez, seront autant de marques de vostre passion, & des subiets de vous faire aymer. Voila, ce me dit-il, le plus honneste refus que ie pouuois esperer de vous, donnez moy pour le moins ce ramas de vos dernieres Poësies qu'on n'a point encores veuës, afin que i'en tire si ie puis quelque chose à mon subiet, ce que ie fis facilement, & commençay à prendre resolution de luy laisser faire

l'amour

l'amour, & departir le lendemain auecques Sydias.

AV ROY,

SVR SON RETOVR DV LANGVEDOC.

EVNE *& victorieux Monarque*
Dont les exploicts ſi glorieux
Ont donné de l'Enuie aux Dieux
Et de la frayeur à la Parque;
Qu'attendez vous plus des Deſtins?
C'eſt aſſez puny de mutins,
C'eſt aſſez deſmoli de Villes,
Nous ſçauons bien que deſormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous ſçauroit oſter la paix.
Laiſſez-là ces terres Eſtranges
Où vous faites tant de deſerts.
Boiſſet prepare des concerts,
Et moy des vers à vos loüanges.
Paru ne fut iamais ſi beau,
Les ſources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre

Contre les murs de leurs rampars
Ne murmurent que de la guerre
Qui les prine de vos regards.
Dans les allegreſſes publiques,
Meſme en celebrant vos vertus
Nos viſages ſont abatus,
Et nos ames Melancholiques,
Vos exploits qu'en nous fait ouyr
Ne peuuent ſans nous reſiouir,
Vous donner de la renommee,
Et ne peuuent ſans nous faſcher
Expoſer au ſort de l'armee
Vn Roy que uous auons ſi cher.
Dans ce ſanglant meſtier des armes
Où vos bras ſont trop exercez,
D'autant de ſang que vous verſez,
Le peuple verſe icy de larmes,
Le Demon ennemy du iour,
Noye les Aſtres de la Cour
Dans l'horreur de ſes fleuues ſombres,
Partage voſtre Eſtat aux morts,
Baſtit l'Empire de ſes ombres
De la ruine de nos corps.
Si les fureurs eſtoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaque voſtre majeſté,
De leurs funeſtes maladies,
Quelle ſi ſecourable main
Peut fournir le ſecour humain,
Ou quell' aſſiſtance diuine,
Vous pourroit ſi ſoudain guerir,
Que la peur de noſtre ruine
Ne nous euſt pluſtoſt fait mourir.
Reuenez au ſein de la France,
C'eſt où les Aſtres les plus doux

Encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influence,
Tous les plus gracieux climats,
Qui ſans greſles & ſans frimats,
Peuuent accomplir leur annee,
Dans leur plus fauorable iour,
N'ont rien d'eſgal à la iournee
De voſtre bien-heureux retour.

Voſtre Demon tenant la guerre
Reduite à ſa deuotion,
Laiſſe gronder l'Ambition
Des plus vaillans Roys de la terre,
On n'en voit point du temps paſſé,
De qui le renom effacé
Ne vous rende vn muet hommage,
Et le marbre deuant vos Lys,
Eſt honteux de ſeruir d'Image
A leurs exploits enſeuelis.

ELEGIE.

SOuuerain qui regis l'influence des vers,
Auſſi bien que tu fais mouuoir tout l'Vniuers,
Ame de nos eſprits qui dans noſtre naiſſance
Inſpiras vn rayon de ta diuine eſſence

Pourquoy ne m'as tu fait les ſentimens meil-
leurs?
Pourquoy tes beaux treſors ſont ils coulez ail-
leurs?
Ie voy de toutes parts des eſcriuains ſans nom-
bre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Ie n'ay qu'vn pauure fonds d'vn mediocre eſ-
prit,
Où ie vay cultiuer ce que le Ciel m'apprit,
Des triſtes ſons rimeurs, d'vn ſtyle qui ſe treï-
ne,
Eſpuiſant tous les iours ma languiſſante veine,
Si i'auois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'eſprit de celuy qui força les Deſtins.
Qui vit à ces chanſons les Parques deſar-
mees,
Et de tous les damnez, les tortures charmees,
Quand pour l'amour de luy le Prince des En-
fers,
Laiſſa viure Euridice, & la tira des fers,
Ou ſi c'eſt trop d'auoir ces merueilleux ge-
nies,
Qu'à noſtre ſiecle infame à bon droit tu de-
nies.
Ie me contenterois d'eſgaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ron-
ſart,
Et mille autres encore, à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne ſuis que l'ombre & que l'image.
Ie donnerois ma plume à ces ſoins violans,
A peindre ces ſanglots & ces deſirs bruſlans,
Que depuis peu de iours quelque demon allume
Dans mon ſang où l'Amour ſe plaiſt & me conſu-
me.

Si mes vers retenoient encore la ferueur
Qui les fit autresfois naistre pour la Faueur,
Et tant d'escrits perdus que pour chanter leur flame,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame,
O Cloris qui te sçais si bien faire adorer!
Qui l'Ame per les yeux m'as peu si biẽ tirer,
Beauté que desormais ie nommeray mon Ange,
Ie les consacrerois sans doubte à ta loüange.
I'ay si peur que ma Muse ait perdu ces appas,
A flater vainement ceux que ie n'aime pas.
Que ma plus belle ardeur auiourd'hny se retire,
M'estant si necessaire à ce nouueau martire,
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissans,
Ne me fournissent plus que des vers languissans,
Mon esprit espuisé dans des trauaux funestes
N'aura pour ton subiect rien gardé que des restes.
Cloris ie le confesse & qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein,
Mais le feu de l'amour qui s'est rendu le maistre,
De tous mes sentimens la peut faire renaistre,
Et sa douce fureur par vn traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il auoit de mieux,
Ainsi sur cet espoir dont ta beauté me flatte,
Ta beauté dont le feu par tous moyens esclate:
Encore mon esprit oze se faire fort

De ſauuer ton merite & mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaſte deſſein qu'on appelle heroïque:
Ie ſçay que les François n'ont pas encor appris
De pouſſer dans ces champs leurs delicats eſprits,
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage.
Si ie ſuis le premier à ce diuin effort,
Ce n'eſt à mon aduis que le plaiſir du ſort,
Qui voulant que premier ceſte œuure i'eſcriuiſſe,
Voulut que le premier ceſte beauté ie viſſe,
Et que dans tes appas ie prinſſe vne chaleur,
Où les ſœurs d'Appollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton obiet ma paſſion n'allume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plume,
O Dieux pourray-ie bien ſans vous faſcher vn peu!
Suiure les mouuemens de mon auengle feu!
Deſia comme l'amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'eſt pas idolatrie,
Deuſſe-ie deſpiter voſtre diuin courroux,
Tout ce que i'en veux dire eſt au deſſous de vous,
S'il vous plaiſt que le monde vniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaſpheme,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs deſirs peruers à voſtre volonté,
Sans les eſpouuanter de l'eſclat du tonnere,

Changez vous en Cloris, & venez sur la terre,
Alors de vostre Amour ils seront tous rauis,
Alors absolument vous en serez seruis,
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris & sa ville ont bruslé pour Helene,
Et les antiquitez font voir au curieux,
Que l'Aube mist Titon dans le siege des Dieux,
Et de tant de beautez qui furent les Maistresses
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant non plus que leur Amant,
Que le triste butin d'vn mortel monument,
Mais d'autant que l'Amour est le bien de la vie
Qui seul ne peut iamais esteindre son enuie,
Qui tousiours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les corps humains de ceste douce flame,
Suiuent iusqu'à la fin les derniers traits de l'Ame,
On a creu de l'Amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son subiect ne peut estre que tel.
Ainsi ces Dieux Paiens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais Amans seront plus que les hommes,
Pour moy qui n'ay soufferts que d'vn iour seulement,
Ie n'oze m'asseurer de passer pour Amant.
Ie ne sçay si l'Amour me croit de son Empire,

Depuis si peu de temps qu'il voit que ie souf-
pire,
Il faut bien que ce soit vn obiect violent,
Pour me donner si tost vn desir si bruslant,
Ou que mon Ame soit d'vne matiere aisée,
Et d'vne humeur bien prompte à se voir embra-
sée:
Ce feu brusle si viste à force qu'il me plaist,
Qu'à peine ay-ie loisir de regarder qu'il est,
Les Dieux qui peuuent tout auec les Destinées,
S'aident de mille maux & de beaucoup d'an-
nées,
Et faut que des Soleils l'vn l'autre se suiuans,
A force de sclairer esteignent les viuans,
Qu'vn siecle ce flambeau passe sur nostre vie,
Et Cloris d'vn trait d'œil me l'a des-ia rauie.
Mes sens enueloppez dans vn profond som-
meil,
Ne sçauent plus que c'est des clartez du Soleil,
Mes premiers sentimens sont dans la sepultu-
re,
Ton Amour, ô Cloris, a changé ma nature,
L'esclat des Diamans ny du plus beau metal,
Bacchus ton Dieu qu'il est, riant dans le cri-
stal
Au pris de tes regards n'ont point trouué la
voye,
Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye,
Si le sort me donnoit la qualité de Roy,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à
moy,
Si i'estois Empereur de la terre & de l'onde,
Si de ma propre main i'auois basty le monde,
Et comme le Soleil de mes regards produict

Tout ce que l'Vniuers a de fleur & de fruict,
Si cela m'arriuoit ie n'aurois pas tant d'aiſe,
Ni tant de vanité que ſi Cloris me baiſe,
Mais ientens d'vn baiſer où le cœur puiſſe aller,
Auec les mouuemens des yeux & du parler,
Que ſon ame ſans peine auec moy s'entretienne,
Et que ſa volonté ſeconde vn peu la mienne.
Amans qui vous piquez vers vn obiect forcé,
Qui ne ſçauez que c'eſt d'vn baiſer bien preſſé,
Qui ne trouuez l'Amour que dans la tyrannie,
Et n'aymez les faueurs qu'entant qu'on le vous nie,
Que vous eſtes heureux en vos laſches deſirs,
Puis que meſme vos maux font naiſtre vos plaiſirs,
Pour moy chere Cloris, ie n'en ſuis pas de meſme,
Ie ne ſçaurois aymer ſi ie ne voy qu'on m'ayme,
Et ſi peu qu'on refuſe à ma ſaincte amitié,
Ie ſens que mon ardeur decroiſt de la moitié,
I'entens que le ſalaire égale mon ſeruice,
Ie penſe qu'autrement la conſtance eſt vn vice,
Qu'Amour hait ces eſprits qui luy ſont trop deuots,
Et que la patience eſt la vertu des ſots,
Ce que ie dis Cloris auec plus d'aſſeurance,
D'autant que ie te voy flater mon eſperance,

Et que pour nous tenir dans ceſt heureux lien,
Ie voy deſ-ia d'accord ton eſprit & le mien.
Aymons nous ie te prie, & lors que mon viſage
Te voudra rebuter ou mon poil ou mon age,
Regarde en mon eſprit où i'ay mis ton tableau,
Lors tu verras en moy quelque choſe de beau,
Tu te verras logée en vn petit Empire,
Où l'eſprit de l'amour auecques moy ſouſpire,
Il ſe tient glorieux de receuoir ta loy,
Et ſemble qu'il pourſuit meſme deſſein que moy,
Si ie vay dans ſes yeux il y va prendre place,
Ie ne voy là dedans que ſes traicts & ma face,
Ie doubte s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne ſçay plus s'il eſt mon maiſtre ou mon riual:
Ie cognois bien l'Amour, ie ſçay qu'il eſt perfide,
Et ſi pour le chaſſer ie ſuis vn peu timide,
Ie luy feray touſiours vn traictement humain,
Puis que ie l'ay receu d'vne ſi bonne main.
Puis que c'eſt toy Cloris, apres l'auoir fait naiſtre:
Qui l'as mis dans mon ame, où ton œil eſt le maiſtre:
Où tu vis abſoluë en tes commandemens,
Où ton vouloir preſide à tous mes ſentimens,
C'eſt par toy que ces vers d'vne veine animée,
S'en vont à ma faueur flatter la renommée,

Mais

Mais ie diray par tout que tes seules beautez
Ont esté le Demon qui me les a dictez,
Et tant que tes regards luyront à ma pensée,
Sans ouurir vne veine aucunement forcée,
Ma Muse se promet de meriter vn iours,
Que ses vers soient nommez les fruicts de ton Amour,
Autant que ton humeur ayme la Poësie,
Ie te prie ô Cloris, aide ma freneſie:
Et puis que ie m'engage à ce diuin proiect,
Ne te lasse iamais de me seruir d'obiect,
Auiourd'huy donne moy tes beaux cheueux à peindre
Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
Et d'vne lettre d'or grauer selon mes veux,
Mon ame entrelassée auecques tes cheueux.
Ie ne veux point laisser ma passion viſiue,
Ma veine est pour Cloris & sans fonds & sans riue.
Demain ie deſcriray ses yeux & ce beau front,
Pour elle mon genie est abondant & prompt,
Et pour voir que ma veine en ce subiet tarisse,
Il faudra veoir pluſtoſt que sa beauté periſſe,
Que mes yeux dans ses yeux ne trouuent plus d'Amour,
C'est à dire, il faut voir perir l'Astre du iour:
Car ie ne penſe point que ses attraicts succombent,
Soubs l'iniure des ans, tant que les Cieux ne tombent,
Ils se r'enforceront au lieu de defaillir,

Comme l'or s'embellit à force de vieillir.
Et comme le Soleil à qui le vieil vſage,
N'a point oſté l'ardeur, ny changé le viſage,
Toutefois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil eſclaire ou meure promptement:
Puis que deſia ma vie à demy conſommée,
Ne ſe peut aſſeurer d'eſtre long temps aimée,
Que ie doibs defaillir à ce diuin flambeau,
Et perdre auecque moy ſa memoire au tom-
Mais tandis que Ciel me ſouffrira de viure.
Et que le traict d'Amour me daignera pourſuiure,
Ie me veux conſommer dans ce plaiſir charmant,
Et me reſouls de viure & mourir en aymant,
Ie ſçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au ſoin perpetuel de ſeruir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens ſubiets à la pitié,
Et qu'au moins ſa raiſon ſonge à mon amitié.
Cloris ſi ie venois aueuglé de tes charmes,
Le cœur tout en ſouſpirs, & les yeux tous en larmes,
Demander inſtamment vn Amoureux plaiſir,
Ie croy que ton amour n'en laiſſeroit choiſir:
Maintenant que le Ciel deſpoüille les nuages,
Que le front du printemps menaſſe les orages,
Que les champs comme toy paroiſſent embellis
De quantité d'œillets, de rozes & de lis:
Que tout eſt ſur la terre, & qu'vn humeur feconde,
Qu'attire le Soleil, fait raieunir le monde,

Comme

Comme ſi i'auois part à la fureur des Cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux.
Et que ce renouueau qui rend tout aggreable,
Me rendit à tes yeux plus ieune & plus aimable,
Ie te veux coniurer auec des vœus diſcrets,
De paſſer auec moy quelques moments ſecrets.
Nous irons dans des bois ſous des feuillage ſombres,
Où iamais le ſoleil n'a ſçeu forcer les ombres,
Perſonne là dedans n'entendra nos Amours:
Car ie veux que les vents reſpectent nos diſcours,
Et que chaque ruiſſeau plus viſtement s'enfuye,
De deuant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye,
Maintenant que le Roy s'esloigne de Paris,
Suiuy de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les reſtes
Du danger des combats & de celuy des peſtes,
Il faut que ie le ſuiue, & Dieu ſans me punir,
Cloris ne te ſçauroit empeſcher d'y venir,
Si tu fais ce voyage, & mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'eſt là ma patrie:
C'eſt où les rais du iour daignerent deualer,
Pour faire viure vn cœur que tu deuois bruſler,
Là tu verras vn fonds où le Paiſan moiſſonne
Mes petits reuenus ſur les bords de Garonne,
Le fleuue de Garonne où des petits ruiſſeaux,
Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux,

Où des saules espais leurs rameaux verds abaissent,
Pleins d'ombre & de fresche ur sur mes troupeaux qui passent,
Cloris si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin ie rougis,
Si ceste occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre vn fleuue & des roches,
Où sans doute il falloit que l'Amour habitast,
Auant que pour le Ciel la terre il ne quitast,
Dans ce petit espace vne assez bonne terre,
Si ie la puis sauuer du butin de la guerre,
Nous fournira des fruicts aussi delicieux
Qui sçauroient contenter ou tongoust ou tes yeux,
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'estain & mes rideaux de toile,
Vn petit pauillon dont le vieux bastiment
Fut massonné de brique & de mauuais ciment,
Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos tiltres,
Ses chambres n'ont plancher, toict, ny portes, ny viures,
Ne puissent venir voir si nous auons du feu,
Ie ne veux point mentir & quand le sort auare,
Qui me traicte si mal m'eust esté plus barbare.
Et qu'il m'eust faict sortir d'vn sang moins recogneu,
Ie te confesserois d'où ie serois venu,
Que i'ay bien plus de peine à descouurir ma face.
Deuant tes yeux si beaux qu'à se monstrer ma race.
Dans l'estat où ie suis i'ay bien plus de raison
De te faire aggreer mes yeux que ma maison.
Ie iure les rayons dont ta beauté m'esclaire,
Que le but de mon ame est le soing de te plaire,

Et

Et que i'ayme ſi fort ta veuë & tes propos,
Qu'a ton ſubiect la nuict eſt pour moy ſans repos,
Et ſans faire l'Amour à la façon commune,
Sans accuſer pour toy le Ciel ny la fortune,
Sans me plaindre ſi fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels, i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et ſi ton cœur n'en tire vne preuue aſſez bonne,
Pour m'en iuſtifier à tes yeux adorez,
Ie reprendray le ſang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur eſtoit de me le voir reſpandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulut entendre.

ELEGIE.

ELEGIE.

CLORIS *lors que ie ſonge en te voyant ſi belle,*
Que ta vie eſt ſubiecte à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'vn viſage ſi beau,
Auec tout leur eſclat iront dans le tombeau,
Sans eſpoir que la mort nous laiſſe en la penſee,
Aucun reſſentiment de l'amitié paſſee,
Ie ſuis tout rebuté de l'aiſe & du ſoucy
Que nous fait le deſtin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Ie commence à blaſmer vn peu noſtre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour,
La chere reſuerie où m'occupe l'amour.
Auſſi bien faudra-t'il qu'vne vieilleſſe infame,
Nous gele dans le ſang les mouuemens de l'ame,
Et que l'aage enſuiuant ſes reuolutions,
Nous oſte la lumiere auec les paſſions,
Ainſi ie me reſous de ſonger à ma vie,
Tandis que la raiſon m'en faict venir l'enuie,
Ie veux prendre vn obiect où mon libre deſir
Diſcerne la douleur d'auecques le plaiſir,
Où mes ſens tous entiers ſans fraude & ſans contrainte,
Ne s'embarraſſent plus ny d'eſpoir ny de craintes,
Et de ſa vaine erreur mon cœur deſabuſant,
Il gouſteray le bien que ie verray preſent.
Ie prendray les douceurs à quoy ie ſuis ſenſible,
Le plus abondamment qu'il me ſera poſſible,

Dieu

Dieu nous a tant donné de diuertissemens,
Nos sen trouuent en eux tant de rauissemens,
Que c'est vne fureur de chercher qu'en nous mes-
me,
Quelqu'vn que nous aymions, & quelqu'vn qui
nous ayme:
Le cœur le mieux donné tient tousiours à demy,
Chacun s'ayme vn peu mieux tousiours que son
amy,
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droit de l'amitié cede aux Loix de nature:
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis,
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes char-
mes,
Ie m'en consolerois auec vn peu de larmes,
N'attends pas que l'Amour aueugle aille suiuant,
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du
vent.
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez for-
te,
Pour viure dans les yeux d'vne Maistresse mor-
te,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts,
Que fait la mort hideuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur visage,
Qu'vne laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant & les membres perclus,
En se disant adieu ne se cognoissent plus,
Que dedans vn moment apres la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte.
Et que l'infirmité de la puante chair,
Nous faict ouurir la terre afin de la cacher.
Il faut estre animé d'vne fureur bien viue,

Ayant conſideré comme la mort arriue.
Et comme tout l'obiect de noſtre Amour perit,
Si par vn tel remede vne ame ne guerit,
Cloris tu vois qu'vn iour il faudra qu'il aduienne,
Que le deſtin rauiſſe & ta vie & la mienne,
Mais ſans te voir le corps ny l'eſprit depery,
Le Ciel en ſoit loüé, Cloris ie ſuis guery,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus reſſuſciter la ioye,
Ie ſens que mon eſprit reprend la liberté,
Que mes yeux deſuoilez cognoiſſent la clarté,
Que l'obiet d'vn beau iour, d'vn pré, d'vne fontaine,
De voir comme Garonne en l'Ocean ſe traine,
De prendre dans mon Iſle en ſes longs promenoirs,
La paiſible fraiſcheur de ſes ombrages noirs:
Me plaiſt mieux auiourd'huy que le charme inutile,
Des attraicts dont Amour te faict voir ſi fertile,
Languir inceſſamment apres vne beauté,
Et ne ſe rebuter d'aucune cruauté,
Gaigner au pris du ſang vne foible eſperance
D'vn plaiſir paſſager qui n'eſt qu'en apparence,
Se rendre l'eſprit mol, le courage abatu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conſeruer ſon mal, mettre tout en vſage,
Se peindre inceſſamment & l'ame & le viſage,
Cela tient d'vn eſprit où le Ciel n'a point mis
Ce que ſon influence inſpire à ſes amis.
Pour moy que la raiſon eſclaire en quelque ſorte,
Ie ne ſçaurois porter vne fureur ſi forte,
Et deſia tu peux veoir au train de cet eſcrit,
Comme la guariſon auance mon eſprit:
Car inſenſiblement ma Muſe vn peu legere
A paſſé deſſus toy ſa plume paſſagere,

Et

Et destournant mon cœur de son premier obiect
Dés le commencement i'ay changé de subiect,
Emporté du plaisir de veoir ma vaine aisee,
Seurement aborder ma flamme rapaisee,
Et iouër à son gré sur les propos d'aymer,
Sans auoir aujourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que son bel œil esclaire,
Ces vers où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.

STAN

STANCES.

Maintenant que Cloris a iuré de me plaire.
Et de m'aimer mieux que deuant,
Ie despite le sort, & crains moins sa cholere,
Que le Soleil ne craint le vent.

Cloris renouuellant ma chaisne presque vsee,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesee,
Quand Pluton relascha les siens.

Desia ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir,
Ie mourois du regret d'auoir tué ma flame,
Combien qu'elle me fit mourir.

Sortant de ma prison ie me trouuois sauuage,
I'estois tout esblouy du iour.
De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage,
En perdant celuy de l'Amour.

Ainsi l'oyseau de cage alors qu'il se deliure,
Pour se remettre dans les bois,
Trouue qu'il a perdu l'vsage de son viure,
De ses aisles & de sa voix.

Dieux où cét aduanture auoit porté ma vie!
Ie fremissois de son orgueil,
Cependant ie sentois que ie mourois d'enuie,
De l'adorer iusqu'au cercueil.
Cloris trauaillez bien à denoüer ma chesne,
Mon ioug est tres-bien asseuré,

Vous

Vous feriez fort long temps pour me mettre en
la peine,
Dont vous m'auez si tost tiré.
Ie ne suis pas si fol que d'escouter encore
Les censures de ma raison,
Et combien que mon mal eut besoin d'Ellebore
Ie prendrois plustost du poison.
On n'auoit point posé les fondemens de Ro-
me,
On n'auoit point parlé du siege d'Ilion,
La terre n'auoit point receu Deucalion,
Ny Babel diuisé le langage de l'homme.
Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la
gomme,
Les Geans n'auoient point monté sur Pelion,
Et celuy qui causa nostre rebellion,
N'auoit pas mis la dent sur la premire pom-
me.
Cypre n'auoit point veu ses riues escumer,
De ce germe diuin qui tomba dans la mer,
Quand la mere d'Amour voulut sortir de
l'onde.
Bref nous ne sçauons point des siecles assez
vieux,
Depuis qu'on a cogneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux.

SONNET.

Ministre du repos, sommeil pere des son-
ges,
Pourquoy t'a t'on nommé l'Image de la mort,
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de
tort

De le perſuader auecques leurs menſonges.
Faut-il pas confeſſer qu'en l'aiſe où tu nous plonges,
Nos eſprits ſont rauis par vn ſi doux tranſport,
Qu'au lieu de raccourcir à la fureur du ſort,
Les plaiſirs de nos iours, ſommeil tu les alonges.

Dans ce petit moment, ô ſonges rauiſſans:
Qu'amour vous a permis d'entretenir mes ſens,
I'ay tenu dans mon lict Eliſe toute nuë.
Sommeil, ceux qui t'ont fait l'Image du treſpas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont point cognuë,
Car vrayment ſon portraict ne luy reſſemble pas.

SONNET.

Au moins ay-ie ſongé que ie vous ay baiſee,
Et bien que tout l'Amour ne s'en ſoit pas allé,
Ce feu qui dans mes ſens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rapaiſee.

Apres ce doux effort mon ame repoſee,
Peut rire du plaiſir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demy conſolé,
Ie trouue deſormais magueriſon aiſee.
Mes ſens deſ-ia remis commencent à dormir,
Le ſommeil qui deux nuicts m'auoit laiſſé gemir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place:

Et

Et quoy qu'il ſoit ſi froid au iugement de vous,
Il a rompu pour moy ſon naturel de glace,
Et s'eſt mouſtré plus chaud & plus humain que vous.

SONNET.

D'vn ſommeil plus tranquille à mes Amours reſuant,
I'eſueille auant le iour mes yeux & ma penſee,
Et ceſte longue nuict ſi durement paſſee,
Ie me trouue eſtonné dequoy ie ſuis viuant.

Demy deſeſperé ie iure en me leuant,
D'arracher ceſt obiect à mon ame inſenſee,
Et ſoudain de ſes vœux ma raiſon offencee,
Se deſdit & me laiſſe auſſi fol que deuant.

Ie ſçay bien que la mort ſuit de pres ma folie.
Mais ie voy tant d'appas en ma melancholie,
Que mon eſprit ne peut ſouffrir ſa gueriſon.
Chacun à ſon plaiſir doibt gouuerner ſon ame,
Mithridate autrefois a veſcu de poiſon,
Les Leſtrigons de ſang, & moy ie vis de flame.

SONNET.

Chere Iſis tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans ſon aueuglement,
Et les Dieux occupez apres toy ſeulement,

Laissent l'estat du monde errer à l'aduanture.
Voyans dans le Soleil tes regards en peinture.
Ils en sentent leur cœur touché si viuement,
Que s'ils n'estoient cloüez si fort au firmament,
Ils descendroient bien tost pour veoir leur creature.
Croy moy qu'en cest' humeur ils ont peu de soucy,
Ou du bien ou du mal que nous faisons icy,
Et tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,
Tu peus bien dans mon lict impunement coucher,
Iris que craindrois-tu, puis que les Dieux eux mesmes,
S'estimeroient heureux de te faire pecher.

SONNET.

Sacrez murs du Soleil où i'adoray Philis,
Doux seiour où mon ame estoit iadis charmee,
Qui n'est plus auiourd'huy soubs nos toicts desmolis,
Que le sanglans butin d'vne orgueilleuse armee.
Ornemens de l'autel qui n'estes que fumees,
Grand Temple ruiné, mysteres abolis,
Effroyables obiects d'vne ville allumee;
Palais, hommes, cheuaux, ensemble enseuelis.
Fossez larges & creux tous comblez de murailles,

Spectа

Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
Fleuue par où le sang ne cesse de courir,
Charniers où les Corbeaux & Loups vont tous repaistre,
Clerac pour vne fois que vous m'auez faict naistre,
Helas ! combien de fois me faictes vous mourir.

POVR VNE AMANTE IRRITEE.

CEux qui tirent le cœur par les traits du visage,
Remarquent dans le tien des signes de valeur,
Mais comme la vaillance est tousiours vn presage,
Qui promet de la gloire auecque du mal'heur.

I'espere que la mort auecques sa pasleur,
Couurira tes beautez de sa funeste Image,
Et que ton ieune sang tout remply de chaleur,
Viendra faire à ton dam preuue de tõ courage.

Vn iour que tu voudras combattre au premier rang,
Ie te verray couuert de pouſſiere & de sang,
Et le cœur trauersé d'vne mortelle playe.

Tourner ces traistres yeux deuers ton monument,

Lors pour te faire veoir que ma vengeance eſt vraye,
Ie n'en ietteray pas vn ſouſpir ſeulement.

POVR VNE AMANTE CAPTIVE.

TYrannique reſpect, triſte & faſcheux deuoir,
Qui tiens ſi rudement mes volontez contraincte,
Dois-ie mourir icy ſans que ie puiſſe auoir
Autre ſoulagement que celuy de mes plaintes?

Souffriray-ie ô Thirſis! mon cœur gelé de craintes,
Dans le deſir bruſlant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma paſſion deuoit auoir enfraintes,
Garderez vous touſiours ce rigoureux pouuoir?

Ie crois que le Tyran qui d'eternelles flames
Donne le chaſtiment ordonné pour les ames,
Quand ie ſerois eſclaue au fonds de ſes Enfers.

S'il ſçauoit le ſubiet de mon impatience,
Sentiroit me voyant bleſſer ſa conſcience
S'il ne me permettoit de ſortir de mes fers.

ELE

ELEGIE.

DAns ce climat barbare, où le Destin me range,
Me rendant mon païs comme vn païs estrange,
Desloges ie ne sçay quel estourdissement
Assoupit les aigreurs de mon bannissement,
Ie n'ay point souspiré depuis l'heure funeste,
Que ie receus ce traict de la fureur Celeste,
Ton ame en fut touchee, & gemit soubs l'effort
Que me fit la rigueur de mon iniuste sort.
Mon Maistre en eut aussi de bien viues atteintes,
Et vos ressentimens n'attendoient pas mes plaintes.
Moy voyant mon desastre auec vostre amitié,
I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie sentis mon malheur: mais le soucy visible
De vostre affection me fut bien plus sensible,
Mon cœur pressé du mal, comme en deux se fendit,
Et sur luy tout mon fiel alors se respandit,
Mon courage esbloüy laissa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes,
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit r'asseuré reuint à sa coustume,
Et soudain que mon cœur perdit son amertume,
Ie veis tous mes soucis en l'air s'euanouir,

Et trouuay dans moy meſme en quoy me reſiouyr.
L'obiect de ce chagrin m'eſchappa comme vn ſonge,
Et ce vray deſplaiſir me parut vn menſonge,
Comme dans nos cerueaux l'Image d'vn penſer
Quelquefois ſe diſſipe & ne faict que paſſer,
L'imagination ne le ſçait plus refreindre,
Et la memoire auſſi ne la peut pas atteindre,
L'ombre de ceſt ennuy s'euanoüit ſi bien,
Que ie m'en trouue quitte, & n'y cognois plus rien,
Deſloges, rien de tel iamais ne t'importune,
Iamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Iamais tel accident n'eſprouue ta raiſon,
Iamais vn tel oyſeau ne volle en ta maiſon:
Ie ſçay bien que ton ame & ſage & courageuſe,
T'a fait voir la mer calme & la mer orageuſe,
Et que ton front eſgal au changement des flots,
Void mille fois changer le frons des matelots,
Quand ces deſſeins hardis te firent prendre enuie
D'aller de là la ligne abandonner ta vie,
Ie ſçay dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a chequé d'ennemis.
Que tu ris des malheurs dont les mortels ſouſpirent,
Et des traits les plus forts que les deſtins nous tirent,
Mais touſiours vaut-il mieux viure paiſiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment,

L'effort de la raiſon, & ce combat farouche,
Contre nos ſentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie & ſon faſcheux ſecours,
Nuit plus que ſi le mal prenoit ſon iuſte cours
Qui retient vn ſouſpir, s'atriſte dauantage,
Vn tourment qu'on eſtouffe eſtourdit le courage,
Et ſi iamais l'obiect de quelque deſplaiſir,
De ſes triſtes appas t'eſtoit venu ſaiſir,
Plain toy, ne force rien, fay que ton ame eſclate,
Et ſçache qu'en pleurant vne douleur ſe flate,
Mais ces remedes là ne te ſont pas beſoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loin.
L'Aſtre qu'on veid reluire au poinct de ta naiſſance,
D'vne meilleure forme a baſty ton eſſence,
Le Ciel te void touſiours le viſage ſerain,
Comme ſi le deſtin t'euſt fait l'ame d'airain,
Toute ſorte de maux, ton eſprit les defie,
Sans beſoin du ſecours de la Philoſophie,
Mais moy qui vois mon Aſtre en ſi mauuais ſentier,
Qui ne gouſtay iamais vn ſeul plaiſir entier,
Qui ſens que tout me choque, & qui ne void perſonne
M'aſſiſter aux aſſaults que fortune me donne,
Suis-ie pas bien-heureux qu'au fort de mon malheur,
Ie n'aye reſſenti tant ſoit peu de douleur.
Bien que ie ſois banny peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne voy plus, ny dez, ny ieu de paulme,

Ie ne void rien que champs, que riuieres que prez,
Où le plus doux rozier me pût comme cy-prez,
Où ie n'ay plus l'aſpect de la place Royale,
Où ie ne puis aller boire frais en ta ſalle,
Où mon Maiſtre n'eſt pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne ſçaurois voir ny toy, ny Liancour,
Ie ne ſçay comme quoy ma ſauuage nature
Peut ſans eſtonnement ſouffrir ceſte aduanture
Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laiſsé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a paſsé,
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuſe,
Icy ie n'entretiens que Bacchus & la Muſe,
Qui tous deux liberaux auec leurs doux preſens
A leur deuotion tiennent mes ieunes ans,
Innocent que ie ſuis plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loüe ou me blaſme:
Qui fais ce qui me plaiſt, qui vis comme ie veux,
Qui plaindrois au deſtin le moindre de mes vœux,
Qui ris de la Fortune, & couché dans la boüe,
Me mocque des captifs qu'elle attache à ſa roüe,
Icy comme à la Cour i'ay le ſort tout pareil,
Et void couler mes iours ſoubs vn meſme Soleil,
Que ſi noſtre Siluandre a l'eſprit prophetique,

Si

Si les euenemens ſuiuent ſa prognoſtique,
Et que c'eſt au finy, qu'elqu'vn ait le credit,
De faire reuſſir le bien qu'il m'a predit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes ſentimens n'ont point changé de face,
Or comme dans la Cour i'eſtois plus Courtiſan,
Sçache que dans les champs ie ne ſuis point Payſan,
Et que mes paſſions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me poſſedent,
Mon ſens en toutes parts ſuiuant vn meſme cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as veu touſiours,
Que ſi mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce ſoit, ſi faut il que ie meure,
Et quoy que faſſe Ilax & les plus fauoris,
Le Ciel n'eſt pas plus loin d'icy que de Paris,

ODE.

PERSIDE ie me ſens heureux
De ma nouuelle ſeruitude,
Vous n'auez point d'ingratitude,
Qui rebute vn cœur amoureux:
Il eſt bien vray que ie me faſche,
Du fard où voſtre teint ſe cache,
Nature a mis tout ſon credit,
A vous faire entierement belle,

L'art qui penſe mieux faire qu'elle,
Me deſplaiſt & vous enlaidit.

L'eſclat, la force, & la peinture,
De tant & de ſi belles fleurs,
Que l'Aurore auecque ſes pleurs,
Tire du ſein de la Nature,
Sans fard & ſans deſguiſement,
Nous donne bien plus aiſément,
Le plaiſir d'vne odour naifue,
Leur obiect nous contente mieux,
Et ſe monſtre deuant nos yeux,
Auec vne couleur plus viue.

Les oyſeaux qui ſont ſi bien teints,
Ne couurent point d'vne autre Image
Le luſtre d'vn ſi beau plumage,
Dont la nature les a peints,
Et leur celeſte melodie,
Plus aimable qu'en Arcadie,
N'eſtoient les flageolets des Dieux,
Prend elle meſme ſes meſures,
Choiſit les tons, faict les ceſures,
Mieux que l'art le plus curieux.

L'eau de ſa naturelle ſource,
Trouue aſſez de canaux ouuerts,
Pour trainer par des plis diuers
La facilité de ſa courſe,
Ses riuages ſont verdiſſans,
Où des arbriſſeaux fleuriſſans
Ont touſiours la racine freſche,
L'herbe y croiſt iuſqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le bouuier
N'apporta iamais à ſa creche,

Ces

Ces petits cailloux bigarez,
En des diuerſitez ſi belles,
Où trouueroient-ils des modelles,
Qui les feiſſent mieux figurez,
La Nature eſt inimitable,
Et dans ſa beauté veritable,
Elle eſclatte ſi viuements
Que l'Art gaſte tous ſes ouurages
Et luy fait plaſtoſt mille outrages,
Qu'il ne luy donne vn ornement.

L'Art ennemy de la franchiſe,
Ne veut point eſtre recogneu,
Mais l'Amour qui ne va que nud,
Ne ſouffre point qu'on ſe deſguiſe.
Les Nymphes au ſortir des eaux,
D'vn peu de ionc & de roſeaux,
Se font la coiffure & la robbe:
Et les yeux du Satyre ont droict,
De regretter encore l'endroict,
Que le veſtement leur deſrobbe.

Si vous ſçauiez que peut l'effort
De voſtre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous caſſeriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguens.
La nuict vous quitteriez le maſque,
Et perdriez cet humeur fantaſque
De dormir auecque vos gans.
Lors que vous ſerez hors d'vſage,
Et que l'iniure de vos ans
Appellera les Coursiſans,

A l'Amour

A l'Amour d'vn plus beau viſage,
Quand vos appas ſeront oſtez,
Que les rides de tous coſtez
Auront coupé ce front d'albaſtre,
Taſchez lors d'excroquer l'Amour,
Et ſi vous pouuez chaque iour,
Faictes vous de cire ou de plaſtre.

Si le Ciel me faict viure aſſez,
Pour voir la fin de voſtre gloire,
Et me punir de la memoire
De nos contentemens paſſez,
Ie croy que ie ſeray bien aiſe,
Ne trouuant plus rien qui me plaiſe,
Au viſage que vous aurez,
De reuoir l'Amour & les Graces,
Et d'en aller baiſer les traces,
Sur le fard dont vous vſerez.

Mais auiourd'huy belle Perſide,
Vos ieunes yeux ſeront teſmoins,
Qu'il faut vn ſiecle pour le moins,
Pour vous amener vne ride,
L'Aurore qui dedans mes vers,
Voit apprendre à tout l'vniuers,
Que voſtre beauté la ſurmonte,
Arrachant de ces beaux habits,
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit de honte.

L'Aube n'eſt point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baiſee,
Et ne verſe point ſa roſee,
Pour la mariolaine & le tin,
La rougeur qui paroiſt en elle,

C'eſt de voir Perſide trop belle,
Et l'humidité de ſes pleurs,
Quoy que chante la Poëſie,
Ce ſont des pleurs de ialouſie,
Et des marques de ſes douleurs.

ELEGIE

DEPVIS ce triſte iour qu'vn adieu malheureux
M'oſta le cher obiect de mes yeux amoureux
Mon ame de mes ſens fut toute deſvnie,
Et priué que ie fus de voſtre compagnie,
Ie me trouuay ſi ſeul auecques tant d'effroy,
Que ie me creus moy meſme eſtre eſloigné de moy.
La clarté du Soleil ne m'eſtoit point viſible,
La douceur de la nuict ne m'eſtoit point ſenſible,
Ie ſentois du poiſon en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où ſe portoient mes pas.
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me couſta l'honneur de vous auoir ſuiuie,
O Dieux qui diſpoſez de nos contentemens,
Les donnez vous touſiours auecques des tourmens,
Ne ſe peut il iamais qu'vn bon ſuccez arriue,
A l'eſtat des mortels qu'vn mauuais ne le ſuiue,
Meſlez vous de l'horreur au ſort plus gracieux
De celuy des humains que vous aimez le mieux?
Icy voſtre puiſſance eſt en vain appellée,

Comme

Comme vn corps à son ombre, vn costau sa valée,
Ainsi que le Soleil est suiuy de la nuict,
Tousiours le plus grand bien a du mal qui le suit,
Lors que le beau Paris accompagnoit Helene,
Son ame de plaisir voit la fortune pleine,
Mais le sort, ce bon-heur cruellement vangea,
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa prosperité nasquit vne misere,
Qui fist bruster sa ville, & massacrer son pere,
Bien que dans ce carnage on veid tant de malheurs,
Qu'on versa dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'eſclat de voſtre beau viſage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage,
Car si long temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'aupres des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre,
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil
Aussi vrayment depuis ie suis vestu de dueil,
Ie suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Ie n'a'y plus nul soucy que de déplaire au monde,
Comme sans me flater ie vous proſtete icy,
Que le monde ne faict que me déplaire aussi,
Au milieu de Paris ie me suis fait Hermite,
Dedans vn seul obiect mon esprit se limite,

Quel

Quelque part où mes yeux me pensent diuertir,
Ie traine vne prison d'où ie ne puis sortir,
I'ay le feu dans les os, & l'ame deschiree,
De ceste fleche d'or que vous m'auez tiree,
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foy.
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite dauantage, & me fait mieux souffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faisant mourir,
Contre vn dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage.
I'ayme ma frenesie, & ne sçaurois aymer
Aucun de mes ames qui la voudroient blasmer,
Aussi ne crois-ie point que la raison consente,
De m'approcher tandis que vous serez absente,
I'entens que ma pensee esprouue incessamment,
Tout ce que peut l'ennuy sur vn fidelle Amant,
I'entens que le Soleil auecques moy s'ennuye,
Que l'air soit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmy le sommeil, de tristes visions
Enueloppent mon Ame en leurs illusions,
Que tous mes sentimens soient meslez d'vne rage,

Qu'au lict ie m'imagine eſtre dans vn n'au-
frage,
Tomber d'vn precipice, & voir mille ſer-
pens,
Dans vn cachot obſcur au tour de moy ram-
pans,
Auſſi bien, loin de vous vne vie inhumaine,
Sans doute me ſera plus aimable & plus ſai-
ne,
Car ie ne puis ſonger ſeulement au plaiſir,
Qu'vne mort ne me vienne incontinant ſai-
ſir,
Mais quand le Ciel laſſé du tourment qu'il me
liure,
Sous vn meilleur aſpect m'ordonnera de vi-
ure
Et qu'en leur changement les Aſtres incon-
ſtans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à voſtre obiect ſe trouuera chan-
gee.
Et de tous ces malheurs incontinent vengee,
Quand mes eſprits ſeroient dans vn mortel ſom-
meil,
Vos regards me rendront la clarté du ſoleil.
Deſſus moy voſtre voix agiter de la ſorte,
Que le Zephire agiſt ſur la campagne morte,
Voyez comment Philis renaiſt à ſon abord,
Deſia l'Hyuer contre elle a finy ſon effort.
Deſormais nous voyons eſpanouyr les roſes,
La vigueur du Printemps reuerdit toutes
choſes,
Le Ciel en eſt plus gay, les iours en ſont plus
beaux,
L'Aurore en s'habillant eſcoute les oyſeaux,

Les

Les animaux des champs qu'aucun fouey n'outrage,
Sentent renouueler & leur sang & leur aage,
Et suiuant leur nature & l'appetit des sens,
Cultiuent sans remords des plaisirs innocens.
Moy seul dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'vne cruelle attente,
Languy sans reconfort, & tout seul dans l'Hyuer,
Ne void point le Printemps qui me puisse arriuer.
Seul ie void les forests encore desolees,
Les parterres deserts, les riuieres gelees,
Et comme ensorcelé ne puis gouster le fruict,
Qu'à la faueur de tous ceste saison produict,
Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,
Du feu de ses rayons r'eschauffera ma flame,
Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau,
Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau,
Si iamais le destin permet que ie la voye,
Plus que tous les mortels, tout seul i'auray de ioye,
O Dieux! pour deffier l'horreur du monument,
Ie ne demande rien que cela seulement.

ELEGIE.

CRVELLE à quel propos prolonges tu ma peine,

Qui

Qui t'a ſollicitee à renoüer ma cheſne,
Quel Demon ennemy de mes contentemens,
Me vient remettre encore en tes enchantemens,
Mon mal alloit finir, & deſia ma penſee
Ne gardoit plus de toy qu'vne Image effacee,
Ma fieure n'auoit plus que ce friſſon leger,
Qui du dernier accez acheue le danger:
Encore vn iour ou deux de ton ingratitude;
Et i'allois pour iamais ſortir de ſeruitude,
Ce n'eſtoit plus l'Amour qui guidoit mon deſir,
Il m'auoit acheué ſa peine & ſon plaiſir,
Ie ſongeois aux douceurs que ce Printemps preſente,
Mes yeux trouuoient deſia la campagne plaiſante,
Nous auons faict deſſein mon cher Damon & moy,
D'eſtre abſent quelques iours de Paris, & de toy,
Pour faire eſuanoüir les reſtes de la flamme,
Qui ſi ſubitement ont r'allumé mon ame,
Tout du premier obiect ſes charmes inhumains,
Il n'a fallu qu'vn mot de ceſte voix traiſtreſſe,
Que voir encore vn coup les yeux de ma maiſtreſſe.
Au moins s'il ſe peuuoit qu'vn deſir mutuel
Nous eut lié tous deux d'vn ioug perpetuel,
Que iamais ſon caprice, & iamais ma colere,
N'alteraſt en nos cœurs le ſoucy de nous plaire,

Iamais

Iamais de nos plaiſirs n'interrompit le cours,
Ie ſerois bien heureux de l'adorer touſiours,
Lors qu'à l'extremité ma paſſion preſſee,
Se void de ton accueil tant ſoit peu careſſee,
Et que ta complaiſance ou d'aiſe ou de pitié,
Ne laiſſe pas long temps languir mon amitié,
Ie ſens dans mes eſprits ſe reſpandre vne
ioye,
Qui paſſe tous les biens que la Fortune en-
uoye,
Si Dieu me faiſoit Roy ie ſerois moins con-
tent,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au ſortir des plaiſirs que ta beauté me don-
ne,
Ie foulerois aux pieds l'eſclat d'vne couron-
ne,
Et dans les vanitez où tu me viens rauir,
Ie tiendrois glorieux vn Roy de me ſeruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature eſt infertile
Et pour me reſiouyr Paris meſme inutile,
Toy ſeule es le Treſor & l'obiect precieux,
Où veillent ſans repos mon eſprit & mes
yeux,
Et ſelon que ton œil me rebute ou me flatte,
Dans le mien où la ioye ou la fureur eſclate,
Quand mes deſirs preſſez du feu qui les pour-
ſuit,
Cherchent dans tes faueurs vne amoureuſe
nuict,
Si peu que ton humeur refuſe à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie,
Souuiens toy ie te prie à quel point de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier ma-
lheur,

Combien

Combien que mon respect auecque des contraintes,
Se veulent efforcer de retenir mes plaintes,
Tu sçais dans quels tourments i'attendis le Soleil,
Et par quels accidens ie rompis ton sommeil,
Panché dessus les bords d'vn gouffre ineuitable,
Tu me vis supporter vn mal insupportable,
Vn mal où mon destin se faisoit consentir,
Quoy qu'il t'en preparast vn peu de repentir,
Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
Ma maison par despit esueilla mon courage,
Ie fis lors vn dessein de separer de moy
Ceste part de mon cœur qui vit auec toy,
De ne songer iamais à retrouuer la trace,
Par où desia souuent i'auois cherché ta grace,
Damon estoit tousiours aupres de mon esprit,
Pour l'assister, au cas que son mal le reprit,
Ie r'appellois desia, le ieu, la bonne chere,
Ma douleur tous les iours deuenoit plus legere,
Ie dormis la moitié de la seconde nuict,
L'absence trauailloit auec beaucoup de fruict,
Desia d'autres beautez auec assez de charmes,
Diuertissoient ma peine & tarissoient mes larmes,
Leur naturel facile à mon affection,
Auoit mis ton esclaue à leur deuotion,
Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
Chez moy d'autres obiects auoient gaigné ta place,

Lors

Lors que ta repentance ou pluſtoſt ton orgueil,
Irrité que mes maux eſtoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux qui chez moy retrouuerent
La meſme intelligence alors qu'ils arriuerent,
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que ie me retrouuay dans mes premiers liens,
Ma raiſon ſe deſdit, mes ſens à ton entree
Sentent qu'vn nouueau mal les bleſſe & les recree,
Et du meſme moment qu'ils ont cogneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empeſcher qu'ils ne s'y ſoient offers.
Caliſte, s'il eſt vray que ton cœur ſoit ſenſible,
Au feu qui me conſume & qui s'eſt bien viſible,
S'il eſt vray que tes yeux lors qu'ils me vont bleſſer,
Ont de la confidence auec ton penſer,
Que ma poſſeſſion te donne vn peu de gloire,
Que iamais mon obiect ait flatté ta memoire,
Ainſi que tes regards, ta voix, & ton beau teint
Ont leur pourtraict fidelle en mon cœur bien empreint.
Conſidere ſouuent quel plaiſir, quelle peine,
Me faict comme tu veux ton Amour ou ta haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point auec impunité:

Car

Car ie veux que le Ciel m'accable du tonnerre,
Si touſiours ma raiſon ne luy faict point la guerre,
Et ie croy que le temps m'aſſiſtera ſi bien,
Qu'en fin i'accorderay ton deſir & le mien.

ELEGIE.

A MONSIEVR DE PESE'

VENIQVE confident de ma nouuelle flame,
Toy ſeul que i'ay laiſſé lire au fonds de mon ame,
Toy chez qui mon ſecret demeure ſans danger.
Qui ſçais comme tu dois me plaindre & me vanger,
Eſcoute ie te prie vne plainte forcée,
Qu'vn vif reſſentiment arrache à ma penſée,
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner
Fait le pis qu'elle peut, afin de le damner,
Tous les iours ſont orgueil contre ſa conſcience,
Par des nouueaux affronts combat ma patience:
Ie ne puis plus porter la peſanteur des fers,
Que i'ay depuis deux ans honteuſement ſouffers
Helas! quand ma raiſon remet en ma memoire,

Ce

Ce que tu me disois au riuage de Loire,
Lors qu'auec tant d'honneur & de bon traitement,
Tu voulois diuertir mon mescontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion; quoy qu'elle fust cruelle,
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois faict plaisir de me guerir d'Amour.
Si tu sçaueis combien cela me faict de peine
Combien ceste fureur deguise vne ame saine,
Combien ceste molesse enchante la vertu,
Soubs quel effort l'esprit y demeure abatu,
Et comment l'honneur mesme y compatist encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que i'adore,
Mais auec qui bien tost ie t'oserois iurer,
Viure indifferemment au lieu de l'adorer,
Ie sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices,
Elle est insuportable en sa legereté;
Elle a trop peu de soin, & trop de liberté
Elle void dans mon ame, & sans m'ouurir la sienne,
Elle veut posseder absolument la mienne,
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois,
A trahir le deuoir & transgresser les loix,
Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont vn peu criminelles,
Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
Auec qui sans dessein nous perd en ce perdant,
Caliste sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
Cherche des vanitez à publier vn crime,

M'a quelquefois prié de luy donner des vers,
Où tout le monde veid tous nos desirs ouuerts
De luy faire vne Image où cet humeur lasciue,
Apres nos derniers iours paruſt encore viue,
Vraiment ie ſuis heureux qu'elle m'ait contenté
Par toutes les faueurs que donne vne beauté,
Ce ſouuenir m'on donne vne ſi chere ioye,
Que mes yeux ſont ialoux que perſonne la voye
Meſme à toy qui me vois & dedans & dehors,
Ie ne te l'ay point dit ſans vn peu de remords,
Mais tuis qu'elle eſt d'vne ame à ne pouuoir rien faire,
Enuers toy ma prudence eſtoit peu neceſſaire,
Puis que tout eſt public en ceſt eſprit leger,
Mon ſecret ne ſeruoit qu'à te deſobliger,
Ma patiente humeur flattoit ſon imprudence,
Et ma diſnretion trompoit ta confidence,
Cher Damon ie t'adiure au nom de l'amitié,
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur. En fin ie te confeſſe,
Que ie t'ay moins aimé iadis que ma maiſtreſſe,
Auiourd'huy que mon cœur panche à ſa gueriſon,
Comparant ta franchiſe auec ſa trahiſon,
Ses imperfections auecque ton merite,
Ie crains qu'en m'excuſant mon peché ne t'irrite,
Depuis que mes regards ont deſcouuert le iour
Que ie me ſuis oſté le bandeau de l'Amour,

Ie

Ie commence à tout voir d'vn different visage,
Ie r'amene mes sens à leur premier vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teinct ny les traicts de ses yeux.
Damon i'ay veu depuis d'vne claire apparence,
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise & d'heur & d'asseurance,
Que ie n'en puis trouuer dans ces liens honteux,
Où le mal est certain & le plaisir douteux,
En la plus belle ardeur où ie puis voir Calisto,
Mon ame y sent tousiours quelque chose de triste?
Tousiours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre vn absolu plaisir,
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame,
Certains enchantemens enuelopoient mon ame,
Tous mes sens esgarez prenoient vn autre cours,
Desia ie n'auois rien de libre en mes discours,
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie
S'estoient laissé surprendre à ceste Tyrannie,
Ie ne goustois plus rien qui ne me fut amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer,
Tu m'as veu quelquefois toute la nuict entiere,

Reſuer profondement ſans aucune matiere,
N'as tu point remarqué diminuer mes ſens,
N'ay ie point fait depuis des vers plus languiſſans,
Croy que i'ay bien ſouffert, & que c'eſt aduanture,
Auoit ſi puiſſamment eſtourdy ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux à force d'endurer,
Mes pauures ſens vſez ne pouuoient plus durer,
Si ſon dernier meſpris ne m'euſt donné ma grace,
Ie m'en allois mourir comme mouruſt le Taſſe,
Puis que i'en ſuis ſauué: car ces vers ſont teſmoins,
Que ie ne l'aime plus puiſque ie l'aime moins,
D'vn ſommet releué lors que le pied nous gliſſe,
On trebuche touſiours du faiſte au precipice,
Puis que i'en ſuis dehors ie te laiſſe à choiſir,
L'obiect que tu voudras preſcrire à mon deſir,
Et ſi tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le ſoin de gouuerner ma vie.

ELEGIE.

NE me fais point aimer auecques tant de peine,
Dedans ma paſſion garde moy l'ame ſaine,
Tiens le plaiſir des vers dãs la fureur d'Amour,

Si

Si i'ay ſouffert la nuict, conſole moy le iour,
Quand tu m'auras bleſſé permets que ie ſeuſpire,
Et quand i'ay ſouſpiré permets moy de l'eſcrire,
Ce beau feu ſi ſubtil qui pour nous faire aimer,
Vient dedans noſtre ſang afin de l'animer,
S'il eſt trop violent & s'il a trop de flamme,
Il affoiblit le corps, il eſblouït noſtre ame:
Mais lors qu'à petits traicts le cœur en eſt eſpris,
Il nous en rend meilleurs les corps & les eſprits,
Ainſi qui n'eſt ſaiſi de cette rage extreme,
Qui prend la liberté de ſçauoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger, & ne ſe laiſſe pas
Abuſer ſottement à de legers appas,
Auec peu de trauail il a bien toſt ſa proye,
Et de peu de ſouſpirs il achepte ſa ioye,
Ainſi dans le tourment, il treuue le bonheur,
Et dans la ſeruitude, il faict venir l'honneur.
Par fois ſa paſſion ſe tient vn peu cachee,
Pour auoir le plaiſir de ſe voir recherchee,
Et s'il veut conſentir de ſe voir mal traicté,
Ce n'eſt que pour le bien d'eſtre apres regretté.
Moy qui toute la nuict offuſqué de tes charmes,
Les pauots du ſommeil ay diſtillez en larmes,
Et qui m'imaginant ouyr tes doux propos,
N'ay ſceu prendre en dormant tant ſoit peu de repos.
Ie meriterois bien que toute la iournee,
On flataſt la douleur que la nuict m'a donnee,

Et que Cloris vint faire auec vn doux baiſer,
De ſes afflictions mon ame repoſer,
On dict que le Soleil ſortant du ſein de l'onde,
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde,
Diſſipe à ſon reueil ceſte confuſe erreur,
Des ſonges de la nuict qui nous faiſoient horreur:
Mais quand nous gueriſſons à l'aſpect de ſa flame,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,
Ce n'eſt qu'vn peu de bile & de froide vapeur,
Qui point legerement des viſions de peur,
Car vne paſſion bien auant imprimee,
Ne s'eſuanoüit pas ainſi qu'vne fumee,
Et ceux qui comme moy ſont trauaillez d'Amour,
Gardent leur reſuerie & la nuict & le iour,
Cloris eſt le Soleil dont la clarté puiſſante,
Conſole à ſon regard mon ame languiſſante,
Eſcarte mes ennuis, diſſipe à ſon abord
Le chagrin de la vie, & la peur de la mort,
Mais depuis peu de iours ſa flamme eſt ſi tardiue,
Pour eſtre comme elle eſt ſi perçante & ſi viue,
Que l'ingratte me laiſſe à petit feu mourir,
Faute d'vn ſeul regard qui me pourroit guerir.
Donne moy la raiſon d'vne amitié ſi lente,
Cloris aurois tu peur que mon ame inſolente,
Offrit à ta beauté qu'vn vœu reſpectueux,
Mes deſirs ſont ardants, mais ils ſont vertueux,

Et

Et ce plaiſir laſcif où le brutal aſpire,
N'eſt pas le monument du feu que ie ſouſpire,
I'aime à regarder, & d'eſtre tout vn iour,
Mourant aupres de toy, ſans te parler d'Amour,
Si ce n'eſt que mes yeux au deſceu de mon ame,
Facent eſtinceler quelque rayon de flame,
Et que mon cœur ſurpris de trop de paſſion,
Laſche quelque ſouſpir ſans mon intention,
Mon pauure eſprit captif, craint ſi fort ta cholere,
Qu'il n'oſe hazarder meſme de te complaire,
I'aime mieux me faſcher de n'auoir point oſé,
Que mourir dans l'affront de me voir refuſé,
Car nier quelque choſe à mon deſir fidelle,
Ce ſeroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contraint de me deſeſperer,
Ie perdrois le plaiſir que i'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encor en ceſte incertitude,
Et quoy que le deſtin garde ma ſeruitude,
Cependant cet amour me tient les ſens ouuerts,
A la facilité de compoſer des vers,
I'en tire le plaiſir de prendre en mon ouurage
Tous les traicts de mon ame & de ton beau viſage,
Et leurs lineamens pourtraicts dans mes eſcrits
M'entretiennent touſiours les yeux & les eſprits,
Puiſque le Ciel t'a mis dedans la fantaſie,
Le bon-heur de gouſter vn peu ma poëſie,
Tu verras mon genie à tes yeux complaiſant,

T'en faire tous les iours quelque nouueau pre-
ſent,
Ma paſſion deſtine vne œuure à ta loüange,
Qui te doit plaire mieux que les threſors du
Gange,
Et lors que mon trauail te fait ſonger à moy,
Ie m'eſtime auſſi riche & plus heureux qu'vn
Roy.
Ce qu'on tient de fortune eſt vne fauſſe pom-
pe,
Où noſtre infirmité ſe captiue & ſe trompe,
Vn iugement bien ſain y ſent peu de plaiſir,
Et n'y ſoubſmet iamais ſon glorieux deſir.
Ces metaux qu'vn auare auidement enſerre,
Comme indignes du iour ſont cachez ſoubs la
terre,
Si les threſors eſtoient comme on dit pre-
cieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des
Cieux,
La perle deſcendroit auecque la roſee,
Elle ne ſeroit point aux ondes expoſee,
La Mer qui la vomit la tiendroit cherement,
La Mer dont l'ambre meſme eſt comme vn ex-
crement,
Le Soleil qui faict l'or en auroit des couron-
nes,
Ainſi ie ne veux point, Cloris, que tu me
donnes,
Et tu ſçais bien auſſi que ie ne penſe pas,
Que des riches preſens ſoient pour toy des
appas:
Car vn de mes ſouſpirs que ie te fais entẽdre,
Vne goutte de pleurs que tu me vois reſpan-
dre,

Peuuent

Peuuent plus sur ton ame, & te font plus aimer
Que si ie te donnois & la terre & la mer,
Ie te proteste aussi de n'estre point auare,
De tout ce que la mer & la terre ont de rare,
Et qu'vn de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouuernement de l'Empire des Cieux.

ELEGIE.

IAY fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'Ame
L'importune fureur de ma naissante flame,
I'ay leu toute la nuict, i'ay ioüé tout le iour,
I'ay fait ce que i'ay peu pour me guerir d'Amour,
I'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ouide,
Et d'vn cruel dessein à mes Amours perfide,
Gousté tous les plaisirs que peut donner Paris
I'ay taſché d'estouffer l'amitié de Cloris;
I'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie
I'ay des Luts les plus doux gousté la melodie,
Mais malgré ma raison encore Dieu mercy,
Ces diuertissemens ne m'ont point reüssi,
L'Image de Cloris tous mes dessein dissipe,
Et si peu qu'au re part mon ame s'émancipe,
Vn sacré souuenir de ses beaux yeux absens,
A leur premier obiect faict reuenir mes sens,
Lors que plus vn desir de liberté me presse,

Amour ce confident rusé de ma Maistresse,
Luy qui n'a point de foy me faict ressouuenir,
Que i'ay donné la mienne & qu'il la faut tenir,
Il me fait vn serment qu'il a mis mon Idée
Dans le cœur de Madame & qu'elle l'a gardée
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura souspiré de mon esloignement,
Et que bientost si l'art peut suiure la Nature,
Sa beauté me doit faire vn don de sa peinture,
Cela me perce l'ame auec vn traict si cher,
Qu'il me faict receuoir le feu sans me fascher,
Cela remet mon cœur sur ses premieres traces,
Me fait reuoir Cloris auecque tant de graces,
Me rengage si bien que ie me sens heureux,
Quoy qu'auec tant de mal, d'estre encores Amoureux;
Ie sçay bien qu'elle m'aime, & cet Amour fidelle
Demande auec raison que ie despende d'elle,
Et si nostre destin par de si fermes loix
Prescrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'vn autre ambitieux se consume à la guerre,
Et meure dans le soin de conquerir la terre,
Pour moy quand il faudra prendre congé du iour,
Puis que Cloris le veut ie veux mourir d'Amour
Qu'on ne me parle point de son humeur legere,
Ie veux que ces deffauts me la rendent plus chere,
Ce que fait la raison pour empescher d'aimer,
Ne peut que mes desirs dauantage allumer.
Quoy que dans le trauail mon esprit diminuë,
Que ma vie en deuienne vne mort continuë,

Que

Que mon ſens eſtourdi relaſche ſa vigueur,
Et deſ-ia ſur mon front imprime ſa langueur,
(Cependant que Cloris eſt la viue peinture,
Du plus riche en bon point que peut donner Nature)
Que ſon cœur nonchalant ou peut eſtre inhumain,
A mon dernier malheur doiue preſter la main,
Que ſouuent d'vn baiſer elle me ſoit auare,
C'eſt tout vn, il me plaiſt qu'elle me ſoit barbare,
Ie veus pour mon plaiſir aimer ſa cruauté,
En faueur de ſes yeux ie hay ma liberté,
Ie hay mon iugement, & veux qu'on me reproche.
Que i'ayme ſans ſubiect vn naturel de roche,
Ie me conſole aſſez puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'Empire de ſes yeux,
Que le Soleil ialoux de la voir luire au monde,
Paſle ou rouge touſiours ſe va cacher ſous l'onde,
Ie ne ſçaurois penſer que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ſes enfans,
Voyant tant de beautez, puiſſe auoir le courage
Tout impetueux qu'il eſt, de leur faire vn outrage,
Et qu'ey qu'vn ſiecle entier la conduiſe au trépas,
Pour moy touſiours ſes yeux auront aſſez d'appas,
Mon inclination eſt aſſez pure & forte,
Contre le changement que la vieilleſſe apporte
Quand le Ciel par dépit renuerſeroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a preſcrit aux iours.

Et que demain pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donna des rides,
Ma flame dans mon sang en ses plus chauds
boüillons,
Adoreroit son front tout coupé de sillons,
N'y soustreint son eſclat ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien changer de mon humeur pre-
miere,
Que son ame & son corps soient tous couuers
d'horreur,
Ie veux suiure par tout mon amoureuſe erreur,
Toy quelque changement dont la fortune eſſaye,
De voir en m'affligeant si ta conſtance eſt vraye
Cloris rend la pareille à ma ferme amitié,
Et ne me manque point de foy ny de pitié,
Ie sçay bien qu'aiſement tu te pourrois deſdire,
Sans qu'il arriue en moy quelque choſe de pire,
Pour ce que mes deffauts ſont des occaſions,
Pour deſtourner de moy ces inclinations,
Mais pour diminuer ceſte amitié ſacrée,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iurée,
Mes imperfections ſont vn foible ſubiect,
Car ton Amour n'a point ma vertu pour obiet,
On dit que les meſchans qui d'vne aueugle rage
Preſſent ceux qui iamais ne leur ont faict d'ou-
trage,
Suiuans vn naturel malin qui les eſpoint,
Perſecutans plus fort & ne pardonnans point,
Ne demordent iamais de leur fauſſe vengeance,
Quand leur courroux n'a point pour obiect vne
offence,
Ainſi ton amitié qui n'a pour fondement,
Que de ſuiure enuers moy ſa bonté ſeulement,
Qui ne ſçauroit trouuer par où ie ſuis capable
De la moindre faueur, ny d'où ie ſuis aimable,

Ne

Ne peut trouuer auſſi par où ſe deſtourner,
Ne peut trouuer ainſi dequoy m'abandonner,
Et ſur ceſte eſperance où mon Amour ſe fonde,
Ie croy viure & mourir le plus heureux du mõde.

SVR LE BALET DV ROY.

POVR MONSEIGNEVR
Le Duc de Montmorency,

CELLE pour qui ie veux mourir,
Me fait vn mal ſi fauorable,
Que ſi l'on me venoit guerir
On me rendroit bien miſerable.

Vn Roy pour des tourmens ſi doux,
Quitteroit toutes ſes delices,
Et me voyant ſeroit ialoux
De mes fers & de mes ſupplices.

Auſſi poue mieux fauoriſer
Le diuin ſecret de ma flamme,
Mon front s'eſt voulu deſguiſer,
De peur de deſcouurir mon ame.

C'eſt ainſi que le Roy des Dieux,
Picqué de quelque beau viſage,
Prenoit en deualant des Cieux,
Touſiours vn maſque à ſon viſage.

Et deſguiſant ſa maieſté
Pour complaire à ſa freneſie,
Il auoit pour chaſque beauté
Vne forme à ſa fantaſie.

Pour

Pour moy si mes vœux auoient lieu,
On verroit ma figure humaine,
Bien tost se changer en vn Dieu,
Non pas pour moins souffrir de peine.

Mais plustost pour sçauoir ainsi
Conseruer le mal qui me presse,
Et pour estre plus digne aussi,
De l'amitié d'vne Deesse.

Pleust au Ciel qu'vn iour seulement,
Iuppiter m'eut donné sa face,
Et qu'il voulut pour vn moment,
Me laisser regner en sa place.

I'ordonnerois que les Autels,
Que par tout l'Vniuers on dresse,
Pour les Dieux ou pour les mortels,
Ne seroient que pour ma maistresse.

Le temps serf de ses volontez,
Comme moy luy rendant hommage,
Laisseroit viure ses beautez,
Sans leur faire iamais outrage.

Ie commanderois, auxzephirs
De produire vne fleur nouuelle,
Toute desl ame & de souspirs,
Où ie serois peint auec elle.

Quelque si cher contentement,
Dont Iupiter nous face enuie,
La terre seroit l'élement,
Où nous voudrions passer la vie.

Paris ſeroit noſtre ſeiour,
Et dans ceſte ioye infinie,
Rien que moy, la paix, & l'Amour
Ne ſeroit en ſa compagnie.

LE DESGVISE'

A

MONSIEVR

LE PREMIER.

DAns la felicité des graces de vos yeux,
Dont l'eſclat m'eſt ſi cher, alors qu'il me conſomme,
Pouuant paſſer pour vn des Dieux,
Ce que ie ſuis n'eſt plus que le ſemblant d'vn homme
Depuis que ie vous vis, les clartez du Soleil

Ne

Ne furent plus pour moy qu'vne lumiere peinte
La faueur du plus doux ſommeil,
Depuis que ie vous ſers, n'eſt pour moy qu'vne
feinte.

Dans l'eſtroitte priſon où demeure vn amant,
Et dont ie ne croy pas qu'aucun ſort me deliure,
Viure touſiours dans le tourment,
Ce n'eſt que proprement faire ſemblant de vi-
ure.

Mes yeux lors que la nuict aueugle l'Vniuers
Semblent eſtre endormis, & ne voir plus de
flamme,
Et toutefois ils ſont ouuerts,
Mais c'eſt vers le Soleil qui luit de dãs mon ame.

Lors qu'Alcmene eut bleſsé des traicts de ſon
Amour,
Ce Dieu dont les larcins ont eſté ſi celebres,
Nature deſguiſa le iour,
Et couurit tout le ciel d'vn manteau de tenebres.

Si pour vn beau deſſein il faut ſe deſguiſer,
Si le ſecret d'Amour a beſoin qu'on le couure:
On ne me ſçauroit accuſer,
D'eſtre auiourd'huy le ſeul qui diſſimule an
Louure.

THIS

THISBE' POVR LE PORTRAICT DE PYRAME.

AV PEINTRE.

FAY moy de grace vne peinture,
Si tu fis iamais rien de beau,
Toy qui des traits de ton pinceau
Surpaſſes l'art & la Nature,
Mais ſans prendre plus de loiſir,
Que mon impatient deſir,
Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte moy demain,
Le portraict de l'œil de Pirame,
Ou celuy de ſa belle main.
N'euſſe-tu tracé que l'ombrage
De ſon front ou de ſes cheueux,
Ne fais point tant languir mes vœux,
En l'attente de ton ouurage,
Apporte moy dés auiourd'huy,
Quelque petit ſemblant de luy,
Peintre n'as tu rien faict encore,
Tu recherches trop de façon,
Il ne faut que peindre l'Aurore,
Soubs l'habit d'vn ieune garçon.
Cognois tu les lis & les roſes,
En ſçay tu faire les portraicts,
En vn mot ſçay tu tous les traicts
De toutes les plus belles choſes,
As tu veu ces tableaux hardis,

Qui

Qui ſur les Autels de ladis,
Ont porté le pinceau d'Apelle,
Sçache que tu m'offenceras
De ne prendre au plus beau modelle,
Vn portraict que tu luy feras.
Suy tous les plus fameux exemples
Des Peintres morts ou des viuans,
Voy tout ce que les plus ſçauans
Ont faict pour embellir nos Temples,
Voy le teint, les yeux & les mains
Dont l'artifice des humains,
A voulu figurer les Anges,
Leur plus ſuperbe monument
Doit quitter toutes ſes loüanges,
A L'Image de mon Amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe,
Pour le faire voir au Soleil,
Ou d'vn plus ſuperbe appareil,
Vaincre le Taſſe en ſon Arminthe,
Tu peindrois Pyrame, ou l'Amour,
Ou ce premier eſclat du iour,
Lors que ſans ride & ſans nuage,
Dans le ciel comme en vn tableau,
Il fait luire ſon beau viſage,
Tout fraichement tiré de l'eau.
Sois ie te prie vn peu barbare,
Pour bien faire, ouure moy le ſein,
Tu dois apprendre le deſſein,
D'vne occupation ſi rare,
Pleuſt au Ciel qu'il te fut permis,
De le voir comme Amour l'a mis,
Au plus profond de mes penſées,
Car c'eſt où ſes perfections
Paroiſſent viuement tracées,
Auſſi bien que mes paſſions.

Mais pardonne à ma ialouſie,
S'il ſe peut ſans t'iniurier,
Laiſſe toy de rechef prier,
De le peindre à ma fantaſie,
Ne demande point à le voir,
Car pour bien faire ton deuoir,
Et ne me faire point d'iniure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure,
Sans qu'ils ſoient preſens à tes yeux.

ELEGIE.

PROCHE de la ſaiſon où les plus viue fleurs
Laiſſent eſuanouïr leur Ame & leurs couleurs,
Vn Amant deſolé, melancholique, ſombre,
Ialoux de ſon chemin, de ſes pas, de ſon ombre,
Baiſoit aux bors de Loire en flattant ſon ennuy
L'Image de Caliſte errante auecque luy,
Reſuant aupres du fleuue il diſoit à ſon onde,
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde
Fay la reſouuenir d'apprendre à l'vniuers,
Qu'il n'a rien de ſi beau que l'obiect de mes vers
Ces fleurs dont le Printemps faict voir tes riues peintes,
Au matin ſont en vie & le ſoir ſont eſteintes:
Mais quelque changement qui te puiſſe arriuer
Caliſte & ſes beautez n'auront iamais d'hyuer

Ces

Ces humides baiſers dont tes riues moüillees
Seront pour quelques iours encore chatoüillees,
Arreſteront en fin leur Amoureuſe erreur,
Et s'apprechant de toy ſe geleront d'horreur,
Alors que tous les flots ſont transformez en marbres,
Lors que les Aquilons vont deſchirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ny pois,
Fait prendre le criſtal des roches & des bois,
Que l'onde applaniſſant ſes orgueilleuſes boſſes,
Souffre ſans murmurer le fardeau des caroſſes,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins auecque les guerets,
Que l'Hyuer renfroigné d'vn orgueilleux Empire,
Empeſche les Amours de Flore & de Zephire,
Qu'Endimion vaincu du froid & du ſommeil,
Ne peut tenir parole à la ſœur du Soleil,
Qui cependant touſiours va viſiter ſa place,
Sur le haut d'vn rocher tout heriſſé de glace,
Moy qui d'vn ſort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautez du Ciel n'ay point iettés mes yeux,
Qui n'ay iamais cherché ceſte bonne fortune
Qu'Endimion trouuoit aux beautez de la Lune,
Durant ceſte ſaiſon où leur ardant deſir
Ne trouue à ſon deſſein ny place ny loiſir,
Ie verray ma Caliſte apres ce long voyage,
Qui plus que cent Hyuers m'a faict ſouffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné, que de faire abiſmer

Ve vaisseau chargé d'or que i'aurois sur la Mer,
Quel outrage plus grand auroit il peu me faire,
Que me cacher vn mois le seul iour qui m'esclaire,
Dieu hastez donc l'Hyuer, & luy soyez tesmoins,
Que le Printemps l'Automne, & l'Esté valent moins,
Qu'il despoüille les bois, & de sa froide haleine,
Perde tout ce que donne & le mont & la plaine,
Ce mois qui maintenant retient ceste beauté,
A bien plus d'iniustice & plus de cruauté
Car l'Hyuer au plus fort de sa plus dure guerre
Nous oste seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruicts, n'estouffe que des fleurs,
Et sur nostre destin n'estend point ses malheurs,
Où la dure saison qui m'oste ma maistresse,
Toutes ses cruautez à ma ruine adresse,
Mon front est plus terny que des lis effacez,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez,
Blois est l'Enfer pour moy, le Loire est le Cocite,
Ie ne suis plus viuant si ie ne ressuscite,
Vous qui faignez d'aimer auecque tant de foy,
Trompeurs vous estes bien moins amoureux que moy,
Courtisans qui par tout ne seruez que de nombre,
Qui n'aymez que le vent, qui ne suiuez que l'ombre,
Qui traisnez sãs plaisir vos tristes mal aysez.

Pen

Pendans chez la Fortune à des liens dorez,
Vous ſçauez mal que c'eſt des veritables peines
Que donne vn feu ſubtil qui faict bruſler les veines,
Eſclaues inſenſez des pompes de la Cour,
Vous ſçauez mal que c'eſt d'vn veritable Amour.
Infidelle Alidor tu feins d'aimer Syluie,
Mais tu pers ſon obiet, & ne pers point la vie,
Tu chaſſes tout le iour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout ſon Image te ſuit,
Qu'elle eſt profondement empreinte en ta penſée
Et que ton ame en eſt mortellement bleſſee,
O toy qui ma Caliſte auiourd'huy me rauis,
Qui vois ce que ie ſens, qui ſçais comme ie vis,
Malicieux deſtin qui me ſepares d'elle,
Tu reſpondras pour moy ſi ie luy ſuis fidelle,
Si depuis ſon depart i'eus vn mauuais deſſein,
Si ie n'ay touſiours eu des ſerpens dans le ſein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine
Toute ſa bonne chere eſt importune & vaine,
Ie ſuis honteux de voir qu'il faille ingratement
Faire mauuaiſe mine à ſon bon traittement,
Que ie ne puiſſe en rien déguiſer ma triſteſſe,
Quoy qu'à me diuertir ſon amitié me preſſe,
Auſſi toſt que ie puis me dérober de luy,
Que ie trouue vn endroict commode à mon ennuy,
Afin de digerer pluſtoſt mon amertume,
Ie la fais par mes vers diſtiler à ma plume,
Par fois lors que ie penſe eſcrire mon tourment
Ie paſſe tout le iour à reſuer ſeulement,
Et deſſus mon papier laiſſant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celui de Madame
De penſer en penſer confuſément tiré,

Suiuant

Suiuant le mouuement de mon sens égaré,
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace
Quelque goutte de pleurs m'eschape, & les efface
Et sans que mon trauail puisse changer d'obiect,
Mille fois sans dessein ie change de proiect,
Tantost ses doux regards presente en ma pensee
Quelquefois son beau teinct, & m'offre quelque fois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'vne superbe Image,
Tout seul de mes escrits veut receuoir l'hommage
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement, & mon Ame & mes yeux,
Ie m'en vay dans les champs, pour voir s'il est possible,
Qu'vn bien-heureux hazard me la rend t visible,
Ie m'en vay sur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuict & iour est chargé de batteaux,
Et tout ce que ie voids descendre sur la riue,
Me faict imaginer que ma Caliste arriue,
Bref contre tout espoir mon œil n'est iamais las,
De trauailler en vain à chercher de soulas,
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence
Pour tout ce que ie fais d'vn seul poinct ne s'auance,
Ie veux persuader à mon ardant Amour,
Qu'il void à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibee, & passe, & las, & triste,
Acheua sa iournee en adorant Caliste.

ODE.

LORIS pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois tu que mon esprit se pique,
De t'aymer eternellement,
Lors que mes ardeurs sont passees
La raison change mes pensees,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses,
Commencent à me faire horreur.
Auoir tant fuyr ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure,
Auec vn peu de liberté,
Il ne me faut qu'vne disgrace,
Qu'encore vn traict de ceste audace,
Qui t'a faict tant manquer de foy,
Apres tiens moy pour vn infame,
Si iamais mes yeux ny mon ame,
Songent à s'approcher de toy.
Ie me trouue prest à te voir,
Auec beaucoup d'indifference,
Et te faire vne reuerence,
Moins d'amitié que de deuoir,
Toutes les complaisances feintes,
Ou tes affections mal peintes,
Ont trompé mes sens hebetez,
Ie les tiens pour foibles feintises,
Et n'appelle plus que sottises,
Ce que ie nommois cruautez.
Ie ne veux point te descrier,
Apres t'auoir loüé moy-mesme,

Ce

Que les corps treſpaſſez d'vne pierre couuers
Change les os en poudre, & la charongne en vers,
Que les eſprits errans par les riues funebres,
D'vn Cocite incognu, ne ſont plus que tenebres,
Qu'on ſoit bien dans ce regne où Plutõ tiẽt la Cour,
C'eſt vn compte, il n'eſt rien de ſi beau que le iour,
Le moindre chiẽ viuãt vaut mieux que cẽt cohortes
De Tygres, de Lyons, ou de Panthères mortes,
Bien que pauure ſubiet ie prefere mon ſort
A celuy là d'vn Prince, ou d'vn Monarque mort,
Croy moy, ſuy mon cõſeil, ne dõnons point nos teſtes,
Pour preſeruer autruy, ne ſoyons pas ſi beſtes.

DEVXIS.

Mourrions-nous pour cela?

SYLLAR.

croy tu viure vn moment
Apres t'eſtre mocqué de ſon commandement?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la iuſtice plus haute,
En nous faiſant mourir il deſcouure ſa faute;
Nos teſtes ne ſçauroient venir ſur l'eſchaffaut,
Sans y faire monſtrer ſon criminel deffaut.

SYLLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oſter la vie,
Nos iours ſont dans leurs mains, ils les peuuẽt finir,
Ils peuuent le plus iuſte innocemment punir,
Quelque tort que ce ſoit quãd vn Roy nous accuſe,
Sa grande authorité ne manque point d'excuſe,
Contre le Prince aux droicts il ne ſe faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iuſtifier.
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne ſe doit reprocher, de deux tels que nous ſommes,
Pluſieurs qui ne ſont point ainſi Religieux,
Et qu'vn ſi grand ſecret rendroit trop glorieux,

Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de ſuiure
Apres cela croiz-tu qu'il nous ſouffriſt de viure,
Nous ne ſçaurions fuir de ſon bras irrité,
L'iniure d'vn ſupplice à demy merité.

DEVXIS.

Il faut donc ſe bannir & bien loing d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins ſeur & le pire,

SYLLAR.

Voyageant l'vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne ſçaurions fuir, les Rois courent par tout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans ſe mouuoir d'vn lieu touchẽt la terre & l'ode,

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raiſon me rend ores confus.

SYLLAR.

Coulpables vers le Roy de ce coüard refus,
C'eſt fait de nous auſſi, faiſant ce qu'il commande,
Sans doute apres cela noſtre fortune eſt grande,
Ces Royales faueurs nos eſprits ſaouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEVXIS.

L'or ce metal ſorcier, corrompt tout par ſes charmes,
Deuant luy proſterné l'honneur, met bas les armes,
Il n'eſt ſi fort rempart de Iuſtice ou de foy,
Qu'il ne briſe, il ne craint ny pieté, ny Loy,
L'or peut tout, meſme alors que ſon appas s'adreſſe
A des hommes vaillans que la miſere preſſe,
Comme moy malheureux que l'horreur de la faim,
Contraint à deſirer ce deteſtable gain,
Monſtre de pauureté, ta dent eſt plus funeſte,
Que le feu plus cuiſant & la plus forte peſte,
Le meurtrier que la peur bourrelle inceſſamment,
Au prix de tes forçats eſt puny doucement, [fames,
Dans les plus grands remords des faicts les plus in-
Sçauoir qu'on a du bien, conſole fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout,

SYLLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resout.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposée
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisée.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le greter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble,

SYLLAR.

il me le semble aussi,

DEVXIS.

Donnons, PYRAME.

on ne me peut surprendre,
Assassins vous sçaurez si ie me sçay deffendre,
Bien que seul contre deux ie vous feray sentir,
Qu'on ne se prend à moy qu'auec du repentir.

DEVXIS.

O Dieux ie suis blessé

PYRAME.

si ta main n'est meilleure,
Ce lasche & traistre sang tu vomiras sur l'heure,
Ton sort comme le sien pend au bout de ce fer.

DEVXIS.

O Dieux! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience.

PYRAME.

Conscience voleur, ie croy que le remords
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEVXIS.

Ha! si vous me laissiez vn peu la liberté,
De vous parler auant que perdre la clarté.

PYRAME.

Que me ſçaurois-tu dire,

DEVXIS.

Vne choſe ſans doubte

Qui vous pourroit ſeruir,

PYRAME.

il faut que ie l'eſcoute.

Qu'eſt-ce? DEVXIS.

ce qu'on pourroit à peine deuiner,

Le Roy nous a contraint de vous aſſaſſiner.

PYRAME.

O Ciel! que m'as tu dit, mais faut il croire vn traiſtre, DEVXIS.

Ie vous dis ce qui eſt.

PYRAME.

mais ce qui ne peut eſtre,

Dieux, tout mõ ſãg ſe trouble, il eſt vray que le Roy

Ayme à ce qu'on m'a dit, en meſme lieu que moy,

Helas! ie ſuis perdu, mon mal eſt ſans remede,

Cõtre mõ Roy, quel Dieu puis ie trouuer qui m'aide.

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela ſagement,

Maintenant ie treſpaſſe auec allegement.

PYRAME.

L'Enfer te ſoit propice, & ſa nuict ma heureuſe

Pour ſi bon remors te ſoit moins rigoureuſe,

Au reſte il faut fuir c'eſt le meilleur conſeil,

Sans faire plus icy, ny repos ny ſommeil,

Quãd le courroux des Roys fait eſclater leurs armes

C'eſt pis dix mille fois que torrens & que flammes,

Il faut s'oſter de là, mais de neceſſité,

Thiſbé, vous m'en auez ſouuent ſollicité,

Vous m'auez dit cent fois que vous ſeriez heureuſe,

De ſuiure loing d'icy ma fortune amoureuſe, (mour,

Que vous craignez ce Prince, & que de noſtre A-

Quelque malheur au noſtre arriueroit vn iour.

Il

Il y faudra pourueoir, & si l'humeur hardie,
De ce courage ardant ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix.
Et nous n'aurons que nous, de parens, ny de Rois.

SCENE II.

PYRAME, DEVXIS, SYLLAR, LE ROY.

A Cet affront, le sang au visage me monte,
Que ma cõdition souffre auiourd'huy de hõte,
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler.

SYLLAR.

En vain cent fois le iour vous m'y feriez aller,

LE ROY.

Que Thisbé n'a point faict semblant de te cognoistre,

SYLLAR.

Sire, tout aussi tost qu'elle m'a veu paroistre,
Destournant ses regards surprise à l'impourueu,
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpẽt qu'elle eust veu
Elle s'est engagee en vne compagnie,
A faire des discours d'vne suitte infinie,
Iusqu'à tant qu'elle a peu se desrober de moy,

LE ROY.

Traicter si rudement la passion d'vn Roy, (mes,
Faut il que nous ayons, fils des Dieux que nous sõ-
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes,
Ingratte si faut il que ie te mette vn iour,
Dans le chois d'esprouuer ma haine ou mon Amour,
Tu sçaurois que ie regne, & que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'Amour me nie,
Ce beau fils dépesché, si ton cœur ne demords,

Tu te pourras bien voir ſa compagne à la mort,
Mais voicy de retour mon fidelle miniſtre,
Ie lis deſſus ſon cœur quelque rapport ſiniſtre,
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux?

SYLLAR.

L'affaire va tres-mal,

LE ROY.

ie n'attendois pas mieux.

SYLLAR.

Mon compagnon eſt mort, & moy chargé de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouuelles vrayes,
Nous auions à peu pres l'ouurage executé,
Que le peuple en fureur deſſus nous s'eſt ietté,
Et d'armes & de cris vne croiſſante ſuitte,
A peine m'a donné le loiſir de la fuitte.

LE ROY.

C'eſt trop, ie voy qu'amour ſe mocque de mes vœux,
Que le Ciel par deſſein deffend ce que ie veux,
Ie ſuis au deſeſpoir, mon ame eſt trop gehennee,
I'ay gardé dans le ſein la mort toute vne annee,
Mes malheurs vont ſans fin l'vn l'autre ſe ſuiuãs,
La ſaiſon de l'Hyuer n'a iamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ni de froid, ni de greſle,
Qu'il ne faſſe en trois mois quelque beau iour pour elle,
Iamais vieillard caduc ne s'eſt ſi mal porté,
Qu'il n'ait eu dãs l'annee quelque heure de ſanté,
Folle quelquefois tient tous les vents en bride,
Et fait voir aux Nochers le frõt des eaux sãs ride,
Et l'aſtre le plus fier & plus malin des Cieux,
Iamais de mon deſtin n'a deſtourné ſes yeux,
Ce traiſtre me donna le ſceptre & le courage,
Pour me donner les maux auecques plus d'outrage,
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage eſt maiſtre de ſon ſort,
Il range la Fortune à ſon obeiſſance,

Son

Son deuoir ne cognoist de Loy que sa puissance,
Mesme quand c'est vn Roy qui n'a d'autre deuoir,
Que de iouïr des droicts d'vn souuerain pouuoir,
Non, non, mon iugement n'est plus sur la balance,
Syllar, tous mes conseils vont à la violence,
Retente vne autrefois encores mon dessein,
Va dans son lict luy mettre vn poignard dãs le sein,
Dis que c'est de ma part, fais toy donner main forte
Pour forcer la maison, dis que c'est moy, n'importe,
Controuue quelque crime afin de l'accuser,
En mon nom tu pourras tout dire & tout oser.

SYLLAR.

Que la fureur des Rois est vne chose estrange,
Ils veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur face ioug en ce cruel desir,
S'il se seruoit d'vn autre il me feroit plaisir.

ACTE QVATRIESME.

PYRAME, THISBE', LA MERE DE THISBE', SA CONFIDENTE.

SCENE I.

PYRAME, THISBE'.

TV vois en quel danger nostre fortune est mise,
Que mesme la clarté ne nous est pas permise,
En fin ne veux tu point forcer cette prison,
Icy l'impatience est ioincte à la raison,

Le tyran qui desia fait esclater sa rage,
Afin de l'assouuir mettra tout en vsage,
Et possible deuant que le flambeau du iour,
Ne fasse voir demain ses coursiers de retour,
Nous scaurions ce que peut vne fureur vnie,
Auec l'authorité d'vne force impunie.

THISB.

Le conseil en est pris sans attendre à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main,
Ie seray bien-heureuse ayant de la Fortune,
Et disgrace & faueur, auecques toy commune,
Lors que ie n'auray plus d'espions à flatter,
Que ie n'auray parens ny mere à redouter,
Et qu'Amour ennuyee de se monstrer barbare
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourront passer,
Par tout où sont venus la voix & le penser,
Lors d'vn parfaict plaisir entre les bras comblee,
Mon ame du Tyran ne sera pas troublee,
Lors ie n'auray personne à respecter que toy.

PYRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moy,
Dessus mes volontez la tienne souueraine,
Te donnera touſiours la qualité de Royne,
Thisbé iure icy la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux,
Que ton affection auiourd'huy me transporte,
Ie ne la croyois pas estre du tout si forte,
Ie doutois que l'on pût aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fut pour moy seulement,
Que des obiects plus beaux,

THISB.

n'acheue point Pyrame,
Vn si mauuais soupçon, tu blesserois mon ame.
Autre obiect que le tien, c'est me desobliger

Mon

Mon cœur, & quel plaisir prends tu de m'affliger.

PYRAME

Ne crois point que cela trouble ma fantasie,
Mais laisse à tant d'amour vn peu de ialousie,
Non pas pour les mortels, car i'ose m'asseurer
Que tu n'ayme que moy,

THISB,

tu le peux bien iurer.

PYRAME

Mais ie me sens ialoux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souuent entre & sort par ta bouche,
Ie croy qu'à ton subiect le soleil faict le iour,
Auecques des flambeaux, & d'enuie, & d'Amour,
Les fleurs que soubs tes pas to⁹ les chemins produisẽt
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent
Si ie pouuois complaire à mon ialoux dessein,
I'empescherois tes yeux de regarder ton sein
Ton ombre suit ton corps de trop pres ce me semble,
Car nous deux seulement deuons aller ensemble,
Bref vn si rare obiect m'est si doux & si cher,
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISB.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont ie me sens pressee:
Mais la course du iour s'en va desia passee,
La Lune se confond auec sa clarté,
Il est temps de pouruoir à nostre liberté,
Il faut que nostre fuitte à la nuit se hazarde,
Car auec trop de soin tout le iour on me garde.

PYRAME.

C'est tres bien aduisé quand d'vn sommeil profond,
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau tout taciturne & sombre,
On n'oyt que le silence, on ne voit rien que l'ombre,

Il se faut desrober chacun de sa maison,
Ou plustost se sauuer chacun de la prison.

THISB.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouuerons nous plus seure,

PYRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien pres,
Il semble que l'amour me la descouure exprés,
Le tombeau de Ninus,

THISB.

il est vrayement bien proche.

PYRAME.

Là coule vn clair ruisseau tout au pied d'vne roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie, & l'ame & les couleurs,
Vn arbre tout aupres, fertile en Meures blanches;
Nous offre le couuert de ses espaisses branches,
Sçaurions nous rencontrer vn lieu plus à souhait,

THISB.

Il est le mieux du monde, allons cela vaut fait.

SCENE II.

LA MERE, SA CONFIDENTE.

ENcores de frayeur tous mes cheueux se dressent
Ses farouches regards encor à moy s'addressent,
Ha! sommeil malheureux en ce songe trompeur,
Que tu m'as faict, ô Dieux! que tu m'as fait de peur
De ceste vision l'image triste & noire,
Auecques trop d'horreur s'attache à ma memoire,
I'ay resué tout le iour dans l'apprehension,
De ma mauuaise nuict,

LA CONFIDENTE.

ce n'est qu'illusion,

LA MERE.

Combien en voyons nous à qui la voix des songes
A dict des veritez.

LA CONFIDENTE.

comme aussi des mensonges.

LA MERE.

Cette frayeur me tient pourtant dans les esprits,
Trop auant pour auoir son presage à mespris,
Iamais vne si triste & si passe figure,
Ne se presente à nous sans vn mauuais augure,
Vne pareille nuict ne me vient pas souuent.

LA CONFIDENTE.

A qui sait la raison, le songe n'est que vent,
Il est bon ou mauuais, feinct, vray ou variable
Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable,

LA MERE.

Si tu sçauois comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendrois tu ta part de l'espouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire ouïr.

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'esuanoüir,
Et que sa forme errante encores dans ma couche
Peust sortir de mon ame en sortant de ma bouche,
Tu me verrois très prompte à te faire sçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairemẽt fait voir.

LA CONFIDENTE.

,, Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle,
,, De quelqu'vn que l'on aime on la sẽt moins cruel-
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir (le
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir,
S'il en faut souspirer, qu'auec vous ie souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire.
L'heure où nos corps chargez de grossieres vapeurs,

Suscitent en nes sens des mouuemens trompeurs,
Estoit desia passée, & mon cerueau tranquile,
S'abbreuoit des pauots que le sommeil distile,
Sur le point que la nuict est proche de finir,
Et le Char de l'Aurore est encor à venir.

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps-là, l'opinion vulgaire,
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MERE.

Plusieurs euenemens me sont desia tesmoins,
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preserue le Ciel que cettuicy persiste,
A nous prognostiquer son aduanture triste.

LA MERE

Sçache que iamais songe en son obscurité,
N'a fait voir tant d'horreur, ny tant de verité.

LA CONFIDENTE.

Vraymant à veus ouïr i'en suis desia touchee.

LA MERE.

Le voicy. Dieux! mon ame en est effarouchee,
I'ay veu tout au trauers du bandeau du sommeil,
Au milieu d'vn desert l'Eclypse du Soleil,
C'est le premier obiect de la funeste image,
Qui marque à mon dessein vn asseuré dommage,
En cette nuict espaisse où par tout l'Vniuers,
Les obiets demeuroient également couuerts
I'ay senty sous mes pieds ouurir vn peu la terre
Et de là sourdement bruire aussi le tonnerre,
Vn grand vol de corbeaux sur moy s'est assemblé
La Lune est deuallee, & le Ciel a trembié,
L'air s'est couuert d'orages, & dans cette tempeste,
Quelques goutes de sang m'ont tombé sur la teste,
Vn Lion l'œil ardant, & le crain heriſſé,
Dessus son large col hideusement pressé,

Rugissant

Rugiſſant ſans me voir aupres de la cauerne,
A fait autour de moy deux ou trois fois vn cerne,
Certains cris ſoubſterrains rompus par des ſanglots,
Comme vn mugiſſement de riuage & de flots,
Au trauers le ſilence, & l'horreur des tenebres
M'ont tranſpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O Dieux! tant ſeulement à vous ouïr parler,
Ie ſens que tout d'horreur mon cœur ſe va geler.

LA MERE.

De là tombant à coup, dans des frayeurs plus viues,
Il m'a ſemblé d'errer aux infernalles riues,
Ou d'vne nuict plus noire encore m'aueuglant,
I'ay rencontré d'abord vn corps paſl' & ſanglant
Qui me repreſentoit d'vn obiet lamantable,
De ma fille Thiſbé, le portraict veritable,
Le corps auoit le ſein de trois grands coups ouuert,
Qui teignoit le linceul dont il eſtoit couuert,
Auſſi toſt que ſes yeux ont cogneu mon viſage,
Quoy qu'ils ne fuſſent plus que d'ombre & de nuage
M'eſlançoient des regards auec vn tel effort,
Qu'ils me sẽbloiẽt des traits que decochoſt la mort
Puis m'approchãt me dit d'vne voix aigre & forte
Que cherche tu tigreſſe? & bien me voila morte,
Tu viens donc inhumaine en ces bords malheureux
Pour encor eſpier nos eſprits amoureux,
Et me prenant la main tire hors de ma place,
Pour me monſtrer Pyrame eſtendu ſur la glace,
Qui par le meſme endroit d'autant de coups bleſſé,
Monſtroit qu'vn meſme eſprit l'auoit auſſi pouſſé,
Voy dit elle barbare en ce piteux ſpectacle,
Dequoy nous a ſerui ton enuieux obſtacle,
Qui te meut de venir troubler noſtre amitié,
Icy noſtre deſtin abhorre ta pitié,
L'Enfer plus doux que toy laiſſe viure nos flames,

Va ne reuiens iamais importuner nos ames,
Là ſon bras m'a pouſſee, alors tout en ſurſaut
Ie me ſuis eſueillee auec vn cry fort haut,
N'eſt ce pas là dequoy me donner de l'ombrage,

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.

LA MERE.

Vrayment ie me repens d'auoir tanté ſi fort
Vne ſi bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux d'oreſnauant d'vne bride moins forte
Retenir les deſirs où ſon âge la porte.

LA CONFIDENTE.

Madame il eſt bien vray qu'vn peu moins rudemẽt
Vous la gouuernerez bien plus commodément,
Comme elle eſt de bon ſang elle a l'humeur altiere,
La force en vn bon cœur fait moins que la priere,
En cét âge à peu pres il me ſouuient qu'vn iour,
Mon Pere me voulut deſtourner d'vn Amour,
Qu'il iugeoit peu ſortable, & moy bien à ma ſorte
Sa defence rendit ma paſſion ſi forte,
Que dedans peu de iours il veid bien qu'il falloit
A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit,
Ny le reſpect d'autruy, ny noſtre ame elle-meſme
Ne ſe peut empeſcher de ſuiure ce qu'elle aime,

LA MERE.

Aſſeure toy d'auoir deſormais le plaiſir,
De me voir indulgente à ſon ieune deſir.

SCENE III.

THISBE' SEVLE.

DEeſſe de la Nuict, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer ſous ce fueillage ſombre,

Tiens

Tiens toy dans ton silence, & ne t'offence pas,
De l'Amour effronté qui guide icy mes pas,
Ne me regarde point pour enuier mon aise,
C'est assez qu'icy bas qu'Endimion te baise,
Et sans me quereller d'aucun ialoux soupçon,
Demeure toute seule auecque ton garçon.
Et croy qu'en ce dessein que mon Amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir,
Et toy sacré ruisseau dont le plaisant riuage,
Semble plus accostable en ce qu'il est sauuage,
Redouble à ma faueur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puissent estre sourds,
Et que la vaine Echo de ton bruit assourdie,
Mes amoureux propos à ces bois ne redie,
Mais non va doucement de peur de resueiller,
Les Nymphes de tes eaux laisse les sommeiller,
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame,
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pyrame,
Mais quoy? ce paresseux est encor à venir,
Ie ne sçay quel subiect le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible,
Qu'il ne ressente au poinct, où ie me voy sensible,
Ie ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets,
A ma faueur, Echo commande à cette roche,
De luy toucher vn mot d'vn amoureux reproche,
Mais n'oy-ie pas de loin ce semble vn peu de bruit
I'entreuoy la clarté comme d'vn œil qui luit,
Helas! qu'ay ie apperceu Dieux! l'effroyable beste,
Vn Lion affamé qui cherche icy sa queste,
Fuy Thisbé les horreurs d'vn si mauuais destin,
Dieux! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin.

ACTE

ACTE CINQVIESME.

SCENE I.

PYRAME SEVLE.

EN fin ie suis sorty; leur prudence importune,
N'a plus à gouuerner, ny moy, ny ma fortune,
Mon amour ne suit plus que le flambeau d'amour,
Dans mon aueuglement ie trouue assez de iour,
Belle nuict qui me tends tes ombrageuses toiles
Ha! vrayemẽt le Soleil vaut moins que tes estoilles,
Douce & paisible nuict, tu me vaut desormais
Mieux que le plus beau iour ne me valut iamais,
Ie voy que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'icy nul des Dieux ny des mortels me voye,
Mais me voicy desia proche de ce tombeau
I'apperçoy le Meurier, i'entends le bruit de l'eau.
Voicy le lieu qu'Amour destinoit à Diane,
Icy ne vint iamais rien que moy de prophane,
Solitude, silence, obscuriré, sommeil,
N'auez-vous point icy veu luire mon Soleil,
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma maistresse?
L'impatient desir de le sçauoir me presse:
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier,
Que ie mourois de peur d'estre icy le dernier.
Mais à ce que ie voy, ie m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son lict, mon Aurore demeure,
Attendant qu'elle arriue icy bas à propos,

Le

Le reſte de la nuict m'offre ſon doux repos,
Mais pourrois-ie dormir en ſon inquietude,
Quelque ſommeil qui regne en cette ſolitude,
Depuis que ie la ſers, Amour m'a bien inſtruict,
A paſſer ſans dormir les heures de la nuict,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie,
Cependant flatteront vn peu ma reſuerie,
O fleurs, ſi vos eſprits iamais ſe transformans,
Deſpoüillerent les corps des malheureux Amans,
S'il en eſt parmy vous, qui ſe ſouuienne encore,
D'auoir ſouffert ailleurs qu'en l'Empire de Flore,
Doux obiects de pitié ne ſoyez point ialoux,
Si la faueur d'amour m'a traicté mieux que vous,
Et ſi du temps paſſé le ſouuenir vous touche,
Preſtez nous ſans regret voſtre amoureuſe couche,
Mais deſia la roſée à vos tapis moüillez,
Que dis-ie c'eſt du ſang qui vous les a ſoüillez.
D'où peut venir ce ſang, La troupe ſanguinaire,
Des Ours & des Lions, vient icy d'ordinaire:
Vne frayeur me va dans l'ame repaſſant,
Ie ſonge aux cris affreux d'vn Hibou menaçant,
Qui m'a touſiours ſuiui ces ombrages nocturnes,
Augmentent ma terreur, & ces lieux taciturnes.
Dieux! qu'eſt-ce que ie voy, i'en ſuis trop eſclairci,
Sans doute vn grand Lion a paſſé par icy,
I'en recognois la trace, & vois ſur la pouſſiere
Tout le ſang que verſoit ſa gueule carnaſſiere:
O Ciel! en quelle horreur enfin ie ſuis tombé,
Deteſtable i'arriue aux traces de Thisbé,
Ces traces que ie voy ſon pied les a formées,
Et celles du Lion peſle & meſle imprimees,
Parmy cela du ſang abondamment eſpars,
Halte ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts,
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte,
Iuſtes Dieux ſe peut-il que vous l'ayez ſoufferte,

Mais

Mais vous n'ẽ ſçauiez riẽ, vo⁹ eſtes de faux Dieux,
C'eſt moy qui l'ay conduit en ces coulpables lieux,
Moy, traiſtres qui ſçauois qu'aupres de ceſte ſource,
Les Ours, & les Lions font leur ſanglante courſe,
Que la commodité de ce faux abbeuuoir,
Et de ce lieu deſert, touſiours les y fait voir,
Infame criminel & deſloyal Pyrame,
Qu'as-tu fait de Thisbé, qu'as tu fait de ton ame,
Comment me ſuis-ie ainſi de moy meſme priué?
Elle m'a preuenu, le iour eſt arriué,
Vois-ie pas que l'aurore en ſa pointe premiere,
Eſpanche au Ciel ouuert ſa confuſe lumiere,
Soleil voudrois-tu luire apres cét accident,
Cherche pour te cacher vn plus noir occident,
Toutefois monſtre-toy, tu le pourras ſans honte,
Il n'eſt plus de Soleil çà bas qui te ſurmonte,
Thisbé n'eſt plus au monde, ô bel arbre, ô rocher,
O fleurs en quel endroit me la faut-il chercher?
Beau criſtal innocent d'or le miroir exprime,
Sur mon front pallissant l'image de mon crime.
Toy qui deſſus tes bords la voyois deſchirer,
N'en as-tu quelque membre au moins ſçeu retirer?
Traiſtre tu n'as ſerui qu'à r'affraiſchir la gueulle,
Du Lion luy laiſſant ma Thisbé toute ſeule,
Mais pourquoi les cailloux veux-ie icy quereller,
C'eſt à mon imprudence à qui ie dois parler,
C'eſt à mes cruautez à qui ie dois la peine,
De la mort la plus iuſte, & la plus inhumaine.
C'eſt moy de qui les bras la deuoient ſecourir,
Et qui ne l'ont pas faict, c'eſt moy qui dois mourir,
Sortez à ma faueur de vos demeures creuſes,
Pour deſchirer ce corps venez troupes affreuſes,
Mon iuſte deſeſpoir vous preſſe, il vous attend,
Sans deffenſe vn butin ce pauure corps vous tend,
Cruels ne cherchez point que dans les bergeries

Quelque

Quelque innocent aigneau s'immole à vos furies,
Destournez desormais le cours à vos larcins,
Mangez les criminels, tuez les assassins,
En toy Lion, mon ame a fait ses funerailles,
Qui digerez desia mon cœur dans ses entrailles,
Reuiens & me fay voir au moins mon ennemy,
Encores tu ne m'as deuoré qu'à demy,
Acheue ton repas ; tu seras moins funeste,
Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reste,
Oste-moy le moyen de te iamais punir,
Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
Tes sens ont despoüillé leur humaine nature,
Ie croy que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
Depuis que sa belle ame est icy respanduë,
L'horreur de ces forests est à iamais perduë,
Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Ne produiront icy que de petits Amours,
Et ie croy que Venus verra bien tost escloses,
De ce sang amoureux mille moissons de roses,
Mon sang dessus le sien par icy coulera,
Mon ame auec la sienne ainsi se meslera,
Qu'il me tarde desia que mon ombre n'arriue,
Reioindre son esprit sur la mortelle riue:
Au moins si ie trouuois d'vn chef d'œuure si beau,
Quelque saincte relique à mettre en vn tombeau,
Ie ferois dans mon sein vne large ouuerture,
Et sa chair dans la mienne auroit sa sepulture,
Toy son viuant cercueil, reuiens me deuorer,
Cruel Lion reuien, ie te veux adorer:
S'il faut que ma deesse en ton sang se confonde,
Ie te tiens pour l'autel le plus sacré du monde,
O Dieux ! si ie ne voy rien d'elle à mon trespas,
Au moins ie baiseray la trace de ses pas,

Et ma leure enſuiuant ceſte ſanglante route,
Cent fois rebaiſera ſon beau ſang goutte à goutte,
Ah! beau ſang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encor vn tel effort,
Vous auez donc quitté vos delicates veines,
Pour acheuer en fin vos tourments & mes peines,
Puiſque le ſort me dit que vous l'auez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous reſolu,
Mais que trouuay-ie icy? cette ſanglante toile,
A la pauure defuncte auoit ſeruy de voile,
O trop cruel teſmoin de mon dernier malheur!
Teſmoin de mon forfait ſois-le de ma douleur,
Mais quoy dedans l'obiect d'vn ſort ſi deplorable,
Sanglant & deſchiré tu m'es encor aymable,
Le faut-il adorer? il le faut, ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ſes blonds cheueux:
Ce voile à ſon amour preſtant ſon chaſte vſage,
Deffendoit au Soleil de baiſer ſon viſage,
Il fut en ma faueur ſoigneux de ſon beau teint,
Sois-tu d'oreſnauant reueré comme ſainct,
Et qu'en faueur du ſang qui peint noſtre infortune,
La nuict te daigne mettre auec ſa robbe brune:
Mais ie croy que mon cœur ſe flatte en ſa langueur,
Il eſt temps que ma vie acheue ſa rigueur,
Au deſſein de mourir dois-ie chercher qui m'ayde,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede,
Terre ſi tu voulois t'ouurir deſſous mes pas,
Tu me ferois plaiſir, mais tu ne le fais pas,
Il ſemble que ton flanc dauantage ſe ſerre,
Dieux! ſi vous me vouliez enuoyer le tonnerre
Ie vous ſerois tenu, mais ô propos honteux,
Mon treſpas à m'ouyr eſt encores douteux,
Mon deſeſpoir encor en moy ſe delibere,
Mais l'eſtourdiſſement, non la peur le differe:
Voicy dequoy vanger les iniures du ſort,

C'eſt

C'est icy mon tonnerre, & mon gouffre, & ma mort:
En despit des parens, du Ciel, de la nature,
Mon supplice fera la fin de ma torture.
Les hommes courageux meurent quãd il leur plaist,
Ayme ce cœur Thisbé tout massacré qu'il est,
Encor vn coup Thisbé par la derniere playe,
Regarde là dedans si ma douleur est vraye.

SCENE II.

THISBE' SEVLE.

A Peine ay-ie repris mon esprit & ma voix,
Cette peur m'a faict perdre vn voile que i'auoue,
Et m'a faict demeurer assez lorg temps cachee,
Possible mon amant m'aura depuis cherchee,
Il doit estre arriué s'il n'a perdu le soing
De me venir trouuer, car le iour n'est pas loing,
Ie n'entends plus que l'eau que verse la fontaine,
Le silence profond me rend assez certaine,
Que ie puis approcher la tombe, ou cependant
Mon Pyrame languist sans doute en m'attendant,
La beste qui cherchoit l'eau de cette vallee,
Ayant esteint sa soif, ores s'en est allee,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit vn bruit,
Et ses yeux brilleroient au trauers de la nuict.
O nuict ie me remets en fin sous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour, i'ay bien peu de courage,
Mais ou mon œil s'abuse en vn obiect trompeur,
Voicy dequoy i'entrer en ma premiere peur,
Vne subite horreur me prend à l'impourueuë,
Et si l'obscurité peut asseurer ma veuë,
Vn augure incertain mes soupçons ne dement,
Certains par dans les miens meslez confusément,

Ceste

Ceſte place par tout ſanglante & ſi foulee,
Monſtre qu'icy la beſte à ſa fureur ſaoulee,
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui ſemble mort
Mais pourquoy m'effrayer, c'eſt Pyrame qui dort,
Pour diuertir l'ennui de ſon attente oiſiue,
Il repoſe au doux bruit de ceſte ſource viue,
Ce ſera maintenant à lui de m'accuſer;
Mais ce lieu dur & froid, mal propre à repoſer
Que deſ ia la roſee a rendu tout humide,
M'oblige à l'éueiller. Dieux! que i e ſuis timide
I'ay ſon contentement, & ſon repos ſi cher,
Que ma voix ſeulement a peur de le faſcher,
Il dort ſi doucement qu'on ne ſçauroit à peine
Diſcerner parmy l'air le bruit de ſon haleine, (main
Mais d'où vient qu'immobile, & froid deſſous ma
Il ſemble mort Pyrame, ô Dieux! i'appelle en vain,
Il ne reſpire plus, ce beau corps eſt de glace,
Helas! ie voy la mort peinte deſſus ſa face,
D'vne eternelle nuict ſon bel œil eſt couuert,
Ie voy d'vn large coup ſon eſtomach ouuert,
Hé! ne meurs pas ſi toſt, ouure vn peu la paupiere,
Reſpire encore vn coup ie mourray la premiere,
Ne t'en va point ſans moy, ne me fais point ce tort,
Tu ne me reſpons rien, mon cœur! tu n'es pas mort,
Les Dieux ne meurent point la nature eſt trop ſage
Pour laiſſer ruiner sõ plus aymable ouurage,
Mais ô foible diſcours, ô faux ſoulagement,
La perte que ie fais m'oſte le iugement:
Pyrame ne vit plus, halee ſouſpir l'emporte,
Comment? il ne vit plus & ie ne ſuis pas morte?
Pyrame, s'il te reſte encor vn peu de iour,
Si ton eſprit me garde encore vn peu d'amour,
Et ſi le vieux Charon touché de ma miſere,
Retarde tant ſoit peu ſa barque à ma priere,
Attends moy ie te prie, & qu'vn meſme treſpas,

Acheue

Acheue nos destins, ie m'en vay de ce pas,
Mais tu ne m'attends point, & si peu que ie viue,
En ce dernier deuoir mon sort veut que ie suiue:
Coulpable que ie suis de cette iniuste mort,
Malheureux criminel de la fureur du sort,
Quoy? ie respire encore & regardant Pyrame
Trespassé deuant moy ie n'ay point perdu l'ame:
Ie voy que ce Rocher s'est esclatté de dueil,
Pour respādre des pleurs pour m'ouurir vn cercueil,
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
Il en est sans repos, ses riues sans verdure,
Meſme au lieu de donner de la rozee aux fleurs,
L'aurore à ce matin n'a versé que des pleurs,
Et cet arbre touché d'vn desespoir visible,
A bien trouué du sang dans son tronc insensible,
Son fruict en a changé, la Lune en a blesmy,
Et la terre a sué du sang qu'il a vomy.
Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
Pour mieux faire paroistre au Ciel tes rouges meu-
Et luy monstrer le tort qu'il a fait à mes veux (res
Fay comme moy de grate, arrache tes cheueux,
Ouure toy l'estomach & fay couler à force
Cette sanglante humeur par toute son escorce:
Mais que me sert ton dueil rameaux, prez verdissās,
Qu'à soulager mon mal vous estes impuissans,
Quand bien vous en mourriez on voit la destinee,
R'amener vostre vie en r'amener l'annee,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir.
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir.
Mais mō Pyrame est mort sans espoir qu'il retourne
De ses palles manoirs où son esprit seiourne
Depuis que le soleil nous void naistre, & finir
Le premier des deffunds est encor à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure
Ie me suis resoluë auiourd'huy de le suiure,

I'ay

I'ay trop d'impatience, & puis que le deſtin
De nos corps amoureux fait ſon cruel butin,
Auant que le plaiſir que meritoient nos flames,
Dans leurs embraſſemens ait peu meſler nos ames,
Nous les ioindrons là bas, & par nos ſaincts accords
Ne ferons qu'vn eſprit de l'ombre de deux corps,
Et puis qu'à mon ſubiet ſa belle ame ſommeille,
Mon eſprit innocent luy rendra la pareille,
Toutesfois ie ne puis ſans mourir doublement,
Pyrame s'eſt tué d'vn ſoupçon ſeulement,
Son amitié fidelle vn peu trop violente,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente,
Pour auoir ſoupçonné que ie ne l'aymois pas,
Il ne s'eſt peu guerir de moins que du treſpas.
Que donc ton bras ſur moy dauantage demeure
O mort, & s'il ſe peut que plus que luy ie meure,
Que ie ſente à la fois poiſon, flammes & fers,
Sus, qui me vient ouurir la porte des Enfers?
Ha! voicy le poignard qui du ſang de ſon Maiſtre,
S'eſt ſoüillé laſchement, il en rougiſt le traiſtre,
Execrable bourreau ſi tu te veux lauer,
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là dedans, rend toy plus rude, & pouſſe
Des feux auec ta lame! helas elle eſt trop douce,
Ie ne pouuois mourir d'vn coup plus gracieux,
Ny pour vn autre obiect hayr celuy des Cieux.

FIN.

Mg. Les pp. 121-144
de la 2e partie